FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
V
81
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

ECA PROVINCIALE

Armadio XIX
Palchetto C
Num.° d' ordine 2-6-55

B. Pisa.
V
81

RÉVOLUTIONS

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

AVERTISSEMENT.

On trouve auſſi chez l'Auteur *les Recherches hiſtoriques ſur les Maures & l'Hiſtoire de l'Empire de Maroc*, en 3 vol. avec des Cartes géographiques.

Digitized by Google

615176

RÉVOLUTIONS
DE
L'EMPIRE OTTOMAN,

Et Observations sur ses progrès, sur ses revers, & sur l'état présent de cet Empire;

PAR M. DE CHÉNIER,
Ancien Consul général, & chargé des affaires du Roi auprès de l'Empereur de Maroc.

Semblable à un lion fatigué par nne suite de combats, c'est presque dans le sommeil qu'on lui voit acquérir de nouvelles forces.

A PARIS,

Chez { L'AUTEUR, rue du Sentier, N°. 24.
BAILLY, Libraire, rue Saint-Honoré.

1789.

DISCOURS

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

DANS le cours des évènemens qui ont bouleversé le globe, on voit par-tout des Nations succéder à d'autres Nations, des trônes renversés par des Conquérans, des Peuples naissans élever de grands Empires, &, du faîte de la grandeur & de la prospérité, s'approcher insensiblement vers la décadence; & c'est dans cette chaîne de convulsions que l'Univers a si souvent changé de face. Les Médes, les Assyriens, les Perses, les Grecs anciens n'existent plus; &, sans quelques lambeaux d'histoire qui ont échappé aux ravages du tems, ces anciennes Monarchies seroient ensevelies dans l'oubli. Rome, après avoir conquis une grande partie de l'Univers, agitée par des dissensions domestiques, affaissée par l'énormité de son poids, & ébranlée par l'ambition de ses Généraux & par l'ascendant des Soldats, est devenue à, son tour, la proie des factieux; & ses Provinces, divisées par une diversité d'intérêts, ont succombé à l'invasion de cette foule de Peuples, que l'esprit d'inquiétude, l'avarice, & l'amour de la liberté avoient armés. On vit alors des émigrations prodigieuses se précipiter les unes sur les

autres pour partager les dépouilles de ce vaſte empire, & venger l'Univers de l'oppreſſion que Rome lui avoit fait éprouver. L'Europe, l'Aſie & les bords de l'Afrique, juſqu'à ce moment, n'avoient été dévaſtés que par des Conquérans ambitieux; les paſſions des hommes avoient ſeules enſanglanté la terre, & la diverſité des opinions n'avoit pas encore agité les eſprits; la Religion, ce lien ſacré, qui devoit adoucir les mœurs des hommes, & reſſerrer les nœuds de la ſociété, produiſit un effet contraire, & devint, elle même, une ſource de calamités; les Peuples adorant de concert un Dieu de clémence & de paix, diviſés par leur culte, ſe conſacrerent à la haine & à l'excluſion; le fanariſme, l'orgueil & la préſéance des Sectes allumerent alors le feu de la diſcorde; & c'eſt du ſein de la ſuperſtition & de l'intolérance qu'on vit renaître les attentats, les proſcriptions, la guerre, & l'effuſion du ſang humain.

Dès que les ſectareurs de Mahomet, dans le ſeprieme ſiécle de l'Ere chrétienne, eurent franchi les déſerts, qui ſervent de barriere à l'Arabie, ils s'étendirent en Aſie, en Afrique, & ſur les bords méridionaux de l'Europe, & s'emparerent dans un inſtant des débris de l'Empire Romain, que les Peuples barbares avoient déja dévaſté. Des hordes de Huns, de Scytes, de Turcs & de Tar-

tares que l'amour des armes & l'avidité des richeſſes avoient attirés en Aſie deux ſiécles après, volerent ſous les étendards de Mahomet, & embraſſerent une Religion conforme à leurs mœurs, en ce qu'elle inſpiroit la haine des Nations, le ſang & le carnage.

A peine l'Empire de Mahomet eut-il pris naiſſance, qu'il fut bientôt diviſé, lui-même, par l'orgueil des Chefs & l'indocilité des Soldats; on vit ſucceſſivement un nombre de Sultans uſurper le pouvoir ſuprême; le califat, qui réuniſſoit toute l'autorité, ne fut plus conſacré qu'au Sacerdoce; & les diſcuſſions civiles, qui réſulterent de cette anarchie, retarderent un inſtant la chûte du bas Empire. La diviſion des Sectes cependant, & celle des Provinces eut les mêmes progrès; elle favoriſa les invaſions de cette foule de dynaſties, qui, dans le courant du onzieme ſiécle, porterent leurs armes en Egypte, dans le centre de l'Aſie, & juſques dans l'Inde.

Soliman, Emir, Sultan, ou Prince des Turcs, qui s'étoit emparé de la Paleſtine & de la partie occidentale de l'Aſie, établit alors ſon trône à Nicée, d'où ſes troupes alloient faire des ravages juſques ſous les murs de Conſtantinople. Alexis Comnene, effrayé par ces incurſions, employa tous les reſſorts de la politique auprès du

Pape Urbain II, pour avoir un puiſſant ſecours des Princes chrétiens, ſans prévoir aſſez tout ce qu'il devoit craindre de l'ambition & du courage de ces étrangers. Tel fut, à la fin du onzieme ſiécle, le motif de la premiere Croiſade; elle fit une révolution étonnante en Europe ainſi qu'en Aſie, où cette multitude de Soldats chrétiens, conduite par l'élite de la Nobleſſe, eut plus à ſouffrir de ſon peu de prévoyance, & de la lâcheté & de la perfidie des Grecs, que des armes des Mahométans. Malgré ces adverſités, l'Europe, qui ne connoiſſoit alors que la dévotion & le goût des armes, ſe laiſſa entraîner à la fureur des Croiſades; on vit les Souverains ſe diſputer, pendant près de deux ſiécles, la gloire d'abandonner & d'épuiſer leurs Etats, pour courir en Aſie à la défenſe des Autels conſacrés à la Religion; & l'Europe ſacrifia une partie de ſa population & de ſes richeſſes à l'intérêt de l'opinion, & à des conquêtes imaginaires, dont elle n'avoit pas aſſez prévu les inconvéniens. Dans ces différentes expéditions, où les Chrétiens eurent autant de ſuccès que de revers, & où le trône de Conſtantin paſſa lui-même, un inſtant au pouvoir des François, un nombre de Principautés que les Sultans avoient érigées, changerent à tout moment de maître.

Des vues politiques, une diverſité d'intérêts, la méſintelligence des Chefs, l'indiſcipline des Soldats, le relâchement des mœurs, & l'influence épidémique du climat, refroidirent cependant l'ambition des Conquérans & la dévorion des Peuples; & l'Aſie, ſi long-tems arroſée du ſang des Nations, jouit enfin de quelque repos. Les Sultans, délivrés des invaſions de l'Europe, recommencerent alors à ſe déchirer entre eux, & ce ne fut qu'à la fin du treizieme ſiécle, après avoir prévenu & vengé des trahiſons, ou vaincu ſes rivaux, qu'Otman premier, Sultan d'Iconium, fut en état de poſer les fondemens de l'Empire Ottoman.

Cet Empire, qui ſemble avoir pris celui de Rome pour modele, en s'élevant ſur ſes ruines, formé, comme lui, de l'aſſemblage de quelques brigands qui couroient après la fortune, & preſque auſſi avide que lui de conquêtes & de triomphes, étonna l'Univers par la rapidité de ſes progrès. Le trône d'Orient, toujours agité de diſſenſions domeſtiques, & affoibli par des querelles étrangeres, avoit preſque préparé ſa chûte; & les Princes chrétiens, que l'amour de la gloire & un délire religieux avoient fait voler au ſecours des Empereurs Grecs, qui les avoient ſi ſouvent trompés, diviſés, à leur tour, par des

intérêts plus légitimes, dissimulerent cette révolution, quoiqu'ils pussent entrevoir déja l'influence qu'elle auroit un jour sur leur propre repos. Les succès qu'eurent les Ottomans, en Europe, dans les quatorzieme & quinzieme siecles, furent plus rapides encore, à la faveur des mésintelligences qu'il y avoit entre les Princes de Bulgarie de Servie, & l'Empire Grec, ou le bas Empire, d'une part; & entre les Hongrois, la Transylvanie & la Maison d'Autriche de l'autre, & ils porterent dans un instant leurs armes victorieuses au-delà du Danube, & combattirent, sur les bords de la Germanie, ces restes de Huns, de Daces & de Sarmathes qui y conservoient encore quelques traces de leur férocité. L'Empire d'Orient, dépouillé de ses Provinces, se bornoit alors à l'enceinte de Constantinople, & ses murs, qui en étoient les seules barrieres, ayant été enfin renversés en 1453, par Mahomet second, il ne resta de l'Empire de Rome, que le nom, la gloire & le souvenir.

Depuis cette époque jusqu'à nos jours, l'Empire Ottoman a éprouvé d'heureux & de mauvais succès; mais, sans se laisser abattre par l'instabilité de la fortune, il s'est soutenu contre les invasions étrangeres & contre les divisions domestiques; &, semblable à un lion fatigué par

une ſuite de combats, c'eſt preſque dans le ſommeil qu'on lui voit acquérir de nouvelles forces. En parcourant ſans prévention les faſtes de cet Empire, on voit que dans cet enchaînement de viciſſitudes, qui décide du ſort des hommes & des Nations, il a été plus près de ſa chûte qu'il ne l'eſt aujourd'hui; les circonſtances, à la vérité, ne ſont plus les mêmes, &, par une mobilité de convenances & d'intérêts, elles peuvent changer tous les jours; d'ailleurs, à meſure que l'Europe s'eſt éclairée, les Nations civiliſées ont perfectionné leurs connoiſſances dans l'art militaire; des combinaiſons, démontrées par l'expérience, lui ont appris à préparer, dans le même tems, & les moyens de vaincre, & les reſſources d'une défaite, & à oppoſer des obſtacles à l'impétuoſité des Peuples indiſciplinés; c'eſt ainſi que la regle, donnant de nouveaux reſſorts à la valeur, eſt parvenue à ſuppléer au nombre; elle balance la force, & ſait même tirer avantage de la témérité.

La guerre ſurvenue à la fin de 1787, entre l'Empire Ottoman & les Cours impériales d'Allemagne & de Ruſſie, ont rendu l'Europe d'autant plus attentive ſur les événemens, qu'elle peut s'y trouver compromiſe, & qu'ils doivent influer ſur la prépondérance des Nations belligérantes;

ſon ſyſtême politique, qui, depuis deux ſiécles, n'a eu que des variations plus propres à raffermir la tranquillité publique qu'à la troubler, en ſera néceſſairement renverſé, & le bonheur des Nations ſemble lui-même devoir dépendre de cette révolution; comme toutes les Puiſſances, en raiſon de leur poſition & de leur commerce, de l'avantage de leurs alliances, ou de l'influence de leurs vues politiques, en conçoivent des préſages plus ou moins heureux, il n'en eſt peut-être aucune qui ne ſoit dans le cas de prévoir & de craindre la chûte de cet Empire.

Quoique les exemples des grandes Nations qui ont bouleverſé l'Univers, & qui ont été entraînées, elles-mêmes, par le torrent des événemens, juſtifient les conjectures qu'on peut hazarder ſur la deſtinée des Empires; il ſeroit téméraire aujourd'hui de prononcer ſur le ſort d'une Nation, d'après des circonſtances momentanées, que les intérêts de l'Europe peuvent faire varier à tout inſtant. On ne peut pas diſconvenir, d'une part, que la prévoyance politique, qui a oppoſé un contrepoids de forces à des projets ambitieux, & la confiance qui doit réſulter de cet équilibre, ne ſoit un rempart contre l'injuſtice & l'uſurpation; tandis que de l'autre, les réformes que le tems exige dans une conſtitution, le

rétabliſſement des mœurs, le ſoin de prévenir les abus dans tous les genres d'adminiſtration, une ſage diſpenſation des revenus de l'Etat, tous ces moyens puiſſans enfin qui ont tant d'aſcendant ſur la religion des Rois & ſur les idées des hommes, ſont autant de reſſources qui peuvent ſoutenir les Empires, les relever, ou retarder leur chûte.

L'Empire Ottoman, qui reſſemble à l'Empire Romain par ſon origine, & qui lui reſſemble encore plus par ſon orgueil & par la rapidité de ſes conquêtes, quoique moins avide, moins exigeant & moins ambitieux, peut être conſidéré ſous les mêmes rapports : ſous les Empereurs, & après Trajan ; on étoit déja dans le cas de préſager la décadence de Rome ; mais cette maſſe énorme pouvoit ſe ſoutenir encore par ſon propre poids ; il étoit impoſſible, cependant, que cet Empire pût reprendre ſa conſiſtance, du moment que le Sénat perdit de ſon autorité, & que le Peuple vit augmenter la ſienne ; parce que le Peuple, qui agit ſans diſcernement, jaloux de repouſſer l'oppreſſion, croit devoir ſe plaindre toujours & demander ſans ceſſe ; les changemens qu'exigea l'adminiſtration intérieure, la néceſſité de multiplier les Loix, en raiſon de l'influence du Peuple & du mélange des Nations, l'inégalité des fortunes, la vénalité des ſuffrages,

les haines qui réſultoient des diviſions des rangs ; de l'inégalité des conditions, & de la défiance des eſprits, le luxe & la corruption des mœurs, le relâchement dans la diſcipline militaire, l'adoption des coutumes étrangeres, le goût des ſpectacles & celui des plaiſirs, hâterent la révolution, & changerent totalement les idées & les mœurs d'un Peuple, que l'amour de la gloire & de la patrie avoit enorgueilli. L'étendue immenſe de ſes conquêtes & l'ambition des Chefs, ſervirent elles-mêmes à ébranler l'Empire, en ce que les légions qu'on faiſoit paſſer dans ſes extrémités, où elles ſe naturaliſoient, perdirent inſenſiblement le ſentiment patriotique, & que les Généraux, éloignés du centre de l'autorité, & agités d'idées d'indépendance, ne s'occuperent qu'à ſoulever les Provinces qu'ils devoient pacifier, & à étendre le feu de la diſſenſion. *Ce ne furent plus*, dit M. de Monteſquieu, *les Soldats de la République, mais de Syla, de Marius, de Pompée & de Céſar ; & Rome ne pût plus ſavoir ſi celui qui commandoit dans une Province étoit ſon Général ou ſon ennemi* (1).

(1) Grandeur des Romains, & cauſes de leur décadence, *Chap. 9.*

Après Antonin les légions, qui connoiſſoient leur force & leur aſcendant, commencerent à en abuſer; la ſucceſſion à l'Empire fut ſouvent une occaſion de déſordres, il fut preſque mis à l'enchere; & pendant l'empire de Gallien, il y eut pluſieurs prétendans qui ſe détruiſirent entre eux. La vanité qu'eut Conſtantin de faire une nouvelle ville impériale, à laquelle il voulut donner ſon nom, fut le dernier période de la décadence de Rome; cette capitale entiere voulut ſe porter alors du côté de l'orient; & l'Italie, dépouillée de ſes légions, n'ayant que des maîtres indolens, & preſque plus de Soldats, ne put réſiſter à l'itruption des Peuples barbares qui ſe répandirent par-tout. La foibleſſe des Empereurs, ou celle de l'Empire, ne permit d'arrêter ces invaſions qu'en donnant de l'argent; mais en achetant la paix on ne fit que donner à ſon ennemi les moyens de faire la guerre avec plus de ſuccès. L'Empire Romain, alors livré au caprice des Soldats, ſe vit contraint d'affoiblir des troupes dont il avoit plus à craindre qu'à eſpérer; il traita avec les Barbares, qui le ſervoient en qualité d'auxiliaires; mais ayant plus à craindre ſes auxiliaires que ſes ennemis, cet Empire, qui avoit ſubjugué une partie de l'Univers, fut lui-même à la merci de tous les Peuples que ſon orgueil avoit ſoulevés. Après avoir été de la

décadence à la chûte, on le vit enfin s'écroulet tout-à-coup, lorſque Mahomet eut armé ſes ſectateurs du glaive du fanatiſme.

Ce tableau raccourci de la décadence & de la chûte de Rome, m'a paru d'autant plus néceſſaire, que c'eſt dans cette chaîne de viciſſitudes qu'on croit appercevoir les rapports qu'il peut y avoir entre les Ottomans & les Romains, & les nuances qu'il y a dans les cauſes générales, qui élevent ou qui précipitent les Empires. Toujours animés par la gloire, & embraſés de l'amour de la patrie, les Romains eurent des ſuccès heureux pendant tout le tems de la République; & elle les dut encore plus à ſes mœurs qu'à ſes armes: mais quand cette Capitale du monde eut enfin englouti toutes les petites Républiques, & qu'elle fut devenue maîtreſſe de l'Univers, les réformes qu'il fallut faire à la conſtitution, & la néceſſité de décorer du nom de citoyens Romains les Nations qu'elle avoit aſſociées à ſes victoires, influerent néceſſairement ſur les mœurs du Peuple, & Rome, trouvant ſa patrie par-tout, ceſſa d'être ce qu'elle avoit été.

Qu'on ne me taxe pas de vouloir, par eſprit de nouveauté, mettre les Ottomans en parallele avec les Romains, cette comparaiſon, qui ne porte que ſur la puiſſance, n'intéreſſe pas le génie national;

on ne peut désavouer, d'ailleurs, qu'il n'y ait bien des rapports entre deux Nations, qui, sur des principes différens, ont ravagé la terre, & sont parvenues à une grande élévation; si l'ordonnance du tableau n'est pas par-tout la même, à quelques nuances près on y apperçoit les mêmes traits, les mêmes ombres, les mêmes couleurs. Les annales Ottomanes, comme celles de Rome, présentent des conquêtes étonnantes; on y voit peu de Loix, à la vérité; elles sont moins nécessaires dans un Gouvernement absolu, & à une Nation dont la constitution n'a pas dû varier, & qui, à l'opposé de Rome, bien loin d'adopter les Peuples vaincus, les a toujours confondus avec ses esclaves; on y trouve une police sévere, faite pour des Soldats; beaucoup de révolutions, des proscriptions en nombre, & plus de sang répandu que dans l'histoire des autres Peuples. Toutes les Nations ont eu des Titus & des Néron; on trouve par-tout les mêmes passions, les mêmes intérêts, les mêmes vertus, les mêmes forfaits; mais, en raison de l'état isolé que les opinions religieuses ont prescrit aux Ottomans, ils sont presque séparés de l'Europe; ne les considérant que comme un Peuple inculte & barbare, elle est plus affectée de leurs préventions & de leur aversion pour les coutumes étrangeres, que de leurs vertus

morales, & des traits de grandeur d'ame & de générosité dont ils sont aussi susceptibles que les autres hommes. Si Rome, à laquelle l'Univers a élevé des autels, qu'on révere encore, a seule acquis des droits sur la vénération de l'Europe; c'est qu'après avoir été subjuguée par la supériorité de ses armes, elle a hérité de ses Loix, & de ce goût pour les Sciences & les Arts, dont les Peuples barbares n'avoient aucune idée. Rome a formé des Orateurs célebres, des grands Philosophes, des Historiens fidéles, qui ont banni de l'histoire toutes ces fictions, qui, avant eux, y avoient répandu tant d'obscurité; elle a eu des Poëtes sublimes, des Artistes immortels, & une foule de Héros célebres. Elle a laissé aux Nations, qui ont survécu à son empire, des monumens de sa gloire, de son goût & de sa magnificence, & des modeles de grandeur, de générosité, de patriotisme, & de vertus morales dans tous les genres. C'est sur l'exemple de Rome enfin, que l'Europe s'est éclairée; elle a tracé aux Conquérans, avides de gloire & de puissance, les avantages & les écueils d'une turbulente ambition. Mais sous ce voile imposant de grandeur & de majesté, le Gouvernement de Rome cachoit un nombre de vices; cette Puissance ambitieuse, toujours prête à s'offenser de la prospérité de ses

voiſins, à ſe rendre l'arbitre ou l'inſtrument de leurs querelles, n'a jamais cherché à en faire des amis que pour pouvoir les ſubjuguer avec plus de facilité; elle s'eſt fait une ſorte de gloire d'humilier les Nations par l'arrogance de ſes prétentions, & par l'orgueil de ſes triomphes; & la chûte de ce vaſte Empire, enrichi des dépouilles des Peuples & des Rois, a été le vœu de l'Univers opprimé, qui, trop grand pour n'avoir qu'un maître, a pris enſuite une nouvelle face.

Il ſemble que les Légiſlateurs des hommes n'ont conſulté que les préjugés & l'intérêt des Nations qu'ils ont voulu gouverner; ceux de Rome ont fait des Loix pour des Soldats avides de grandeur & de conquêtes; Mars, Bellone, & la Victoire, ont été les principales divinités auxquelles ils ont conſacré leurs ravages; & comme le génie militaire étoit celui du Peuple Romain, ſon orgueil & ſon ambition n'ont point eu de bornes. Le Légiſlateur des Arabes, préſumant moins de ſes armes que de ſa Loi, & plus jaloux de ſoumettre que de conquérir, a armé ſes ſectateurs du glaive du fanatiſme; & quoique le zele de la Religion, la dévotion des conquêtes, & l'inconſtance des Peuples lui ayent ſoumis dans un inſtant les principaux débris de l'Empire Romain, les Ottomans ont ſenti qu'ils ne devoient

pas se livrer à cet esprit d'usurpation, dont Rome leur avoit donné l'exemple, & qu'ils ne devoient être ni conquérans ni dévastateurs. La vertu dominante à Rome a été le patriotisme, l'amour du bien public; & c'est cette vertu, que la gloire & l'honneur enflamment, qui, pendant six siécles a fait des Romains un Peuple de Héros. Les Ottomans n'ont aucune idée du patriotisme; la Religion, chez eux, est le principal ressort de la politique, & le tribut est le seul fruit de la conquête; le despotisme de la superstition, cet enthousiasme impérieux fait, seul, de tous les Ottomans autant de Soldats, dont l'épée ne doit être trempée que du sang des ennemis de la Loi. Ne voyant dans le Despote, que le Ministre des décrets du Tout-puissant, l'image de la Divinité, ils lui obéissent avec la même soumission; si dans des dissensions civiles on a vu quelquefois les conjurés livrés à une fureur sacrilége, il faut regarder ces accès de frénésie, qui tiennent moins aux préjugés du Peuple qu'aux impulsions du moment, comme une exception & non pas une regle; qu'on observe, d'ailleurs, que ces fermentations publiques cachent presque toujours quelque germe secret, qui donne à la férocité du Soldat un motif légitime & légal. On doit conclure de-là, que la Religion chez les Ottomans étant le fondement,

ment, la regle & le ſyſtême de l'Etat, faiſant la baſe & les bornes du pouvoir, elle a ſur le caractere des Peuples cette influence prédominante qui tient lieu de patrie; or, comme cette conſtitution, qu'on pourroit appeller peut-être *Monarchi-théocratique*, n'a d'autre objet que le progrès de la foi, elle ne peut être ſuſceptible d'aucune modificarion, à moins que tout ne ſoit renverſé. *Les ſujets dans ce Gouvernement*, dit M. de Monteſquieu, *qui ne ſont pas attachés à la gloire & à la grandeur de l'Etat par honneur, le ſont par la force & par le principe de la Religion* (1). S'il étoit poſſible de changer la façon de penſer des Turcs, & de les rapprocher de la nôtre, pour effacer l'idée de la fatalité, qui conduit leur aveuglement ou leur confiance, je ne ſuis pas de ceux qui penſent qu'ils pourroient y gagner; leur bandeau une fois déchiré, ils n'auroient ni principe ni but; n'agiſſant que par caprice & par eſprit de pillage, ce ſeroient des bandes de brigands, qui, après avoir ravagé les domaines de leurs voiſins, ſe déchireroient entre eux. Qu'on obſerve d'ailleurs ſans prévention, que chaque Peuple ayant une conſtitution particuliere, en raiſon de ſes loix, de ſa religion, de ſon éducation, de

(1) Eſprit des Loix, *liv.* 5, *chap.* 14.

ſes mœurs, cette conſtitution doit néceſſairement perdre de ſa vigueur par le mélange des coutumes étrangeres.

Il ſemble donc devoir réſulter de cette hypothèſe, qu'on ne doit pas calculer ſur les mêmes principes, la chûte d'une Nation qui eſt fondée ſur la baſe invariable d'une Religion, qui la ſépare du reſte des hommes, & celle des Nations, qui, réunies par une conformité d'opinions & d'uſages, ſont dans le cas de voir varier leurs intérêts au gré des événemens & de l'influence des perſonnes, & des circonſtances politiques. Des vices dans l'adminiſtration, des diſſipations du revenu public, des projets renverſés, des revers imprévus, un défaut de concert, un changement dans les ſyſtêmes, peuvent précipiter celles-ci; tandis que celle qui eſt fondée ſur la Religion, & qui ne fait point dépendre ſon ſort d'une mobilité dans les principes & dans les idées, paroît avoir des reſſources d'autant plus ſolides, que l'ignorance & l'aveuglement des Peuples ſemblent eux-mêmes devoir les aſſurer. Une ame intrépide & fanatique lui ſuffit pour ranimer les eſprits abattus, & faire de quelques Soldats découragés une troupe de Héros. On doit convenir, à la vérité, qu'une Nation, toujours concentrée dans ſes préjugés, préoccupée des préſéances de ſa foi,

pleine d'averſion pour les autres cultes, & aveuglée par l'ignorance & la préſomption, ſera néceſſairement fiere, féroce, & ne ſera jamais ſuſceptible d'une grande civiliſation, & tel eſt le caractere des Ottomans; ne voyant dans les Peuples conquis que des ennemis ou des eſclaves, ils ne doivent pas craindre les révolutions qui réſultent du mélange des uſages & des opinions.

L'Empire Ottoman, & il a cette conformité de plus avec ces grands Empires qui l'ont précédé, ne ſera jamais attaqué dans une extrémité, qu'il n'éprouve quelque ſecouſſe dans l'autre, d'abord par l'étendue de ſa puiſſance, & plus encore par la nature de ſon Gouvernement; l'éloignement des Provinces du centre de l'autorité fomente l'ambition des Chefs, l'abus & l'excès du pouvoir, ainſi que l'intolérance des Peuples, qui confondent preſque toujours la dépendance avec l'oppreſſion, parce qu'ils ſont ennemis de l'un & de l'autre. Dans la derniere guerre entre les Turcs & les Ruſſes, on a vu l'Empire Ottoman déchiré dans ſes extrémités, la Morée & l'Albanie troublées par des diſſenſions, l'Egypte & les bords de la mer Rouge livrés aux ravages d'un Conquérant, la Syrie en proie à quelques factieux, les Arabes ſoulevés, Bagdad & Baſſora expoſées à la haine des Perſans; mais ces fermentations, qui

tiennent aux paſſions des hommes & à l'incertitude des événemens, agitent les Etats ſans décider de leur ſort; de même que l'efferveſcence des liqueurs, on les voit ceſſer avec la cauſe qui les a produites.

Il ne s'enſuit pas des principes que j'ai hazardés, & que je ſoumets aux lumieres de mes Lecteurs, que l'opinion invariable des Peuples puiſſe ſuffire ſeule au maintien des Empires; leur force & leur aſcendant dépendent encore des cauſes morales & politiques, qu'il eſt néceſſaire d'examiner. La puiſſance & la force politique d'une Nation, conſiſtent dans les reſſources que lui procurent ſa population & ſes richeſſes, & dans les circonſtances relatives à ſa conſtitution & aux intérêts qui la lient à ſes voiſins; c'eſt ce qui doit à la longue déterminer ſes avantages. On voit en général par-tout, que le caractere des Souverains, & l'eſprit qui les domine, la prudence des Miniſtres, l'habileté des Généraux, & la confiance qu'ils inſpirent aux troupes, ont preſque toujours décidé de la proſpérité des Trônes & du ſort des Nations; & leur chûte a été plus ou moins lente, en raiſon de leur puiſſance, de l'intérêt de leurs voiſins, & de l'influence des perſonnes, ou des vices qui ſe ſont introduits dans le Gouvernement. Quoique d'après ces principes

généraux on ait vu tant d'Empires s'élever & disparoître, on ne doit pas préſager la ruine de ceux qui leur ont ſuccédé, ſans avoir égard à la différence des tems, à celle qu'il y a dans la façon de penſer des Nations, & à ce concours d'intérêts politiques, qui peuvent hâter ou retarder une révolution. L'Empire Ottoman, enorgueilli par une ſuite de ſuccès, depuis ſon origine juſqu'à la fin du ſeizieme ſiécle, & humilié par ſes défaites ſous les regnes de Selim II, d'Amurat III, d'Achmet I, de Muſtapha II & d'Othman II, reprit quelque conſiſtance ſous Amurat IV, & ſous Ibrahim ſon frere. Les regnes des Empereurs qui ont ſuccédé, ont éprouvé les mêmes variations, & elles ont toujours dépendu, comme je viens de l'obſerver, du tems, des conjonctures, & du génie des hommes qui ont préſidé à l'adminiſtration, ou au commandement des armées. Dans cet enchaînement de cauſes ſecondes, cependant, les talens ou l'incapacité, les vertus ou les vices, n'ont pas toujours un effet aſſuré, parce qu'indépendamment des facultés des hommes & de l'arrangement des circonſtances, tout eſt ſubordonné aux viciſſitudes de la fortune, ou à la volonté d'un Être ſuprême, qui a caché dans le ſecret des événemens, ſes décrets ſur les projets des Conquérans & ſur la deſtinée des Nations. Les

Empires, de même que les individus, éprouvent des variations & des viciſſitudes; ils ont leur enfance, leur jeuneſſe, leur âge mûr, leur vieilleſſe & leur caduciré; mais il eſt difficile de ſaiſir ces époques d'accroiſſement ou de décroiſſement, parce que ce n'eſt pas ſur des événemens paſſagers, ſur des circonſtances iſolées, qu'on peut apprécier le caractere national, & fixer les progrès ou la décadence des Empires; & c'eſt entierement aux préjugés des Ecrivains & à l'opinion du moment, qu'on doit cette variété de portraits des Nations, dont on n'a pas aſſez approfondi les principes ni étudié les révolutions.

Pour ne pas mérirer le même reproche, & appuyer mes idées ſur des applications, j'ai cru devoir mettre ſous les yeux du Lecteur un Abrégé ſuccint & rapide de l'Empire Ottoman; car il en eſt des Empires comme des hommes, dont on ne peut juger que par les actions. On verra, dans le cours des révolutions que cet Empire a éprouvées juſqu'à ce jour, dans cette ſucceſſion de triomphes & de défaites, qu'il a été plus voiſin de ſa chûte qu'il ne l'eſt aujourd'hui. Les revers qu'il a eſſuyés ſous Jean Sobiesky, ſous le Prince Eugene, & dans la derniere guerre contre les Ruſſes, ont humilié ſa confiance ſans l'affoiblir, & ſans qu'il en ait

réſulté des pertes irréparables ; des Généraux de la Maiſon de Kioproly, chez la plupart deſquels la vertu, le génie militaire, & les connoiſſances politiques ont été héréditaires, ont relevé cet Empire dans des momens de criſe où il ſembloit ſe précipiter. On voit encore aujourd'hui qu'une guerre malheureuſe, entrepriſe après trente ans de repos, n'a pas aſſez abattu le courage des Ottomans, pour qu'ils ſoient effrayés de leur inexpérience, ni de la ſupériorité de leurs ennemis. Irrités par une ſuite d'adverſités, ils reprennent les armes avec une confiance étonnante, qui auroit plutôt permis de préſager leurs ſuccès, que d'annoncer leur ruine.

On a vu dans tous les tems la fortune ſe jouer des événemens, & ſe plaire à humilier les Nations, pour donner aux grands hommes qu'elles ont produit, les moyens de développer leur génie. C'eſt ainſi, qu'après la premiere guerre punique, Annibal effaça, preſque ſous les murs de Rome, les humiliations de Carthage ; & cette Capitale du monde ſeroit tombée au pouvoir de ce Général, s'il avoit ſu profiter de ſa victoire ; Fabius rétablit alors la gloire du nom Romain ; & Scipion, après lui, ayant enfin renverſé les murs de Carthage, vengea l'outrage qu'elle avoit fait à la puiſſance & à l'orgueil de Rome. Mais

rapprochons-nous de nos tems ; n'a-t-on pas vu la France, épuiſée par cinquante ans de guerre, & humiliée par une ſuite de revers, ſe glorifier, au commencement de ce ſiécle, du dernier triomphe de Louis XIV, dans ce moment, où, prêt à s'enſevelir ſous les ruines de la Monarchie, l'Europe conjurée voulut conteſter à ſa poſtérité la plus riche dépouille de l'Empire de Charles-Quint ? De même, après le Traité de 1756, Frédéric II, Roi de Pruſſe, que ſes vues politiques & ſes talens militaires ont immortaliſé, ayant à combattre contre les principales forces de l'Europe unies contre lui (1), ſut mettre en œuvre tout ce que l'art de la guerre avoit de plus profond pour déconcerter les projets des Alliés, & fixer l'inconſtance de la fortune par l'activité de ſes marches, & par l'habileté de ſes manœuvres. Nous avons encore vu plus près de nous la Marine françoiſe, négligée pendant plus de ſoixante ans, & preſque découragée par un nombre de défaites, reprendre, au commencement du regne de Louis XVI, l'aſcendant qu'elle avoit eu ſous Louis XIV, & diſputer à nos rivaux

(1) Dans ce Traité, l'Empereur, les Cercles de l'Empire, la France, la Ruſſie & la Suéde étoient unis contre le Roi de Pruſſe.

l'empire des mers, dont un événement malheureux n'a fait que retarder la conquête. L'hiſtoire de l'Univers nous montre enfin par-tout, que ce n'eſt pas la fortune, & le hazard qui préſident aux événemens, & que la juſtice & la ſageſſe des Souverains, le reſpect des Peuples pour les Loix, la prévoyance des Miniſtres, & l'habileté des Généraux, ſont les principaux reſſorts qui influent ſur le caractere des Nations, & ſur le ſort des Empires.

Après quatre ſiécles de proſpérités, la molleſſe, le luxe & le goût des plaiſirs, énerverent le génie militaire des Ottomans; & telle a été, & doit être à-peu-près, l'hiſtoire de tous les Peuples. Pour prévenir les occaſions de murmures, qu'une ſoldateſque fiere & enthouſiaſte doit toujours faire craindre, dans un Empire déja trop étendu, le Gouvetnement renonça à de nouvelles conquêtes, & ne s'occupa que du ſoin de procurer l'abondance, & de concentrer ſon autorité; on ſe relâcha inſenſiblement ſur les exercices militaires, dont le Peuple perd facilement l'habitude quand on le diſtrait par des amuſemens; la Cour Ottomane enfin porta tous ſes ſoins à éloigner l'occaſion de mettre les armes à la main à des Soldats inquiets & turbulens, dans le moment même où l'Europe, toujours préoccupée de paſſions & de

défiances, ſe peuploit de Soldats, ſe perfectionnoit dans l'art de vaincre, & ſacrifioit ſes richeſſes, l'induſtrie de ſes ſujets, ſa population & ſon agriculture, à des projets onéreux d'attaque & de défenſe. Quel contraſte! une Nation, qu'on appelle Barbare, renonçoit aux conquêtes & aux dévaſtations, dans le moment où les Nations civiliſées puiſoient dans les progrès mêmes de leurs connoiſſances, des moyens plus aſſurés de ſe détruire & de s'anéantir!

La partie orientale de l'Europe fut agitée dans le commencement du ſiécle, par l'inquiétude héroïque de Charles XII; la Porte Ottomane ſe laiſſa entraîner au reſſentiment de ce Prince, après ſa défaite à Pultava; mais elle ne ſe prévalut pas de la proſpérité qu'eurent ſes armes. Dans deux guerres qu'elle eut à ſoutenir enſuite, depuis 1715 juſqu'en 1739, elle eut plus de ſuccès que de revers; &, après avoir reconquis la Morée & Belgrade, qu'elle avoit perdu, ne s'occupant plus de guerres ni de conquêtes, elle s'aſſoupit à l'ombre de ſes lauriers. La Perſe, dans le même tems, fut déchirée par des uſurpateurs, & les frontieres des Ottomans s'y trouverent compromiſes; mais les troubles qui en réſulterent furent bientôt diſſipés.

Auguſte III, Roi de Pologne, étant mort en

1763, l'état des choſes changea dans cette partie de l'Europe, qui jouiſſoit d'une longue paix ; la Ruſſie, qui préparoit les événemens, & qui couvoit lentement de vaſtes projets, fit marcher des troupes du côté de la Pologne, pour y protéger, diſoit-elle, la liberté d'une élection, & prévenir les tumultes que l'inſtabilité des Polonois ſembloit devoir faire craindre. La Porte Ottomane, garante, ainſi que la Cour de Ruſſie, de la conſtitution Polonoiſe, par le Traité de Carlowitz, engourdie par une longue paix, diſſimula les avantages qui devoient réſulter pour elle de ſon influence ; elle ne prit ombrage des démarches des Ruſſes, que lorſqu'il ne fut plus poſſible d'en déguiſer les motifs ; &, ſans être en état de faire la guerre, elle ſe vit contrainte de la déclarer à la Cour de Saint-Pétersbourg, qui s'y étoit elle-même préparée. Les troupes Ruſſes ſe trouverent bientôt par-tout ; &, depuis les bords du Dnieſter juſqu'au-delà du Caucaſe, la victoire ſuivit conſtamment leurs drapeaux. Les Ruſſes ne purent cependant cueillir ſur les bords orientaux de la mer Noire que de ſtériles lauriers ; ce pays, inculte & ſans défenſe, appartient au dernier venu ; & il eſt douteux que la Ruſſie ait pu s'y dédommager de l'enflure qu'elle affecta de mettre à tous ſes efforts, qu'une Puiſſance, qui auroit

eû plus de reſſources & plus d'embonpoint qu'elle, n'auroit pas oſé hazarder. Les Turcs, qui, depuis trente ans, avoient négligé l'uſage des armes, qui n'avoient par conſéquent ni Généraux ni Soldats, aucune idée de l'art militaire, ſe trouvant en face des Ruſſes en 1769, crurent voir leurs maîtres; ils leur céderent par-tout les avantages de la victoire, que les Ruſſes n'eurent pas même la gloire de leur diſputer. A peu de choſe près, les Ottomans marquerent le même découragement dans les campagnes ſuivantes: on ne peut pas diſſimuler toutes les fautes qui réſulterent de leur inexpérience, & de la mal-habileté de leurs Généraux; des villes perdues ſans les défendre; des armées miſes en fuite, ou diſſipées ſans combattre; des camps abandonnés; des Provinces, des petits Royaumes conquis; une flotte réduite en cendres; l'Archipel au pouvoir de l'ennemi; une chaîne de déſaſtres, furent enfin les trophées de la victoire des Ruſſes & de la honte des Ottomans; & forcés de ſubir la loi du plus fort, ils furent contraints de conſacrer leurs défaites par une honteuſe paix. Ce qu'il y eut de pire encore pour ce peuple impérieux, qu'on a ſouvent vu manifeſter ſon orgueil, même dans l'adverſité, ce fut de voir la Ruſſie commander preſque dans ſes Etats; elle ſembloit vouloir

jouir, dans le ſein de la paix, de tous les droits de la guerre... Telle fut la ſituation précaire de l'Empire Ottoman après la paix de Kainardgik; &, pour ne pas s'expoſer à l'alternative de reprendre les armes, il fallut encore céder à toutes les prétentions du vainqueur.

C'eſt dans de pareilles extrémités qu'on a vu les Nations opprimées par la tyrannie ranimer leur courage, & trouver même des reſſources dans le déſeſpoir. C'eſt ainſi que, prêts à tout ſacrifier pour la liberté, les Suiſſes & la Hollande autrefois, & Gênes de nos jours, ont ſecoué avec intrépidité un joug étranger; que les Etats-Unis ont poſé les fondemens de leur indépendance; & que la Pologne, aſſervie par une ſuite d'oppreſſions, s'efforce à revendiquer les droits que l'ambition lui avoit uſurpés. Quelquefois la circonſpection, la modération, l'avarice, ou la foibleſſe de vos voiſins, conquérans ambitieux! vous a enhardis à tout exiger, à tout entreprendre; mais en cherchant à ſubjuguer les Nations, vous ne faites qu'irriter leur courage & rendre leurs armes invincibles.

Le tems, la réflexion, un reſſentiment légitime, ſemblent avoir ramené les eſprits; & les Ottomans, humiliés par une ſuite d'événemens malheureux, ſe ſont mis en état d'attaquer & de

ſe défendre ; dépouillés de la Crimée, où l'Impératrice Catherine deſiroit élever un nouvel Empire, & y compter les Mahométans au nombre de ſes ſujets ; provoqués enfin, preſque ſous les murs de Conſtantinople, par un vainqueur exigeant, & à peine maîtres chez eux, ils ont vu la néceſſité de réprimer un voiſin ambitieux, qui ſembloit ne vouloir partager avec le Sultan le trône de ſon Empire, que pour pouvoir le renverſer avec plus de facilité. Tels ſont les motifs qui ont ranimé la bravoure & la confiance des Otromans ; bien loin de ſe décourager en voyant accroître le nombre de leurs ennemis, ils en ont conçu l'eſpoir d'une nouvelle gloire ; ils ont ſenti qu'il étoit plus honorable encore de périr les armes à la main, que de ſe dévouer à un eſclavage volontaire ; les événemens doivent décider de cette réſolution.

En examinant impartialement les choſes dans leur état préſent, il paroît difficile de prononcer ſur des probabilités, qui dépendent autant du hazard des armes que de l'habileté des combinaiſons ; d'autant plus, qu'on ne ſait ce qu'on doit attendre ou appréhender d'une Nation dont les ſuperſtitions ont ſi ſouvent provoqué le courage ou exagéré la crainte. Il ſeroit téméraire, ſans doute, de préſaget avec aſſurance que les Turcs ſont en

état de réſiſter aux efforts concerrés des deux Empires unis enſemble ; mais il ſeroit tout auſſi déplacé, peut-êrre, de croire que quelques défaites, que la perte de quelques places, puiſſent anéantir en un inſtant un vaſte Empire, & contraindre les Ottomans d'abandonner l'Europe auſſi précipiramment qu'on a pu l'imaginer. Une réunion d'intérêts & de forces, qui accableroit dans un même tems la puiſſance Ottomane par mer & par terre, pourroit ſeule opérer cette révolution ; mais quel avantage pourroit rejaillir ſur l'Europe d'un bouleverſement auſſi contraire à ſa tranquillité qu'à l'intérêt des Nations ? Ce contrepoids de forces, qui ſemble n'exiſter que pour ſervir de baſe aux ſyſtêmes politiques, n'exige-t-il pas, ce me ſemble, un principe tout oppoſé ? D'ailleurs, quoique les voiſins de l'Empire Ottoman, ce qu'on appelle ſes ennemis naturels, ayent des Généraux, des Soldats, des armes, & une diſcipline militaire, qui ſemble devoir enchaîner la victoire, je doute que les revenus de leurs Etats puiſſent ſuffire à l'étendue de leurs projets. Ce que je dis des Ruſſes & des Ottomans, on peut le dire de l'Europe entiere ; toujours en armes, & prêts à combattre & à conquérir dans le ſein même de la paix, on voit les Empires s'épuiſer en dépenſes de faſte, en ſuperfluités, en diſſipations, en places de dé-

ſenſe, en atmées d'oſtentation ; & il n'en eſt aucun qui puiſſe ſoutenir ſix campagnes, parce que les ſuccès & les revers, en général, ſont également ruineux. Par une compenſation, qui ſemble mettre en équilibre les avantages des Nations, l'Empire Ottoman a ſur les autres celui d'une population immenſe, d'une pépiniere deSoldats, que l'enthouſiaſme de la Religion, & un zele farouche & ſuperſtitieux, arrachent au ſein de leur famille pour les mener au combat. Par l'organiſation de ſa conſtitution, cet Empire ne ſoudoye qu'une partie de ſes troupes, & leur ſolde n'eſt point un fardeau ; tandis que, par une diſpoſition particuliere, ſon tréſor national, que la dévotion des fidéles, & des revenus caſuels enrichiſſent journellement, conſacré excluſivement à la proſpérité de la foi, & à la défenſe de l'Etat, ſuffit toujours pour ſoutenir une longue guerre, ſans aggraver le malheur des Peuples par des impôts multipliés ; voit-on chez les Nations policées une prévoyance plus ſage ? Y a-t-il en Europe des ſujets moins opprimés ? Eſt-il des Potentats qui ayent plus de reſſources ?... On ne voit pas d'ailleurs que l'ambition des Ottomans doive inſpirer aux Puiſſances chrétiennes aucune inquiétude ; jaloux de conſerver ce qu'ils ont acquis au prix de leur ſang, ils ſemblent avoir renoncé à l'accroiſſement

ment de leur puiſſance ; ils ont reſté trente ans en paix, tandis que l'Europe, qui tire une vanité puérile de ſa civiliſation, a ſacrifié dans cet intervalle des millions d'hommes & des tréſors immenſes, aux paſſions qu'elle s'empreſſe d'aſſoupir, & dont elle eſt conſtamment agitée.

On doit convenir, d'autre part, que les Ottomans ſont des voiſins paiſibles & tranquilles ; il n'eſt point de Gouvernement, peut-être, où l'on reſpecte plus les loix & les uſages, où les traités ſoient obſervés avec plus de bonne-foi, où il y ait plus d'uniformité dans l'adminiſtration, & où le commerce étranger éprouve moins d'entraves & moins d'excluſions. Malgré la préſéance fanatique que le Peuple attache à ſa Religion, le Gouvernment fait tolérer, & révere même les opinions étrangeres ; pour peu qu'on veuille enfin juger les Ottomans avec impartialité, & abſtraction faite des averſions qui tiennent aux préjugés, on ſera forcé de convenir qu'ils ſont au-deſſus des préventions que quelques Ecrivains ont répandu contre eux : on ne peut déſavouer, que, comparativement aux autres Nations, ils ne ſoient ignorans ; que l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes ne les rende impérieux, & quelquefois inſolens ; ils ne cultivent pas les ſciences & les arts ; ils ne ſe donnent aucuns ſoins pour ſe garantir de la peſte, & laiſſent

tout à la volonté d'une Providence, qui décide à ſon gré des événemens; peu recherchés dans les amuſemens, ils n'ont ni des Opéras, ni des Comédies publiques, ni tous ces paſſe-tems conſacrés au plaiſir, à l'inconſtance & à l'oiſiveté, qui, ſous prétexte de diſtraire l'Europe, n'ont ſervi qu'à naturaliſer chez elle tous les vices qu'enfante l'eſprit de diſſipation; leurs danſes ſont à une très-grande diſtance de nos ballets; ils ont d'ailleurs une grande barbe, ils portent un turban ſur la tête au lieu d'un chapeau; & à la place d'un frac, juſte & bien ſerré, qui varie tous les huit jours, ils portent un habit mauſſade, large & long, & par-deſſus tout cela ils enferment leurs femmes; & c'eſt ſans doute pour punir tant de travers, que Molière fait dire à Liſette, qu'ils ſont maudits de Dieu; mais ne ſeroit-ce pas être encore plus barbare, & plus atroce qu'eux, de les chaſſer pour cela de leurs Etats & de les anéantir? A Dieu ne plaiſe que ce ſoit jamais le vœu de l'Europe; les occaſions qu'ont les Nations de ſe détruire entre elles, ne ſont que trop fréquentes, ſans chercher à les multiplier; elles n'ont pas beſoin d'offrir cet aliment de plus à leur ambition, à leur avarice; oſerai-je dire auſſi, à leur férocité.

Comme l'état de l'Empire Ottoman fixe particulierement l'attention de l'Europe, & que les

adverſités qu'il a éprouvées de nos jours, ſemblent être les préſages d'une chûte prochaine, on verra avec d'autant plus d'intérêt, le cours des révolutions dont il a été agité, qu'on pourra mieux apprécier les efforts qu'il eſt encore en état de faire. Après avoir traité la partie hiſtorique, j'ajouterai quelques obſervations ſur les progrès & la décadence de cet Empire, ſur ſon état préſent, & ſur l'influence qu'auroit ſa chûte ſur le ſort des Nations; je parlerai enſuite de ſes finances, & de ſes forces; & je m'étendrai ſur ſes relations de commerce avec les Nations de l'Europe, qui, par leur importance, devroient être, ce me ſemble, les gages les plus légitimes d'une réciproque ſécurité. Je ne préſume pas aſſez de mes idées pour oſer me flatter qu'elles détruiſent des impreſſions, que des voyageurs, qui ont vu rapidement, ou avec prévention peut-être, ont trop légerement répandues; mais on pourra juger avec plus d'impartialité des forces politiques de cet Empire, & des reſſources qu'il doit trouver dans ſes richeſſes, dans ſa population, & dans le zele fanatique des Mahométans. Bien loin de voir avec indifférence la ruine de l'Empire Ottoman, il ſemble que le véritable intérêt de l'Europe ſeroit de protéger ſon exiſtence, dans l'état de paix dans lequel il ſe plaît à ſe maintenir, & de prévenir par-là les diviſions qui peuvent un jour naître du

concert, de la méſintelligence, ou de la rivalité des Nations qui en ambitionnent la conquête.

J'aurois deſiré pouvoir mettre au jour mes idées ſur les Ottomans, dans le moment où un Voyageur inſtruit (M. de Volney) , qui en auroit porté un jugement plus ſolide, s'il avoit été à portée de les mieux connoître, nous a préſagé avec trop de confiance, peut-être, la prochaine diſſolution de leur Empire, mais j'en ai été empêché par un grand dérangement de ſanté; le public y a gagné à tous égards, puiſqu'un Ecrivain auſſi judicieux qu'éclairé (M. de Peyſſonel) qui connoît très-bien les Ottomans, les a encore mieux défendus que je ne l'aurois fait. Du reſte, ſi mon opinion ſur ces peuples peut mériter quelque indulgence, elle n'aura rien perdu par ce contre-tems, puiſque j'aurai occaſion de la mieux développer. En m'occupant de cet objet dans le moment où l'on donnoit des Turcs une impreſſion ſi défavorable, je n'aurois fait qu'hazarder des conjectures; & j'eſpere, qu'avant que mon Ouvrage ait pu paroître, elles ſeront juſtifiées par des ſuccès. La perte que les Ottomans ont faite de deux places importantes, Cotchim & Okzakow, ne changent rien à mes idées; ces diſgraces, que le tems peut réparer, ſont les fruits inſéparables de la guerre & ſur-tout de l'inexpérience, dont on ſe corrige à force de combattre.

Quoique les révolutions de l'Empire Ottoman euſſent dû ſe borner au ſimple apperçu des événemens qui concernent cet Empire, j'ai cru devoir me permettre quelques détails politiques, qui ne ſont pas étrangers à mon ſujet, & que le moment rendoit néceſſaires. Comme, depuis le commencement du regne de Sultan Mahmoud V, juſqu'à ce jour, il n'a rien paru de ſuivi ſur l'hiſtoire Ottomane, & que les Ecrivains Turcs, auxquels il faut avoir recours, plus préoccupés de préjugés, que bien inſtruits en politique, peuvent paſſer ſous ſilence, ou voir, avec moins d'intérêt, les cauſes & les effets des deux dernieres guerres entre la Porte & la Ruſſie, j'ai cru devoir m'étendre ſur cet objet. Ces diſcuſſions, d'ailleurs, ont une liaiſon ſi intime avec l'hiſtoire de l'Europe, qu'on voit que ces étincelles, dont on n'a pas aſſez prévu les ravages, ont fait craindre un inſtant un embraſement général. La Suéde, en déclarant la guerre aux Ruſſes, a déja fait une diverſion, dont les premiers ſuccès auroient été plus heureux, s'ils avoient été préparés avec plus de prévoyance; ſi ce feu, qu'on s'eſt empreſſé d'aſſoupir au moment où il a commencé à dévorer le Nord, venoit à faire de nouveaux progrès, il ſeroit à craindre qu'il ne ſe communiquât par-tout; d'anciennes animoſités, qui couvent dans le ſecret des cabinets; des intérêts, qu'il eſt difficile

de concilier; des alliances prévues par des convenances politiques; une Nation opprimée par les abus de sa liberté, qui réclame ses droits, & enfin la nécessité de pourvoir à un avenir plus éloigné, ne peuvent que compromettre l'Europe dans cette querelle, parce que, dans l'état de tension où se trouve la chaîne qui unit ses intérêts, le moindre choc doit produire chez elle une grande secousse. En considérant cependant la félicité des générations à venir, si une guerre générale peut seule raffermir la base politique de l'Europe, cette calamité seroit encore préférable pour elle à l'invasion de la Turquie; parce que des Souverains ambitieux, toujours tourmentés de projets, trouveront dans cette conquête une source intarissable de divisions, ou de nouveaux moyens peut-être de faire renaître les Empires d'orient & d'occident, & de préparer à l'Europe de nouvelles chaînes. Je n'ai rien dit qu'on n'ait dit avant moi, & qu'on ne doive répéter encore; dans l'Histoire, ainsi que dans toutes les révolutions de la vie humaine, les événemens se succedent & se ressemblent; on voit par-tout le présent rappeller le passé & annoncer l'avenir.

NOMS DES EMPEREURS

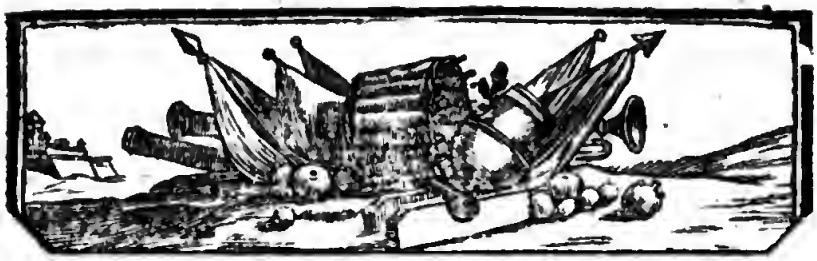
Qui ont occupé le Trône des Ottomans, depuis la fondation de cet Empire juſqu'à ce jour.

1	Othman	I.
2	Orcan	I.
3	Amurat	I.
4	Bajazet	I.

Interregne ſous Soliman & Muſſa, fils de Bajazet; que les Ottomans ne comprennent pas au nombre de leurs Empereurs.

5	Mahomet	I.
6	Amurat	II.
7	Mahomet	II.
8	Bajazet	II.
9	Selim.	I.
10	Soliman	I.
11	Selim	II.
12	Amurat	III.
13	Mahomet	III.
14	Achmet	I.
15	Muſtapha	I.
16	Otman	II.

17	Amurat	IV.
18	Ibrahim	I.
19	Mahomet	IV.
20	Soliman	II.
21	Achmet	II.
22	Muſtapha	II.
23	Achmet	III.
24	Mahmoud	V.
25	Oſman	III.
26	Muſtapha	III.
27	Abdul-hamid	I.
28	Selim	III.



RÉVOLUTIONS
DE
L'EMPIRE OTTOMAN,
ET OBSERVATIONS
Sur ſes progrès, ſur ſes revers, & ſur l'état préſent de cet Empire.

OTHMAN I.

Premier Empereur, & Fondateur de l'Empire Ottoman.

L'Empire Ottoman a reçu ſon nom d'Othman I, Emir ou Prince deſcendant des Scytes, ou Turcs Oguſiens, qui après avoir été chaſſés des bords de la mer Caſpienne, ſe réfugierent chez les Turcs Selgieucides, Souverains d'Iconium. Dès que l'Europe ſe fut radicalement guérie de l'épidémie des

croisades, que la dévotion des peuples, l'ambition de la Cour de Rome, des vues particulieres & des intrigues politiques, avoient répandu dans toute la chrétienté, l'Asie, long-tems exposée aux ravages de la superstition, prit une nouvelle forme. Les différentes dynasties qui diviserent l'Empire des Califes, ayant été repoussées du côté de l'Orient, l'Asie mineure resta au pouvoir des Selgieucides, à laquelle on donna le surnom de *Roum*, quand elle eut conquis les Provinces qui restoient encore au pouvoir des Romains, & que quelques Emirs Turcs érigerent en souverainetés. Les Ottomans, qu'on fait sortir des ruines de ces mêmes Selgieucides, succéderent à leurs Etats dans le treizieme siécle; & c'est-là l'origine de cette formidable nation, qui s'est si rapidement élevée sur les débris de l'Empire Romain.

Othman, fils de Trogul, naquit, comme lui, à Soguta, dans la Bithynie; & la partie de cette province, dont les Sultans d'Iconium étoient en possession, devint son partage après leur destruction. Un essain de Tartares, qui se répandit encore en Asie, à la fin du treizieme siécle, après avoir ravagé les Etats des Emirs Turcs, s'empara de la principauté d'Iconium, dont Aladin étoit Souverain; Othman, à qui ce prince avoit accordé les honneurs du tambour, de l'étendard & du sabre,

qu'on regardoit, dans ces siécles consacrés au tumulte des armes, comme les marques distinctives de la souveraineté, reprit cette ville, à la tête de quelques soldats déterminés, & fut proclamé Sultan. Ayant ensuite vaincu les Tartares, il leur offrit des terres & la liberté, s'ils vouloient embrasser sa religion; & c'est cette foule de vagabonds, réunis par une même croyance, qui a posé les fondemens de ce vaste Empire.

Dès qu'Othman se vit à la tête d'une nombreuse armée, il eut bientôt étendu ses conquêtes; il s'empara de l'Asie mineure, dont les Grecs étoient en possession, mais il ne put soumettre *Bursa* (Brousse) capitale de la Bithynie, & qui avoit été le séjour de ses anciens Rois. Son fils Orcan, qui étoit aussi vaillant que lui, s'en rendit maître en 1326, au moment où son pere venoit d'expirer, &, par respect pour ses intentions, il y transféra le siége de son Empire.

ORCAN I.

Second Empereur.

ORCAN ſuccéda à Othman ſon pere; ſur ce que la renommée publia des vertus de ce Prince, de ſa juſtice, de ſa valeur & de ſon humanité, pluſieurs villes s'empreſſerent de le reconnoître pour Souverain. Les Grecs, de qui les Ottomans n'exigerent qu'un léger tribut, conſerverent, avec leurs propriétés, la liberté de leur religion, & préférerent le joug des Mahométans aux oppreſſions arbitraires que leurs Gouverneurs leur faiſoient éprouver; la Bithynie entiere, & tout ce que les Grecs poſſédoient en Aſie, fut bientôt au pouvoir d'Orcan, malgré les efforts de l'Empereur Andronic III, qui fut contraint de ſe retirer après avoir été battu en pluſieurs rencontres.

Les diviſions qu'il y avoit alors entre l'Empereur d'Orient & les petits Princes, ducs & deſpotes feudataires de l'Empire, qui régnoient ſur la Thrace, la Servie, la Bulgarie & la Grece, favoriſerent les projets d'Orcan. En 1358 il fit paſſer une armée en Europe ſous les ordres de Soliman ſon fils, jeune guerrier plein de courage

& d'ambition. Ce Prince arrivé à Abidos, ſur les bords du Boſphore, & manquant de navires pour tranſporter ſon armée, car l'Europe alors n'étoit à l'abri des invaſions de l'Aſie que par la difficulté d'y paſſer, prit la réſolution de traverſer le détroit avec quatre-vingt ſoldats déterminés, ſur trois radeaux, qu'il fit conſtruire avec des planches ſoutenues ſur des outres de peaux de bœufs, pleines de vent, & gouvernés avec des bâtons; s'étant rendu dans la nuit, & au clair de lune, devant *Seſtos*, dont il s'empara, il perſuada aux habitans, par promeſſes ou par la crainte, d'aller avec leurs navires embarquer quatre mille ſoldats, qui compoſoient toutes ſes forces. Après que cette petite armée eut paſſé le détroit, Soliman ſe rendit facilement maître de Gallipoli, qu'on regardoit comme la clef de Conſtantinople & de l'Europe entiere.

L'Empire Grec, qui, depuis Conſtantin le Grand, avoit été conſtamment agité des troubles, & quelquefois ſouillé de crimes, étoit déchiré dans ces momens par des diſſenſions civiles & domeſtiques, qui ne ſervirent qu'à précipiter ſa chûte. Il n'avoit pour toute ſa défenſe que quelques ſoldats indiſciplinés, des Généraux ſans expérience, & les vœux de quelques Prêtres qui avoient ſouvent protégé ſes diviſions, Jean V. Cantacuſene,

tuteur de l'Empereur Emanuel Paléologue, après la mort d'Andronic III, voulant uſurper le pouvoir ſouverain, demanda du ſecours à Orcan, dans le tems même où Paléologue réclamoit ſon aſſiſtance contre l'uſurpateur. Orcan ſe déclara en faveur de Jean, &, pour cimenter les liens de cette alliance, il épouſa ſa fille Théodora, parce que l'averſion des opinions religieuſes alors n'étoit pas incompatible avec cette tolérance. La Thrace fut bientôt inondée de troupes Ottomanes, qui, au nom du Prince Grec, s'emparerent de toutes les villes, & les ruinerent. Les Serviens & les Bulgares s'étant unis avec Emanuel Paléologue, Soliman marcha contre eux, défit leur armée, s'empara de pluſieurs villes, & reprit enſuite le chemin de l'Aſie, pour concerter avec ſon pere de nouveaux projets.

Orcan, maître du Boſphore, fit paſſer en Europe ſon fils Soliman, & Amurat ſon frere, avec de nouvelles troupes, qui porterent l'épouvante & la déſolation dans la Thrace & dans la Grece; c'eſt alors que les Grecs abandonnerent leur pays, & que l'Italie devint l'aſyle des ſciences & des arts, d'où ils ſe communiquerent dans le reſte de l'Europe. Soliman ſe rendit maître d'Andrinople en 1360; il mourut peu de tems après par un accident malheureux, un cheval fougueux l'ayant

emporté ſur un gros arbre où il fut fracaſſé. Orcan ne ſurvécut que deux mois à la douleur d'avoir perdu ce jeune guerrier ; il mourut après trente-ſept ans de regne, & laiſſa ſon Empire à ſon fils Amurat. Orcan établit dans les armées cette diſcipline militaire, dont toutes les nations ont reconnu la néceſſité ; après avoir fait élever dans la religion mahométane les jeunes eſclaves pris ſur les Grecs, & ceux qu'on exigeoit des parens à titre de tribut, il fut le premier qui les fit ſervir dans les armées.

AMURAT I.

Troiſieme Empereur.

AMURAT I, monta ſur le trône ſous les plus heureux auſpices ; après avoir appaiſé en Aſie quelques ſéditions, que ſon ſéjour & ſes conquêtes en Europe avoient favoriſées, ſes armées s'emparerent ſi promptement du reſte de la Thrace & de la Grece, que l'Europe fut étonnée de la rapidité de leurs progrès. Cette partie de l'Empire Romain, qui réuniſſoit la Morée, ou les débris des Républiques d'Athènes & de Lacédémone, l'Epire, l'Albanie, la Macédoine & l'Archipel,

étoient alors au pouvoir des deſcendans de quelques guerriers qui avoient ſurvécu aux Croiſades, de quelques aventuriers, que des idées chevaleresques y avoient attirés d'Italies, ou des reſtes de la nobleſſe grecque, qui, dans les momens de confuſion & de détreſſe où ſe trouva les Bas-Empire, s'érigerent en Souverains, ſous le nom de Princes, Deſpotes, ou Ducs de Patras, de Corinthe, de Thébes, d'Athenes, de Negrepont, de Lemnos, de Naxie, de Mételin, de Scio, &c.; toujours prêts à ſe déchirer entre eux, ils furent ſouvent dépouillés de leurs domaines, & l'Archipel changea à tout inſtant de maître. Ce ne fut que dans le ſeizieme ſiecle, ſous Sultan Selim II, que ces Ducs, ces petits Princes, devenus feudataires de l'Empire Ottoman, furent ſupprimés, & l'Archipel alors reſta tributaire du Grand-Seigneur.

Après qu'Amurat eut éloigné les bornes de ſon Empire, il en tranſporta le trône à Andrinople, & employa tous les moyens que ſa politique lui ſuggéra pour s'aſſurer de la fidélité de ſes ſujets; ceux qui voulurent perſiſter dans leur religion, furent ſoumis à un léger tribut; & il accorda à ceux qui embraſſerent le mahométiſme, des terres & des conceſſions, ſous condition qu'ils entretiendroient à la guerre un nombre de cavaliers

armés, à proportion de leur revenu. C'eſt des Romains que les Ottomans ont imité ces fondations, dont les François avoient conſervé quelques veſtiges dans les premiers ſiecles de la Monarchie. Telle eſt, dans l'Empire Ottoman, l'origine des fiefs appellés *timariot* & *ziamel*, qui fourniſſent l'armée d'une nombreuſe cavalerie, dont l'entretien, en tems de paix, ne coûte rien à l'Etat. Ces bénéfices militaires furent en même-tems chez les Ottomans, comme ils l'avoient été ſous les Romains, la récompenſe des ſervices & le prix de la valeur. Amurat voulut encore augmenter le nombre de ſes troupes, & leur donner une nouvelle conſidération ; outre la loi qui attribuoit au Sultan la cinquieme partie des eſclaves que le ſort des armes faiſoit tomber en ſon pouvoir, il en rendit une autre, qui exigeoit ſur les Chrétiens un enfant ſur dix, & cette loi conſerva ſa vigueur juſqu'à Amurat IV. Le Sultan, à l'imitation de ſon pere, fit élever les plus jeunes de ces eſclaves, de même que les enfans de tribut, dans la religion mahométane ; & après les avoir fait inſtruire à l'exercice des armes, il en forma un corps d'infanterie qui devint la principale force de ſes armées. Pour ajouter au préjugé des armes celui de la ſuperſtition, qui eſt encore plus puiſſant ſur l'eſprit des peuples, il ſe ſervit de l'en-

tremiſe d'*Hagy Bektach*, fondateur de l'ordre des Dervichs, qui étoit en grande vénération (1), pour les conſacrer, avec un appareil de cérémonie, à la victoire & à la défenſe de la religion. Après avoir auguré la proſpérité du mahométiſme & de l'Empire, par le courage invincible de ces ſoldats, *Hagy Bektach* coupa la manche d'une robe de feutre, qu'il portoit, pour ſervir de modele à leur bonnet, & leur donna le nom de *Yeni-chééri*, qui veut dire nouveaux citoyens : telle a été l'origine & l'inſtitution des Janiſſaires. Ce corps redoutable s'eſt diſtingué dans les combats, il a ſouvent décidé du ſort de l'Empire, & on a vu le repos des Miniſtres, & même du Sultan, dépendre quelquefois de ſes caprices, de ſon avarice, ou de ſon inconſtance.

Dès qu'Amurat eut ajouté à la force de ſes armées l'aſcendant de la ſuperſtition, il étendit ſa puiſſance en Aſie, & acheva ſi rapidement la conquête de la Thrace, de la Macédoine, & de l'Albanie, que Jean Paléologue ne vit d'autre parti que de ſe rendre lui-même à Rome, pour intéreſſer les bons offices d'Urbain V, par une nouvelle profeſſion de foi. Grégoire XI, qui ſuccéda

(1) On voit le tombeau de ce fondateur des Dervichs, au village de Bezik-tache, en face du Boſphore.

à Urbain V, ſe donna bien des mouvemens pour faire une ligue contre les Ottomans ; mais l'Empereur Grec, effrayé par les ſuccès d'Amurat, n'eut pas le tems d'en attendre le ſuccès, il ſe vit contraint de demander la paix au Sultan, & conſentir même à lui payer tribut.

En 1390, Amurat conduiſit ſon armée victorieuſe du côté du danube, où le Prince de Servie, les Valaques, les Hongrois, & les Dalmates, s'étoient réunis pour s'oppoſer à ſes progrès; il attaqua cette formidable armée à peu de diſtance de Niſſa, dans les plaines de Caſſovopolie, & la mit en déroute. Lazarus Prince de Servie, qui étoit à la tête de cette confédération, fut fait priſonnier, & fut enſuite mis à mort. Amurat, curieux de voir le champ de bataille, fut tué par un ſoldat Bulgare, confondu avec les morts, qui, n'étant que grièvement bleſſé, ramaſſa toutes ſes forces, & lui plongea ſon poignard dans le ventre. Ce Prince, après avoir diſtingué ſon régne par ſes conquêtes, & par pluſieurs établiſſemens utiles, laiſſa après lui les regrets les plus légitimes; ſon fils Bajazet qui lui ſuccéda, fit embaumer ſon corps, & le fit tranſporter à Brouſſe, où il lui fit élever un magnifique tombeau.

BAJAZET I.

Quatrieme Empereur.

APRÈS la mort d'Amurat I, Bajazet ſon fils fut proclamé à l'Empire; ce Prince fit d'abord quelques conquêtes en Aſie; mais un de ſes généraux ayant été battu par les Moldaves, Bajazet, pour en tirer raiſon, ſe mit à la tête de ſon armée, jetta un pont ſur le Danube, & entra en Moldavie, où il combattit l'armée du Prince Erienne, & la mit en fuite. Après avoir rallié les fuyards, Etienne tomba ſur les Ottomans, que l'avidité du pillage avoit diſperſés; & les ayant mis en fuite à ſon tour, il força Bajazet de ſe retirer. La nouvelle de cette défaite étant arrivée en Aſie, elle releva le courage de quelques Princes, que les Ottomans avoient ſoumis, & qui ne ſupportoient le joug qu'avec répugnance. Ils ſe préparoient à la révolte, lorſque Bajazet accourut au ſecours de ſes Etats, & y rétablit la tranquillité, en faiſant punir les chefs des factieux. Ce Prince, qui avoit des ennemis à combattre de toutes parts, & qui, par ſon activité & par la promptitude de ſes marches, reçut le ſurnom d'*Ilderim*, éclair, paſſa ſucceſſivement d'Europe

en Asie, & d'Asie en Europe, & porta par-tout l'épouvante & la terreur. Emannel Paléologue, qui avoit succédé à l'Empire, ayant obtenu quelques secours des Princes d'occident, Sigismond, Roi de Hongrie, uni avec les Princes voisins, vint à la tête de cent mille hommes, assiéger Nicopolis. Bajazet courut au secours de cette place; il attaqua Sigismond, sans craindre la supériorité de son armée, & remporta sur lui une victoire complette; presque tous les Généraux de Sigismond furent tués ou faits prisonniers, & il eut lui-même bien de la peine à se sauver. Il y avoit dans l'armée du Roi de Hongrie dix mille François, sous les ordres de Jean de Bourgogne, Duc de Nevers, âgé de vingt-deux ans, & nombre de Seigneurs des premieres maisons de France; il en revint à peine six après leur rançon; il semble même, au rapport de nos Historiens (1), que c'est à l'imprudence des François & à leur valeur impétueuse, que Bajazer dut le gain de la bataille.

A travers tous les ravages, dont cette partie de l'Europe étoit affligée, Constantinople, à quoi se bornoit alors tout l'Empire d'orient, existoit encore, parce que les Ottomans, qui n'avoient au-

(1) Villaret, Hist. de France, 1396.

cune idée de marine, n'étoient pas en état de priver cette ville des ſecours qu'elle recevoit par mer. Il ne reſtoit à Emanuel Paléologue que le nom d'Empereur, ſon trône & ſa capitale, dont Bajazet avoit ravagé les environs, & qu'il vint enfin aſſiéger. Prêt à donner l'aſſaut, il en fut détourné par ſon Viſir, qui en craignit les événemens; on entama des négociations, & Paléologue, pour conſerver un inſtant de plus ſa couronne, parvint à faire une trève de dix ans, conſentit de payer à Bajazet un tribut annuel de dix mille ſequins, & permit aux Mahométans d'avoir une Moſquée & une Juriſdiction dans la Capitale pour la commodité de ceux qui y étoient attirés par le commerce. La Moſquée s'appelle Daoüd Pacha, du nom du Viſir qui la fit bâtir; & la Juriſdiction prit le nom de Mahmoud Pacha, de celui qui la fonda.

Ce fut dans ces circonſtances, & en 1400, qu'Emanuel Paléologue, Empereur d'orient, après avoir aſſocié à l'Empire, Jean, fils d'Andronic, ſe détermina à paſſer en occident pour implorer l'aſſiſtance des Princes chrétiens. Le Pape Boniface IX le combla à Rome de vœux & de bénédictions; s'étant de-là rendu en France, il fut reçu à ſon entrée à Paris avec la plus grande magnificence; Charles VI lui prodigua des fêtes & des

divertiſſemens ; la maladie dont il étoit affligé, & les diviſions qu'il y avoit parmi les Princes de ſa Cour, ne permirent pas de faire davantage. Emanuel ne fut pas plus heureux en Angleterre ; Henri IV y étoit lui-même trop peu affermi ſur le trône, pour pouvoir aller au ſecours d'un Prince qui étoit à la veille de perdre le ſien.

L'entrée de Tamerlan, en Aſie, à la tête d'une armée de Scytes ou Tartares orientaux, dans les premieres années du quinzieme ſiecle, rallentit les ſuccès des Ottomans, recula la priſe de Conſtantinople, & donna à Paléologue, qui ſe trouvoit alors à la cour de France, l'eſpoir de tirer parti de cette diverſion. Après avoir parcouru la Perſe, & une partie de l'Aſie, ce conquérant, invité par les princes, que les Ottomans avoient dépouillés ou rendus tributaires, réſolut de punir l'orgueil de Bajazet, qui ne faiſoit aucun cas de ſa valeur ; Tamerlan, lui ayant envoyé des ambaſſadeurs, qu'il traita avec quelque mépris, il lui déclara la guerre, & s'avança du côté d'Ancyre dans la Galatie, aujourd'hui Angora, où les deux armées ſe rencontrerent, & combattirent avec une égale fureur ; celle de Bajazet fut enfin miſe en déroute, Muſtapha, ſon fils aîné, fut tué à ſes côtés, & le ſultan lui-même fut fait priſonnier. Le vain-

queur, que l'ambition & l'orgueil de Bajazet avoient offenſé, étoit un conquétant généreux; il rendit noblement leurs états aux petits princes d'Aſie, que les Ottomans avoient ſubjugués, & les ſoumit à un foible hommage.

INTERREGNE.

Soliman & Muſſa.

SOLIMAN, fils de Bajazet, conſterné par la mauvaiſe fortune de ſon pere, ſe rendit à Andrinople, où il fut ſalué par les grands & par les troupes; il paſſa enſuite à Conſtantinople pour implorer, preſque, la clémence d'Emanuel Paléogue; ce dernier, comptant de profiter des adverſités de la maiſon Ottomane, fit ſortir les Turcs de Conſtantinople, & fit preſqu'abattre la moſquée qu'ils avoient faite édifier. Bajazet mourut dans ces entrefaites, ſon vainqueur lui fit faire de magnifiques obſeques, & le fit tranſporter à Brouſſe, où étoit le tombeau de ſes peres. Soliman ayant enſuite encouru la diſgrace de Tamerlan, par une hauteur déplacée, celui-ci partagea généreuſement les états de Bajazet à ſes deux autres fils, Muſſa & Mahomet; &, comme il étoit occupé de vaſtes projets, il conduiſit ſon armée

armée victorieuse dans l'intérieur de l'Asie, où il mourut peu de tems après. Soliman se rendit alors dans l'Asie mineure avec des troupes, & força Mussa, qui ne s'étoit pas préparé à abandonner ses états; celui-ci passa tout de suite en Europe, où, par sa bonne conduite, il se ménagea un puissant parti. Soliman s'étoit livré aux plaisirs, à la dissipation, & même à la crapule; mépriſé des grands & des troupes, il fut abandonné de tout le monde; contraint de repasser en Europe, &, n'ayant avec lui que les compagnons de ses débauches, il se vit réduit à solliciter le secours de ce même Emmanuel Paléologue, que son père avoit opprimé; forcé de renoncer au trône, sans ministres, sans troupes, sans généraux, & fuyant devant l'armée de son frere, il fut tué par un soldat.

Après la mort de Soliman, Mussa fut reconnu Empereur par l'armée d'Europe, tandis que celle d'Asie proclama Mahomet, qui étoit prince d'Amasie. Le partage de l'autorité désunit bientôt ces deux freres, & ils mirent de part & d'autre des armées sur pied; l'Empereur Emmanuel se détermina à tirer parti de cette division, & Mussa lui ayant repris quelques provinces, que Soliman lui avoit cédées, il favorisa les armes de Mahomet; on vit même trois de ses enfans servir dans

ſes armées, & aider les Janiſſaires à reprendre le Peloponeſe. L'armée de Muſſa ayant été enfin entierement défaite, à peu de diſtance dAndrinople, & ce prince étant lui-même mort de ſes bleſſures, Mahomet reſta maître du trône, & vécut toujours en bonne intelligence avec l'Empereur Grec.

Comme Soliman & Muſſa, fils de Bajazet, ont gouverné pendant l'interregne & la diviſion de l'empire, les Ottomans ne les comptent pas au nombre de leurs Empereurs; Mahomet I, troiſieme fils de Bajazet, eſt le ſeul qui en a conſervé le titre, après avoir réuni à ſa couronne tous les états que ſon pere avoit perdus.

MAHOMET I.

Cinquieme Empereur.

LEs atmes de Mahomet I, furent triomphantes par-tout, & ce Prince rétablit bientôt l'Empire ſur le même pied où il étoit avant l'invaſion des Tartares. Après avoir repris en Aſie toutes les places qui avoient ſecoué le joug des Ottomans, il en fit raſer les fortifications, qui ne ſont, diſoit ce Prince, que des moyens plus propres à favo-

riſer la révolte. Dès que Mahomet I, eut pacifié cette partie de ſes Etats, il paſſa en Europe pour punir les Valaques, des incurſions qu'ils avoient faites ſur les terres des Ottomans; il s'empara de pluſieurs villes, &, ayant mis leur armée en déroute, il ſoumit pour la premiere fois cette province à un tribut annuel. Ce fut pendant le regne de ce Prince, que les Ottomans firent conſtruire le château des Dardanelles du côté d'Aſie, pour aſſurer le paſſage de leurs armées.

L'Archipel, dans ces tems reculés, étoit en partie au pouvoir des Vénitiens, qui faiſoient preſque tout le commerce de l'Aſie & du midi de l'Europe: comme leurs richeſſes tenterent l'avidité de quelques pirates Ottomans, il en réſulta des hoſtilités ſur mer; mais les Vénitiens en force, s'étant déterminés, en 1416, à attaquer les Turcs à l'embouchure du détroit de Gallipoly, ils détruiſirent la flotte que ces derniers avoient conſtruite à Nicomedie, & ils ne furent plus inquiétés dans leur navigation.

Il y eut des troubles en Aſie, ſous le regne de Mahomet I; quelques factieux y firent revivre Muſtapha, fils aîné de Bajazet, qui avoit été tué à côté de ſon pere, à la bataille d'Ancyre; cette impoſture fit des rapides progrès ſur un peuple crédule & amateur de la nouveauté; mais Ma-

homet s'étant rendu en Aſie à la tête d'une armée, les partiſans du faux Muſtapha furent bientôt détruits ou diſſipés, & cet impoſteur fut lui même relégué à Lemnos, par les intrigues & l'inſidieuſe prévoyance de l'Empereur Emmanuel, à qui le Sultan ne voulut point refuſer cette grace. Au retour de cette expédition, Mahomet I mourut de maladie en 1421, & laiſſa l'empire à ſon fils Amurat II. Comme ce Prince étoit à Amaſie avec une partie de l'armée, le Viſir tint la mort de ſon pere cachée juſqu'à ſon arrivée, & Amurat fit tranſférer ſon corps à Brouſſe, où il fut inhumé; telle étoit la dévotion du tems.

AMURAT II.

Sixieme Empereur.

AMURAT II, n'avoit que dix-huit ans quand il monta ſur le Trône; Emmanuel Paléologue, & plus encore Jean ſon fils, voulant profiter de la jeuneſſe de ce Prince, pour lui ſuſciter des embarras, fit rappeller de l'iſle de Lemnos, le faux Muſtapha, qu'il n'y avoit fait reléguer que dans l'eſpérance de pouvoir le faire ſervir à ſes projets. L'armée de cet impoſteur groſſit conſidérable-

ment par un nombre de mécontens, séduits par les discours artificieux de l'usurpateur, par la ressemblance qu'il avoit avec Mustapha, & par la crainte d'être gouvernés par un Prince trop jeune. Bajazet, premier Ministre d'Amurat II, sortit alors de Brousse, où se trouvoit la Cour, à la tête de trente mille hommes, & après avoir passé le détroit, il joignit près de Gallipoly, l'armée de Mustapha, dont le camp étoit fortifié. Les troupes d'Amurat, trop foibles pour attaquer, passerent de la crainte à l'inconstance, abandonnerent l'armée du Visir, pour s'unir à celle des rebelles, & le Visir s'étant déterminé d'y passer lui-même, pour implorer la clémence de Mustapha, cet imposteur lui fit trancher la tête. L'Empereur d'Orient, voyant l'armée d'Amurat II en Europe, entierement dissipée, réclama de Mustapha les villes & les provinces que les Ottomans y avoient conquises, & que l'usurpateur avoit promis de lui rendre; mais celui-ci se voyant à la tête d'une puissante armée, s'excusa sur ce qu'il ne pouvoit pas déchirer l'empire Ottoman, donner à un étranger le patrimoine de ses peres, & abandonner à des infideles des temples consacrés à la vraie religion. Jean, fils d'Emmanuel, qui avoit succédé à l'empire, voyant qu'on lui payoit perfidie pour perfidie, se tourna du côté d'Amurat, que son père avoit trahi, &

lui offrit ſes foibles ſecours contre l'uſurpateur ; Amurat, abattu par la perte de ſon armée, & d'une partie de ſon empire, diſſimula ſon reſſentiment contre l'Empereur Grec, & reçut ſes offres avec reconnoiſſance. Ce Prince, deſirant calmer la colere de Dieu, qu'il diſoit que les péchés des Muſulmans avoient irrité, alla viſiter un Dervis qui étoit en vénération de ſainteté, & le conjura d'intercéder pour la conſervation de l'Empire. Ce ſolitaire, après une longue méditation, ceignit le Sultan d'une épée, & lui dit avec aſſurance, *marchez puiſſant Empereur, la victoire ſuit vos pas.* (1) Cet oracle qui ſe répandit par-tout, ranima le courage d'Amurat II, & attira auprès de lui un ſi grand nombre de ſoldats réſolus de vaincre, qu'il ſe détermina à repaſſer en Europe ; & la ſuperſtition, prête à renverſer cet empire, ſervit elle-même à le relever. L'armée d'Amurat,

(1) Cantemir rapporte, que depuis ce tems-là il eſt paſſé en loi chez les Turcs, qu'à l'avénement au trône le Sultan doit aller en cérémonie au tombeau d'Ayub, qui eſt à l'occident de Conſtantinople, où le Supérieur du Monaſtere lui met le ceinturon & l'épée d'Otman, & lui dit de même, *allez, la victoire eſt à vous.* Cet Ayub étoit un compagnon du Prophete Mahomet, qui fut tué ſous les murs de Conſtantinople, quand cette place fut aſſiégée par l'armée du Calife Moavie, dans le ſeptieme ſiécle.

ſecourue par des navires Génois, traverſa le détroit ſans obſtacle, & celle de Muſtapha, ayant voulu s'oppoſer à ſa deſcente, fut entierement miſe en déroute; s'étant enſuite ralliée ſous les étendards d'Amurat II, l'uſurpateur n'eut d'autre reſſource que la fuite. Muſtapha ſans ſoldats, ſans amis, ſe rendit à Andrinople pour y enlever ſes tréſors; mais ſon avarice ne ſervit qu'à le faire mieux découvrir; ſa tête ayant été miſe à prix, on le ſuivit juſqu'en Valachie, d'où il fut ramené à Andrinople, chargé de chaînes; &, après avoir été expoſé aux outrages de la populace, il fut pendu.

Dès qu'Amurat ſe fut débarraſſé du faux Muſtapha, il voulut tirer vengeance de la perfidie de l'Empeteur d'Orient, qui avoit protégé & ſuſcité cet uſurpateur; il fit paſſer une armée dans la Theſſalie & dans la Macédoine, pour y ravager le peu qui reſtoit aux Grecs, & vint même aſſiéger Conſtantinople; mais la réſiſtance des Grecs, lui fit abandonner ſon entrepriſe. Jean Paléologue, fils & ſucceſſeur d'Emmanuel, prince plein d'artifice, provoqua alors à la révolte un jeune frere du Sultan; mais Amurat II, après avoir diſſipé les rebelles, fit périr ſes deux frères, & laiſſa à la poſtérité l'exemple d'une barbarie, qui a eu quelquefois des imitateurs. De toutes les villes

qui avoient été ſous la domination des Grecs, il ne reſtoit que Salonique, qu'Emmanuel avoit remiſe aux Vénitiens ; l'armée d'Amurat en commença le ſiége avec peu de ſuccès, mais, s'étant lui-même rendu au camp, il encouragea ſes troupes par ſa préſence, & leur ayant abandonné les eſclaves & le butin qu'on trouveroit dans la place, elle ne put réſiſter à l'avarice impétueuſe du ſoldat.

Amurat II fit la paix avec les Vénitiens en 1429 ; pour occuper ſon armée, & complaire à ſes femmes, qui étoient toujours agitées entr'elles de préférences & de paſſions, il troubla le repos de quelques Princes Bulgares, dont elles deſcendoient, & dont elles avoient épouſé les animoſités. Après s'être rendu en Hongrie, il en fit ravager la campagne ; il repaſſa enſuite le Danube, & ſe diſpoſa, en 1436, à faire le ſiege de Belgrade, que le deſpote de Servie, avoit miſe ſous la protection des Hongrois ; ce Prince fut cependant obligé d'abandonner ce ſiége, après avoir perdu beaucoup de monde par les maladies & par les armes des aſſiégés, qui, pour la premiere fois, firent uſage du canon que les Turcs ne connoiſſoient pas. Amurat II, conclut alors une treve de dix ans, avec Ladiſlas Roi de Hongrie ; ces deux Princes en jurerent l'obſervation, & le Sultan ramenant ſon armée à Andrinople, s'em-

pata chemin faiſant de Sophie, & de quelques villes de la Bulgarie.

L'Empereur Jean, dans ces entrefaites, étoit paſſé lui-même en Italie pour abjurer, le ſchiſme, & réunir les deux égliſes, reconnoître la primauté de celle de Rome, & obtenir par l'entremiſe du Pape, la protection & les ſecours des Princes d'Occident; cette démarche politique n'eut pas cependant tout le ſuccès que l'Empereur Grec & la Cour de Rome paroiſſoient en attendre. Eugene IV ſe donna bien des ſoins pour la réunion des deux égliſes; les Grecs la ſollicitoient quand les Turcs menaçoient la Capitale, & ils négocioient avec eux pour les en éloigner.

Dégoûté des affaires, & fatigué de ſes expéditions militaires, Amurat abdiqua la Couronne en 1443, à ſon fils Mahomet, qui étoit encore jeune; mais Ladiſlas, Roi de Hongrie, s'étant confédéré avec les Princes chrétiens, & le Pape Eugene IV. l'ayant dégagé du ſerment qu'il avoit fait en concluant la treve, l'armée ſupplia le Sultan de reprendre les rênes de l'empire. Ce Prince, religieux obſervateur de la foi des traités, marcha, en 1444, à la tête de ſon armée, du côté de la Bulgarie, faiſant porter au bout d'une lance le traité que les Chrétiens avoient violé; les ayant joints auprès de Varna, après leur avoir reproché

tout haut leur mauvaiſe foi, il attaqua leur armée avec la plus grande valeur, & remporta une victoire complette; Ladiſlas lui-même y perdit la vie, ſon armée fut miſe en déroute, & le Cardinal Julien, Légat du Pape, qui avoit encouragé ce Prince à violer ſon ſerment, & à reprendre les armes, fut aſſommé par les Hongrois. Amurat II, voulut abdiquer une ſeconde fois; mais les Janiſſaires s'y étant oppoſés, il ſuivit le cours de ſes conquêtes, & ſoumit l'Epire, & quelques villes de la Grèce qui reſtoient encore à conquérir.

Les armes d'Amurat II, qui, juſques-là, n'avoient eu que des heureux ſuccès, furent expoſées à des revers du côté de l'Albanie, où le fameux George Caſtriot, connu ſous le nom de Scanderberg, lui fit éprouver tout ce qu'il devoit craindre de ſon reſſentiment & de ſa valeur. Ce jeune Prince, qui, depuis la conquête de l'Albanie, étoit à la Cour Ottomane, où on l'élevoit dans la religion mahométanne, quoiqu'il conſervât dans le cœur la foi de ſes aïeux, jaloux de reprendre leurs états, & de venger un outrage que le Sultan avoit fait à ſa jeuneſſe & à ſa beauté, employa tous les moyens pour ſurprendre la confiance du Pacha de l'Epire, auquel il porta l'ordre de lui remettre le commandement de la Ca-

pitale ; cet ordre, que Scanderberg avoit ſurpris au Viſir, le rendit maître de cette place, & de l'Albanie ; défendue comme elle l'eſt, par une chaîne de montagnes, Amurat ne put s'en emparer, & il y en a une partie qui jouit encore d'une entiere indépendance.

La valeur de Scanderberg ranima le courage des Hongrois, que les ſuccès d'Amurat II avoient abattu ; le célèbre Huniade, Vaivode de Tranſilvanie, qui avoit été nommé adminiſtrateur de la Hongrie, après la mort de Ladiſlas, & pendant la minorité de ſon fils, encouragé par l'exemple de Scanderberg, voulut venger auſſi les diſgraces de la Hongrie ; ayant fait une irruption ſur les terres de l'empire Ottoman, Amurat marcha à leur ſecours, livra la bataille aux Chrétiens, à peu de diſtance de Caſſovopolie, & dans le lieu même où Amurat I avoit été tué ; les deux armées combattirent pendant trois jours avec un acharnement égal, mais celle d'Huniade céda le champ de bataille après avoir perdu les deux tiers de ſes troupes, & la plupart de ſes Généraux. Après cette ſuite de victoires & d'actions éclatantes, Amurat II mourut en 1451, & laiſſa ſon empire à ſon fils Mahomet II.

MAHOMET II.

Septieme Empereur.

MAHOMET II, auroit été un des plus grands Princes qui ayent regné ſur les Ottomans, ſi quelques vices n'avoient obſcurci ſes vertus. A peine fut-il monté ſur le trône, qu'il exerça quelques actes de violence dans l'intérieur du Palais, ſous prétexte de ſon repos & de celui de l'état. Après avoir fait bâtir le château d'Europe ſur le canal des Dardanelles, malgré l'oppoſition de Conſtantin Dracozes, fils d'Emmanuel Paléologue, qui avoit ſuccédé à l'empire d'Orient, après la mort de Jean ſon frere, il fit les préparatifs néceſſaires pour aſſiéger Conſtantinople. Il renonça cependant à ce projet, lorſque Conſtantin eut conſenti que le Sultan feroit bâtir ſur le Boſphore, & à peu de diſtance de la Capitale, un château où il mit garniſon, & où il raſſembla lentement de l'artilletie & des munitions; il fit bâtir peu après celui qui eſt en face du côté d'Aſie, ſur la riviere de *Iok-Soui*, & ces diſpoſitions, qui retarderent d'un inſtant la chûte de Conſtantinople, ne ſervirent qu'à la mieux aſſurer.

Le Sultan ſe préſenta enfin devant cette Capitale deux ans après, à la tête de trois cens mille hommes ; l'Empereur n'avoit pour la défendre qu'environ cinq mille hommes de troupes réglées, les habitans qu'elle renfermoit, pluſieurs Généraux étrangers, & nombre de volontaires qui ne déſiroient que des occaſions de ſignaler leur courage. La flotille que Mahomet II fit équiper à l'occaſion de ce ſiége, où l'on comptoit plus de trois cens voiles à rames, ne fut pas en état, par la foibleſſe des navires & l'inexpérience des Commandans, d'empêcher cinq vaiſſeaux de Gênes & de Veniſe, de ſecourir la place. N'ayant pu non plus forcer le port, qui étoit fermé par une chaîne, Mahomet II. conçut, & fit exécuter le plus hardi projet dont l'Hiſtoire faſſe mention ; il fit paſſer à travers la campagne, ſur des traîneaux à roues, quatre-vingt galeres, depuis le vallon qui eſt à l'eſt de Galata, juſqu'à celui de l'oueſt, où eſt aujourd'hui l'Arſenal ; & ayant fait conſtruire un pont avec ſes galeres, il fit traverſer le Port à un détachement de ſon armée, qui étoit campée dans l'emplacement où eſt aujourd'hui Pera, & fut en état de faire donner l'aſſaut du côté du quartier, qu'on appelle fanal, dans le moment où ſon armée forçoit les brêches du côté des ſept Tours. Ce

projet fut ſi heureuſement exécuté, que cette capitale, qui avoit fait la plus vigoureuſe réſiſtance pendant cinquante-huit jours, fut enfin forcée de ſe rendre le 29 Mai 1453, au moment où les Princes chrétiens étoient en mouvement pour la ſecourir. Par la priſe de Conſtantinople, l'Empire d'orient, dépouillé depuis long-tems de ſes provinces, & n'ayant conſervé que la capitale, fut entierement renverſé, & l'Empire Ottoman ſuccéda au Bas-Empire.

Après la reddition de Conſtantinople, Mahomet II. livra pendant trois jours cette place à l'avarice & à la diſcrétion des ſoldats, & s'occupa enſuite du ſoin de la repeupler & de l'embellir. Il accorda des terres, des maiſons & des exemptions aux familles qui viendroient s'y établir, ou reprendre leurs habitations, & laiſſa aux Chrétiens des Egliſes pour exercer leur religion. Par ces encouragemens, qui honorent la mémoire de ce Souverain; il arriva avant la fin de l'année plus de dix mille familles à Conſtantinople; & le Sultan y paſſa lui-même trois ans, pour y établir la police & le bon ordre.

Ce ne fut qu'en 1456 que Mahomet II reprit le chemin d'Andrinople, où avoit été transféré le ſiége de l'Empire; ſon voyage reſſembloit plus à un triomphe qu'à une marche militaire; ce

conquérant, ſuivi d'un nombre pompeux d'eſclaves & de ſoldats chargés de richeſſes, fit ſon entrée dans cette ville impériale, au bruit des acclamations publiques. Le Sultan envoya enſuite des troupes du côté de la Grece & de l'Epire, où les Grecs, ſecourus par les Puiſſances d'Italie pendant le ſiége de Conſtantinople, avoient tenté de chaſſer les Ottomans du Péloponèſe; ſon armée reprit Athènes, & quelques autres places qu'il avoit perdues, & rétablit la tranquillité dans cette partie de ſes Etats. Ce Prince s'empara enſuite de la Boſnie & d'une partie de l'Albanie, & chaſſa de ſa Principauté le Vaivode de Valachie, qui refuſoit de payer le tribut. On parla dans le même tems d'une croiſade que le Pape Calixte III. négocioit auprès des Princes chrétiens, qui connoiſſoient trop les dangers de ces guerres étrangeres, & ne s'y prêtoient qu'avec tiédeur. Ce projet n'empêcha pas Mahomet II. de ſe préſenter devant Belgrade, à la tête de cinquante mille hommes; mais Huniade, Vaivode de Tranſilvanie, dont les Ottomans ont tant reſpecté le courage, défendit cette place avec tant d'intrépidité, que Mahomet II. fut contraint de lever le ſiége; ce Prince fut même bleſſé dans une action, & il auroit été pris, ſi les Janiſſaires ne

s'étoient obſtinés à le défendre ; Huniade, moins heureux, mourut de ſes bleſſures, en voyant fuir ſes ennemis devant lui. Les Chrétiens & les Mahométans donnerent à ce brave Général, qui commandoit l'armée de Ladiſlas, Roi de Hongrie, tous les regrets qu'ils devoient à ſa valeur.

Mahomet II, en 1461, s'empara de la principauté de Trébiſonde, qui n'étoit qu'une dépendance de l'Empire Grec, que la maiſon de Comnene avoit inſenſiblement érigée en Empire ; & il en fit tranſporter les habitans à Conſtantinople. Son fils Muſtapha, qu'il avoit fait paſſer en Aſie avec une armée, ayant défait les Perſans, Mahomet, avide de gloire, voulut aller les combattre lui même à la campagne ſuivante ; &, après leur avoir pris pluſieurs villes, il fit ravager le pays par ſes troupes. Ce Souverain, jaloux des lauriers que ſon fils avoit cueillis en Aſie, & plus jaloux encore de l'attachement que les troupes lui marquoient, ſaiſit un prétexte pour le déclarer rebelle, le fit étrangler, & ternit par cette férocité, la gloire de ſon regne. Ce prince s'empara en 1469 du Royaume de Négrepont, qui étoit au pouvoir des Vénitiens. Deux ans après, ſon armée ſe rendit maîtreſſe de la Crimée, dont les Génois étoient en poſſeſſion ; il en accorda la ſouveraineté

ſouveraineté au Kan des Tartares, après l'avoir ſoumiſe à un tribut & à la ſuzeraineté de l'Empire Ottoman.

Ce fut dans ces circonſtances que la Colchide, la Mingrelie, la Georgie, & la Circaſſie, qui avoient été ſi ſouvent dévaſtées par les Sultans d'Aſie, furent ſoumiſes à un tribut; on vit alors, au mépris de l'humanité, les peuples de ces climats, à l'imitation des Tartares, s'empreſſer de porter à Conſtantinople des jeunes eſclaves pour les vendre pour le ſervice domeſtique. L'eſprit de pillage, qui domine dans ces contrées, les ayant conſacrées à la dépendance & à l'oppreſſion, les parens y dévouent volontairement leurs enfans à l'eſclavage; les meres élevent même leurs filles dans cette diſpoſition, pour en relever le prix elles donnent des ſoins à la conſervation de leur beauté, & entretiennent leur enfance des eſpérances d'une proſpérité romaneſque, qui leur fait moins craindre que deſirer la perte de leur liberté. Ce trafic honteux a peuplé, & peuple encore, tous les ſerrails de la Turquie; & le choix qu'on fut à portée de mettre à ce commerce, ainſi que le ſuccès des armes ottomanes, contribuerent à embellir inſenſiblement l'eſpece humaine dans tout l'Empire; les races ne s'y perfectionnerent que par l'union des belles

femmes de la Grece, de la Bulgarie, de la Pologne, de la Ruſſie, de la Georgie & de la Circaſſie, aux Scytes & Tartares turcomans, auxquels les Ottomans doivent leur origine. Il paſſe encore de ces contrées beaucoup de jeunes eſclaves des deux ſexes en Egypte, où, comme le dit Cantemir, l'opinion commune des peuples, eſt que les enfans des naturels du pays ne proſperent pas; c'eſt en général de la Circaſſie, de la Georgie & de la Mingrelie que l'Egypte retira, du tems de Saladin, cette milice formidable, connue ſous le nom de *Mamelucs*, c'eſt-à-dire, eſclaves, qui, après avoir ravagé la Terre-Sainte, s'emparerent de l'Egypte, & y gouvernerent à leur volonté. Telle eſt l'origine de ce gouvernement, particulier à cette partie de l'Afrique, dont les Mahométans croyent que l'adminiſtration a été prédeſtinée à des eſclaves, depuis l'hiſtoire de Joſeph, que ſes freres vendirent à Pharaon: les Beys & les principaux, qui ont été, ou qui ſont encore à la tête de l'adminiſtration en Egypte, ſont eux-mêmes eſclaves, ou fils d'eſclaves. Le ſort de ces nations malheureuſes, qui ſont deſtinées à être les victimes de l'avarice & des paſſions des hommes, n'eſt pas le même partout; la perte de la liberté n'humilie pas dans les gouvernemens deſpotiques, comme elle le

feroit dans les monarchies & les démocraties, puiſque c'eſt preſque l'état naturel des hommes; l'eſclavage, en Turquie, eſt non-ſeulement moins rigoureux qu'il ne l'étoit chez les Romains, c'eſt même ſouvent le chemin de l'élévation & de la fortune; & ce n'eſt guères qu'en Europe où l'éducation attache à cet état de ſervitude des idées humiliantes, que la nature & la raiſon déſavouent.

Après que Mahomet II. eut ſoumis une partie de l'Europe, depuis Conſtantinople juſques aux bords de la mer Adriatique, & depuis les bords de la Thrace juſqu'aux frontieres de la Pologne, il porta ſes projets ambitieux ſur l'Italie, & ſon armée fit quelques dégâts du côté de la Pouille. Il entreprit, en 1481, le ſiége de Rhodes; mais les Chevaliers de Saint-Jean de Jéruſalem s'y défendirent avec tant de valeur, qu'il fut contraint d'y renoncer. Mahomet II, toujours préoccupé de conquêtes, mourut dans le moment où il formoit de nouveaux projets; ils échaufferent ſi fort ſon imagination, qu'ils hâterent l'inſtant de ſa mort. Ce Prince laiſſa deux enfans, Bajazet & Jem ou Zizim, qui gouvernoient à Amaſie & à Iconium; Bajazet, qui étoit l'aîné, ſuccéda à l'Empire.

BAJAZET II.

Huitieme Empereur.

APRÈS la mort de Mahomet II, l'empire fut exposé à bien des troubles. Bajazet, qui se trouvoit à Amasie au moment où il fut appellé au trône, se préparoit à faire le pélerinage de la Mecque, & aimant mieux renoncer à son élévation que de violer un vœu aussi religieux, il proposa de laisser le gouvernement de l'empire, jusqu'à son retour, à Corcoud, le plus jeune de ses enfans, qui se trouvoit à Constantinople à la mort de Mahomet II. Cet expédient fut d'autant plus agréable au Visir & aux grands, qu'ils furent les maîtres pendant cette régence, qui dura neuf mois. A son retour, Bajazet desiroit vivre en homme privé, & craignoit de se charger du fardeau de l'empire; mais les grands l'obligerent à monter sur le trône, & Corcoud son fils, qui n'en étoit que le dépositaire, se rendit à Magnésie, dont il fut fait gouverneur. Jem ou Zizim, frere de Bajazet, qui, pendant la régence de Corcoud, comptoit de se prévaloir de la jeunesse & de l'inexpérience de ce Prince, pour s'emparer de la Couronne; em-

ploya des brigues pour se faire un parti en Asie; & parvint même à s'y faire proclamer Empereur; mais son armée ayant été mise en déroute par celle de Bajazet, il fut forcé de prendre la fuite, & on ne le revit jamais. Il passa, selon les relations du tems, à l'isle de Rhodes, & de-là en Europe, où il vécut dans la médiocrité.

Bajazet, tranquille possesseur du Trône, se fortifia du côté de la Grèce; il envoya une flotte dans la Méditerranée, pour secourir les Maures d'Espagne, se rendit maître de Lépante qu'Emmanuel Paléologue avoit cedée aux Vénitiens, & soumit entierement la Bosnie & la Croatie. Comme ce Prince se livra ensuite à l'indolence & au goût des plaisirs, les Janissaires marquerent souvent du mécontentement sous son regne; il fut encore troublé par les rêveries d'un novateur, qui, après avoir séduit presque toute l'Asie par son enthousiasme, ses sermons & ses austérités, fit une révolution en Perse. La frénésie du moment pensa coûter la vie au Sultan, à qui un des soldats de ce fanatique donna un coup de poignard en s'approchant de lui; & c'est depuis cette époque qu'aucun étranger n'approche de l'Empereur, qu'escorté de deux officiers qui lui tiennent les bras.

La vie voluptueuse, que Sultan Bajazet II, avoit

adoptée, donna à deux de ſes enfans, qui commandoient des provinces d'Aſie, des idées d'inſurrection, & ils furent punis de mort. Ce Prince, deſirant jouir du repos, & ſe livrer aux plaiſirs, voulut enſuite céder l'empire à Achmet, ſon fils aîné, qui annonçoit peu de talens; mais Selim, ſon cadet, Gouverneur de Trébiſonde, que les troupes idolâtroient, marcha alors vers Conſtantinople avec une armée, ſous le prétexte ſpécieux d'y faire une viſite à ſon pere, & dans l'intention réelle de le détrôner. Les Janiſſaires, ennemis du repos, enorgueillis par quelques proſpérités, & avides de gloire & de pillage, avoient une grande idée de Selim; &, ayant pris de l'averſion pour Bajazet II, qui n'obſervoit pas rigoureuſement la loi, & qu'ils appelloient le roi pacifique, ils obligerent ce dernier à ſe démettre de l'empire. Ce Prince étant ſorti de Conſtantinople pour ſe rendre au palais de Démotica, ſur le chemin d'Andrinople, il mourut avant que ſon fils fût couronné; & l'hiſtoire permet de ſoupçonner que ſa mort ne fut point naturelle. Sous le regne de Bajazet II, en 1509, il y eut un tremblement de terre à Conſtantinople, qui ſe fit ſentir pendant dix jours; treize mille perſonnes furent enſevelies ſous les ruines des édifices qu'il renverſa, & ce Prince, avant ſa dépoſition, fit réparer les

murs de cette ville qui avoient été endommagés.

Je crois qu'on pourroit mettre ſous le regne de Bajazet II, dont le caractere a été un mélange bizarre de ſuperſtition, de foibleſſe, de débauche & de cruauté, la création de la milice qui eſt le plus près de la perſonne du Prince, qu'on appelle *Solac* ou *Soulak ;* cette milice, ſelon la tradition des peuples, paroît avoir deux origines différentes, les uns diſent que ces ſoldats, combattant à côté de l'Empereur, eurent le bras droit coupé, & ayant combattu du gauche, ils furent appellés Solak, qui veut dire *gaucher ;* d'autres croyent que cette troupe, qu'on voit toujours à côté du Souverain dans ſes marches, le délivra d'un danger en traverſant une riviere, d'où peut très-bien dériver le nom de *Soulak*, du mot *ſou*, qui en turc veut dire eau ; l'habit d'ordonnance de cette milice peut juſtifier cette conjecture, puiſque la chemiſe en ſoie que cette troupe porte pardeſſus ſes habits ſemble rappeller la néceſſité où elle fut de ſe déshabiller, pour pouvoir avec moins de danger ſecourir le Sultan. L'hiſtoire ne fixe nulle part ni l'une ni l'autre époque ; mais on trouve ſous le regne de Bajazet II, que ce Prince allant de Conſtantinople à Andrinople, paſſa par un village baigné d'une riviere, dont le paſſage étoit quelquefois dangereux, & où un particulier

très-riche, par motif de religion, avoit fait construire un pont; le Sultan qui auroit desiré d'avoir dans l'autre vie le mérite de cette bonne œuvre, offrit à ce particulier de lui rendre son argent, pour jouir en paradis des récompenses qu'elle méritoit; le particulier s'excusa, en remontrant au Souverain que les faveurs du paradis étoient préférables à celles des hommes. Bajazet, outré de ce refus, fit étrangler ce Mahométan, & passa la riviere à la nage avec la troupe qui le suivoit; il semble qu'on puisse conjecturer de-là, que ce Prince superstitieux, bizarre & cruel, ait créé les *Soulaks* pour conserver le souvenir de cet événement, & célébrer la fidélité de ses gardes.

SELIM I.

Neuvieme Empereur.

A PEINE, Selim I fut-il proclamé à l'empire, en 1512, qu'Achmet, son frere aîné, prit les armes pour le détrôner; son armée ayant été défaite, il fut lui même pris & étranglé, mais Selim ne resta maître absolu du trône, qu'après qu'il eut vaincu, & fait périr de même Corcoud, son second frere, qui avoit aussi pris les armes contre lui.

Selim I, Prince ſuperſtitieux & avide de gloire, nourriſſoit dans ſon cœur de vaſtes projets; il porta ſes armes en Aſie, où, à la ſollicitation des Perſans, les petits Princes feudataires de l'empire avoient répandu l'eſprit d'inſubordination, ſous le regne paiſible de Bajazet III. Ces Princes furent bientôt vaincus ou ſoumis, & le Diarbekir, qui étoit ſous la domination des Perſans, devint tributaire de l'empire. A ſon retour d'Aſie, Selim I, attribuant le ſuccès de ſes armes à l'attachement qu'il avoit pour ſa religion, voulut forcer les Chrétiens à abandonner ſes états, ou à embraſſer le Mahométiſme; mais les miniſtres, & le Mufti lui-même, s'oppoſerent à cette réſolution, auſſi contraire aux véritables intérêts de l'état, qu'oppoſée à l'eſprit & aux expreſſions de l'Alcoran.

Quoique l'Egypte fît profeſſion de la religion Mahométane, non-ſeulement elle étoit alors indépendante, mais encore elle entretenoit avec la Perſe, des liaiſons d'autant plus ſuſpectes à l'empire Ottoman, qu'elle auroit pu faciliter aux Perſans la conquête de la Mecque, & diminuer la puiſſance du Grand-Seigneur. Cette conſidération détermina Selim à s'emparer de cette province; & après avoir tout diſpoſé pour cette conquête, ſes armes eurent de ſi rapides ſuccès, qu'elle fut

au pouvoir des Ottomans dans une campagne ; malgré tous les efforts des Mamelucs, dont l'empire, qui avoit duré plus de trois cents ans, fut entierement renverſé. Ces Mamelucs étoient les deſcendans de quelques eſclaves, que les ſucceſſeurs de Saladin, maître de l'Egypte, avoient achetés pour en faire des ſoldats ; cette milice ſe multiplia, ſe fit craindre, & devint aſſez redoutable, pour s'emparer du gouvernement ; ſes Princes étoient maîtres de l'Egypte avant la fondation de l'empire Ottoman, & ils ont même ſecouru la Syrie contre les armes de cet empire. Par reſpect pour les premiers ſiécles du Mahométiſme, les Mamelucs reconnurent pour ſouverain un Calife, deſcendant de Mahomet & d'Abbas, que Selim, par politique, amena avec lui à Conſtantinople ; il interrompit par-là la ſucceſſion de cette dignité, qui eut pu renverſer l'empire Ottoman, ſi elle eut été au pouvoir de quelque Prince entreprenant. Pour donner à ſa ſuptématie ſur les Mahométans un droit plus légitime que celui des armes, Selim reçut de ce Calife une ceſſion authentique des droits de l'*Imameth* qui ſuppoſe une autorité ſacrée, & le Chérif de la Mecque, lui ayant fait l'hommage des clefs du *Kiabe*, il réunit par-là le pouvoir du ſacerdoce à la puiſſance ſouveraine. Par ces actes, que le tems & le

reſpect des peuples ont conſacrés, aucun Prince Mahométan ne peut conteſter la ſuprême ſouveraineté au Grand-Seigneur, puiſqu'il eſt le ſeul, qui, par ſes richeſſes, & par l'étendue de ſa puiſſance, ſoit en état d'en ſoutenir la dignité. Ce ſouverain prodigue tous les ans de quinze à vingt-millions de livres peut-être, à l'entretien des hôpitaux, des colleges & de tous les chérifs & officiers employés au temple de la Mecque, & au tombeau de Medine, ou aux troupes deſtinées à la garde de ces ſanctuaires, & à la sûreté des pélerins qui font ce voyage religieux.

Après avoir étendu les limites de ſes Etats, & s'être immortaliſé par des victoires éclatantes, & par une profonde politique, Selim termina ſon regne, auſſi court que glorieux, en 1519; & ſon fils Soliman I. ſuccéda à l'Empire.

SOLIMAN I.

Dixieme Empereur.

SOLIMAN I, auquel le code des loix ou réglemens qu'on ſuit dans l'Empire, a fait donner le ſurnom de *Canouni* ou Légiſlateur, eſt un des grands Princes qui ont le plus raffermi le trône

des Ottomans. Voyant que ſon pere avoit étendu ſon Empire du côté de l'Aſie, & qu'il avoit conquis l'Egypte, il tourna ſes vues du côté de l'Europe, où il eut une ſuite de ſuccès. Ce Prince ſut profiter habilement de la rivalité de gloire qu'il y eut entre Charles-Quint & François I, pour porter ſes armes du côté du Danube; & ſon armée, en 1521, fit la conquête de Belgrade, qui, faute de vivres & de ſoldats, fut contraint de ſe rendre.

L'année d'après, Soliman s'empara de l'iſle de Rhodes, où, par une réſiſtance opiniâtre, la nobleſſe chrétienne montra tout ce qu'on devoit attendre de ſa valeur. Il fit enſuite les ordonnances pour l'adminiſtration de la juſtice & des finances, & réforma les abus, que le tems, l'ignorance, & l'avarice des hommes avoient introduits. Ce Souverain érigea les Provinces en Pachalics, ayant des Sangiaks ou Commandans ſous leurs ordres, & donna aux Pachas des troupes & une grande autorité, ce qui contribua à contenir les peuples dans l'obéiſſance.

Il ſemble qu'avant le regne de Soliman le Gouvernement ottoman étoit arbitraire, & qu'à quelques coutumes près, auxquelles on étoit aſſujetti, la volonté du Prince ſur tout le reſte faiſoit la loi. Après que cet Empereur eut fait raſſembler

les loix qu'on ſuit dans l'Empire, il fit auſſi des réglemens pour la milice, multiplia les grades parmi les officiers; &, pour balancer le pouvoir que les Janiſſaires commençoient à s'arroger, il créa les Boſtangis, auxquels il confia la garde de ſes palais & l'entretien de ſes jardins.

Les réformes, dont Soliman I. occupa les premieres années de ſon regne, exciterent le mécontentement des Janiſſaires; mais la fermeté de ce Prince, & la conduite prudente des officiers, étoufferent bientôt tous ces germes de ſédition. Le Sultan, qui s'apperçut bientôt que ſes troupes n'étoient aigries que par le repos & l'oiſiveté, ſe détermina à conduire ſon armée en Hongrie, où il s'empara de Petervaradin, & de pluſieurs autres places; il remporta la victoire à la fameuſe bataille de Mohacz, où l'armée de Louis II, Roi de Hongrie, commandée par un nombre d'Evêques, fut miſe en déroute; Louis II. y fut lui-même tué, ainſi que les généraux & la principale nobleſſe; & le peu de monde qui échappa à ce carnage, n'eut d'autre reſſource que la fuite. Après cette victoire, Soliman ſaccagea Bude, ravagea une partie de la Hongrie, & ramena ſon armée à Conſtantinople, raſſaſiée de gloire & de butin. Ce Prince, couvert de lauriers, donna des fêtes brillantes à l'occaſion du mariage

de ſa ſœur, & fit voir qu'il avoit autant de goût pour la magnificence, que de talens pour le gouvernement & pour la conduite des armées.

Les troubles que l'élection du Roi ſuſcita en Hongrie, y rappellerent Soliman I. en 1528; il reprit alors Bude, & fit de la Moldavie un fief de l'Empire. Il ſemble même que ce fut le Prince Bogdan, fils d'Etienne, qui ſe détermina à en faire la ſoumiſſion au Sultan; & c'eſt du nom de ce Prince que cette province a conſervé le nom de Bogdan. L'année d'après, Soliman mit le ſiége devant Vienne, que les pluies d'automne le forcerent d'abandonner; &, dans les campagnes ſuivantes, il remporta, près de Gradiſca, une victoire ſur l'armée de Ferdinand, Roi de Hongrie. Les armes de ce Prince n'eurent pas moins de ſuccès en Aſie, où ſon armée, ſous ſes ordres, s'empara de Bagdad; tandis que ſa flotte, commandée par Barberouſſe, après s'être emparée, dans la Méditerranée, d'Alger & de Tunis, alla faire des ravages ſur les côtes d'Italie. Soliman I, fit en 1542 un traité d'amitié avec la France; & c'eſt le premier qu'elle a eu avec l'Empire Ottoman; ce Prince envoya même des flottes dans la Méditerranée, pour agir de concert avec celles de François I.

Les dernieres années du regne de Soliman fu-

rent variées par des nouvelles conquêtes, par des entrepriſes, qui n'eurent aucun ſuccès, par des intrigues domeſtiques, & des perites paſſions, vengées avec plus de cruauré que de diſcernement. Après avoir fait périr deux de ſes enfans, qui s'étoient ſoulevés dans leur Gouvernement, il fit une loi pour que les enfans du Sultan fuſſent, à l'avenir, gardés dans le ſerrail. En 1552 il s'empara de Temeſvar, & de pluſieurs aurres places en Hongrie; ſa flotte ſe rendit maîtreſſe de Tripoly, mais elle échoua au ſiége de Malte, & ſoumit enſuite quelques iſles de l'Archipel, qui étoient au pouvoir des Vénitiens. Ce Prince rentra en Hongrie en 1566; il entreprit le ſiége de Sigeth, où les Ottomans firent des efforts prodigieux; mais les aſſiégés ſe défendirent avec tant de valeur, que Soliman, qui vit anéantir une partie de ſon armée devant cette place, mourut dans ſa tente, de déſeſpoir & de douleur, & ſon fils Selim II. ſuccéda à l'Empire. Le Viſir Mahomet Pacha, qui commandoit l'armée, tint la mort du Sultan ſecrette, envoya un courrier à Selim, & continua le ſiége au nom de ſon maître, qu'on croyoit malade; la place de Sigeth fut enfin forcée de ſe rendre, & ce qui reſta de la gatniſon aima mieux périr, les armes à la main, que de tomber au pouvoir

des vainqueurs. Après la reddition de Sigeth ; le Grand Viſir ramena l'armée à Belgrade, au nom du Sultan, qu'on portoit dans ſa litiere, & dont on ignoroit la mort. Telle fut la fin de Soliman I, après quarante-ſept ans d'un regne illuſtré par les plus heureux événemens ; ce Prince, qui mérita le ſurnom de Légiſlateur, & auquel on ajouta celui de magnifique, fit bâtir dans un bel emplacement la ſuperbe Moſquée, qui porte ſon nom, auprès de laquelle ſon fils Selim le fit inhumer, & lui fit élever un mauſolée.

Soliman I. étant mort à la guerre, les Ottomans le réverent comme un conquéranr & un martyr ; il a mérité leur vénération, autant par l'étendue de ſes conquêtes, que par les monumens qu'il a conſacrés au bien public ; c'eſt lui qui fit rétablir le grand aqueduc qui conduit l'eau à Conſtantinople, où elle ſe partage en plus de huit cens fontaines ; ce fut enfin ſous le regne de ce Prince que la langue turque s'embellit & ſe perfectionna, &, par l'heureux mélange de l'Arabe & du Perſan, acquit une harmonie & une nobleſſe qu'elle n'avoit pas.

SELIM II.

SELIM II.

Onzieme Empereur.

SELIM II. étoit déja arrivé à Belgrade, avant que l'armée, qui le proclama Empereur, fût informée de la mort de ſon pere. Pendant les premieres années de ſon regne, ce Prince ſoutint avec aſſez d'éclat la gloire de l'Empire; mais c'eſt à lui qu'on peut fixer la premiere époque de ſa décadence. Il mécontenta d'abord les Janiſſaires, en éludant de leur faire payer le préſent d'uſage à l'avénement du Sultan; mais, pour prévenir les troubles qui pouvoient réſulter de l'inaction des ſoldats, il réſolut de tourner ſes armes contre la Perſe; & pour faciliter les tranſports, il forma le projet de faire un canal de communication entre le Don, ou l'ancien Tanaïs & le Volga, pour pouvoir, par la jonction de ces deux rivieres, communiquer avec la mer Caſpienne, & entrer facilement dans la province de Schirwan. Ce travail, commencé par les Turcs & les Tartares, fut abandonné aux approches de la mauvaiſe ſaiſon, & par inconſtance on s'occupa d'autres projets. Le Divan ayant enſuite réſolu

de déclarer la guerre aux Vénitiens, & de leur enlever l'iſle de Chypres, on fit des préparatifs en conſéquence ; la flotte Ottomane y arriva au printems de 1590, & l'année d'après toute l'iſle fut au pouvoir des Ottomans, qui marquerent autant de mauvaiſe-foi, à l'obſervation des capitulations, que les Vénitiens avoient montré de valeur à la défenſe de leurs places. Dewlet Gheray, Kan de Crimée, fit dans le même tems une incurſion ſur les terres des Ruſſes, qui furent entierement ravagées par les Tartares.

L'Empire Ottoman, affermi par une ſuite de proſpérités, commença, en 1571, à éprouver les viciſſitudes de la fortune. A peine Selim fut-il informé de la reddition de l'iſle de Chypres, qu'il apprit la perte de la bataille de Lepante, où l'Amiral Ottoman fut tué, & les forces maritimes de l'Empire entierement anéanties ; les Ottomans perdirent dans cette déroute trente mille hommes, dix mille eſclaves chrétiens, plus de deux cens navires à rames & ſix cens piéces de canon ; & ſi les Alliés avoient profité des avantages de la victoire, ils auroient pu reprendre Conſtantinople. Selim, en apprenant cette nouvelle, ſe livra à un mouvement de fureur, & ordonna de faire périr tous les Chrétiens qui étoient à Conſtantinople ; mais cet ordre, qui

n'autoit fait qu'ajouter aux pertes de l'Empire, fut d'abord révoqué. Ce Prince rétablit cependant une nouvelle flotte, qui ſe préſenta dans la Méditerranée, où elle n'eut aucun ſuccès; le peu d'intelligence qu'il y eut entre les Eſpagnols, les Génois & les Vénitiens ayant fait éluder le combat. La victoire de Lepante favoriſa les négociations des Vénitiens, qui parvinrent à renouveller, avec plus de facilité, la paix avec les Ottomans.

Les dernieres années du regne de Selim II. ne préſentent rien de remarquable; ce Prince mourut en 1574, après huit ans & demi de regne, & laiſſa l'Empire à ſon fils Amurat III.

AMURAT III.

Douzieme Empereur.

LE regne d'Amurat III commença ſous des malheureux auſpices; pour jouir paiſiblement du trône, il fit non-ſeulement mourir ſes freres, mais il porta même la férocité juſqu'à faire périr les Dames du Palais, qui ſe trouvoient enceintes. Ce Prince, n'écoutant que ſon inconſtance, changea ſouvent de miniſtres, ſans aucun motif légi-

time. Ses armées, occupées en Perſe, ayant éprouvé des ſuccès & des revers, les Janiſſaires qu'on ramena à Conſtantinople, y manifeſterent leur mécontentement; ſous prétexte de déprédations dans les finances, & d'une altération ſur la monnoie, ils ſuſciterent une ſédition, qui ne fut appaiſée qu'après que les troupes de la garde intérieure eurent battu les rebelles, qu'elles ſurprirent en deſordre. Cet eſprit de trouble ſe manifeſta ſouvent ſous le regne d'Amurat III, Prince indolent & porté au plaiſir. Pour tenir les troupes en mouvement, & étouffer ce germe de mécontentement qu'on voyoit renaître à tout inſtant, il ſe détermina à envoyer une armée en Hongrie, où elle prit Javarin, & fit quelques dégâts dans la campagne.

Amurat III livré à l'indolence, au plaiſir, & même à la débauche, devint incapable de régner; les déprédations des finances, le mauvais ſuccès des guerres, & la mauvaiſe adminiſtration, épuiſerent bientôt le tréſor, qu'Amurat, tout avare qu'il étoit, ne put jamais rétablir; d'ailleurs il avoit introduit l'uſage d'appaiſer les ſéditions en faiſant jetter de l'argent, ce qui ne ſervit qu'à les multiplier, à diſſiper les revenus de l'Etat, & entraîner l'Empire vers ſa décadence. Amurat III mourut en 1595, & laiſſa le Trône à Mahomet III, l'aîné de cent deux enfans dont il fut le pere.

MAHOMET III.

Treizieme Empereur.

LE regne de Mahomet III ne fut pas fécond en évenemens ; à l'exemple de ſon pere, il fit périr dix-neuf de ſes freres & quelques femmes enceintes, pour s'affermir ſur le Trône. Il continua la guerre en Hongrie, où, malgré le peu de ſuccès de ſes armes, il prit Egra. L'Archiduc Mathias, étant venu défendre cette place, attaqua les Ottomans, quoique ſupérieurs en nombre ; ce fut moins une bataille qu'un carnage, où les deux armées montrerent un acharnement égal ; les Hongrois perdirent vingt mille hommes, & les Turcs, maîtres de la victoire, en perdirent un plus grand nombre. Après cette bataille le Vaivode de Valachie, qui s'étoit uni aux Hongrois, rentra ſous la domination des Ottomans, tandis que celui de Tranſilvanie ſe donna à l'Empereur Rodolphe ; & l'inconſtance de ces provinces à été pendant long-tems un prétexte de guerre entre les Turcs & les Allemans.

La derniere année du ſiecle, & les ſuivantes, ſe paſſerent dans la Capitale en réformes inté-

rieures, en intrigues ſecrettes, en diviſions domeſtiques, & en émeutes momentanées, que l'avarice ſuſcitoit & faiſoit diſparoître. Le gouvernement étoit au pouvoir des femmes, elles mépriſoient le Sultan, au point que ce Prince, offenſé du peu de cas qu'on faiſoit de ſon autorité, dans un moment de violence fit périr un de ſes enfans, & la Sultane favorite, ſa mere, qui avoit abuſé de ſon crédit. Le mécontentement des Janiſſaires, ſous un regne ſi foible, éclata au point qu'ils entrerent dans le ſerrail, étranglerent quelques favoris, & menacerent le Sultan de le dépoſer. Après avoir langui neuf ans ſur un Trône qu'il avoit avili, Mahomet III, Prince lâche, cruel, indolent, & adonné à la débauche, mourut de la peſte en 1603, & laiſſa l'Empire à ſon fils Achmet I.

ACHMET I.

Quatorzieme Empereur.

ACHMET I. n'avoit que quinze ans quand il monta ſur le Trône; le premier acte de ſon autorité, fut d'enrichir le tréſor des dépouilles de la Sultane, ſa grand'mere, qui, ſous le regne de

Mahomet, s'étoit enrichie elle-même par des vexations, & cette Princeſſe fut reléguée au vieux Serrail; cette confiſcation donna à ce Prince le moyen de faire quelque largeſſe aux troupes, & de les contenir dans le devoir. La jeuneſſe d'Achmet I, cependant, & la foibleſſe de l'Empire, enhardirent pluſieurs Pachas d'Aſie à lever l'étendard de la révolte, & les Perſans profiterent de ces diviſions pour reprendre ce qu'ils avoient perdu, & porter le trouble dans les provinces Ottomanes. Comme l'Empire ſembloit ſe précipiter vers ſa décadence, pour pouvoir avec plus de facilité y rétablir le bon ordre, Achmet ſe détermina à faire la paix avec les Allemans; il envoya en même tems une armée en Perſe, qui ne fit aucune hoſtilité, la paix ayant été conclue tout de ſuite, & l'Empire, pour la premiere fois, fut en treve avec ſes voiſins. Achmet I eut la dévotion, en 1611, de faire bâtir la ſuperbe moſquée qu'on voit à la place de l'Hippodrome, où il étala ſon goût pour la magnificence, &, ne s'occupant enſuite que de l'intérieur de l'Etat, il fit périr un de ſes Viſirs, qui s'étoit enrichi par des vexations, & fit rentrer ſes richeſſes dans le tréſor. La guerre avec la Perſe s'étant rallumée en 1616, les Ottomans furent battus à la premiere campagne; le Sultan reconnut alors la faute

qu'il avoit faite de laiſſer ſon armée dans l'inaction, & comme il ſe diſpoſoit à aller lui-même à la tête de ſes troupes, pour rétablir la gloire des armes Ottomanes, il mourut de maladie, en 1617, & laiſſa l'Empire à Muſtapha premier, ſon frere cadet.

MUSTAPHA I.

Quinzieme Empereur.

MUSTAPHA I, frere d'Achmet, ne conſerva le Trône que peu de tems, il fit à la milice les largeſſes d'uſage à l'avenement des Sultans; mais ſon incapacité pour les affaires, & le peu de diſcernement avec lequel il diſſipoit les revenus de l'Etat, déterminerent les grands à le dépoſer, & à appeller à l'Empire Otman, l'aîné des enfans d'Achmet.

OTMAN II.

Seizieme Empereur.

OTMAN II, fils d'Achmet I, âgé de douze ans, fut proclamé à l'Empire d'une voix unanime ; le Mufti, le Viſir, & le grand Eunuque gouvernoient en ſon nom. Le précepteur de ce Prince, qui, ſeul avoit ſa confiance, contribua à le rendre malheureux, par la prévention qu'il lui inſpira contre les ſoldats. Dans les premieres années du regne d'Otman, le Viſir fit une expédition contre la Perſe, où les armes Ottomanes eurent le plus heureux ſuccès ; ayant enſuite voulu profiter de quelques troubles qu'il y avoit en Hongrie, Otman ſaiſit cette occaſion pour porter la guerre en Pologne, ſans y être excité d'ailleurs par aucun motif plauſible ; il s'y rendit lui-même à la tête d'une armée compoſée de ſoldats prévenus & mécontens, qui furent preſque toujours repouſſés ; & l'armée de Ladiſlas, accablée par les fatigues & les maladies, obtint par ſa valeur une paix honorable. A peine Otman II eut-il ramené ſon armée à Conſtantinople, que le bruit ſe répandit qu'il vouloit réformer les Janiſſaires & les Spahis,

& le peuple aigri déjà par quelques actes de rigueur que ce Prince avoit exercés, marqua du mécontentement. Les soldats irrités par la mort du Prince Mahomet, qu'Otman II son frere avoit fait mourir, en haine de l'attachement que le peuple avoit pour lui, marquerent de la fermentation, & elle dégénéra bientôt en révolte, dont il ne fut plus possible d'arrêter les progrès. Les rebelles, après avoir forcé le serrail, & massacré le Visir, se mirent en bataille dans les cours du palais, rappellerent Mustapha à l'empire, & le conduisirent en triomphe de sa prison à la mosquée, où il fut proclamé & ceint du sabre d'Otman. Otman II, qu'on n'avoit pas renfermé, tâcha inutilement de ramener le peuple & les soldats; ceux-ci pleins de fureur se saisirent de ce Prince, ils le conduisirent aux sept tours, où l'un des chefs de la rébellion, après l'avoir fait étrangler, fut nommé Visir. Ainsi périt, en 1622, Otman II, que sa jeunesse, son inexpérience & sa déférence aveugle aux conseils de quelques courtisans, avoient rendu odieux. Cantimer rapporte, d'après les Ecrivains turcs, qu'en 1621, sous le regne d'Otman II, la gelée fut si forte à Constantinople, que les habitans alloient & venoient d'*Iskiudar*, Scutari, à pied, ce qui ne paroît pas croyable.

MUSTAPHA I.

Rétabli & dépoſé.

MUSTAPHA I, qui, dans la priſon où il avoit été renfermé, n'étoit pas devenu plus digne du trône, montra la même incapacité. La Sultane, ſa mere, ſe concilia avec le Viſir, qui avoit fait périr Otman, pour s'emparer de l'autorité; mais ce Miniſtre ayant été ſacrifié à la haine publique, fut conduit aux ſept tours, & il fut étranglé dans le même lieu où Otman l'avoit été. La Sultane valide, ſeule à la tête des affaires, éleva au viſirat un vieux Eunuque blanc, ce qui fit dire, car les Turcs ont auſſi leurs bons mots, que l'Empire étoit gouverné par deux vieilles femmes. Les Janiſſaires demanderent tumultueuſement, & les armes à la main, la dépoſition de ce Viſir; & comme la valide n'avoit aucune idée de Gouvernement, l'Etat reſta dans une ſorte d'anarchie. Pour remédier à ce déſordre, qui ſembloit annoncer la diſſolution de l'Empire, le Caïmacan-Chuſain-Pacha, qui étoit aimé des troupes, & qui fut élevé au Miniſtere, fit convoquer tous les Grands; le Sultan fut invité de ſe rendre lui-

même à l'assemblée, &, après s'être convaincus de sa stupide incapacité, les Ulamas le déposerent, élurent à sa place Amurat IV, neveu de Mustapha; &, pour prévenir toute intrigue, la Sultane valide, qui s'étoit emparée du pouvoir, fut reléguée au vieux serrail.

AMURAT IV.

Dix-septieme Empereur.

AMURAT IV. monta sur le trône en 1623; n'ayant pas encore quinze ans, les troupes applaudirent infiniment à l'élection de ce Prince, qui, par sa figure, & par les belles qualités qu'il annonçoit, sembloit devoir réparer tous les maux dont l'Empire etoit affligé. Les premieres démarches d'Amurat furent de rétablir le bon ordre dans les finances, & la tranquillité dans la capitale, toujours agitée par des troubles, que la foiblesse & l'impéritie des précédens regnes avoient favorisés. Il envoya une armée en Asie pour contenir les Provinces, & faire respecter son autorité; mais l'esprit de sédition, qui fermentoit dans l'Empire, avoit pris tant d'ascendant, qu'on ne put l'assoupir que bien lentement. L'épuise-

ment du tréſor n'ayant pas permis de payer aux troupes le préſent d'uſage à l'avénement du Souverain, les Janiſſaires, qui connoiſſoient leur influence, & que la jeuneſſe du Prince rendoit plus audacieux, ſaiſirent ce prétexte pour murmurer contre le Gouvernement; mais Amurat prévint la révolte, en faiſant ſévérement punir les plus coupables. Ce Prince, conſeillé par des ſages Miniſtres, fit rentrer dans le tréſor, par ſa juſtice & par ſon économie, les ſommes immenſes qui avoient été diſſipées ſous le regne de ſes prédéceſſeurs. Il s'empreſſa de ſe montrer au peuple, pour capter ſon affection; & dans les jeux publics il défioit même les ſoldats aux exercices militaires, auxquels ſon adreſſe, ſa force & ſon agilité lui donnoient de l'avantage; & cette familiarité guerriere, qui lui mérita l'attachement des troupes, rétablit inſenſiblement la confiance & la tranquillité dans l'Empire. Le Grand-Viſir, qui commandoit en Aſie, ayant eu des mauvais ſuccès, le Sultan lui fit payer de ſa tête ſes fautes & ſes revers, & fit rentrer dans le tréſor public les ſommes qu'il avoit accumulées par des concuſſions. Le nouveau Viſir pacifia entierement l'Aſie; mais l'abſence de ce Miniſtre ayant livré Amurat à la fougue de ſes paſſions, il fut expoſé à perdre la confiance publique par des déciſions arbitraires &

peu réfléchies, & par des ſévérités déplacées; aimant mieux être craint que d'être aimé, il devint cruel & ſanguinaire, & fit même ſecrettement étrangler un Mufti, dont il ſuſpectoit les diſpoſitions. Amurat avoit acquis tant d'aſcendant, qu'il régnoit en maître abſolu; il défendit les attroupemens & l'uſage du rabac; ſans reſpect pour la loi, il s'accoutuma à boire du vin, & par un abus, dont on n'a pas vu d'autre exemple, il en permit même publiquement l'uſage. Le Viſir, qu'il avoit envoyé en Perſe pour y commander l'armée, fit deux campagnes malheureuſes, & étant mort devant Bagdad, Amurat conſentit à une paix déſavantageuſe.

Après avoir rétabli le tréſor de l'Etat, Amurat ſe mit en devoir de prendre ſa revanche contre la Perſe, qui avoit fomenté les troubles de l'Aſie, & avoit attaqué l'Empire Ottoman au moment où il étoit déchiré par des diviſions. Ayant raſſemblé, en 1635, une puiſſante armée, il partit pour l'Aſie, ſans étaler dans ſa marche cette pompe orientale, que les Sultans traînent toujours après eux; il réforma en Aſie tous les déſordres qu'on lui fit connoître; fit repeupler pluſieurs cantons que les vexations des Gouverneurs avoient rendus deſerts & incultes, & en fit des fiefs, dont il récompenſa quelques ſoldats pau-

vres, qui ſe chargerent de les cultiver & de ſoudoyer de nouveaux ſoldats. Ce Prince arrivé en Perſe, s'empara d'Erivan, qui ne fit qu'une foible réſiſtance; le courrier qui porta cette nouvelle à Conſtantinople, portoit auſſi l'ordre du Sultan, de faire périr Bazajet ſon frere, dont Amurat craignoit la rivalité; ce meurtre affoiblit infiniment les impreſſions du peuple, & la joie que cette conquête devoit lui inſpirer; & le Sultan, à ſon retour, ne jouit point des acclamations que ſes victoires & ſes actions avoient méritées.

Sultan Amurat étoit encore en Perſe, lorſque quelques détachemens, qu'il avoit envoyés en Tranſylvanie au ſecours d'un Vaivode opprimé, furent battus par Ragotzky ſon concurrent; & ce Tranſylvain, ſimple gentilhomme, qui n'avoit pour lui que ſon courage & l'amour de ſa patrie, eut la gloire de vaincre les Ottomans, & fut preſque le maître des conditions de l'hommage & de la paix, que la révolte de l'armée Ottomane, en Perſe, rendit néceſſaire. Après avoir changé le Viſir qui commandoit cette armée, Amurat s'y rendit encore lui-même en 1638, avec un renfort qui groſſiſſoit chemin faiſant. A peine le Sultan eut-il paſſé l'Euphrate, qu'il reçut l'hommage de tous les petits Princes des environs, qui ſont en

uſage de porter leur tribut, leurs richeſſes & leurs enfans à celui des conquérans qui les menace de plus près ; s'étant approché de Bagdad, il en forma le ſiége, & cette place, défendue par quatre-vingt mille ſoldats, épuiſés par les ſorties, par les aſſauts, & par les opérations d'un long ſiége, fut forcée de ſe rendre. Amurat, après avoir promis à la garniſon la liberté & la vie, ternit la gloire de ſa conquête, en faiſant égorger les priſonniers ; & cet exemple excita ſi fort la férocité des troupes, qu'après avoir pillé Bagdad, elles en firent périr preſque tous les habitans. La paix avec la Perſe ayant été conclue l'année d'après, Amurat fit ſon entrée triomphante à Conſtantinople, au bruit des acclamations publiques, ayant à ſa ſuite vingt Seigneurs Perſans, enchaînés avec des chaînes d'argent. La paix avec la Perſe ramena l'abondance en Aſie, & dans la capitale, la proſpérité & la liberté du commerce, le bon ordre dans les villes & la ſûreté dans les chemins ; &, par un contraſte ſingulier, l'Empire dût tous ces avantages à un Prince qui réuniſſoit un mélange bizarre de vices & de vertus, qui étoit le plus prévoyant, le plus courageux, le plus débauché, le plus cruel de tous les hommes.

Les excès auxquels Amurat IV. s'étoit livré, ayant

ayant altéré ſa ſanté, il fut attaqué d'une hydropiſie, dont les progrès furent très-rapides. Il mourut le premier Mars 1640, après dix-ſept ans d'un regne plus glorieux qu'on n'eut dû l'eſpérer. Ce Prince mérita, par ſes exploits militaires, le ſurnom de *Gazi*, ou conquérant, dont les Princes Ottomans ont été très-jaloux dans les premiers ſiécles de leur Empire.

IBRAHIM I.

Dix-huitieme Empereur.

APRÈS la mort d'Amurat IV, Sultan Ibrahim, ſon frere, ſucceda à l'Empire; c'étoit même le ſeul héritier qui reſtoit à la maiſon ottomane, parce que les enfans d'Amurat étoient morts. Ibrahim I, Prince indolent & timide, & peu fait pour tenir les rênes d'un grand Empire, laiſſa le ſoin des affaires à la Sultane ſa mere & au Grand-Viſir, & ſe livra à la molleſſe & au goût pour les plaiſirs. Le Grand-Viſir, occupé de projets militaires, s'empara d'Azof, &, par ſes ſoins, la mer Noire fut délivrée des pirates Coſaques, qui l'infeſtoient. Après cette expédition, il ſe détermina de purger la mer de l'Archipel

des corſaires Maltois ; la facilité qu'ils avoient de ſe réfugier à l'iſle de Crete, qui, depuis la fin du treizieme ſiécle, étoit au pouvoir des Vénitiens, les avoit infiniment multipliés. La priſe d'un vaiſſeau turc, deſtiné pour l'Egypte, que ſix galeres de Malte avoient combattu & conduit à cette iſle, fut un prétexte au Grand-Seigneur pour déclarer la guerre aux Vénitiens. Cette affaire particuliere fut conſidérée comme un affront fait à l'Empire Ottoman, attendu qu'il y avoit dans ce vaiſſeau un grand Eunuque, le Mufti de la Mecque, & autres perſonnes diſtinguées, qui furent tuées dans le combat. Après avoir fait les préparatifs néceſſaires, Ibrahim I. fit paſſer, en 1645, ſa flotte & beaucoup de troupes dans cette iſle ; & dans deux campagnes ſon armée s'empara de tout ce qu'elle contenoit, à l'exception de Candie. Quelque glorieuſe que fût cette conquête, elle fit peu de ſenſation ſur les Ottomans, dont les armes, dans le même tems, eurent des malheureux ſuccès en Dalmatie ; ils voyoient d'ailleurs avec inquiétude que le Sultan, livré à la diſſipation & aux amuſemens, ne donnoit aucun ſoin aux affaires, & que l'adminiſtration de l'Etat alloit de mal en pire. L'indolence du Souverain, ſon goût pour les plaiſirs, & la diſſipation des revenus de l'Etat, qu'il

ſacrifioit à ſes caprices, indiſpoſerent ſi fort les eſprits, que les Ulamas, eux-mêmes, qu'il avoit outragés par des deſirs indiſcrets, conjurerent ſa perte ; le mécontentement enfin ſe manifeſta avec tant d'éclat, que ſa dépoſition fut juridiquement décidée ; & Mahomet ſon fils, qui avoit à peine ſept ans, fut proclamé Empereur. Ibrahim I. fut enfermé, il fut même étranglé dans ſa priſon, par l'ordre & par les ſoins du Mufti, dont il avoit fait enlever la fille. C'eſt ainſi qu'on vit, en 1648, la fin d'un regne honteux, qui a été un des périodes les plus marqués de la décadence de l'Empire.

MAHOMET IV.

Dix-neuvieme Empereur.

MAHOMET IV, fils aîné d'Ibrahim, ayant à peine ſept ans quand il fut élevé au Trône, le Grand-Viſir donna ſes premiers ſoins à faire rétablir l'ordre dans le ſerrail, & à prévenir les inconvéniens qui pouvoient réſulter de la jeuneſſe du Prince, & l'influence des paſſions que le pouvoir des femmes avoit accrédité ſous le précédent regne. La Sultane Valide, mere d'Ibrahim, qu'on

disoit avoir conspiré contre le jeune Mahomet, fut mise à mort ; cette sévérité, dont les Ottomans n'avoient pas d'exemple, indisposa d'abord les esprits, & malgré les soins qu'on se donna pour maintenir la tranquillité dans la capitale, il y resta un germe de mécontentement qui dura pendant toute la minorité de Mahomet. Cantimir rapporte que ce Prince étoit né de la fille d'un prêtre grec, qui sous le regne d'Amurat IV avoit été enlevée à cause de sa rare beauté, avant que la loi des enfans de Tribut fût abolie. La mere de Mahomet IV, ajoute cet historien, est la célébre Valide, qui, dans son élévation fit chercher sa mere, & l'engagea à vivre avec elle dans le serrail, sans renoncer à sa foi.

Les premieres années du regne de Mahomet IV furent un peu orageuses ; il y eût dans le cours de sept ans, six Visirs déposés ou étranglés ; la milice, qu'on ne payoit pas, parce que le trésor étoit épuisé, suscita bien des émeutes, qu'on ne calma que difficilement ; le Visir, le Caïmacan, le Capitan-Pacha, deux Testerdars & autres officiers, accusés de concussion, perdirent la vie, & furent sacrifiés au repos public. Kioproly Mahomet-Pacha, qui étoit le doyen des Visirs, ayant été appellé au ministere dans ce moment critique, où l'Empire Ottoman paroiſ-

ſoit prêt à s'écrouler, il fit rentrer au bénéfice de l'Etat toutes les richeſſes que ces adminiſtrateurs infideles avoient acquiſes, ce qui répara une partie des déprédations que le tréſor avoit éprouvées.

Sultan Mahomet IV, étant parvenu à ſa quatorzieme année, Kioproly Mahomet-Pacha ſe détermina à le mener à Andrinople, autant pour qu'il ſe montrât aux troupes, que pour le dérober à la vie molle & oiſive qui avoit perdu ſes prédéceſſeurs. Ce Prince ſe rendit, en 1658, à l'armée qui étoit en Dalmatie, où il fit ſes premieres armes. Les troubles qu'il y eut en Tranſylvanie en 1660, ramenerent encore les Ottomans dans ces contrées, où l'armée de Ragotzky eut de nouveaux ſuccès. Le Viſir Mahomet Kioproly ſe préparoit à en aller tirer vengeance, quand il fut ſurpris par la mort à l'âge de quatre-vingt-ſix ans, & les ſceaux furent confiés à ſon fils Achmet, dont il avoit lui-même vanté les talens & garanti la fidélité. Dans ces entrefaites le Pacha de Bude, qui commandoit l'armée de Hongrie, battit à ſon tour le Prince Ragotzky, & rétablit la gloire des armes ottomanes. Le Viſir partit enfin pour la Hongrie en 1662, avec un puiſſant renfort, & s'approcha de Neuhauſſel; un de ſes détachemens en avoit déja commencé le

ſiége, lorſqu'il fut attaqué & défait par douze mille Allemans; mais ceux-ci furent maſſacrés à leur tour par le renfort de troupes que le Viſir conduiſit avec lui. Ce Général ayant fait ouvrir la tranchée, cette place, après quarante-trois jours de ſiége, fut forcée de ſe rendre; d'autres places ſe rendirent ſans les attaquer, & les Ottomans, maîtres de la victoire, porterent la dévaſtation juſqu'en Autriche & en Moravie. Malgré cette ſuite de ſuccès, ils perdirent, en 1664, la bataille de Saint-Godard, & la trève, convenue pour vingt ans, fut conclue dans la même année.

La paix favoriſa les projets des Ottomans contre Candie, qui réſiſtoit depuis vingt ans, parce que l'épuiſement du tréſor, la guerre de Hongrie, & les diviſions qui agitoient l'Empire, n'avoient jamais permis de faire que de ſtériles efforts. Pour terminer cette expédition, le Grand-Viſir Kioproly Achmet Pacha, ſe rendit devant Candie en 1667, à la tête d'une puiſſante armée; cette place, contre laquelle la Porte Ottomane avoit réuni toutes ſes forces, ſe défendit avec la plus grande valeur; mais elle fut forcée de ſe rendre après vingt-neuf mois de ſiége. La nouvelle de cette conquête répandit la joie dans tout l'Empire; le Sultan la reçut à Salonique, où l'avidité de la chaſſe l'avoit attiré, & où on le trouva difficilement.

Après avoir rétabli Candie, le Viſir Achmet Kioproly ſe rendit à Andrinople, où il fut reçu avec acclamation. Les hiſtoriens turcs conviennent que, depuis le premier ſiége de cette place, en 1645, juſqu'à ſa reddition en 1669, elle leur avoit coûté près de deux cens mille hommes.

De nouveaux troubles ſurvenus en Ukraine, entre les Coſaques & les Polonois, attirerent Mahomet IV. & ſon Viſir, à la tête d'une armée, du côté de la Pologne, dans l'intention d'attaquer Caminiek, que les Polonois, diviſés entre eux pour l'élection d'un Roi, n'étoient pas en état de défendre; cette place ſe rendit en effet aux Ottomans, dans le tems que ces Magnates, agités de diſſenſions civiles, ſe combattoient entre eux. Les Ottomans prirent encore d'autres petites places, & ne conſentirent à la paix qu'après que les Polonois, qui avoient élu Michel-Koribut Wienowisky pour Souverain, ſe furent ſoumis à un tribut annuel.

L'Empire Turc, qui exiſtoit déja depuis quatre ſiécles, avoit eu, en général, plus de ſuccès que de revers. Après avoir totalement renverſé l'Empire d'orient, les Ottomans avoient étendu leurs frontieres en Aſie; ils avoient arraché l'Egypte aux Mamelucs, ils avoient porté les limites de leur Empire, depuis les bords orientaux de la

mer Adriatique, juſqu'aux bords du Golfe Perſique ; ils avoient ſoumis une partie de la Perſe, ravagé la Hongrie, la Pologne, & une partie de l'Allemagne, & donné un Souverain aux Scytes, qui, juſques-là, ſe glorifioient de n'avoir reçu la loi de perſonne. Elevés à ce degré de puiſſance, nous allons les voir ſous le regne de Mahomet IV, éprouver les plus grandes adverſités, & panchet inſenſiblement vers leur décadence, que l'incapacité & l'indolence des Sultans, la corruption des mœurs & la diſſipation des revenus de l'Etat, ſous les regnes de Selim II, Amurat III, Mahomet III, Achmet I, Muſtapha I, Othman II, & Ibrahim I, ſembloient annoncer.

Après être revenu triomphant de la campagne de Pologne, Mahomet IV. attendoit à Andrinople les Ambaſſadeurs de cette Cour, qui devoient ratifier le traité, & porter aux pieds du trône le tribut convenu, lorſqu' il apprit que les Polonois, ranimés par Jean Sobiesky, qu'ils avoient élu grand Général, ſe préparoient à la guerre, & ne vouloient pas entendre parler de tribut. Mahomet leur reprocha leur mauvaiſe foi, &, réſolu d'en tirer vengeance, il fit marcher une armée en Pologne, en 1673, avec intention de tout ravager ; mais bien loin de trouver ce Royaume livré aux diviſions, comme Mahomet l'avoit

laiſſé, ſon Général vit une Nation qui avoit profité de ſes fautes, & qui s'étoit miſe en devoir de les réparer; les diſſenſions civiles qu'on a ſoin de fomenter ſans ceſſe dans ce Gouvernement monarchique, ariſtocratique & républicain, avoient ceſſé, & tous les membres du corps politique, réunis à un même intérêt par l'énergie d'un ſeul homme, avoient pris les armes pour donner l'exemple, & ſe défendre contre l'oppreſſion. Les Polonois, ayant à leur tête Jean Sobiesky, allerent au-devant des Ottomans avec un courage invincible; & ils étoient déja maîtres des paſſages, quand ils virent paroître leur armée, à laquelle les Princes de Valachie & de Moldavie s'étoient joints. Au ſignal du combat, ceux-ci ayant paſſé du côté des Polonois, découragerent l'armée Ottomane, qui, enfoncée dans le même tems par celle de Sobiesky, lâcha le pied, prit la fuite, & laiſſa le champ de bataille, le canon & les munitions au pouvoir de l'ennemi; le Général ottoman fit tout ce qu'il pût pour rallier les fuyards; mais ne pouvant y réuſſir, il ſe vit contraint de fuir avec eux.

Les événemens ne permirent pas aux Polonois de profiter des avantages de cette victoire; & leur gloire ne dura qu'un inſtant; le Roi de Pologne étant mort dans cette conjoncture, la nobleſſe fut

agitée d'autres idées & d'autres paſſions ; & cette armée, qui venoit de vaincre, ne fut occupée que de brigues & de factions. L'élection du Souverain n'éprouva pas cependant de longs débats, parce que la victoire éclatante, que Sobiesky venoit de remporter ſur les Ottomans, réunit tous les ſuffrages en ſa faveur. Ce choix alarma la Cour Ottomane, qui venoit d'éprouver la valeur de ce héros ; elle fit des efforts pour rétablir ſon armée, & ſe mit en devoir de prendre ſa revanche. Sobiesky, couronné Roi, devint cependant ſuſpect à la nobleſſe Polonoiſe ; la République, qui ſembloit ſe défier de ſa gloire & de ſon ambition, craignant toujours d'avoir un maître, & appréhendant que ce Prince, à la faveur des troupes, n'attentât à ſa liberté, éluda d'accorder les ſecours néceſſaires, ſous prétexte que la Puiſſance ottomane étoit abattue à ne pouvoir plus ſe relever. Par les loix que les Polonois ſe ſont impoſées, & par les abus de leur conſtitution, Sobiesky, couronné Roi de Pologne, étoit moins puiſſant que Sobiesky, grand Général de la République. Par la défiance de la nation, & la jalouſie des Grands, ce Prince ne fut pas en état de reprendre Caminiek ; n'ayant pas aſſez de forces pour aſſiéger cette place, il ſe contenta d'en faire le blocus, qu'il fut même contraint d'abandonner.

Le Grand-Viſir Achmet Kioproly, qui avoit, en quelque façon, gouverné l'Empire Ottoman avec autant de ſageſſe que de ſuccès, moutut en 1675; &, par reſpect pour ſa mémoire, les ſceaux furent confiés à ſon beau-frere Cara Muſtapha Pacha. La guetre continua encore quelque tems avec lenteur; les Turcs & les Polonois chercherent réciproquement à ſe laſſer & à ſe ſurprendre; &, dans le peu d'actions qu'il y eut, les avantages furent compenſés. Le Séraskier Ibrahim Pacha, amuſa les Polonois par des propoſitions de paix, & fit faire à ſon armée des fauſſes marches, qui reſſerrerent celle de Sobiesky, de façon à n'avoir aucune communication au-dehors. Le Roi de Pologne ſe tira de cette extrémité en renouvellant au Séraskier les propos de paix, que celui-ci fut contraint d'accepter, pour prévenir une ſédition que l'indiſcipline des Janiſſaires, fatigués de tant de marches, étoit à la veille de faire éclater. Sur cet armiſtice les Ottomans négligerent leur ſervice; & le Roi de Pologne en profita pour fondre ſur un détachement de Tartares, qui fut diſperſé. Les Ottomans, piqués, attaquerent à leur tout; mais toutes ces ruſes, ces petits combats ne changerent rien aux diſpoſitions de paix, & ne ſervirent qu'à en hâter la concluſion. Par ce traité, qui fut fait en 1676, la Pologne fut

déchargée de tout tribut; mais Caminiek, & quelques autres places de la Podolie, reſterent encore au pouvoir des Ottomans.

A peine la Porte Ottomane & la Pologne ſe furent-elles conciliées, que la défection des Coſaques, qui, par inconſtance, s'étoient mis ſous la protection des Ruſſes, après s'être ſoumis aux Ottomans, donna lieu à une nouvelle guerre. La Porte Ottomane ſe vit donc contrainte, en 1678, de la déclarer aux Coſaques & aux Ruſſes; comme elle n'avoit pas raſſemblé toutes ſes forces, & que ſon armée, qui n'excédoit pas quarante mille hommes, n'étoit pas en état de combattre celle des Ruſſes, le Séraskier Ibrahim Pacha ſe détermina à attendre la jonction des Tartares avant de faire aucun mouvement; les Ruſſes profiterent habilement de cette diſpoſition, pour aller au-devant des Tartares, qu'ils battirent ſi complettement, que les Turcs voyant leurs Alliés défaits, ſe livrerent à la crainte & prirent la fuite. Le découragement des Ottomans, après une ſuite de revers, détermina Mahomet IV. à faire demander la paix; elle eſſuya bien des difficultés, mais elle fut enfin conclue en 1680, les Turcs s'étant déterminés alors à porter la guerre en Hongrie, où ils comptoient ſur de plus heureux ſuccès. Tel eſt le ſort des peuples livrés à l'ignorance & à la

ſuperſtition, incertains ſur le parti qu'ils doivent prendre, ils prennent toujours le plus mauvais; il paroît que c'eſt alors que les Turcs commencerent à craindre l'aſcendant des Ruſſes, que les Tartares autrefois avoient ſubjugués, & ils craignoient moins les Allemans, qui, dans ces tems cependant, étoient bien plus belliqueux.

Comme la Hongrie, juſqu'alors, avoit été conſtamment en proie à l'eſprit de diviſion, & qu'on ne ſavoit ni y commander, ni y obéir, les Ottomans voulurent profiter des troubles dont elle étoit déchirée, pour déclarer la guerre à l'Allemagne, malgré le vœu des *Ulamas*, gens de loi, qui déſapprouvoient qu'on violât la trève de vingt ans, qu'on avoit faite avec elle. La guerre étant donc déclarée, Tekely, à la tête des Hongrois & des troupes de Tranſylvanie, commença par s'emparer de quelques places, que les Allemans aimerent mieux abandonner que défendre. Des événemens malheureux que l'armée Turque éprouva à la ſortie de Conſtantinople, occaſionnés par des orages, découragerent infiniment les Ottomans, naturellement ſuperſtitieux, & furent une eſpece de triomphe pour ceux qui avoient montré de l'éloignement pour la guerre. Le Viſir Cara-Muſtapha, à qui le Grand-Seigneur avoit donné le commandement de l'armée, étant arrivé

en Hongrie, tint conſeil ſur les opérations de la campagne ; ayant propoſé de porter le ſiége devant Vienne, pluſieurs Généraux parurent très-éloignés de ce plan ; mais les Janiſſaires & leurs officiers, auxquels on fit eſpérer les riches dépouilles de l'Allemagne, étoient ſi portés pour ce ſiége, qu'il fut enfin réſolu. Le Viſir fit attaquer cette place en Juillet 1683 ; comme il la ménagea pour ne pas la livrer au pillage, elle ſe défendit aſſez pour donner le tems aux Polonois de venir à ſon ſecours ; un convoi de vivres enlevé aux Ottomans, dans le même tems, donna de l'humeur aux Janiſſaires, qui ne firent plus le ſervice qu'avec tiédeur & indifférence : au lieu d'aller au-devant des Polonois, les Turcs reſterent dans leurs tranchées, auſſi agités par la crainte de ces auxiliaires qui venoient les attaquer, que par celle des Allemans renfermés dans la place, dont ils craignoient une ſortie. L'armée chrétienne parut enfin le 12 Septembre ; à ſon approche les Turcs firent quelques mouvemens en déſordre pour ſortir de leurs lignes, lorſque Jean Sobiesky, qui avoit été joint par l'armée impériale, commandée par le Duc de Lorraine, les attaqua avec tant de valeur, qu'ils ſe déterminerent à prendre la fuite, & abandonnerent à l'ennemi leur camp, leurs armes, leur bagage,

environ deux cens piéces de canon, une quantité de tentes, & autres trophées de la victoire. Un jeune Général, qui commandoit un corps, eut ſeul la gloire de battre un détachement de Polonois, qui, dans une déroute auſſi générale, avoit cru pouvoir mépriſer cet ennemi. Les Ottomans s'étant ralliés peu de jours après, il y eut une ſeconde action où ils furent défaits de nouveau, & à peine reſta-t-il des ſoldats pour porter la nouvelle de cette défaite. Lorſque l'armée Ottomane éprouvoit tous ces revers, Mahomet IV. parcouroit la Thrace, à s'amuſer & à prendre le plaiſir de la chaſſe, & ce ne fut que tard qu'il fut informé du malheur de ſes armes. Ce Prince fit périr ſon Viſir, autant pour le punir de ſon ambition & de ſa conduite, que parce qu'il falloit ſacrifier une victime au reſſentiment public.

Les déſaſtres de l'Empire ſembloient être à leur comble, lorſqu'un incident ſurvenu à Conſtantinople entre les Vénitiens & les Turcs vint augmenter le nombre de leurs ennemis, & prépara de nouvelles calamités. La République de Veniſe, offenſée des mauvais procédés auxquels le Bayle qu'elle avoit à Conſtantinople, avoit été expoſé, voyant les forces ottomanes humiliées ſous les murs de Vienne, n'héſita pas de déclarer la guerre au Grand-Seigneur, & fit cauſe

commune avec les Allemans & les Polonois. Jamais la Porte n'avoir éprouvé tant de revers, & n'avoit eu tant d'ennemis à combattre; les Impériaux eurent des ſuccès ſuivis en Hongrie, où les Ottomans, qui en occupoient une partie, ne purent jamais ſoutenir leur préſence. Dans le même tems, 1684, les Vénitiens triompherent ſur les bords de la mer Adriatique, & leur flotte, mouillée ſur les côtes de la mer de Morée, s'empara de pluſieurs places, ainſi que de quelques iſles de l'Archipel. Les Vénitiens, l'année d'après, continuerent la guerre avec les mêmes ſuccès; les Impériaux, dans le même tems, reprirent Bude, que les Turcs défendirent avec la plus grande valeur; Abdi-Pacha, qui commandoit dans cette place, y fut tué, les armes à la main, ayant préféré la mort à la honte de ſe rendre. Dans ces deux campagnes, & dans celle de 1687, les Ottomans furent conſtamment défaits ou mis en fuite, & les Vénitiens acheverent preſque la conquête de la Morée, que l'abaiſſement des Turcs, & le peu d'intelligence de leurs Généraux, ne leur permirent pas de défendre.

Cette foule de revers, à la ſuite d'une guerre que les gens de loi avoient déſaprouvée, & qu'ils regardoient comme une violation de trève, répandit dans la Capitale un eſprit de mécontement, qui

qui devint insensiblement général ; on parloit du Sultan sans aucun ménagement ; la négligence dans l'administration de l'Etat, la dissipation du Trésor public, une multitude de Musulmans sacrifiés à l'avidité, ou à l'inexpérience des Généraux, la Hongrie reprise par les Allemans, la Morée enlevée par les Vénitiens, la ville impériale, elle-même, menacée d'une invasion, tout servit de prétexte à la populace & aux grands, pour se déchaîner contre le Gouvernement & contre le Grand-Seigneur.

Mahomet IV, effrayé par ces propos séditieux, s'empressa de justifier sa conduite par sa déférence à l'avis des personnes expérimentées qu'il convoqua, & par sa sévérité à punir les Ministres & les Généraux qui étoient en faute. Il fit ensuite vendre sa vaisselle, les joyaux de la Couronne, & jusqu'aux esclaves du Harem, pour payer les arrérages des troupes ; & ce sacrifice, de ce qu'il avoit de plus précieux, assoupit un peu les murmures, & retarda la sédition.

Dans le tems que la Capitale étoit agitée de ces troubles, l'armée de Hongrie, accablée par la misere, la fatigue & les revers, & aigrie par le peu d'intelligence qu'il y avoit entre le Visir & les autres Généraux, se mutina du côté de Péter-Varadin, & refusa d'obéir ; les soldats montrant

leurs circatrices & leurs chevaux haraſſés, qui avoient peine à ſe ſoutenir, demanderent leurs payes arriérées, & un Commandant qui pût rétablir la confiance des Troupes. Le Viſir, craignant les ſuites de ce déſordre, prit le parti de s'évader, & Sciaous Pacha, Général ambitieux, qui étoit le moteur ſecret de cette révolte, prit le commandement de l'armée ; il propoſa adroitement aux chefs des troupes, d'envoyer une requête au Sultan pour ſe plaindre contre le Viſir, qui, par ſa faute, les avoit laiſſés à la diſcrétion des ennemis, ſans chef & ſans Général, pour les commander. Sur cet expoſé le Sultan nomma Sciaous Pacha Général par interim ; mais comme ce Prince déſapprouvoit l'inſurrection des troupes & marquoit des diſpoſitions favorables pour le Viſir, l'armée ſe détermina à marcher vers Conſtantinople, & força Sciaous Pacha, à l'accompagner. Ce Général, élevé à la place qu'il ambitionnoit, ſe donna des ſoins inutiles pour calmer les ſéditieux ; arrivés dans la Capitale, ils s'en rendirent les maîtres, & la révolte alors éclata avec plus de liberté que jamais. Mahomet IV, agité par la crainte & le déſeſpoir, & jaloux de conſerver la Couronne, ſe ſeroit porté peut-être à attenter ſur la vie de ſes frères, ſi, par ſa prévoyance, le Caïmacan Kioproli Muſtapha, n'eut prévenu

cet attentat; cette intention cependant n'ayant fait qu'ajouter un crime de plus à ceux qu'on imputoit à ce Prince, il fut juridiquement dépoſé le 30 Octobre 1687, & Soliman ſon frere fut appellé à l'Empire.

Le regne de Mahomet IV, a été l'époque la plus marquée de la décadence de l'Empire Ottoman, & il ne fut jamais auſſi près de ſa chûte; ce Prince, auquel les hiſtoriens accordent quelques bonnes qualités, eut des heureux ſuccès dans les premieres années de ſon regne; ils attribuent les revers qu'il éprouva dans la ſuite, au peu de ſoin qu'il donna au gouvernement de l'Etat, pour ſe livrer au goût de la chaſſe, & aux plaiſirs.

SOLIMAN II.

Vingtieme Empereur.

SOLIMAN II élevé à l'empire, après la dépoſition de ſon frere, étoit un Prince dévot, foible, timide, & peu fait pour gouverner; il s'excuſa d'abord d'accepter la Couronne, par crainte ou par reſpect pour ſon frere, & c'eſt malgré lui qu'on le plaça ſur le Trône. Après ſa proclama-

tion, les Janiſſaires demanderent la gratification d'uſage à l'avénement des Sultans; mais comme la diſſipation des finances, ſous le précédent régne, avoit épuiſé le tréſor, & qu'elle ne permettoit pas à ce Prince de faire des largeſſes, on amuſa la milice par des promeſſes dont elle ne ſe contenta pas, & le feu de la ſédition, qui n'étoit que foiblement aſſoupi, ſe ralluma plus que jamais. Les rebelles aigris contre Sciaous Pacha, qui avoit politiquement provoqué leur mécontentement pour s'élever au Viſirat, étant allés l'attaquer dans ſon palais, ce Miniſtre, à la tête de ſa maiſon, réſiſta avec la plus grande intrépidité à leur fureur, & périt enfin, les armes à la main, après en avoir ſactifié un grand nombre à ſa vengeance, & au repos de l'Empire. Les rebelles exercerent leur rage dans le palais de ce Miniſtre, &, ſans reſpect pour les mœurs des Mahometans, ſes femmes & ſes eſclaves furent outragées & traînées dans les rues; ils pillerent & maſſacrerent enſuite tout ce qui ſe préſentoit ſous leurs pas, comme ſi la Capitale, & l'Empire lui-même, devoient être la victime de leur avarice & de leur férocité. Dans cette circonſtance critique le corps des Ulamas s'aſſembla aux portes du palais, où il fit arborer l'étendard de Mahomet, & fit proclamer au nom de la religion, que tous

les fideles euſſent à ſe ſoumettre. Cette proclamation en impoſa aux rebelles, ils mirent bas les armes, & la ſédition auroit été appaiſée, ſi le Grand-Seigneur n'avoit voulu en faire périr les principaux chefs ; elle recommença alors avec une nouvelle fureur, & ne finit que par l'exil du nouveau Viſir, ſur lequel on fit retomber cette ſévérité. Cet eſprit de mutinerie & d'indépendance, s'étoit communiqué de la Capitale aux Provinces ; la milice, répandue en Aſie & en Europe, privée auſſi de la grarification d'uſage, pilla à ſon gré les villes & les campagnes, & ſemblable aux légions de Rome, dans les criſes de ſa décadence, elle vint preſqu'inſulter les portes de la Capitale, & ſembloit préſager la ruine de l'Empire. Les Janiſſaires, ramenés un inſtant à leur devoir, arrêterent cependant les rebelles ; & ceux-ci forcés de ſe retirer, ayant aſſouvi leur colere ſur leurs propres chefs, la révolte ſe diſſipa.

La perte de quelques places en Hongrie, excita de nouveau les murmures de la populace, & la ſédition étoit prête à recommencer ; le Sultan, intimidé par la fermentation du peuple, ſe diſpoſa à ſe retirer à Andrinople ; mais par une ſuite de la mauvaiſe adminiſtration de l'Etat, & de l'épuiſement du tréſor, il n'y avoir au palais ni

charriots, ni mulets pour le tranſport des équipages, ni de l'argent pour en louer; Soliman fit vendre quelques bijoux pour ſubvenir à des beſoins preſſans, & cet aveu public de ſon indigence ramena le calme dans les eſprits. Ce n'eſt qu'avec le plus grand étonnement qu'on peut voir le Souverain d'un vaſte Empire, réduit à une pareille extrémité; mais telle eſt, & telle ſera toujours, l'hiſtoire de tous les Empires, on les verra ſe précipiter plus ou moins vîte vers leur décadence, en raiſon de l'inobſervation des loix, de la corruption des mœurs & des abus, qui, par la faute des chefs, ſe gliſſent dans tous les genres d'adminiſtration.

Les Ottomans découragés par une ſuite de revers, & par l'épuiſement des finances, ſe bornerent à ne faire en Hongrie qu'une guerre défenſive; mais comme elle ne laiſſoit pas d'accroître lentement les maux de l'Empire, Soliman II ſe détermina à faire négocier pour avoir la paix. Les ſuccès que l'Empereur avoit eus en 1688 en Hongrie, en Servie, & en Boſnie, & les conquêtes que les Vénitiens avoient faites en Morée, & dans la Dalmatie, contrarierent ces négociations; & l'Empereur ayant fait, au nom de ſes alliés, des propoſitions que l'honneur de l'Empire Ottoman ne permit pas d'accepter, Soliman II

ſe vit contraint de continuer la guerre. Il marcha en 1689, à la tête de ſon armée, juſqu'à Sophie, & là il la confia à un Séraskier qui s'avança dans la Servie ; les Ottomans furent battus deux fois aux environs de Niſſa, où le Séraskier, ſur les préſages de ſon aſtrologue, qui lui avoit aſſuré la victoire, voulut attaquer les ennemis ; l'armée Ottomane fut raillée en pieces, & le Général eut lui-même peine à s'échapper pour le prix de ſa crédulité. Cette victoire ouvrit toute la Servie aux Allemans ; & après s'être emparés des principales villes, ils ravagerent enſuite une partie de la Bulgarie.

Soliman II, accablé par ces nouveaux revers, tâcha de renouer les négociations de paix, & la guerre, déclarée entre Louis XIV & l'Empereur, ſembloit devoir en aſſurer le ſuccès. Les Ottomans agirent avec lenteur dans cette confiance ; mais l'Empereur Léopold aima mieux renoncer à la paix qu'aux avantages que le découragement de l'Empire Ottoman ſembloit lui promettre. De retour à Conſtantinople, Soliman fit étrangler le Séraskier, qui avoit hazardé la bataille, moins pour ſon imprudence que pour punir une ſuperſtition criminelle, contraire aux loix de l'Alcoran. Quoique la loi de Mahomet défende les divinations, ainſi que les préſages de l'aſtrologie,

les Ottomans ne laiſſent pas d'avoir une confiance ſecrette à l'influence des aſtres, ſur les événemens; la plupart des grands ont auptès d'eux des aſtrologues à titre, & la charge de Munegim-Bachi, ou premier Aſtrologue, eſt une des quatre principales charges de la Cour, de l'ordre des gens de loi. Le Sultan dépoſa enſuite ſon Viſir, peu verſé dans l'adminiſtration des affaires, & donna les ſceaux de l'Empire à Kioproly Muſtapha, qui, ſous le précédent régne, avoit ſauvé la race Ottomane des fureurs de Mahomet IV.

Ce changement dans le miniſtère, donna bientôt aux affaires des Ottomans une nouvelle face, & dans l'état de détreſſe où ils ſe trouvoient, on vit, à ne pouvoir en douter, qu'il ne faut qu'un homme de génie pour relever un grand Empire ſur le penchant de ſa chûte. Le nouveau Viſir aſſembla un conſeil extraordinaire, où il releva par ſa confiance le courage des grands, qu'une continuité d'adverſités avoit abattu; il déclama contre la corruption des mœurs, contre la diſſipation des finances, & contre l'avarice, la négligence & les abus de l'adminiſtration; il ſe déchaîna ſur-tout contre le découragement public, blâma les démarches qu'on avoit faites pour obtenir la paix, qui n'avoient ſervi, diſoit-il, qu'à élever les prétentions de leurs ennemis, & con-

clut enfin pour la continuation de la guerre, dans le moment sur-tout où les différends entre la France & la Maison d'Autriche, sembloient devoir préfager de plus heureux événemens. Pour ranimer les soldats, & les exciter par l'amour de la religion, qui a une influence si impérieuse sur l'esprit des Mahométans, ce Ministre fit publier *qu'il ne vouloit conduire à l'armée que des gens de bonne volonté, & bien persuadés du mérite qu'ils auroient en prenant les armes pour la défense de la religion, & l'extirpation des infideles; tout soldat, qui doute ou qui craint*, ajoura-t-il, *peut tranquillement rester chez lui, & prier pour le succès des armes Ottomanes, sans craindre d'être recherché.* Ce mandement provoqua le zele & l'ardeur des Ottomans, & chacun s'empressa de demander à combattre; c'est ainsi que César, vainqueur de Pompée, ranima la gloire & l'honneur des légions découragées par la fatigue, & prêtes à l'abandonner. Mustapha Pacha se vit à l'instant à la tête d'une puissante armée; avant de partir, ce Ministre donna tous ses soins à réparer les dissipations qui s'étoient faites dans l'administration des revenus de l'Etat, & tous les abus qui s'étoient glissés dans la perception des impôts, & fit séverement rentrer dans le fisc tout ce qui avoit été diverti par ses prédécesseurs, &

par les perſonnes en place ; il régla d'une façon uniforme, & proportionnée aux facultés, le tribut ou capitation des ſujets non Mahométans, qui juſques-là avoit été aſſez arbitraire, & remédia aux innovations que l'eſprit d'avarice, d'injuſtice ou d'oppreſſion avoit introduites ; il fit enfin rentrer au bénéfice du tréſor, les fondations que la dévotion des Mahométans conſacroit aux Moſquées ; il fut décidé que ces revenus ſacrés, ces hommages faits à la religion, devoient ſervir à ſa propagation, & ne pas être abandonnés à l'avarice ou à la prodigalité des Adminiſtrateurs. Ce Miniſtre réforma de même la vénalité & les abus qu'il y avoit dans l'adminiſtration de la Juſtice, & prévint, autant qu'il fut en ſon pouvoir, toutes les prévarications dont les ſujets ſe plaignoient publiquement ; les jugemens, les loix, les réformes de ce Viſir, font le plus grand honneur à ſa mémoire, mais les Ottomans n'en ont pas conſervé la tradition. Après que Kioproly Muſtapha Pacha eut pour-ainſi-dire réformé les mœurs de la Nation, que l'avidité, & l'indolence du gouvernement avoient corrompues, & qu'il eut rétabli le bon ordre dans tout l'Empire, il fit raſſembler ſon armée, & marcha vers Belgrade en 1689 ; les Allemans étant venus l'attendre dans la Servie, il leur livra la bataille devant

Niſſa, & les mit en fuite ; cette victoire ranima la confiance & le courage des Turcs, qui s'apperçurent que des agneaux ſont invincibles quand ils ont un lion pour général. Kioproly ne permit pas que le ſoldat, préſumant trop de ſes ſuccès, ſe relâchat ſur la diſcipline militaire ; il s'appliqua à rétablir une police ſévere dans l'armée, à prévenir les déſordres qui s'y commettoient, & à inſpirer au ſoldat la fermeté, la conſtance, & le zele religieux dont un vrai croyant doit être toujours animé. Ce Général s'empara rapidement de Schiot-kuy & de Niſſa dans la Servie, & reprit Belgrade, malgré tous les efforts que firent les Allemans pour défendre cette place ; il envoya de-là des ſecours à Temeswar, dont la garniſon, commandée par le brave Jaffer Pacha, étoit à la veille de périr de famine. Il paſſa enfin lui-même le Danube à la tête de ſon armée, &, après s'être rendu maître de Lippa & d'Orſova, il conduiſit ſon armée en Tranſylvanie, où ſa préſence étoit devenue neceſſaire, & où il termina ſa campagne. Ce brave Général ayant enfin ramené ſon armée triomphante à Conſtantinople, il y fut reçu au bruit des acclamations publiques, comme le libérateur de l'Empire Ottoman, & il y eut pendant trois jours des illuminations, des jeux & des fêtes.

La fortune cependant ne favoriſa pas par-tout les Ottomans; les Vénitiens forcerent Monembaſie à ſe rendre, après un ſiége long & meurtrier; & leur Amiral, après avoir battu le Capitan Pacha, & lui avoir détruit ou enlevé pluſieurs vaiſſeaux, s'empara de quelques places en Dalmatie.

Kioproly Muſtapha Pacha faiſoit des diſpoſitions pour la campagne ſuivante, lorſque Soliman II tomba malade, & mourut d'une hydropiſie en Juin 1691; ce Prince n'avoit d'autre mérite que d'être fidele obſervateur de la loi; foible d'ailleurs, timide, & ſans talens, il n'agiſſoit & ne connoiſſoit que par les inſinuations des courtiſans, dont les conſeils intéreſſés méritoient peu de confiance; & ſans cette énergie de caractere qui diſtinguoit ſon Viſir, l'Empire Ottoman eut été anéanti.

ACHMET II.

Vingt-unieme Empereur.

APRÈS la mort de Soliman II, il y eut des brigues pour la ſucceſſion à l'Empire; les grands & le peuple penchoient pour les enfans de Ma-

homet IV ; mais Kioproly Muſtapha Pacha, qui craignoit leur reſſentiment, propoſa Achmet, frere de Soliman, &, malgré ſon peu de talens, il fut unanimement proclamé. Ce Miniſtre s'étant enſuite rendu à Andrinople, pour y continuer les préparatifs, que la mort de Soliman avoit interrompus, il vit arriver un ſi grand concours de troupes, encouragées par les ſuccès de la campagne précédente, qu'il en conçut quelqu'inquiétude, & il ordonna aux Pachas de ſe borner au nombre qui leur ſeroit preſcrit, pour que l'armée ne fût pas expoſée à manquer de proviſions, avant d'arriver en Hongrie. Les volontaires cependant accouroient en foule de toutes parts, ne voulant d'autre récompenſe, que la gloire de ſervir ſous ce grand Général ; c'eſt ainſi qu'un ſeul homme peut régénérer une Nation, & ranimer l'ardeur d'une armée humiliée par une ſuite de mauvais ſuccès. Un ſuffrage auſſi public & auſſi glorieux réveilla, ſelon l'uſage, l'envie des courtiſans, &, dans le ſecret du Sérail, ils profiterent de la ſtupidité même du Prince, pour détruire le Viſir dans ſon eſprit, & firent contre lui des accuſations odieuſes, & des complots encore plus criminels ; le Viſir, qui en fut informé par un muet, dont on ne devoit pas ſoupçonner l'indiſcrétion, confia ſon embarras, &

expoſa les dangers de l'Etat aux principaux officiers des Janiſſaires, qui jurerent ſolemnellement de dépoſer plutôt le Sultan, que d'abandonner leur Général, qu'on devoit regarder, diſoient-ils, comme le reſtaurateur & le bouclier de l'Empire. Kioproly Muſtapha Pacha, comptant ſur la fidélité des troupes, prit les meſures que ſa prudence lui ſuggéra, & obtint du Sultan l'exil du Kiſlar-aga, & la mort de ſon ſecrétaire, qui avoient eux-mêmes comploté ſa perte. Ce Miniſtre, raſſuré par la pureté de ſes intentions, par la confiance des troupes, & par le vœu des peuples, marcha vers Belgrade à la tête de ſon armée; étant informé que le Prince Louis de Bade, étoit près de Péter-Varadin, il paſſa la Save pour lui préſenter la bataille; & ayant rencontré un détachement de cinq mille Allemans qui alloit renforcer l'armeé de ce Prince, il l'attaque & le met en pieces; le corps commandé par ce Général, effrayé par cette défaite, ne ſachant quel parti prendre, le Prince n'en vit d'autre que de ſe faire jour les armes à la main; les Turcs qui s'oppoſent à ſon paſſage, ſont forcés dans leurs retranchemens, & ils étoient déjà maîtres de la victoire, lorſque le Viſir, qui s'approcha avec ſon corps de réſerve, pour la mieux aſſurer, fut tué d'un coup de fuſil; la perte de leur Général

découragea entierement les Janissaires ; les Allemans, qui ne se battoient que pour défendre leur vie, & se tirer d'un mauvais pas, se trouverent vainqueurs à leur tour, & les Turcs abandonnerent leur camp sans avoir même le courage de se rallier ; la perte qu'ils firent par cette défaite, du côté du nombre, n'étoit pas considérable pour eux ; mais celle que fit l'Empereur par cette victoire, fut très-difficile à réparer, & Léopold dit à cette occasion, qu'il seroit beaucoup à plaindre, s'il étoit souvent victorieux à ce prix.

Les Allemans profiterent de la retraite des Turcs, pour reprendre Lippa & pour assiéger Varadin, qui se rendit à la campagne suivante. Les Polonois firent bien quelque mouvement ; mais ils se retirerent aux approches d'un Pacha, qui venoit pour les combattre. Dans ces entrefaites, l'Angleterre & la Hollande s'entremirent pour ménager la paix, que les Allemans desiroient encore plus que les Turcs ; mais ceux-ci éluderent cette négociation, & voulurent courir les évenemens de la guerre. En conséquence Arabagy Aly Pacha, qui avoit succédé au Visir, prit les mesures qui convenoient à son goût, & au desir qu'il avoit de se rendre nécessaire ; il tira de l'argent de toutes mains, moins pour en-

richir le tréſor, que pour aſſouvir ſon avarice; & écarta avec adreſſe tous ceux qui pouvoient lui faire ombrage, en les faiſant périr ſous de fauſſes imputations, & en s'emparant de leurs biens. On ne voit que trop ſouvent, dans l'hiſtoire des nations, des Miniſtres corrompus détruire dans un inſtant le bien que leurs prédéceſſeurs n'avoient pu opérer que lentement. La conduite du Viſir indiſpoſa tout le monde; un mécontentement auſſi général & auſſi légitime, détermina le Sultan à le dépouiller de ſes tréſors & de ſa place, ſix mois après en avoir été revêtu. Tarpoſchli Aly Pacha, gouverneur de Damas, ayant été appellé au Viſirat, il fit de nouveaux préparatifs pour la campagne de Hongrie, où il ſe rendit, & où il n'y eut rien d'intéreſſant. Les Vénitiens d'un autre côté firent une tentative ſur Candie, à laquelle la bonne contenance des Ottomans les força de renoncer. Le Viſir ayant voulu renouer les négociations de paix, contre le gré du Divan, fut dépoſé & remplacé par Buyukly Muſtapha Pacha; ce miniſtre, qui commença ſes fonctions par la réclamation des concuſſions qu'on avoit exercées ſous les miniſteres précédens, mécontenta ſi fort les gens en place, qu'ils conſpirerent ſecrettement contre lui, & porterent même le peuple au murmure; mais quelques factieux ayant

ayant été arrêtés & bannis, la tranquillité fut rétablie.

Le Grand-Visir se mit enfin en marche au printems, de 1694, pour se rendre en Transylvanie; ayant été informé, sur son chemin, que les Allemans alloient commencer le siége de Belgrade, il vole au secours de cette place, & arrive assez à tems pour la sauver au huitieme jour de tranchée ouverte. A la vue de l'armée du Visir, les Impériaux abandonnerent ce siége, repasserent la Save, & perdirent quelques chariots de campagne, & quatre canons. Mustapha Pacha, qui n'étoit rien moins que grand Général, regarda cette retraite comme une victoire complette, dont, il se fit honneur auprès du Sultan; cependant à son retour à Andrinople, ce Visir fut déposé par les intrigues des confidens, qui avoient le plus grand ascendant sur l'esprit du Souverain. Scham-Tabolus Aly Pacha, que l'intrigue & le crédit des Sultanes avoient élevé au ministere, sentant son inexpérience, & craignant de ne pouvoir fixer la victoire, fit bien des tentatives pour ménager la paix, mais il ne put surmonter toutes les difficultés qu'on y fit intervénir; les armées cependant resterent dans une sorte d'inaction du côté du Danube.

Il n'en fut pas de même dans l'Archipel; les

Vénitiens ſe rendirent maîtres de Scio, & ſe préſenterent auſſi devant Smirne ; mais ils aimerent mieux renoncer à cette conquête, que d'expoſer les Nations commerçantes, qui avoient des comptoirs dans cette place, aux malheurs qu'elle auroit pu occaſionner.

Sultan Achmet II mourut au milieu de ces déſaſtres, le 27 janvier 1695. Ce Prince, de même que ſon frere, étoit très-zélé pour ſa religion ; mais indolent, facile & ſtupide comme lui, il ne ſe conduiſoit que par les inſinuations des courtiſans, & des perſonnes auxquelles il avoit donne ſa confiance.

MUSTAPHA II.

Vingt-deuxieme Empereur.

APRÈS la mort d'Achmet II, Muſtapha II, fils de Mahomet IV, fut élevé à l'Empire, malgré les intrigues du Viſir, qui, pour conſerver une autorité abſolue, vouloit faire proclamer Ibrahim, fils d'Achmet, qui n'étoit âgé que de trois ans. Muſtapha, mûri par l'âge, diſſimula les intrigues du Viſir, &, pour le mieux tromper, il le confirma dans ſa place. Trois jours après ſon

avènement, le Sultan déclara publiquement, que, n'ayant d'autre deſir que de templir les devoirs du trône, il vouloit lui-même commander ſon armée ; il ſe fit rendre compte de l'artillerie, des munitions, & de tout ce qui concernoit le militaire, & donna des ordres pour que tout fût rétabli ſur le meilleur pied. La réputation de Muſtapha ſe répandit d'autant plus promptement dans l'Empire, que les ſujets y ſont toujours diſpoſés à juger favorablement de leur Souverain ; & les Ottomans, jaloux d'être commandés par un Sultan avide de gloire, accouroient de toutes parts pour partager avec lui ſes triomphes. Après avoir fait ſes ptéparatifs, & avoir fait camper ſon armée ſous les murs d'Andrinople, ce Prince en parcourant le camp, déguiſé, entendit parler du Viſir ſans ménagement, & s'étant convaincu que ce miniſtre avoit mis quelque négligence dans l'exetcice de ſon devoir, il prit ce prétexte pour le faire périr ; mais on ſentit au fond que le reſſentiment d'avoir propoſé de mettre le jeune Ibrahim ſur le trône, à ſon préjudice, faiſoit tout ſon crime. Elmas Pacha, qui étoit encore jeune, & qui annonçoit les plus grands talens, ayant été fait Viſir, les vieux Pachas virent avec jalouſie à la tête des armées un miniſtre auſſi peu expérimenté ; mais le Sultan, qui vouloit lui-même

commander, fit peu de cas de ces murmures.

Muſtapha II marcha à la tête de ſon armée, en juin 1695, & il étoit déjà prévenu des ſuccès que ſa flotte avoit eus du côté de l'Archipel ; après avoir paſſé le Danube, il s'empara de Lippa & de Titul, qu'il fit démolir ; ayant été informé de la marche d'un corps de ſept mille Allemans qui alloient ſe joindre à l'armée, commandée par Frédéric Auguſte, Electeur de Saxe, il détacha un corps de troupes légeres, pour couper ce détachement, & marcha lui-même pour le combattre ; le détachement d'Allemans, commandé par Vétérani, ayant apperçu l'armée Ottomane, l'attendit avec courage, ſans être effrayé du nombre ; les Ottomans furent repouſſés trois fois, &, ralliés par le Sultan qui les ramena au combat, ils reſterent enfin maîtres de la victoire ; les Allemans, après avoir combattu avec la plus grande valeur, ayant été forcés de ſe retirer. Il n'y eut pas d'autre action dans cette campagne ; les Autrichiens occupés, comme ils l'étoient, d'une guerre contre la France, ne pouvoient faire, contre les Ottomans, qu'une guerre défenſive ; leur armée éluda d'en venir aux mains ; & les Polonois, dont les provinces avoient été ravagées par les Tartares, ne penſerent pas même à ſe mettre en campagne. Le Sultan ayant repris la

route d'Andrinople, il s'empara chemin faisant de deux petites villes sans défense, qu'il fit démolir.

La campagne des Ottomans, dans l'Archipel, qui commença de bonne-heure, fut encore plus glorieuse; Reys Mezomorto, simple capitaine de vaisseau, expédié avec quatre vaisseaux & huit galeres pour faire une tentative sur Scio, qui étoit au pouvoir des Vénitiens, attaqua leur flotte, leur prit deux vaisseaux, & mit le reste en fuite. Peu de tems après il s'empara de cette isle que les Vénitiens avoient négligé de fortifier. A travers ces prospérités, on fut informé de quelques troubles qu'il y eut en Asie, qui furent promptement assoupis; & Sultan Mustapha, fier de tous ces avantages, célébra son triomphe à Andrinople, avec la plus grande pompe.

A la campagne suivante, l'armée Ottomane ne put être rassemblée que tard; & l'Electeur de Saxe, qui commandoit celle des Allemans, profita de cette circonstance pour assiéger Temeswar; mais sur l'avis qu'il reçut que le Sultan, à la tête de son armée, avoit passé le Danube, il prit le parti d'abandonner cette place, & se disposa à attendre l'ennemi: l'armée Allemane ayant campé en vue de celle des Allemans, ceux-ci se déterminerent à venir la forcer dans ses re-

tranchemens, & ils y répandirent bientôt la confusion; mais le Visir s'étant avancé, à la tête d'un corps qui fit une vigoureuse résistance, l'armée eut le tems de se rallier; & les Allemans, enfoncés de toutes parts, furent contraints de se retirer à leur tour, & d'abandonner vingt-quatre canons; après cette action, que le Sultan célébra comme une victoire, l'armée Autrichienne se remit en bataille, comptant que les Turcs viendroient l'attaquer; mais le Sultan n'en voulut pas courir les événemens, & il ramena son armée victorieuse du côté d'Andrinople, sans que les Allemans se missent en devoir de la harceler.

Dans cette campagne le Czar Pierre prit Azof, qui est le boulevard de la Crimée, & dont il n'avoit pu s'emparer l'année d'auparavant. Le Capitan Pacha, dans l'Archipel, suivit les mouvemens des Vénitiens, & ne leur permit d'exécuter aucune entreprise.

Après que la campagne fut terminée, Mustapha II se rendit à Constantinople, où il fit une entrée triomphante; & le peuple vit avec des acclamations de joie, le retour d'un Prince qui avoit rétabli la gloire de l'Empire. Comme depuis la prise d'Azof, les Russes infestoient la mer Noire de Corsaires, Sultan Mustapha se déter-

mina à faire conſtruire trente-ſix vaiſſeaux, pour les faire paſſer dans cette mer, ainſi que dans l'Archipel, pour les oppoſer aux Vénitiens; ce Prince ordonna, en même tems, de faire tous les préparatifs néceſſaires pour la campagne de 1697; pour récompenſer la valeur & la conduite de Reys Mezomorto, il le fit Amiral & Commandant des iſles & des mers, & les officiers de marine furent récompenſés ſelon leurs ſervices. On compléta les compagnies de Janiſſaires par de nouvelles recrues; & comme le Sultan ſe plaiſoit à les exercer lui-même à l'uſage des armes, les courtiſans, ainſi que les ſoldats, ſe rendoient régulierement à ces exercices, & Conſtantinople, qui étoit le ſéjour de la molleſſe & du plaiſir, ne retentiſſoit que de bruits militaires, qui ſembloient devoir effacer le ſouvenir des revers que les Ottomans avoient eſſuyés.

Quoique l'Empereur eût terminé la guerre avec la France, il fit de nouveau propoſer la paix au Sultan; mais ce Prince, que quelques ſuccès avoient enorgueilli, rejetta ces propoſitions. Après être ſorti de Conſtantinople avec la même pompe qu'il y étoit entré, il marcha vers Belgrade, à la tête de cent cinquante mille hommes. L'Empereur n'oppoſa que quarante-ſix mille hommes à cette formidable armée; mais ils étoient com-

mandés par le Prince Eugene, dont la supériorité des talens suppléoit au nombre des soldats. Le Sultan ayant assemblé son conseil à Belgrade, il fut convenu de faire passer le Danube à l'armée, de marcher vers la Transilvanie pour s'unir aux Hongrois mécontens, & tirer parti de cette diversion : comme les Ottomans ont rarement de plan fixe, la réflexion, ou l'irrésolution, leur fit changer d'avis, & l'armée revint sur ses pas, dans l'intention d'attaquer les Allemans, & les empêcher de former aucune entreprise. Le Sultan alors fit remonter le Danube à son armée, pour passer la Teysse ; un détachement d'Allemans vint lui en disputer le passage, & se fortifia le long de cette riviere par des retranchemens & des remparts garnis d'artillerie, que les Ottomans n'appercevoient pas. Lorsqu'il en eut passé plusieurs mille, les Impériaux firent servir leur artillerie, vinrent ensuite les attaquer l'épée à la main, & les mirent en fuite. Cependant le reste de l'armée Ottomane forma ses bataillons tout le long de la Teysse, & les Allemans, qui n'étoient qu'en petit nombre, furent contraints de se retirer. Le Sultan se détermina alors à faire le siége de Peterwaradin ; il fit construire un pont sur le Danube & les lenteurs qu'il éprouva, donnerent au Prince Eugene le tems d'arriver au secours de

cette place, malgré les ravages que les Tartares avoient faits dans la campagne, où ils n'avoient laiſſé ni fontaines, ni productions de la terre. A l'arrivée du Prince Eugene, le Sultan tint conſeil; le Viſir Elmas Pacha, propoſa d'attaquer les Allemans pour l'honneur du nom Ottoman, qui ne doit pas voir l'ennemi de ſi près, ſans hazarder la bataille; mais Cojea Jaffer Pacha, vieux miliraire, qui s'étoit trouvé dans toutes les actions, fut d'opinion d'éviter le combat, & allégua que les Ottomans n'avoient jamais combattu les Allemans en raſe campagne, que ceux-ci n'euſſent été victorieux; le Viſir, offenſé de voir ſon avis contrarié, peignit indiſcrettement ce vieux général comme un traître vendu aux ennemis; Jaffer Pacha, homme de courage, répliqua avec tant de fermeté, que le Sultan goûta ſon avis, & le conſeil fut remis au lendemain. Le Viſir inſiſta encore pour la bataille, & cette réſolution auroit eu du ſuccès dans le moment, où l'armée du Prince Eugene étoit accablée de fatigue, de chaleur, & de ſoif; au lieu que quand elle fut arrivée ſur les bords du Danube, elle eut de tout en abondance. Le Sultan ayant toujours opiné pour éviter le combat, il fit marcher ſon armée vers Segédin, qu'il comptoit de pouvoir ſurprendre; celle du Prince Eugene,

haraſſée de fatigue, & péſamment armée, ne pouvant gueres ſecourir cette place. Les Ottomans défilerent donc vers la Teyſſe; le lendemain le Sultan gagna Zenta après une marche forcée, qui reſſembloit plus à une fuite qu'à une marche; ſur cet avis, le Prince Eugene envoya la cavalerie Hongroiſe pour harceler les Ottomans, & laiſſant après lui les troupes les plus foibles & les plus peſantes, il marcha à la tête de ſeize mille hommes. La cavalerie Hongroiſe ayant ſurpris, dans la nuit, un détachement de Turcs endormis, qu'elle tailla en pieces, le Sultan en fut averti par les Tartares, qui couroient la campagne; il commanda alors à l'armée, qui marchoit vers Segédin, de revenir ſur ſes pas, & fit jetter un pont ſur la Teyſſe pour faire ſa retraite; le Sultan paſſa lui-même avec pluſieurs Pachas, & une partie de l'artillerie, & le Viſir conſerva le reſte pour protéger l'arriere-garde. Ce Général, qui, de quelque façon que les choſes tournaſſent, ſe voyoit perdu, préférant de mourir les armes à la main, à la honte d'une mort humiliante, ſe détermina à attendre les Allemans, & rappella les Pachas qui avoient déjà paſſé la Teyſſe. Trois mille charriots, prêts à paſſer cette riviere à la file, & que la peur faiſoit aller ſans ordre, augmenterent la confuſion; les conducteurs, pour

aller plus vîte, forcèrent les attelages à paſſer dans la riviere au-deſſus du pont, & cette eſpece de digue ayant rendu le courant plus rapide, pouſſa les trains ſur les pontons, pluſieurs furent coulés à fond, & le pont devint entierement inutile. Cependant ſur le ſoir on vit paroître le Prince Eugene en ordre de bataille; il attaqua les Turcs ſans perdre de tems, mais ayant été repouſſé avec vigueur, il changea la forme de ſonattaque, de façon à les mettre entre deux feux; les Turcs qui avoient repouſſé les Allemans du premier retranchement, ſe diſpoſoient à ſe défendre dans le ſecond, lorſque les Généraux voulurent changer la poſition de leur armée; les Janiſſaires, animés par la rage & le déſeſpoir, ſe jetterent alors ſur les chefs, & tuerent le Viſir, les Pachas, & les principaux Officiers; les Allemans profitant de ce déſordre pour s'emparer du retranchement, attaquerent les Turcs avec plus d'avantage, &, malgré les efforts que ceux-ci firent pour ſe défendre, ils furent tous taillés en pieces. On compte que les Ottomans perdirent dans cette bataille plus de trente mille hommes, & environ quarante Pachas ou Officiers diſtingués; le Pacha des Arnaoud ou Albanois, après avoir reçu deux bleſſures, ſe jetta dans la Teyſſe, ſe fiant à la bonté de ſon cheval, qui le porta ſur

l'autre bord ; on ne ſauroit évaluer la perte que firent les Ottomans dans cette déroute, qu'on doit attribuer à l'inexpérience & à l'irréſolution des Généraux. Le Sultan, qui avoit pris la fuite, fut égaré pendant quelques jours ; on le croyoit même pris quand il ſortit de Temeſwar, où il s'étoit refugié, & il fut reçu avec acclamation par les débris de l'armée ; comme elle n'avoit aucunes proviſions, elle éprouva dans ſa retraite toutes les calamités poſſibles, trouvant à peine du pain à manger. Après cette victoire, les Allemans entrerent en Boſnie, où ils firent bien des ravages ; mais Daltaban Muſtapha Pacha, que les troupes élurent pour commandant, rétablit un inſtant l'honneur des armes Ottomanes, & après avoir repouſſé les Allemans au-delà de la Save, il ſe rendit maître de pluſieurs châteaux.

Muſtapha II, ayant ramené du côté d'Andrinople, les reſtes de ſon armée, il ſe rendit à Conſtantinople, où il ſe diſpoſoit à faire de nouveaux préparatifs, lorſque le peuple humilié par la défaite de l'armée Ottomane à Zenta, & découragé par la perte de ſes meilleurs Généraux, laiſſa éclater ſon mécontentement avec ſi peu de ménagement, que le Sultan en conçut un triſte préſage.

La ſituation de l'Europe alors, & les évene-

mens qui s'y préparoient, retarderent la chûte de l'Empire Ottoman, & c'eſt ainſi que les intérêts politiques influent ſur le ſort des Princes & des Nations. L'Empereur, qui prévoyoit le beſoin qu'il auroit de ſes troupes pour ſoutenir dans ſa maiſon la ſucceſſion de Charles II, Roi d'Eſpagne, qui ne pouvoit vivre long-tems, renonça aux avantages qu'il pouvoit attendre de la guerre avec les Turcs, & préféra de renouer les négociations pour la paix. Les parties ayant accepté la médiation de l'Angleterre & de la Hollande, le Congrès fut aſſemblé à Carlowitz en 1698; les Turcs & les Impériaux ſe mirent cependant en campagne, autant pour prévenir des ſurpriſes que pour mieux aſſurer le ſuccès des négociations; mais les deux armées s'obſerverent, reſterent dans l'inaction, & la paix fut enfin ſignée le 26 Janvier 1699, entre l'Empereur, la Cour de Ruſſie, les Polonois & les Vénitiens d'une part, & les Ottomans de l'autre.

Muſtapha II, délivré de guerres & d'ennemis, licencia ſon armée, revint à Conſtantinople, & ne s'occupa d'abord que du ſoin de réparer les pertes de l'Empire, & lui donner un nouvel éclat; mais il changea bientôt de réſolution. Après avoir laiſſé au Viſir l'adminiſtration abſolue, il ſe rendit à ſon palais de Chotlou, ſur la route d'An-

drinople, où il ſe livra à l'amour de la chaſſe, & aux plaiſirs ; cette retraite déplut au peuple & à la milice, qui comparoient tout haut Muſtapha II à ſon pere Mahomet IV, dont le commencement du régne fut couronné de ſuccès, & la fin pleine de revers ; &, dans les rapports qu'il y avoit entre le pere & le fils, ils concluoient que l'un ayant été détrôné, l'autre devoit néceſſairement l'être.

Muſtapha prévenu des murmures du peuple, ſe détermina d'aller réſider à Andrinople, pour s'éloigner de la Capitale ; il étoit dans cette ville lorſqu'il fut averti par le Kan de Crimée, des armemens que faiſoit la Ruſſie, & des ſoins qu'elle donnoit à la diſcipline des troupes, avec l'intention, ſans doute, d'attaquer les Ottomans ; le Sultan ayant été trompé par le Viſir, ſur les informations qu'il fit prendre, il le dépoſa & confia les ſceaux à Daltaban Muſtapha Pacha, Général diſtingué, qui avoit fait la guerre en Aſie, en Pologne, & en Boſnie avec quelque ſuccès. Ce Miniſtre vit avec regret qu'on avoit rendu aux Allemans, au-delà de la Save, des places qu'il leur avoit lui-même arrachées au prix de ſon ſang, ainſi que Carmihiek aux Polonois ; il s'exhala en reproches contre les inſtrumens de la paix, chercha des prétextes pour la rompre, & piqué con-

tre le Mufti qui l'avoit approuvée, il prit la réſolution de le faire mourir par une trahiſon, qu'il confia à un de ſes officiers. Le Mufti, informé du projet du Viſir, le rendit ſuſpect au Sultan, qui ne mit aucun doute aux imputations du chef de la loi contre ſon miniſtre; le Sultan l'ayant fait appeller, l'accabla de reproches, &, ſans attendre ſa juſtification, il le fit mettre à mort.

La mort du Viſir s'étant répandue dans la Capitale, tous les ordres de l'Etat ſe ſouleverent à la fois; tout le monde ſe plaignit hautement de la conduite du Mufti, de celle des Miniſtres & du Grand-Seigneur lui-même. La milice & ce peuple ne purent ſe conſoler de la perte du ſeul Général qui reſtoit à l'Empire; & dans cette convulſion civile, tout reſpiroit le déſordre & la ſédition. La paye des troupes, qui ſe fit dans ce moment, ne ſervit qu'à la ſuſciter un inſtant plutôt; les recrues des Janiſſaires, ainſi que les Jebegis, n'ayant pas été payés, demanderent leur paye par une députation au Caimacan, qui les renvòya avec quelque humeur, ſous prétexte qu'il n'y avoit pas d'argent dans le moment; les députés du corps, en reprenant l'eſcalier, s'emporterent contre le Caimacan, jeune homme de dix-huit ans, & gendre du Mufti, que tout le monde déteſtoit; le Caimacan fit ſuivre ces mutins, &

les envoya à leur Commandant, avec ordre de les mettre à mort ; ces députés, conduits par les gardes du Viſir, uſerent de violence, appellerent leurs camarades à leur ſecours, & furent mis en liberté. Le corps des Jebegis, s'étant plaint inutilement de l'outrage qui lui avoit été fait, leva l'étendard de la rebellion, à laquelle tous les corps de la milice s'unirent dans un inſtant ; les rebelles donnerent à la ſédition une forme réguliere, ils établirent une police, mirent des gardes pour la ſûreté publique, créerent un Mufti, un Viſir, un conſeil, & firent fermer les portes de la capitale ; ils renvoyerent bruſquement un député que le Sultan avoit expédié pour s'expliquer avec eux, & marcherent eux-mêmes vers Andrinople, pour demander à ce Prince le châtiment des traîtres qui le trompoient, & cherchoient à renverſer l'Empire. Le Grand-Seigneur fit aſſembler des troupes pour combattre les rebelles, mais ces troupes s'étant unies à eux, la rebellion devint générale ; le Sultan, pour l'appaiſer, crut devoir ſacrifier le Mufti au repos public, il l'envoya aux rebelles, qui le firent mourir de mille tourmens ; &, devenus maîtres de l'Empire, ils dépoſerent le Sultan lui-même, & mirent ſur le trône ſon frere Achmet III.

Muſtapha II fut le triſte jouet de la fortune ; ſon régne,

régne, qui, d'abord avoit donné les plus grandes eſpérances, fut un melange de ſuccès & de diſgraces; la paix de Carlowitz a cependant honoré ce ſouverain, par le bonheur qu'il eut de concilier, dans un moment auſſi critique, les intérêts de tant de Princes ligués contre lui.

ACHMET III.

Vingt-troiſieme Empereur.

APRÈS la dépoſition de Muſtapha II, Achmet III, ſon frere, fut proclamé Empereur à Andrinople en 1702. Ce Prince confirma dans leurs places toutes les perſonnes que les rebelles avoient élues, & leur permit de croire que l'amniſtie étoit générale. Etant enſuite rentré à Conſtantinople, il fit aux Janiſſaires le préſent d'uſage, à l'occaſion de l'avenement, & laiſſa aux conjurés le tems d'exhaler les reſtes de leur arrogance, ſans renoncer au deſſein ſecret de la châtier. Pour déguiſer ſon intention, il donna d'abord aux chefs des factieux des places dans différentes provinces, où ils ne furent plus à portée de ſe concilier entr'eux, & donna ordre de les mettre à mort; près de quinze mille Janiſſaires ou bas-

officiers, des plus murins, furent succeſſivement enlevés & jettés à la mer, pendant la nuit; de ſorte que dans peu de tems, & ſans éclat, ces germes de rebellion furent entierement étouffés.

Dans les premieres années du regne d'Achmet III, il y eut trois Viſirs dépoſés par motif d'incapacité, ou par les intrigues des femmes. Ce Prince, dans le même tems, fit réparer les places frontieres de l'Empire, & fit conſtruire des forts ſur le détroit des Palus Méotides, pour protéger la navigation de la mer Noire contre les armemens des Ruſſes.

Les diviſions politiques, dont l'Europe fut agitée dans ces conjonctures, auroient rendu les Ottomans arbitres des événemens, s'ils avoient été aſſez habiles ou aſſez ambitieux pour en profiter. Les orages qui ſe formoient dans le Nord, par l'alliance ſecrette de la Pologne, du Danemarck, & de la Ruſſie, contre la Suéde, déterminérent Charles XII à abandonner ſes Etats, pour prévenir ſes ennemis, & porter la guerre en Allemagne, & juſques ſur les bords de la Turquie. Ce Prince qui avoit pris Alexandre pour modele, & qu'on doit moins conſidérer comme un grand Roi que comme un Soldat intrépide, après avoir fait quelques hoſtilités contre le Danemarck, vola au ſecours de Nerva,

assiégée par quatre-vingt mille Russes, que huit mille Suédois mirent en déroute. Charles XII, développant ensuite ses projets, se prévalut de l'esprit d'inquiétude & d'inconstance dont les Polonois sont toujours agités, pour faire détrôner le Roi Auguste de Saxe, & élire à sa place Stanislas Leskinsky, Palatin de Posnanie; il entra d'abord en Saxe où son armée fit bien des ravages, mit l'Electeur dans l'impossibilité de soutenir la guerre, & le força de se démettre de la Couronne de Pologne, & d'en reconnoître Stanislas Roi légitime. Après ce triomphe, & après avoir dévasté la Pologne, Charles XII, qui ne respiroit que la gloire & le goût des armes, se détermina à marcher contre le Czar Pierre I, allié des Polonois, qui préparoient alors le joug qui devoit un jour les opprimer; les succès qu'eut Charles XII contre les Russes furent prodigieux; mais ce Prince, dont la fortune seconda longtems la valeur, malgré ses avantages, n'avoit pas acquis un pouce de terrein, avoit affoibli son armée & ruiné ses Etats. Les Cosaques & les Tartares, ennemis des Russes, dont ils craignoient l'ambition & le voisinage, entretinrent le courage opiniâtre du Roi de Suéde, & l'espoir où il étoit d'intéresser la Porte à son ressentiment. Ce Prince luttant contre les événemens, continua

changerent en effet l'état des choſes ; le Viſir qui s'oppoſoit à la guerre fut dépoſé, Numan Pacha Kioproli-ogly fut nommé à ſa place, & Sultan Achmet ſe diſpoſa à la guerre ; mais ne voulant pas y ſacrifier les richeſſes qu'il avoit dans ſes tréſors, il ordonna de mettre des impôts pour ſubvenir aux moyens de la faire ; le Viſir, digne deſcendant de la maiſon de Kioproly, oppoſa la difficulté qu'il y avoit de mettre des impôts, contre les expreſſions de la Loi & le vœu du peuple, & offrit de céder ſa place à tout autre, qui, mieux que lui, eût l'art d'opprimer les ſujets. Le Sultan, n'écoutant que ſon avarice, prit le Viſir au mot, & rendit les ſceaux à Baltagy Mehemet Pacha, qui avoit été Viſir auparavant. Pour fournir aux frais de la guerre, il fut mis un bedeat ou douane ſur les grains, & la ſortie, qui en étoit prohibée, fut rendue libre.

La guerre contre les Ruſſes fut réſolue en 1710 ; & le Roi de Suéde, dont la Porte avoit éludé les inſtances, fut traité dès ce moment avec plus d'égards & plus de magnificence. Le Czar entra d'abord en Moldavie par la connivence du Vaivode qui y commandoit ; les Turcs & les Tartares, de leur côté, s'étoient approchés de l'armée des Ruſſes, qui, après pluſieurs marches & quelques combats, ſe trouva entourée de toutes parts,

expoſée à manquer de vivres, & à l'alternative de ſe rendre ou de ſe faire jour les armes à la main. Dans cette poſition, la plus embarraſſante où le Czar Pierre ſe ſoit jamais trouvé, ce Prince fit faire des propoſitions de paix, que le Viſir crut être à ſa convenance & à celle de l'Empire; Charles XII marqua quelque dépit, & après des plaintes & des regrets ſuperflus, il reprit le premier Octobre 1714 la route de ſes Etats, que ſes ennemis avoient dévaſtés, ou que ce Prince avoit épuiſés par des projets de gloire & des triomphes, dont ils ne pouvoient jamais retirer aucun fruit. Dans cette conjoncture, le Czar dut le ſalut de ſon armée & la gloire de ſon Empire aux conſeils & à la réſolution d'une femme qu'il avoit épouſée, par amour ou par caprice; & le Viſir obtint l'approbation du Sultan, par l'entremiſe de ſon épouſe dont Achmet avoit été paſſionnément amoureux.

Après que Charles XII eut quitté la Turquie, Achmet III, aſſuré des diſpoſitions pacifiques de l'Allemagne & de la Ruſſie, ſe mit en devoir de reprendre la Morée ſur les Vénitiens. Les préparatifs maritimes, qu'on pouſſoit avec vigueur à Conſtantinople, ſans en laiſſer entrevoir les motifs, occuperent toutes les Puiſſances de l'Europe; & Malthe ſe mit en défenſe, tandis que Veniſe

étoit dans une entiere sécurité. La guerre fut enfin déclarée à cette République en 1715 ; Sultan Achmet mit en mer cent vaisseaux & soixante galeres, dont la moitié avoient été récemment construits. Il avoit rassemblé environ deux cens mille hommes, dont il forma trois armées, l'une pour agir contre les Vénitiens, une autre pour couvrir la Hongrie ; & la troisieme, en observation aux environs d'Andrinople, devoit servir à recruter celle des deux qui combattroit, ou pour accompagner le Sultan, si sa présence devenoit nécessaire. La République de Venise, qui s'étoit endormie dans une honteuse confiance, n'avoit pas assez de troupes pour résister à ces efforts ; Jérôme Delfino, Provéditeur de la Morée, n'ayant que huit mille hommes pour se défendre, distribua ces troupes dans les places qui devoient être exposées au premier feu ; ses forces navales consistoient en huit vaisseaux & onze galeres mal équipées, & il reçut en sus quatorze vaisseaux Vénitiens ou Génois, & six galeres de Malthe ; mais ces secours n'ayant pu empêcher le débarquement, le Visir & le Capitan Pacha s'emparerent dans un instant de Corinthe & de Naples de Romanie ; & toutes les villes de la Morée eurent bientôt subi le même sort. Les Turcs durent la rapidité de cette conquête à la

confiance du Sénat de Veniſe, à l'activité de Djanum-cogea, Grand-Amiral, & en partie à la haine des Chrétiens du rite grec, contre les Latins. Les Vénitiens, en perdant la Morée, réclamerent les ſecours de leurs alliés, garants, comme eux, du traité de Carlowitz, que les Ottomans venoient d'enfreindre. L'Empereur, de l'avis de ſon conſeil, fit notifier à la Porte par ſon Miniſtre, que ſi au 15 Mai prochain elle n'envoyoit pas un Ambaſſadeur pour accepter la médiation de ſon Maître, il ſe verroit forcé à lui déclarer la guerre. Le Divan, préparé à cette notification, avoit déja fait réparer Temeſwar; & le Grand-Seigneur donna des ordres pour raſſembler cent cinquante mille hommes à Andrinople. Il confia cette formidable armée à Coumourgy Aly Pacha, qui n'avoit aucune connoiſſance de l'art militaire; & il fit partir en même-tems le Capitan Pacha avec ſa flotte, pour tenter la conquête de l'iſle de Corfou.

Cette guerre fut déclarée avec trop de précipitation, pour qu'elle pût être également accueillie de tout le monde; les plus judicieux des Ulamas y voyoient une infraction au traité de Carlowitz, & une contravention à la foi publique; tandis que d'autres, plus indulgens, reſpectant la volonté du Souverain, déclarerent cette guerre légitime.

Coumourgy Aly Pacha marcha cependant à la tête de ſon armée, du côté du Danube; c'étoit le ſeul officier peut-être qui n'avoit aucune idée de la bataille de Zenta, & plein de préſomption, il brûloit d'ardeur de ſe meſurer avec le Prince Eugêne; ce Prince, alors un des plus grands Généraux de l'Europe, n'étoit pas dans le cas de craindre la ſupériorité des Ottomans, puiſqu'il avoit quatre-vingt mille hommes ſous ſes ordres. Les armées ſe trouvant aſſez près l'une de l'autre, ſur les bords de la Hongrie, il y eut un engagement entre les détachemens avancés, où les Allemans furent repouſſés. Le Prince Eugêne paſſa cependant le Danube à la vue de l'ennemi, & vint camper endeçà de Petterwaradin, derriere des retranchemens, qui n'avoient pas été détruits depuis la derniere guerre; le lendemain ce Prince, qui aimoit mieux préſenter la bataille que la recevoir, marcha aux ennemis, & les attaqua dans une poſition avantageuſe, où les Ottomans, qui ſe battent en déſordre, n'avoient pas la facilité de s'étendre. L'armée Ottomane fut bientôt miſe en confuſion; commandée par des Généraux ſans expérience, elle ne put oppoſer aux talens du Prince Eugêne qu'une valeur aveugle & impuiſſante; le Grand-Viſir, & preſque tous les Généraux, périrent dans cette action, & l'armée Ottomane,

n'ayant plus de chefs, abandonna le champ de bataille; cent cinquante drapeaux, cent ſoixante-quatre canons ou mortiers, une quantité de munitions & un butin immenſe, furent les trophées de cette victoire, qui fut remportée près de Carlowitz, & dans le camp même où, dix-ſept ans auparavant, les Turcs avoient conſenti à la trève de vingt ans, qu'ils venoient d'enfreindre.

Les Ottomans ſe rallierent cependant ſous les murs de Belgrade, où ils arriverent par pelotons, & leur armée étoit encore aſſez nombreuſe pour devoir rougir d'une fuite auſſi précipitée; il ne reſtoit que Lary Achmet, Pacha de Boſnie, à qui l'on pût en confier le commandement; ce Général, naturellement timide, refuſa cet honneur; mais il fut contraint de l'accepter, parce que les chefs des Janiſſaires vouloient être commandés par un général, & non par un ſubalterne. Le Prince Eugêne, voulant profiter de ſa victoire, alla mettre le ſiége devant Temeſwar; Lary Achmet Pacha, après avoir rétabli l'ordre dans ſon armée, marcha au ſecours de cette place, ſans oſer cependant ſe meſurer avec ce Général. Le ſiége de Temeſwar, qui fut très-meurtrier, dura deux mois & demi; & le Prince Eugêne, dont l'armée étoit incommodée par les pluies, étoit à la veille de le lever à la mi-octobre, lorſque la garniſon

demanda à capituler, & reçut les honneurs de la guerre. Après la prise de cette place, dont la conquête coûta huit mille hommes aux Allemans, la Valachie se soumit à Charles VI sans coup férir. D'autre part l'expédition contre Corfou ne réussit pas ; la nouvelle de la défaite des Turcs, sous Péter-Varadin, ayant découragé l'armée Ottomane, elle abandonna ce siége, & s'embarqua tout de suite : chez les peuples gouvernés par la loi du destin, le succès ou le découragement ont toujours un effet précipité, qui ne donne aucun accès à la réflexion.

La nouvelle de ces revers pénétra Achmet III de douleur & de crainte ; les Ulamas en profitèrent pour disposer le gouvernement à la paix ; mais comme une campagne aussi malheureuse ne pouvoit pas en favoriser les négociations, on se vit forcé de continuer la guerre. Atschi Aly Pacha, gouverneur de Belgrade, se mit en devoir de fortifier cette place, qui étoit devenue le boulevard de l'Empire ; comme les travaux considérables qu'il y fit ajouter, annonçoient de l'intelligence & des connoissances militaires, il fut élevé à la dignité de Grand-Visir, qu'il n'ambitionnoit pas, & qu'il n'osa refuser. Le Prince Eugène, dont l'armée avoit été renforcée par des troupes auxiliaires, avoit alors cent quarante mille hommes

ſous ſes ordres ; après avoir envoyé des détachemens pour couvrir Temeſwar & la Tranſilvanie, il alla à la mi-mai 1717, avec le reſte de ſon armée, mettre le ſiége devant Belgrade, qu'il comptoit de prendre, avant que les Turcs fuſſent arrivés à ſon ſecours. Atſchi Aly Pacha, qui étoit près de Niſſa, à la tête de cent cinquante mille hommes, fit quelque diligence, & vint aſſeoir ſon camp ſur les hauteurs des environs de Belgrade, où ſon armée, campée en amphithéâtre, formoit l'aſpect le plus redoutable. Le Prince Eugène, qui ne vouloit pas être forcé dans ſes lignes, marcha aux Ottomans, & leur offrit la bataille, malgré la ſupériorité du nombre & l'avantage de leur poſition ; ceux-ci, après huit heures de combat où ils perdirent treize mille hommes, abandonnerent le champ de bataille, cent trente-une pieces de canon, trente mortiers & leur camp tendu, qui contenoit un butin conſidérable ; la conſternation fut ſi générale parmi les Turcs, que dans leur fuite ils ſe répandirent dans des petites places, & le Grand-Viſir, qui avoit indiqué Niſſa pour le ralliement, eut peine à y raſſembler trente-mille hommes.

Des nouvelles auſſi affligeantes, déterminerent le Sultan à traiter de la paix, & à la conclure à quel prix que ce fût, en renvoyant à des tems

plus heureux, l'eſpérance de reprendre Belgrade & Temeſwar. Ibrahim Pacha, qui étoit Caïmacan, fut revêtu des ſceaux de l'Empire, & fut chargé par le Sultan de ménager avec le Prince Eugêne, la paix la plus favorable. Les plénipotentiaires furent enfin convoqués à Paſſarovitz, & après bien des diſcuſſions, la paix fut conclue en 1718; les Turcs conſerverent la Morée qu'ils avoient reconquiſe, ils perdirent Temeſwar & Belgrade, & firent fortifier les villes de Niſſa, Vidin, Nicopolis, & Sofie, qui devinrent par-là les barrieres de leur Empire. Ce traité, qui terminoit une guerre malheureuſe, fut un prétexte continuel de mécontentement pour les Ottomans; ils marquerent du mépris pour le regne d'Achmet III, & ils crioient tout haut contre le bedeat ou impôt qu'on avoit mis ſur la ſortie des grains. Un nouveau malheur augmenta enſuite le mécontentement public; le feu ayant pris à Conſtantinople, les ſoldats indiſpoſés, contre le gouvernement, y porterent des ſecours ſi lents, que le quart de la ville fut bientôt réduit en cendres; un nombre de malheureux s'aſſembla pluſieurs jours aux portes du Sérail, pour réclamer des ſecours; mais ces attroupemens, dont la miſere publique étoit le principal motif, ne produiſirent d'autre effet, que d'entretenir dans les eſprits une haine impuiſſante

contre le Sultan. Ce Prince, entierement adonné aux plaiſirs, & inſenſible aux calamités de ſon peuple, paſſoit ſon tems dans ſon Sérail avec ſes femmes, ou à jouir du ſpectacle ſtupide des tréſors qu'il avoit raſſemblés, & qu'il avoit fait ranger ſur des tablettes, dans des bouteilles de cryſtal pour aſſouvir plus facilement ſon avidité.

Le Viſir Ibrahim Pacha, homme de mérite, généreux, plein de bonnes intentions, & dont les Turcs ont long-tems reſpecté le ſouvenir, deſirant plaire au peuple, & diſſiper cet eſprit d'inquiétude dont il étoit agité, s'occupa au milieu de la paix, de toutes les réformes néceſſaires. Pour prévenir les abus qu'on éprouvoit dans l'adminiſtration de la juſtice, il fit punir exemplairement un nombre de faux témoins qu'on avoit induits en erreur, pour rendre témoignage ſur des faits dont ils n'avoient aucune connoiſſance; ce miniſtre en même tems porta ſes ſoins à procurer l'abondance dans la capitale, & pour éloigner les occaſions de murmures, il chercha à diſtraire le peuple par des amuſemens & des fêtes publiques, dont il régaloit le Sultan, qui étoit lui-même avide de plaiſirs. Sous prétexte d'encourager le commerce & la navigation, il fut envoyé en 1721 un ambaſſadeur à Louis XV, autant pour renouveller l'amitié avec la Cour de France,

que pour tâcher de ménager une treve avec Malthe, dont les armemens infeſtoient les côtes de Turquie. La Cour de Verſailles accorda des bons offices à la Porte Ottomane, & s'excuſa de ne pouvoir mieux faire, attendu que quoique la religion de Malthe ait pour protecteurs tous les Princes de la communion romaine, elle n'en reconnoiſſoit aucun pour maître. Cet Ambaſſadeur, à ſon retour de France, amuſa la curioſité du Sultan, par des plans de maiſons de plaiſance, de pavillons, & de jardins qu'on exécuta imparfaitement dans le vallon de Séliabat, & qui furent détruits par les rebelles, à la dépoſition de ce Prince. Il amena quelques imprimeurs, qui n'eurent à Conſtantinople que de lents ſuccès, ayant été contraints de ſe dérober à la fureur de ſept à huit mille copiſtes, qui n'ont pas d'autre profeſſion pour vivre, & qui ſont ſoutenus par les gens de loi, & plus protégés encore par l'ignorance & la prévention.

Il y avoit déja quatre ans que les Ottomans jouiſſoient de la paix, lorſque les troubles de la Perſe exciterent la cupidité des Ruſſes & la leur; Ces troubles furent occaſionnés par la négligence de Cha-huſſein, qui, après avoir hérité du trône & de la molleſſe de ſes prédéceſſeurs, abandonna entierement les rênes du gouvernement aux fa-

voris qui avoient ſurpris ſa confiance. Cet Empire fut bientôt en armes; ſes meilleures Provinces tomberent au pouvoir des Tartares; & la Perſe entiere, à la merci de quelques uſurpateurs, fut expoſée à la famine & à toutes les horreurs que la guerre entraîne après elle. Une inſulte faite du côté de la mer Caſpienne, à des ingénieurs que le Czar Pierre-le-Grand avoit envoyés, donna lieu à des explications qui n'eurent aucun fruit; le Czar ayant mis des troupes ſur pied, vint ſur les bords de la mer Caſpienne, châtier la rapacité de quelques hordes vagabondes, qui s'y entretiennent de brigandage; il ravagea quelques Provinces, y laiſſa des garniſons, & ajouta de nouveaux déſerts aux limites de ſon Empire. Les Ottomans, qui craignoient le voiſinage de Pierre-le-Grand & l'étendue de ſa puiſſance, du côté de l'Aſie, s'alarmerent de ſes ſuccès, que les Tartares avoient ſoin d'exagérer, pour entretenir l'animoſité entre les deux Cours. Le Viſir Ibrahim Pacha, qui aimoit le plaiſir & le repos, craignoit les événemens d'une guerre; & comme ſon maître avoit les mêmes goûts & la même crainte, il écrivit au Kan de Crimée pour lui preſcrire la plus grande circonſpection. Le Czar, d'autre part, deſirant répondre aux diſpoſitions pacifiques de la Porte, offrit d'accepter la médiation

tion de la France ſur les objets qui diviſoient les deux Cours; cette négociation fut expoſée à quelques lenteurs, mais ayant été repriſe avec ardeur & ſuccès, la paix entre la Ruſſie & la Porte fut rétablie en 1724.

Le Czar Pierre-le-Grand mourut en 1726; la Czarine ayant négligé de remplir les articles du traité conclu avec les Turcs, ceux-ci ſe prévalurent de cette inaction pour étendre leurs limites, & les deux Cours furent ſur le point de ſe brouiller. La Cour de France, de ſon côté, n'avoit plus les mêmes motifs pour employer ſes bons offices en faveur de celle de Ruſſie, qui venoit de contracter une alliance ſecrette avec l'Empereur; la Porte Ottomane cependant ayant eu quelqu'échec du côté de la Perſe, & craignant dans le même tems des troubles en Egypte, elle ſe détermina à renouveller la paix avec les Ruſſes.

La Perſe, en 1728, fut expoſée à de nouvelles dévaſtations par Thamas-Kouli-kan; ouverte alors au premier venu, chaque uſurpateur s'en prétendit le ſouverain légitime. La Porte Ottomane, de qui cette puiſſance réclamoit quelques conquêtes, fut obligée de lui déclarer la guerre pour ne pas exciter le murmure des Janiſſaires, qui commençoit déja à ſe manifeſter. Ibrahim

Pacha, jaloux de conſervet la faveur de ſon maître, auroit d'autant plus volontiers renoncé à ces conquêtes, que le Sultan lui même y tenoit peu, & qu'il avoit dit clairement qu'il ne permettroit pas qu'on tirât rien de ſes tréſors pour la continuation de cette guerre. Dans cette poſition embattaſſante, Ibrahim ſe vit forcé malgré lui à recourir à un expédient, dont il prévoyoit le danger, ce fut de mettre encore un nouvel impôt d'un bedeat ou tedevance ſur les marchandiſes & dentées qu'on vendoit en détail; cet impôt qu'on payoit en argent étoit arbitraire, parce que les exacteurs ne connoiſſoient pas eux-mêmes les variations des prix & les qualités des marchandiſes, ce qui occaſionna bien des plaintes, des dénis de juſtice, & donna de l'humeur au peuple; pour le diſtraire, comme on le pratique en pareil cas, par des diſpoſitions militaires, Sultan Achmet ſe rendit avec une grande pompe à Scutar, ſur les bords de l'Aſie, avant que toute l'armée y fût raſſemblée; là il diſpoſa des principales charges de l'Empire & de celles qui, pendant ſon abſence, devoient avoir le gouvernement de la Capitale; mais ce Prince, plus avide de plaiſirs que de gloire, ne tint qu'un inſtant à ce changement dans ſa façon de vivre; &, ſous prétexte que ſa préſence devenoit inutile à l'armée,

puiſqu'elle n'étoit pas raſſemblée encore, il quitta ce triſte appareil de guerre pour rentrer dans ſon Sérail retrouver ſes femmes, ſes monceaux d'or, ſes roſſignols, ſes glaces, ſes tulipes, & ſes plaiſirs; & tous ſes officiers, à ſon exemple, allerent ſe délaſſer à leur maiſon de plaiſance.

On apprit à Conſtantinople, dans cet intervalle, que la ville de Tauris, que les Perſans réclamoient, avoit été enlevée de force; cependant on percevoit avec ſévérité dans la capitale le bedeat qu'on y avoit impoſé, pour fournir aux fonds néceſſaires à la conſervation de cette place; & comme les Janiſſaires, qui étoient reſtés à Conſtantinople en attendant que l'armée fût raſſemblée, étoient tous marchands de fruits & de denrées, ils murmuroient d'autant plus ſur cet impôt, que la reddition de Tauris, dans le moment, le rendoit ſuperflu; d'autre part il n'y avoit dans la capitale aucune perſonne de marque pour contenir le peuple; chaque miniſtre, à l'exemple du maître, avoit oublié les ſoins de l'adminiſtration pour courir après ſes plaiſirs. Au milieu de cet abandon, les cris obſcurs de la populace produiſirent une des plus grandes révolutions qui ait jamais agité cet Empire; trois hommes du peuple, ſoldats, l'un marchand de vieux habits, appellé *Patrona Calil*, l'autre *Muſtou*,

marchand de fruits, & le troiſieme *Aly*, qui vendoit du café dans les rues, furent les inſtrumens dont la Providence ſe ſervit pour enlever la couronne à Sultan Achmet; ces trois hommes profiterent du moment de fermentation que répandoit dans les eſprits la perception du bedeat & la perte de Tauris, pour ſe déchaîner hautement contre le Viſir & contre les Miniſtres; ils s'en entretenoient avec tous ceux qui venoient acheter du fruit & du café; ils le donnoient même généreuſement à ceux qui applaudiſſoient ou enchériſſoient ſur leurs diſcours ſéditieux. Quand tous les eſprits furent échauffés, on forma trois drapeaux des haillons que vendoit *Patrona-Calil*; & ces trois vils chefs de la conſpiration parcoururent les rues de la ville pour raſſembler des factieux à At-meidan, où les rebelles eurent bientôt formé un corps; ils établirent une police pour prévenir tout déſordre, & diſtribuerent des armes à tous les conjurés, dont le nombre augmentoit à chaque inſtant. Le Kiaya du Viſir & le Janiſſaire Aga, s'étant préſentés pour appaiſer les rébelles, ils furent contraints de prendre la fuite pour ſe dérober à leur férocité. Le Sultan, qui jouiſſoit des plaiſirs & du repos dans un de ſes palais d'Aſie, n'ayant été averti que tard des troubles dont la capitale étoit agitée, il fut

décidé qu'il se rendroit tout de suite au Sérail, où il arriva à minuit; les grands s'y étant rendus sur l'avis de son retour, on tint conseil sur le parti qu'il falloit prendre, & on convint d'attendre le jour pour pouvoir agir plus efficacement. Dès la pointe du jour, le Sultan envoya aux rébelles un officier des Bostangis, avec ordre de se retirer à l'instant; les chefs ayant répondu qu'ils ne quitteroient les armes qu'après qu'on leur auroit rendu justice, le conseil se détermina à faire déployer l'étendard de Mahomet, à faire proclamer l'ordre de s'y rallier, & la promesse d'un prix à ceux qui s'y rendroient. Padrona Calil, de son côté, envoya des détachemens pour empêcher les Musulmans de se diviser, & personne ne se rendit à l'ordre du Souverain, parce que tout le monde avoit à se plaindre de la négligence dans l'administration, & des abus qui s'étoient introduits dans le gouvernement. On voulut rassembler & armer alors les Bostangis & tous les gardes de l'intérieur; mais la plupart s'étoient évadés pour veiller à leur propre sûreté; & ils étoient d'ailleurs si peu faits à l'usage des armes, qu'on vit que cela n'aboutiroit à rien. L'Intendant de l'Amirauté se présenta seul à la tête de quatre cents soldats de marine, mais à la premiere décharge, le détachement de *Patrona*

en mit trente par terre, & tout le reſte vint ſe ranger ſous ſes drapeaux. Le Sultan ayant envoyé une ſeconde fois aux ſéditieux, pour ſavoir quel étoit le motif de leur attroupement, les trois chefs répondirent, qu'ils exigeoient qu'on leur livrât vivans le Mufti, le Grand-Viſir, le Kiaya, le Caïmacan, & le Reys-Effendy, & qu'ils ne quitteroient les armes qu'après les avoir trempées dans le ſang de ces miniſtres. Comme la réponſe du Grand-Seigneur tardoit, Padrona Calil envoya piller la maiſon de ces cinq proſcrits, & fit dépoſer, avec les formalités juridiques, l'argent qu'on avoit enlevé, & celui de la vente des meubles, entre les mains du Defterdar que l'armée avoit inſtallé; la plupart des maiſons qui avoient des relations intimes avec ces favoris, furent pillées auſſi; mais les Rayas, & ſur-tout les étrangers, furent autant reſpectés qu'ils pouvoient l'être dans un déſordre auſſi général, par les ſoins & la prévoyance des chefs de la ſédition, qui établirent des gardes pour veiller à la ſûreté publique. Les rébelles ayant enſuite bloqué le Sérail, le Sultan effrayé, prit le parti de faire étrangler les miniſtres que les ſéditieux lui avoient demandés, & après avoir envoyé leur cadavre, il leur ordonna de ſe ſéparer; mais la conjuration alors avoit pris trop d'aſcendant pour ſe contenter de

ces victimes ; enorgueillis par ce ſacrifice, les rébelles voterent pour la dépoſition de Sultan Achmet, qui, par ſon avarice, & ſon inſouciance, s'étoit rendu indigne du trône, & déclarerent qu'ils vouloient Sultan Mahmoud pour ſouverain. Sultan Achmet, informé des diſpoſitions des conjurés, aſſembla un divan le 30 Septembre 1730, & cédant au decret du deſtin, au tems, & aux circonſtances, il alla retirer Sultan Mahmoud de ſon appartement & s'y logea lui-même.

Cette révolution n'auroit pas eu un ſuccès auſſi rapide, ſi elle n'eut été conduite que par les trois chefs, qui n'avoient par eux-mêmes aucune conſidération ; mais comme les grands nourriſſoient dans leur cœur un mécontentement ſecret, ils donnerent ſous-main, à cette révolte, toute la conſiſtance dont elle étoit ſuſceptible. Quoiqu'on ne pût reprocher à Achmet III, de vice dominant, que quelque penchant à l'avarice, on eſt forcé de convenir que le goût qu'il avoit pour la diſſipation, & pour le plaiſir, ayant influé ſur les perſonnes en place, il en étoit réſulté un relâchement odieux dans l'adminiſtration de l'Etat. Le Viſir Ibrahim Pacha, homme de bien, mais jaloux de gouverner l'Empire, prévenoit les deſirs du Sultan par des fêtes brillantes, auxquelles le peuple couroit avec avidité, & dont la capi-

tale a long-tems conſervé le ſouvenir. Achmet III étoit amateur de fleurs, & les grands, empreſſés de lui plaire, s'efforçoient à vaincre les obſtacles des ſaiſons, pour lui offrir en tout tems la primeur des fleurs les plus recherchées, dans des bouteilles de cryſtal de toutes les couleurs; ce Prince en faiſoit orner ſes jardins, couverts de tentes, éclairés de lampions, & bordés de glaces, qui multiplioient à l'infini ces ingénieuſes décorations, pour donner la nuit des fêtes à ſes femmes ou à ſa cour; c'étoit à ces amuſemens puériles, à des concerts de ſerins & de roſſignols en cage, qu'Achmet III ſembloit avoir conſacré les devoirs du trône, & le gouvernement d'un vaſte Empire.

C'eſt ſous l'Empire de Sultan Achmet, & en 1727, qu'on établit pour la premiere fois une imprimerie à Conſtantinople; de l'approbation du Mufti, & de l'avis des principaux de la loi, il fut permis d'imprimer tous les livres qui traitent de philoſophie, d'hiſtoire moderne, aſtronomie & autres ſciences, à l'exception de tous livres canoniques, concernant la religion; cette imprimerie a été inſenſiblement négligée ſous Sultan Mahmoud V, Oſman III & Muſtapha III, & n'a été rétablie que ſous Abdul-Hamid, en 1784 (1)

(1) *Voyez* le Code Religieux, par M. M.... d'Ohſſon.

MAHMOUD V.

Vingt-quatrieme Empereur.

MAHMOUD V, (1) fils de Muſtapha II, fut à peine proclamé à l'Empire, qu'il fut curieux de voir celui qui avoit hâté ſon élévation. *Patrona Calil*, qui conſervoit la plus grande influence ſur le peuple, ſe préſenta à ſon maître en ſimple habit de Janiſſaire, & dans le coſtume où il étoit quand il vendoit de vieux habits. Cet homme, qui, du ſein de la baſſeſſe avoit oſé porter ſes mains ſur le trône, annonçoit une ame fiere, & Mahmoud V le vit avec autant d'étonnement que de reconnoiſſance. Lui ayant demandé qu'elle récompenſe il deſiroit : *Sublime Empereur*, lui dit fierement Calil, *j'ai obtenu ce que je ſouhaitois, en délivrant les Muſulmans des tyrans qui les opprimoient, & en plaçant Ta Hauteſſe ſur le trône de tes peres ; la ſeule marque que nous attendons de ta juſtice & de ta reconnoiſſance, c'eſt d'a-*

(1) En appellant cet Empereur Mahmoud V, on a ſuppoſé que ſon nom étoit ſynonyme avec celui de Mahomet, mais comme ce n'eſt pas le même nom on devroit l'appeller Mahmoud I.

bolir ces impôts, proſcrits par la Loi, ſous leſquels le Viſir Ibrahim a fait gémir l'Empire. Tu ſeras content, lui dit le Prince, & à l'inſtant il ordonna qu'on publiât l'abolition du nouvel impôt ſur les marchandiſes & denrées vendues en détail, ſans conſulter perſonne; c'eſt ainſi que, dans un Empire, qu'on peut appeller à certains égards, deſpotique, on voit des eſclaves ſecouer dans un inſtant le joug de l'oppreſſion, & exercer eux-mêmes le déſpotiſme à leur tour.

Les trois chefs de la conjuration n'étant point inſtruits, & ne ſachant pas même lire, ils ne pouvoient être employés dans aucune place d'adminiſtration; mais ils conſervèrent le plus grand crédit, & le caractere de Sultan Mahmoud, que le long ſéjour dans ſa priſon avoit rendu timide, les encouragea à en abuſer. Mahomet Pacha, à qui Sultan Achmet avoit confié les ſceaux de l'Empire, au moment où il deſcendoit du trône, fut confirmé dans ſa place, ainſi que le Commandant des Janiſſaires. Le Sultan, pour ſe ménager l'affection des peuples & des ſoldats, voyant le tréſor public conſidérablement groſſi par la confiſcation des biens des proſcrits, fit diſtribuer aux troupes le préſent d'uſage à l'avénement des Sultans, avec plus de généroſité que jamais. Patrona voulant enchérir ſur les diſpoſitions de ſon

maître, exigea que les soldats nouvellement enrôlés y participeroient aussi, ce qui ne s'étoit pas encore pratiqué; cette innovation donna lieu à de nouveaux désordres, parce que tous ceux qui vouloient avoir part à la gratification, en se faisant inscrire sur l'état des divers corps de milice où ils devoient être admis, s'approprioient une récompense qui n'appartenoit de droit qu'aux vétérans & à ceux qui l'avoient méritée par leurs services. Le Lieutenant des Janissaires, ayant cru devoir, faire observer à Patrona, que par cette déprédation on dissipoit, sans discernement, le trésor de l'Empire, ce chef des conjurés répondit avec tant d'insolence à cette représentation, que les nouveaux enrôlés tomberent sur cet officier & le mirent en piéces, & la distribution s'acheva avec le même désordre & la même profusion.

Cette violence, à laquelle il eut été dangereux de remédier trop promptement, ayant éclairé Sultan Mahmoud sur le danger qu'il y avoit de souffrir à côté du trône trois hommes qui lui laisseroient à peine l'ombre de l'autorité, il proposa à Patrona de prendre un gouvernement en Asie; mais celui-ci s'étant excusé sur sa profonde ignorance, le Commandant des Janissaires, qui étoit présent à cette conversation, proposa au

Sultan de donner cent mille ſequins à celui qui l'avoit mis ſur le trône, avec la liberté de ſe retirer où bon lui ſembleroit. *Je n'ai pas beſoin d'argent*, dit fierement Patrona, *toutes les bourſes de Conſtantinople ſont à mon ſervice ; quant à vous*, dit-il à l'Aga des Janiſſaires, *ne vous mêlez pas de ce qui me regarde, ſi vous ne voulez pas avoir le ſort de votre Lieutenant.* Le Commandant des Janiſſaires, effrayé de ce propos, ſe proſterna devant ce chef de ſéditieux ſans proférer un ſeul mot. Le Sultan, naturellement timide, fut encore plus intimidé par ce manque de reſpect, & ce conjuré, qui s'apperçut de la foibleſſe de ſon maître, n'en devint que plus audacieux. Cependant les troupes étoient en armes dans la capitale, contre l'uſage & la loi qui le proſcrit, & ne les quitterent que ſur l'ordre que le Sulran fit publier ; mais les principaux conjurés ne firent aucun cas de cet ordre, & les trois chefs ſe préſenterent, même au Divan, toujours armés, aſſis familierement & à leur aiſe à côté du Viſir, décidant avant lui & au gré de leur opinion, diſtribuant ou vendant les emplois, ſans que ce miniſtre oſât s'y oppoſer. *Patrona* eut l'audace d'élever un boucher grec à la principauté de Moldavie, & força le Viſir de lui en donner le brevet, à la place de Grégoire Giga, qui

fut dépoſé. *Mouſtou* s'arrogea la place de Lieutenant-Général des Janiſſaires ; *Patrona* vouloit l'élever à celle de Commandant, & réſerver pour lui celle d'Amiral, dès qu'il ſeroit parvenu à déplacer le Viſir pour en mettre un autre qui lui fut entierement dévoué.

L'audace de ces trois chefs croiſſoit de jour en jour, à meſure qu'on la diſſimuloit davantage ; le peuple, les grands, la milice, les rebelles eux-mêmes, fatigués de cette tyrannie, deſiroient de voir rétablir la tranquillité, & ſentoient combien le joug arbitraire des chefs de la conſpiration devenoit peſant & injuſte, & il n'y avoit qu'une voix pour anéantir ce triumvirat & remettre l'autorité à ſa place. Gianum-Cogea, Capitan Pacha, homme de courage, qui ſe trouvoit dans l'Archipel lors de la rébellion, étant revenu de ſa campagne, il fut l'ame & l'inſtrument de cette noble réſolution : & dans un conſeil ſecret, convoqué au Sérail, au retour de cet Amiral, on ſe concilia ſur les moyens de ſe débarraſſer de ces trois tyrans, au premier conſeil.

Le jour fixé pour cette réſolution, on eut ſoin d'écarter, ſans affectation, dans la premiere cour du palais, les conjurés qui étoient à la ſuite de leurs chefs. Le Viſir ouvrit l'aſſemblée, ainſi qu'on en étoit convenu, en diſtribuant aux rebel-

les & à leurs créatures, au nom du Sultan, des emplois qui devoient les éloigner de la capitale ; Patrona ayant insolemment contrarié ces dispositions suprêmes, Gianum Cogea, qui avoit un sabre sous sa peliſſe, courut sur lui en lui reprochant son audace, & le mit en piéces ; les Chiaoux de confiance, qu'on avoit distribués dans le Divan, tomberent de même sur les autres deux chefs, & sur deux gens de loi qui formoient leur conseil, & les poignarderent. Après qu'on se fut débarrassé de ces cinq conjurés, on convint de faire périr les trente gardes qui étoient à leur suite, & qui les attendoient à la premiere cour ; un officier vint leur annoncer avec dissimulation que leurs maîtres avoient reçu des péliſſes de la part du Sultan, & que ce Prince avoit ordonné de faire revêtir leur suite de caftans. On les fit entrer de cinq en cinq, sous prétexte du bon ordre, & à mesure qu'ils furent dans la seconde cour on les désarma & on les étrangla. Cette scene tragique ayant été publiée à l'instant par ordre du Sultan, la joie éclata dans la capitale, où l'on ne supportoit qu'avec impatience les désordres que la licence de ces trois hommes fomentoit. Après avoir fait périr les chefs de la rebellion, on fit étrangler ceux de leurs complices, accusés de violence & de rapines ;

& le Sultan accorda une amniſtie générale à ceux des rebelles, qui n'avoient pas commis d'autre crime.

Un changement dans le miniſtere, & quelqu'économie que les circonſtances exigeoient ſur la paye des Janiſſaires, indiſpoſerent un inſtant les eſprits, & rallumerent preſque le feu de la ſédition. Deux Princeſſes, filles de Sultan Achmet, dont l'une avoit épouſé le Viſir Ibrahim Pacha, deſirant venger la diſgrace d'un pere & le ſang d'un époux, firent diſtribuer des ſommes aux Janiſſaires pour intéreſſer leur turbulence & exciter de nouveaux troubles; mais les mécontens, en petit nombre, furent attaqués & entierement défaits à la place de l'hyppodrome; & les deux Sultanes, qui avoient ſecrettement protégé cette émeute, furent reléguées au vieux Sérail. Le gouvernement prit enſuite des meſures pour ramener l'abondance dans la capitale, & ayant prévenu par-là le mécontentement du peuple, tout parut rentrer dans l'ordre.

La Porte Ottomane, alors, étoit en guerre avec la Perſe; Scha-Thamas, qui en occupoit le trône, demandoit aux Ottomans, les armes à la main, les Provinces qu'ils lui avoient enlevées, &, au gré des circonſtances, étoit prêt à quitter ou à reprendre les armes. La diverſité des ſuccès

agitoit les eſprits à Conſtantinople, & les étincelles d'un feu qui n'étoit pas encore entiérement éteint, étoient prêtes à ſe rallumer ; la cherté des denrées, d'autre part, indiſpoſoit les peuples, & ſans les ſoins qu'on donnoit à ſurveiller la tranquillité de la capitale, on auroit encore vu éclater le feu de la rebellion. Le Viſir, qu'on accuſoit de concuſſion, & qui vouloit faire retomber cette accuſation ſur les officiers du Sérail, dont il vouloit ſe défaire, fut dépoſé, & Topal Otman Pacha, nommé à ſa place. Ce Viſir gouverna avec ſageſſe ; il propoſa de terminer la guerre de Perſe ; il rétablit l'ordre dans les finances ; & pour prévenir les clameurs du peuple, que la cherté des denrées avoit excitées, il fit acheter du bled qu'il fit vendre à perte.

La généroſité qu'exerça un François envers Topal Oſman Pacha, qui étoit encore jeune, & la reconnoiſſance que ce Viſir en conſerva juſqu'à ſa mort, intéreſſent de trop près les ames généreuſes pour devoir la paſſer ſous ſilence, d'autant plus que l'abbé Millot dans ſon Hiſtoire Ottomane en a défiguré toutes les circonſtances. Cette anecdote eſt fidelement racontée dans le Mercure de France, du mois de janvier 1734. Oſman dans ſa jeuneſſe fut élevé dans le Sérail des Ichoglans, où il ſe diſtingua par ſon amabilité, ſa douceur

&

& ſon application aux études, & à tous les exercices qui ſont de l'éducation des Ottomans ; ayant enſuite été page dans le Palais du Sultan, ſon intelligence hâta ſon avancement, & en 1699 il fut expédié au Caire pour y porter un décret impérial. Pour ne pas tomber au pouvoir des Arabes, qui, dans ce moment, infeſtoient le ſud de l'Aſie, Oſman s'embarqua à Seyde, ſur une ſaïque, qui, dans ſa route fut attaquée, par un Corſaire mayorquin, & qui après un long combat fut forcée de ſe rendre ; Oſman, dans cette rencontre, ſe diſtingua par ſon courage, il reçut pluſieurs bleſſures, & c'eſt d'un coup de fuſil qu'il reçut à la cuiſſe, dont il reſta boiteux, qu'il a conſervé le ſurnom de *Topal*. La ſaïque ayant été conduite à Malthe par le Corſaire mayorquin, le ſieur Vincent, Arniaud Marſeillois, établi à Malthe, & capitaine de port, ſe tranſporta à bord du navire, & vit avec intérêt ce jeune Turc qui avoit été bleſſé. *Tu devrois me racheter*, lui dit le jeune Oſman avec confiance, *tu ferois une bonne affaire*. Arniaud diſpoſé à obliger ce jeune Turc, qui étoit d'une figure intéreſſante, demanda au Corſaire le prix de ſa rançon, dont celui-ci exigeoit douze mille livres. *Je t'aurois ſervi avec plaiſir*, dit Arniaud au jeune eſclave, *mais je ne te connois pas, & je ne ſuis pas en état d'haſar-*

der une ſi forte ſomme. Tu as raiſon, dit Oſman ; *je ſuis dans les fers, & je fais ce que je puis pour m'en tirer ; je n'ai malheureuſement d'autre ſûreté à te donner que ma parole, & tu n'as aucune raiſon pour y ajouter foi ; cependant ſi tu veux en courir les riſques, tu ne t'en repentiras pas.* Cette confiance ranima la généroſité d'Arniaud ; étant enfin convenu de ſix cens ſéquins avec le Corſaire, il envoya le jeune Turc à bord d'un navire françois qu'il avoit dans le port, avec un chirurgien pour avoir ſoin de lui. Oſman juſques-là, n'ayant fait que changer de maître, pria ſon libérateur d'écrire à Conſtantinople pour être payé de ſa rançon, à moins qu'il n'aimât mieux le laiſſer aller ſur ſa parole pour achever ſa commiſſion. Arniaud, naturellement généreux, ne voulut pas l'être à demi ; il fit armer ſon navire, & le laiſſa à la diſpoſition du jeune Oſman, qui ſe rendit au Caire, & exécuta la commiſſion dont il étoit chargé ; de-là il envoya mille ſéquins à ſon libérateur, & récompenſa généreuſement le capitaine. Etant reparti tout de ſuite du Caire pour retourner à Conſtantinople, il y apporta lui-même la nouvelle du combat qu'il avoit eſſuyé, des bleſſures qu'il avoit reçues, de ſon eſclavage, & de ſon rachat. Oſman pourſuivit avec ſuccès ſa carriere dans les emplois ; il conſerva toujours

une correſpondance avec Arniaud, & étendit ſur tous les François, quand il en eut occaſion, les ſentimens de ſa reconnoiſſance. Ayant été employé en 1715 à la guerre de Morée, il s'y diſtingua par de ſi belles actions, que les Généraux en étoient jaloux, & il fut même obligé de ſe dérober quelque tems à la jalouſie & à la haine d'un Viſir. Après ces inſtans d'adverſité, il fut fait Pacha & Généraliſſime de la Morée en 1722; il fit appeller alors auprès de lui, le fils de ſon libérateur, & applanit tous les moyens qui pouvoient favoriſer ſa fortune. Topal Oſman Pacha, fut nommé enſuite Beglierbey de Romélie, & reçut à Niſſa la viſite du ſieur Arniaud, qui lui augura qu'il iroit le voir encore à Conſtantinople quand il ſeroit Viſir. Ce Pacha fut élevé en effet à cette éminente place en Septembre 1731, & il en fit informer le ſieur Arniaud, qui fut rendu à Conſtantinople dans le courant de Janvier de l'année d'après, avec un hommage d'orangers, de fruits & de fleurs, & ſur-tout de douze eſclaves turcs, qu'il préſenta à ſon ancien eſclave devenu miniſtre d'un grand Empire. Topal Oſman Pacha ſe leva, contre l'uſage des Viſirs, pour recevoir ſon libérateur, qu'il préſenta à tous les grands de ſa Cour; *ce généreux François*, leur dit-il, *a été mon maître, il a haſardé une ſomme ſans me connoître,*

pour me tirer des fers ; accablé de bleſſures, il m'a ſoigné comme ſon enfant ; il m'a confié un vaiſſeau pour me conduire où je voudrois, & m'a laiſſé aller ſur ma parole ; je lui dois ma liberté, ma vie, & ma fortune, & nous lui devons tous la liberté de douze de nos freres qu'il amène avec lui. Eſt-il de Muſulman capable de tant de généroſité? Le ſieur Arniaud fut accueilli de la famille du Viſir avec toutes les démonſtrations d'affection & de reconnoiſſance ; & ce Miniſtre, après l'avoir obligé de recevoir une rançon généreuſe pour les eſclaves qu'il avoit amenés, lui accorda la liberté de faire recevoir au golfe de Salonique, deux chargemens de bled ſans payer de bedeat. J'ai cru qu'on me pardonneroit d'avoir ſuſpendu un inſtant cette ſuite de troubles, de dévaſtations, & de miſeres humaines, pour rappeller cet exemple de généroſité & de grandeur d'ame qui mérite d'être conſervé dans l'Hiſtoire des hommes.

Sultan Mahmoud, dont le régne ne commença qu'après la deſtruction des rebelles, étoit un Prince doux & modéré, il ſe livroit facilement aux impreſſions des perſonnes qui avoient ſur lui quelqu'aſcendant ; gouverné par les inſinuations de la Sultane Valide (ſa mere) & du Kiſlar Aga, qui n'étoient pas portés pour Topal Oſman Pacha, ce Viſir fut dépoſé le 12 mars 1732, &

fut fait Général de l'armée qui étoit en Asie, où il eut occasion de se signaler. Après avoir battu deux fois l'armée de Thamas Kou-likan, il reçut les pleins pouvoirs du Sultan, pour faire la paix avec la Perse.

Ce fut par l'intervention de ce Ministre, que le Sultan adopta le plan proposé par Achmet Pacha, (Comte de Bonneval) d'exercer les troupes aux évolutions militaires, que l'Europe a adoptées. Ces exercices furent dans les premiers instans un motif d'amusement & de curiosité pour la capitale; mais insensiblement le peuple manifesta son aversion pour ces usages étrangers, & pour assoupir les murmures, on renonça à cette nouveauté; elle hâta même la déposition de Topal Osman Pacha, à qui le peuple fit un crime de sa tolérance & de son attachement aux usages des Européens.

Dans le tems où la Porte Ottomane étoit en guerre avec la Perse; la Cour de Russie profita habilement des hostilités qu'il y avoit entre ces deux Empires, pour étendre des deux côtés les limites de ses Etats; cette Cour, secrettement occupée de rétablir un jour l'Empire d'Orient, employa sa politique à entretenir ces divisions, dont la Porte auroit été la principale victime. Pour gêner les opérations des Turcs, la Russie mit une armée sur pied, & s'opposa au passage des

Tartares en Perſe, ſous prétexte des ravages qu'ils faiſoient ſur ſes terres. Dans ces mêmes circonſtances le Roi de Pologne étant mort, l'Empereur Charles VI avoit envoyé des troupes en Pologne pour protéger l'élection de l'Electeur de Saxe, au préjudice de Staniſlas Leſczinsky, que la France appuyoit de ſon crédit, & que les Polonois appelloient pour la ſeconde fois. Ces diſpoſitions, & la guerre contre les Perſes plus allumée que jamais, par l'uſurpation de Thamas-Koulikan, faiſoient craindre aux Ottomans, de ſe trouver compromis en Europe & en Aſie; & cette poſition alarmoit d'autant plus Sultan Mahmoud, qu'il étoit naturellement porté à la paix & à la modération. Les diſcuſſions pour l'élection d'un Roi de Pologne, furent cependant heureuſement terminées par la renonciation de Staniſlas; & la Porte ayant conſenti dans le même tems à reſtituer les conquêtes qu'elle avoit faites ſur la Perſe, la paix fut renouvellée avec cet Empire en 1736, pour s'occuper d'autres événemens.

La Ruſſie, qui s'étoit miſe en état de ſuivre les projets qu'elle avoit formés, déclara la guerre aux Turcs dans la même année; & les ravages que les Tartares avoient faits ſur les frontieres de ſes Etats, furent le motif de cette déclaration. Le Grand-Viſir reçut le manifeſte de cette Cour, &

apprit dans le même tems le ſiége d'Azof, dont les Ruſſes s'emparerent après ſix mois de ſiége; ce Miniſtre entra en explicarions avec la Ruſſie ſur les imputations qu'elle avoit miſes à la charge des Otromans; & comme les hoſtilités qu'elle avoit faites, avoient précédé la déclaration de guerre, il donna ſes ordres pour uſer de repréſailles, ſans renoncer à l'eſpoir d'un accommodement; le Miniſtre de Ruſſie à Conſtantinople ne fut point arrêté, & il fut renvoyé ſur les bords du Niéſter, eſcorté par un détachement de Janiſſaires. Les hoſtilités cependant continuerent de part & d'autre; les Ruſſes firent beaucoup de ravages en Crimée, mais ils perdirent la moitié de leur armée par les fatigues, les maladies, & le défaut de ſubſiſtances. Dans le cours de cette campagne, l'Empereur Charles VI, qui, par un traité fait avec la Ruſſie, s'étoit engagé à un ſecours de trente mille hommes, ſe mit en devoir de remplir ſes engagemens; mais, voulant avoir un prétexte légitime pour ſe déclarer, & agir même offenſivement, il offrit à la Porte ſa médiation, & l'Angleterre & la Hollande firent offrir la leur dans le même tems. La Porte accepta cette médiation, & les conférences qu'on avoit commencées dans une ville de Pologne en 1737, furent d'abord interrompues par la nouvelle de la

priſe d'Okſakow & de Kilbournou, par les Ruſſes, & par l'entrée des Autrichiens en Valachie & en Moldavie. L'armée Ottomane, d'une part, reſtoit dans l'inaction pour ne pas interrompre les négociations, tandis que les Ruſſes, de l'autre, ſe prévaloient avec ſuccès des fauſſes eſpérances qu'elle en concevoit. Cet abus de confiance ayant excité la clameur du peuple à Conſtantinople, le Viſir fut dépoſé, & Yeghen Pacha, reçut les ſceaux de l'Empire, & alla prendre le commandement de l'armée. Ce Général reprit la Valachie, après avoir battu les Autrichiens, qui n'avoient plus un Prince Eugène à leur tête; ils les battit une ſeconde fois ſur les confins de la Servie, & reprit Niſſa, que les Allemans ne furent pas en état de ſecourir. Les Ruſſes, de leur côté, n'eurent pas de nouveaux ſuccès; ils eurent même de la peine à ſe défendre contre les Tartares; & les Ottomans, dont ces premiers avantages avoient ranimé le courage, devintent plus difficiles ſur les conditions de la paix.

Yeghen Pacha de retour à Conſtantinople, y fut reçu avec des tranſports de joie; ſes victoires commençoient à effacer le ſouvenir des revers que les Ottomans avoient éprouvés, lorſque les Allemans étoient commandés par le Prince Eugène; & on étoit déjà réſolu à Conſtantinople,

de ne quitter les armes qu'après avoir repris Belgrade, Bude & Temeſwar. On négocia encore, mais lentement, & ſans ſuccès, pendant la campagne de 1737, par la médiation de l'Angleterre & de la Hollande; la Perſe offrit auſſi ſon entremiſe; mais cet Empire, en proie aux révolutions, ne pouvoit donner aucun poids à ſon intervention.

La campagne ayant recommencé au printems de 1738, les corps avancés des Ottomans furent d'abord battus, mais l'armée du Viſir s'étant approchée, les Impériaux furent repouſſés ſur Méhédia, qui fut priſe en peu de jours; & tandis que Yeghen Pacha s'emparoit d'Orſowa, un autre détachement enleva Semendria & Yenicale; d'autre part le Capitan Pacha, dans la mer Noire, avoit enfermé l'Amiral Ruſſe dans un coin du détroit de Zabach, où les Ruſſes avoient été contraints d'abandonner leur flotille, après y avoir mis le feu; &, harcelés par les Tartares, ils avoient paſſé le Boriſthene en déſordre. Yeghen Pacha, enflé de ces ſuccès, eût voulu les couronner par le ſiége de Belgrade, mais la ſaiſon étoit trop avancée; il ſe détermina à aller au ſecours de Niſſa, que les Allemans ſembloient vouloir attaquer; & ceux-ci profitetent de ce mouvement pour ſe replier ſur Belgrade, où ils prirent leur quar-

tier d'hiver. Après avoir terminé la campagne, Yeghen Pacha retourna à Conſtantinople, où Sultan Mahmoud, qui aimoit le faſte & la repréſentation, lui fit faire une entrée triomphante; pour en impoſer au peuple, toujours avide de ſpectacles, & amuſer ſon otgueil par un appareil ſomptueux, le Grand-Seigneur aſſiſta lui-même à ce triomphe, & marcha au-devant du Viſir qui dépoſa aux pieds de ſon maître l'étendard de Mahomet, & les clefs de quatre villes qu'il avoit conquiſes dans cette campagne.

Le Viſir, fier des victoires qu'il avoit remportées ſur les Allemans, & comptant de moiſſonner de nouveaux lauriers, éloignoit la trève autant qu'il le pouvoit, tandis que la Valide & le Kiſlar-Aga, qui avoient la principale influence ſur l'eſprit du Sultan, & qui craignoient l'aſcendant que prenoit le Viſir, inclinoient pour la paix; ils firent tant que Yeghen Pacha fut dépoſé, & les ſceaux de l'Empire furent confiés à Ayvas Mehemet Pacha; les Puiſſances belligérentes, dans le même tems, ayant accepté la médiation de la France, on ſe flatta que les négociations de la paix pourroient avoir plus de ſuccès.

Quoique le nouveau Viſir eut des vues plus pacifiques que ſon prédéceſſeur, il ſentit comme

lui qu'on ne pouvoit faire une paix honorable & ſolide qu'à la tête d'une armée victorieuſe ; il ſe rendit en conſéquence à Vidin pour y faire les préparatifs de la campagne, & fit prévenir M. de Ville-Neuve, Ambaſſadeur de France & médiateur de la paix, qu'il le joindroit lentement à l'armée. Les premieres opérations de cette campagne ſe paſſerent à pénétrer les diſpoſitions des Cours, & à formet un plan de pacification ; cependant les armées étoient en obſervation, pour profiter réciproquement des événemens qui pouvoient rendre la paix plus ou moins favorable. Les Impériaux menaçoient Corchim, tandis que le Grand-Viſir étoit occupé du ſoin d'attaquer leur armée retranchée près de Kroska, qui n'alloit pas à trente mille hommes ; les Ottomans parvinrent enfin à forcer les retranchemens des Allemans, & après les avoir battus ils les forcerent de ſe retirer ſous les murs de Belgrade : les Ottomans, victorieux, les ayant ſuivis, les Impériaux, pour éviter une ſeconde bataille, ſe déterminerent de repaſſer la Save. A peine l'armée Ottomane fut-elle ſous les murs de Belgrade, que les Janiſſaires commencerent à ouvrir la tranchée ; le Viſir ayant fait ſommer cette place de ſe rendre, le général Vallis, commandant de l'armée, qui s'y étoit enfermé, répondit par des

diſpoſitions de paix ; & l'Ambaſſadeur de France, qu'on ſavoit arrivé à Sophie, fut invité par le Viſir de ſe rendre à ſon camp. On commença les négociations de la paix en Août 1719 ; elle fut expoſée à bien des diſcuſſions, d'autant plus que les Turcs étoient réſolus de ne mettre bas les armes, qu'autant que la place de Belgrade, avec ſes fortifications, leur ſeroit rendue, & les Allemans s'obſtinoient à ne la rendre, s'il le falloit abſolument, qu'après en avoir détruit toutes les fortifications ; enfin, après bien des débats, les Plénipotentiaires allemans voyant que la reddition de Belgtade pouvoit ſeule être le ſceau de la paix, conſentirent à la remettre dans le même état où elle fut priſe ſur les Turcs en 1717, & la paix fut conclue ſur cette baſe en Septembre 1739.

Après que la paix entre l'Empereur & la Porte Ottomane fut ſignée, on reprit les négociations pour la rétablir avec les Ruſſes ; elle n'eſſuya que de légeres diſcuſſions, & elle fut conclue à la ſatisfaction des parties.

Sultan Mahmoud ne prenoit d'autre part à ces événemens, que celle qu'exigeoit le cérémonial de la Cour, qu'il ſe plaiſoit à étaler avec la plus grande pompe. Ce Prince ſe repoſoit ſur ſes Miniſtres des ſoins du gouvernement, & s'en remet-

toit à ſa mere & au Kiſlar-Aga, homme d'un mérite conſommé, ſur le choix des Viſirs qui devoient mériter ſa confiance. La Sultane Valide & le Kiſlar-Aga, jaloux de leur influence, n'approuvoient pas qu'un Viſir reſtât long-tems en place, dans la crainte de lui voir prendre trop d'aſcendant; à peine Ayvas Pacha eut-il conſommé l'ouvrage de la paix, qu'on lui retira les ſceaux pour les confier à Achmet Pacha.

La paix avec la Ruſſie & les Allemans rendit la tranquillité à l'Empire Ottoman pour pluſieurs années; & l'habitude du repos lui prépara les humiliations qui viennent d'armer ſon reſſentiment. Après la paix de Belgrade, Sultan Mahmoud ne fut occupé que d'amuſemens & de plaiſirs; du ſoin d'acquérir des richeſſes pour augmenter ſon tréſor, & de faire veiller à la police & à la ſûreté de la Capitale, où l'on voyoit éclater de tems en tems des étincelles de mécontentement; le peuple, ſans ſe plaindre de l'adminiſtration, étoit affecté de voir que Sultan Mahmoud ne donnoit pas des héritiers au trône; & comme les enfans de Sultan Achmet avançoient en âge, on craignoit de voir ce vaſte Empire livré à la diviſion, ou à l'ambition de quelques uſurpateurs. Le vieux Kiſlar-Aga, Miniſtre prudent, qui ſervoit du tems de Sultan Muſtapha, pere de Sul-

tan Mahmoud, & qui avoit eu le tems de connoître les affaires, & de réfléchir ſur les événemens, fut, tant qu'il vécut, le conſeil ſecret de ce Souverain; par la prévoyance & le diſcernement de ce Miniſtre de l'intérieur, l'adminiſtration de la police fut exercée dans la capitale avec la plus ſurveillante attention; on ne fut jamais plus agité par la crainte des rebellions, & on ne ſe donna jamais plus de ſoins pour les prévenir; tous les mutins, tous les gens ſans aveu que le crime & l'inconduite avoient expatriés des provinces, pour venir vivre ignorés dans cette vaſte capitale, en furent pluſieurs fois chaſſés, & quelquefois noyés en pleine mer, pour peu qu'on ſuſpectât leurs mauvaiſes intentions; tout ce qu'il avoit de ſoldats de Marine & de Janiſſaires, inquiets & turbulens, diſparut inſenſiblement ſans bruit & ſans formalités; deſorte que dans les ſix premieres années de la paix, on ſacrifia au repos du Sultan, & à la ſûreté publique, autant de monde peut-être qu'il en auroit péri dans quelques années de guerre.

Après la mort du vieux Kiſlar-Aga, les choſes changerent entierement de face, ſon ſucceſſeur n'avoit ni aſſez de connoiſſances, ni aſſez d'expérience, pour oſer ſe charger du poids de l'Empire; & après avoir perdu un conſeiller judicieux &

prévoyant, Sultan Mahmoud ne vit auprès de lui qu'un eſclave, un lâche adulateur; jeune & très-beau pour un homme de cette eſpece, il acquit de la conſidération dans le Sérail, & il entretint adroitement ſon maître dans le goût qu'il avoit pour le luxe & la magnificence. Sultan Mahmoud commença alors à décorer ſes Palais, & à les meubler avec plus de goût & plus de ſomptuoſité; il fit aggrandir & orner en même-tems les appartemens des Princes de la race Ottomane, qui n'avoient été juſques-là que d'honnêtes priſons, & il ſe livra inſenſiblement à un penchant pour la recherche & la décoration. Le Kiſlar Aga avoit auprès de lui un eſclave appellé Soliman, qui réuniſſoit à quelques talens beaucoup de dextérité, & un goût prédominant pour les belles choſes; ce grand Eunuque & ſon eſclave, prirent tant d'aſcendant ſur l'eſprit trop facile du Sultan, & eurent tant d'influence dans l'adminiſtration de l'Etat, qu'ils parvinrent, ſous ſon nom, à gouverner tout l'Empire. Par un contraſte ſingulier, Sultan Mahmoud concilioit l'avidité des richeſſes avec le goût de la ſplendeur & du faſte; il aimoit ſur-tout l'or, les pierreries, les belles porcelaines, & les bijoux en tout genre; & comme il avoit du goût pour le deſſin, il ſe plaiſoit à faire exécuter en Europe, les ouvrages qu'il avoit lui-même

deſſinés. Soliman qui vit le parti qu'il pouvoit tirer des paſſions de ſon maître, s'empreſſa de ſatisfaire ſon penchant, en lui procurant des jouiſſances d'un grand luxe, ſans toucher à ſes tréſors; & ce moyen même ne ſervoit qu'à les augmenter. Les gouvernemens, les grandes places, tous les emplois enfin, dont le prix rentroit au bénéfice de l'Etat, furent ſurchargés de l'hommage de quelques bijoux de valeur pour le Sultan; une place de cent bourſes de finance, avoit autres cent bourſes de charge en ouvrages en pierreries; & l'on avoit ſoin de renouveller ces graces, pour multiplier ces occaſions de généroſité. Tous les grands, d'autte part, furent encouragés à donner des fêtes au Sultan, & cette diſtinction ſe payoit par le préſent de quelqu'ouvrage en pierreries; il étoit même d'étiquete que le dernier ſervice au repas, fût une coupe remplie de ſéquins; chacun proportionnoit ſon préſent à ſa fortune, à ſon ambition, ou au deſir de plaire; c'étoit à qui feroit mieux. Pour peu qu'on réfléchiſſe, on conçoit aiſément les abus & les déſordres qui devoient naître de ce trafic odieux, dont la publicité influoit autant ſur les mœurs de la nation, que ſur le malheur des peuples. Le miniſtere, les gouvernemens des provinces, toutes les places d'adminiſtration, les graces même; étoient à l'enchere,

&

& ſe renouvelloient à tout inſtant, & le peuple opprimé étoit la triſte victime de ces concuſſions, & de l'impunité qui ne ſervoit qu'à les accroître.

La conſternation dans Conſtantinople étoit générale, mais elle étoit ſecrette; chacun cherchoit à étouffer dans le ſilence ſon mécontentement; les grands eux mêmes, qui étoient les principales victimes des paſſions du Sérail, en gémiſſoient tout bas, perſonne n'oſoit ſe plaindre. L'abus de l'autorité fut porté à un point, que les domeſtiques du Palais en devinrent inſolens; un juge de Scutar qui avoit rendu un jugement contre un ſujet protégé par le grand Eunuque, fut expoſé à l'audace d'un domeſtique de ce Seigneur, qui eut la témérité de le menacer; le juge s'étant plaint de cet outrage, le corps des Ulamas demanda ſatisfaction; le grand Eunuque ayant fait évader ſon domeſtique, pour aſſoupir les plaintes, le juge fut aſſaſſiné dans la nuit, & ſa maiſon dont on avoit ſcié les pilliers, s'étant écroulée ſur lui, il fut enſeveli dans les ruines. Le tems & les circonſtances firent ouvrir les yeux ſur ce délit, dont on ſoupçonna bientôt les auteurs; mais comme on manquoit de preuves, on n'oſoit pas porter des plaintes au trône. Dans ce mécontentement général, le peuple ne trouva d'autre moyen

de tirer Sultan Mahmoud de ſon aſſoupiſſement ; qu'en répandant le trouble dans la capitale ; les incendies commencerent, & durerent près de vingt jours, on y remédioit avec lenteur ; c'étoit pour les ſoldats & pour les aventuriers une occaſion de pillage, & un accroiſſement de plus à la miſere publique. Le Sultan, dans l'intention de ſatisfaire les mécontens, dépoſa le Viſir ; mais les feux recommencerent avec une nouvelle fureur, & la capitale de l'Empire, fut en grande partie dévorée par les flammes. Pour mettre fin à ces calamités, Bekir Pacha, Viſir preſqu'octogénaire, beau-frere du Sultan, alla ſe jetter à ſes pieds, & lui repréſenta que la déſolation de ſa capitale, n'étoit que l'expreſſion du mécontentement public, ſur les abus que ſes favoris faiſoient de ſa confiance. *Je n'ai qu'un inſtant à vivre*, lui dit ce reſpectable Pacha, *& je ſerois puni dans l'autre vie, ſi je vous diſſimulois la vérité : ce n'eſt pas vous qui commandez, Sultan ; vos Viſirs, vos Pachas, les chefs de vos troupes, tout cela compte pour rien ; le Kiſlar Aga, Soliman ſon eſclave, & Yacoub, un vil infidele, organe de leurs concuſſions, gouvernent votre Empire, & commettent à votre inſu des prévarications, dont vous n'êtes coupable que parce que vous les ignorez. C'eſt l'oppreſſion des peuples, c'eſt l'abus de l'autorité que vous avez confiée à*

des eſclaves ingrats, qui ont allumé les feux qui conſument votre capitale, & qui ébranleront peut-être le trône ſur lequel vous repoſez avec confiance; prévenez de nouveaux malheurs, Seigneur, &, qu'avant de payer à la nature le tribut que je lui dois, je ſois témoin de la juſtice que vous devez aux peuples, à votre propre gloire, & à la conſervation du vaſte Empire que la Providence vous a confié. Sultan Mahmoud, ému par les remontrances de Bekir Pacha, ayant conſulté le Mufti qui lui tint le même langage, témoigna les regrets qu'il avoit des abus de ſa confiance, & s'occupa des moyens de les punir. Ayant indiqué un jour de promenade en bateau avec toute ſa maiſon, le Sultan fit arrêter le Kiſlar-Aga au moment où il deſcendit à terre, & le fit conduire à la tour de Léandre, où il lui fit trancher la tête trois jours après; Soliman Aga, Yacoub, & quelques complices de leurs déprédations, furent arrêtés au même inſtant, & furent exécutés publiquement. La confiſcation des biens de ces trois proſcrits, au bénéfice du fiſc, monta à près de cent mille bourſes, ou cent cinquante millions de livres, qu'ils avoient acquis dans trois ans, ſans compter ce qu'ils avoient diſſipé en ſomptuoſités. Cette punition exemplaire rétablit le calme dans les eſprits; les grands, qui n'étoient plus dévorés

par ces sang-sues, n'étoient plus autorisés à vexer les peuples, & l'on vit cesser ces marques de mécontentement, qu'une suite de déprédations & d'abus d'autorité avoient sucitées.

La capitale jouit d'une grande tranquillité à la fin du régne de Sultan Mahmoud, qui, par la douceur de son caractere, étoit fait pour rendre les peuples heureux; le commerce de la bijouterie, & de toutes les jouissances de grand luxe, se rallentit insensiblement; mais on amusa toujours la curiosité de ce Prince, de tout ce qui venoit de nouveau d'Europe; il le voyoit avec plaisir, & vantoit ouvertement l'application des Européens, à perfectionner les arts & les connoissances humaines.

Après un régne, plus agité par la crainte & par les passions, que par les événemens, Sultan Mahmoud vit approcher la fin de ses jours; il fut long-tems affligé d'une fistule à l'anus, qui alla toujours en empirant; aucun chirurgien n'ayant osé courir les dangers d'une opération, dont le succès devenoit tous les jours plus incertain. Ce Prince ne pouvant plus monter à cheval, fut contraint, en Novembre 1754, de rester dans ses appartemens; le peuple ayant commencé à murmurer, & craignant qu'on ne lui cachât la mort du Sultan, les officiers du palais, pour calmer

les eſprits, déterminerent ce Prince à faire un effort pour ſe faire voir; le vendredi 13 Décembre 1754, le Sultan s'étant diſpoſé, malgré ſa foibleſſe, à aller à la Moſquée à la priere publique, il expira ſur ſon cheval au moment où il rentroit dans le Sérail.

La nouvelle de la mort de Sultan Mahmoud, après vingt-quatre ans de regne, répandit la triſteſſe & les regrets dans la capitale; ce Prince étoit doux, affable & humain, & ces qualités, qui intéreſſent le repos de la ſociété, & qui ont plus d'éclat encore dans les gouvernemens deſpotiques, firent oublier ſes défauts. Il mourut âgé de cinquante-huit ans, étant né à Belgrade en 1696. J'ai cru devoir obſerver ici que cette place, que le Prince Eugene prit ſur les Turcs en 1717, leur a été rendue par traité en 1739, ſous le regne de Sultan Mahmoud, qui y étoit né.

OSMAN III.

Vingt-cinquieme Empereur.

APRÈS la mort de Sultan Mahmoud V, le Viſir fit ſortir de ſon appartement Sultan Oſman III ſon frere, avant d'avoir fait convoquer

le Divan ; les Ulamas, jaloux de leurs droits, ſe plaignirent reſpectueuſement de ce qu'on les avoit appellés pour ſaluer le Sultan, comme ſi on avoit voulu leur conteſter le droit qu'ils avoient de le proclamer ; la crainte de voir les avis partagés détermina le Viſir à ne pas ſuivre l'uſage pratiqué, parce que pluſieurs membres du Divan inclinoient pour l'aîné des enfans de Sultan Achmet, par préférence à Sultan Oſman, à qui l'âge & l'uſage donnoient un droit plus légitime, & dont la médiocrité des talens faiſoit craindre l'excluſion. Ce défaut de forme cependant n'entraîna aucune diſcuſſion, & Sultan Oſman fut proclamé tout d'une voix.

A peine ce Prince fut-il monté ſur le trône, que le peuple s'apperçut de ſon incapacité ; la premiere année de ſon regne ſe paſſa à parcourir la capitale incognito, moins pour s'inſtruire & ſurveiller l'adminiſtration, que pour occuper ſon oiſiveté. Ce Prince manifeſta d'abord l'inconſtance de ſon caractere, en changeant à tout moment de Viſir ; quoiqu'il fut peu en état de diſcerner les Miniſtres dignes de ſa confiance, il n'en trouva aucun à ſon gré. Après avoir laiſſé trois mois les ſceaux à Muſtapha Pacha, qui l'avoit placé ſur le trône, il les donna à Said-Effendy, qu'on avoit vu en France en 1741 en

qualité d'Ambaſſadeur ; mais il ne jouit que peu de tems de ſa place. Après lui Aly Pacha Ekim Oglou fut appellé au miniſtere pour la troiſieme fois ; ce Miniſtre, bon Général, aimé des troupes, & deſiré par le peuple, entra à Conſtantinople avec toute la fierté d'un libérateur ; mais il ne ſoutint pas la réputation qu'il avoit acquiſe, & dont il étoit trop jaloux. Plein de reſſentiment & de haine, il exerça ſes paſſions contre des perſonnes en place, qu'il prétendoit l'avoir offenſé ; préoccupé de ſuperſtitions, & entouré d'aſtrologues & de devins, ce Viſir ne faiſoit rien ſans les conſulter, & il ne fit rien de bon.

Sultan Oſman alors avoit donné toute ſa confiance à ſon *Selictar*, porte-ſabre, Aly-Aga, qui, quoique jeune, joignoit aux agrémens d'une belle figure une prudence conſommée ; le Viſir Aly Pacha dans un âge avancé, jaloux de voir ſon maître gouverné par les inſinuations d'un jeune favori, en conçut de l'ombrage, & fit tout ce qu'il put pour tirer Aly du Sérail, & lui faire donner un gouvernement où il pût facilement le trouver en faute ; mais le Selictar s'excuſa par attachement pour ſon maître, qui lui ſut gré de ſa généroſité. La capitale ne fut plus occupée que des intrigues du Viſir & du Selictar, mais Aly Pacha Ekim Oglou, qu'on regardoit comme

un fin renard, fut la victime de ſes ruſes ; après avoir gardé cinquante jours les ſceaux, il fut remercié, & Selictar Aly Pacha fut nommé à ſa place. Ce Miniſtre qui connoiſſoit l'inconſtance du Sultan, accepta les ſceaux avec d'autant plus de regret, qu'il ſe voyoit expoſé lui-même aux intrigues du palais & aux caprices d'un maître imbécille, qui n'étoit pas même en état de diſcerner les bons & les mauvais conſeils. Dans les premiers jours de ſon élévation, ce Viſir, que le peuple voyoit avec plaiſir, portoit ſur ſa phyſionomie une triſteſſe qui ſembloit préſager les malheurs de l'Etat & les ſiens ; ayant été appellé un jour dans le Sérail, le Sultan, qui n'avoit annoncé aucun caractere de violence, lui fit trancher la tête, & la fit expoſer dans la cour du Palais avec cet écrit : *C'eſt ainſi que doivent périr les traîtres & les Viſirs qui ſe conduiſent mal.* Le peuple fut d'autant plus ſenſible à cette mort inattendue, qu'on ne connoiſſoit pas les fautes dont ce Miniſtre étoit coupable, & qu'on n'avoit pas à ſe plaindre de ſon adminiſtration ; & les événemens ſeuls ſemblent avoir dévoilé le myſtere de cette ſévérité.

Le Sultan n'avoit point de poſtérité ; il ſavoit que le vœu général étoit pour les enfans de Sultan Achmet, qu'on deſiroit de voir monter ſur le

trône ; l'aîné de ces Princes étoit déjà mort, & n'avoit donné que de foibles regrets, lorſqu'on apprit la mort de Sultan Mahomet, ſon ſecond frere, dont on vantoit les éminentes qualités, & dont la perte répandit la triſteſſe dans la capitale ; dans ces conjonctures Selictar-Aly Pacha, qui, connoiſſoit ſon maître, & les abouriſſans du Sérail, fut reconnu le ſoir, déguiſé, du côté des appartemens des Princes ; & ce Miniſtre, ſoupçonné peut-être d'avoir quelqu'intelligence avec eux, ayant été arrêté le lendemain au Sérail, ſon exécution ſans forme de procès a permis de ſe livrer à ces conjectures. On n'a pas douté que les deux premiers Princes n'ayent été enlevés aux eſpérances du public, par une mort précipitée, puiſque Sultan Muſtapha, qui ſuccéda à Sultan Oſman, a été expoſé au même danger. Le Cherak Bachy, ou chef des chirurgiens du Grand-Seigneur, lui ayant porté en guiſe de médecine, un breuvage préparé, ce Prince en prit une bouchée, & força, le poignard à la main, le Cherak Bachy d'avaler le reſte, cet officier mourut dans la nuit, & Sultan Muſtapha, qui s'étoit prémuni d'un antidote, ne fut que légérement incommodé ; mais il a conſervé toute ſa vie une pâleur qui juſtifioit les ſoupçons qu'on avoit conçus.

Le regne de Sultan Oſman fut court, & ne

fut pas fécond en événemens ; le ſeul qui auroit pu faire ſenſation dans l'Empire, c'eſt la défaite de la caravane à ſon retour de la Meque en 1757, par les Arabes du déſert ; cette triſte nouvelle n'étant arrivée à Conſtantinople qu'après la mort de Sultan Oſman, elle n'eut pas les ſuites qui pouvoient en réſulter. Le ſoulevement des Arabes alors, fut occaſionné par le changement du Pacha de Damas, qui étoit apparenté par ſa femme, à leurs principales tribus ; ce Pacha nommé au gouvernement d'Alep, fut remplacé à Damas, par un homme obſcur, ſans nom & ſans fortune, protégé par le Sérail. Chargé par ſa place, de la conduite de la caravane dans le déſert, il crut pouvoir refuſer aux Arabes le tribut annuel qu'ils recevoient à cette occaſion ; ſur le refus de cette généroſité que les Arabes regardent comme un patrimoine, ils ſe raſſemblerent au nombre de quarante mille, battirent les troupes qui eſcortoient cette caravane à ſon retour ; maſſacrerent un nombre de pelerins, & pillerent beaucoup d'effets. Cette entrepriſe, que les Mahométans traitoient de ſacrilege, puiſqu'elle contrarioit une obſervation de la loi, répandit la terreur dans les eſprits, & les Muſulmans ne furent appaiſés que par les ſoins que ſe donna le gouvernement, pour aſſurer à la caravane une protection plus efficace. Le Kiſ-

lar-Aga, qui avoit protégé le nouveau Pacha de Damas ſous le regne de Sultan Oſman, fut cependant exilé; il fut même puni de mort, quand on fut prévenu de la défaite de la caravane.

On ne peut reprocher à Sultan Oſman III que ſon incapacité pour le gouvernement; la facilité qu'il avoit à changer de Miniſtres annonçoit chez lui une grande inconſtance de caractere, & peu de confiance aux perſonnes qui auroient pu lui donner un conſeil. Les mutations furent ſi fréquentes ſous ſon empire, que dans moins de trois ans on vit ſix Viſirs & autant de Caïmacans ou lieutenans de Viſir, qui ſervirent pendant la vacance du miniſtere. Raghib Mehemet Pacha, qui ſurvécut à ce Souverain, étoit lui-même à la veille d'être dépoſé, quand Sultan Oſman tomba malade en Octobre 1757; ce Prince n'attendoit même que la rentrée du Capitan Pacha, qu'il avoit marié à une niece pour laquelle il avoit une particuliere affection, pour lui confier les ſceaux; mais cet Amiral, retenu aux Dardanelles par les vents contraires, n'arriva à Conſtantinople qu'au moment où Sultan Oſman ceſſoit de vivre. La maladie de ce Prince fut occaſionnée par l'amputation d'une loupe qu'il avoit à la cuiſſe, qui le faiſoit ſouffrir à cheval; la fievre étant ſurvenue,

& ce Prince, d'autre part, ne pouvant contenir ſon intempérance pour le manger, la fievre fut bientôt ſans remede, d'autant plus que l'uſage inconſidéré qu'il avoit fait des crudités avoit ſi fort refroidi les reſſorts de l'eſtomach qu'il ne pouvoit plus digérer. Pour ſe diſtraire aux approches de la mort, ce Prince voulut voir de ſon kiosk l'entrée de ſon armée navale qui revenoit de l'Atchipel; & à peine l'eut-on rapporté dans ſes appartemens, qu'il fut à toute extrémité, & mourut dans la nuit du 28 au 29 Octobre 1757.

Cet évenement changea entierement l'adminiſtration de l'Empire, on vit alors que le ſort des hommes dépend d'un inſtant qui tient aux caprices de la fortune ou au cours des évenemens que la Providence dirige au gré de ſes deſirs; le vent qui contraria la rentrée de l'Amiral ottoman, fut très-favorable à Raghib Mehemet Pacha, qui, prêt à être dépoſé du miniſtere, ſe trouva maître de l'Empire. S'étant rendu aux appartemens des Princes avec les formalités d'uſage, il plaça ſur le trône des Ottomans Sultan Muſtapha, l'aîné de deux enfans de Sultan Achmet III, qui avoient ſurvécu aux projets imbéciles & barbares qu'on a ſuppoſés à Sultan Oſman.

MUSTAPHA III.

Vingt-ſixieme Empereur.

L'AVENEMENT de Sultan Muſtapha III ſur le trône des Ottomans, redonna à l'Empire une nouvelle exiſtence ; le peuple conſterné par deux régnes privés de poſtérité, conçut l'eſpoir de voir renaître la maiſon Ottomane ; d'ailleurs Sultan Muſtapha, qui aimoit l'étude & l'application, s'étoit inſtruit dans ſa priſon par la lecture de l'Hiſtoire & des livres de la Loi ; il étoit auſtere, juſte & religieux, & avoit autant de pénétration dans l'eſprit que de fermeté dans le caractere. En confirmant Raghib Pacha dans ſa place, *bien loin*, lui dit-il, *d'imiter l'inconſtance de mon prédéceſſeur, je conſerverai mes Viſirs tant que je ſerai ſatisfait de leurs ſervices ; mais quand j'en ſerai mécontent, je les traiterai avec ſévérité.*

Sultan Muſtapha manifeſta d'abord le deſir qu'il avoit de rétablir la gloire de l'Empire, & de faire oublier les revers qu'il avoit eſſuyés ; à ſon retour de la Moſquée de Youb, le jour qu'il fut ceint du ſabre impérial, paſſant devant les caſernes des Janiſſaires, où ſelon l'uſage on lui préſente le ſorbet, il dit aux Commandans, en rendant la coupe, *s'il plaît à Dieu, mes camarades,*

nous le boirons enſemble, au printems prochain, ſous les murs de Bender. Cette effuſion de cœur, en parlant à des ſoldats, releva le courage des Ottomans, qui ne reſpirent que la guerre, & que vingt-deux ans de paix avoient engourdis; & le peuple faiſoit des vœux pour la conſervation d'un Prince qui donnoit d'auſſi belles eſpérances. Ce Prince s'occupa de la réforme des abus qui s'étoient introduits depuis le regne de ſon pere, & voulut rétablir les choſes ſur le pied où elles étoient alors. Naturellement porté pour l'économie, ayant même du penchant pour l'avarice, il fit revivre les loix ſomptuaires ſur leſquelles on s'étoit beaucoup relâché ſous les regnes de Sultan Mahmoud & de Sultan Oſman, où le luxe & le goût de la diſſipation avoient pris de l'aſcendant; il ſupprima des charges ſuperflues que le faſte, la molleſſe & l'indolence de ſes prédéceſſeurs avoient introduites, & borna les dépenſes du Sérail à ce qu'elles étoient ſous le regne d'Achmet III. Cette réforme, qui procura des économies, remédia aux abus qui réſultoient d'une coupable facilité; la place de Kiſlar-Aga, ou grand Eunuque, qui avoit aquis une conſidération immenſe, fut réduite à ſon état primitif, & l'adminiſtration des revenus du *haremie* ou apanage des dames, qu'il s'étoit appropriée, fut réunie à celle

de l'Etat, qui profita de ces économies. Les Rayas, ou ſujets non-Muſulmans, qui s'étoient relâchés ſur les couleurs de leurs habits, eurent ordre de ſe conformer aux anciens uſages; ce qui ſe fit lentement, dans l'eſpoir que le Sultan ſe relâcheroit lui-même ſur cette rigueur; mais ayant prononcé la peine de mort contre l'inexécution de la Loi, & ce Prince l'ayant fait ſubir à deux de ſes ſujets qui y avoient contrevenu, & qu'il avoit rencontrés dans les rues où il marchoit incognito, tous les Rayas s'empreſſerent de reſpecter ſes volontés. Accoutumés depuis trente ans à un gouvernement plus indulgent, ils furent effrayés par l'auſtérité du Sultan; mais les Ottomans, qui tiennent ſcrupuleuſement à leurs uſages, &, qui ne ſont rien moins qu'avides de nouveautés, virent la plupart de ces réformes avec plaiſir, principalement celles qui tendoient à ſoulager le tréſor de l'Etat, d'autant plus que l'économie du Souverain dans ſon palais, bien loin de diminuer l'éclat du trône, ne ſervoit qu'à en relever la majeſté, puiſqu'elle donnoit à l'Empire une nouvelle force.

Raghib Mehemet Pacha, qui étoit un Miniſtre intelligent & éclairé, mérita bientôt la confiance de ſon maître; le Sultan pouvant par lui-même apprécier le mérite des hommes, fit de

ſon Viſir ſon confident & ſon ami; & pour cimenter intimement les liens d'une confiance réciproque, il lui donna en matiage une de ſes ſœurs, qui étoit veuve. Avant d'être élevé au miniſtere, Raghib Pacha avoit été Gouverneur du Caire & d'Alep, & il avoit rempli auparavant différentes places de confiance avec diſtinction; après avoir aſſiſté en qualité de *Mektoubchy* (Secrétaire d'Etat) aux conférences de Belgrade; il occupa la place de Reys-Effendi, Miniſtre des affaires étrangeres, & il connoiſſoit trop les intérêts des Cours & les intrigues mobiles de leur politique pour s'y laiſſer tromper; c'étoit enfin un des hommes de l'Empire qui fut le plus inſtruit, & celui peut-être qui écrivoit le mieux; la bibliothéque qu'il a fondée après ſa mort eſt un monument authentique de la ſageſſe de ſes vues, & de l'étendue de ſes connoiſſances. Ce Miniſtre, dont M. le Baron de Tott, dans ſes Mémoires, parle avec prévention, & auquel on ne peut reprocher que l'art de diſſimuler, reproche qu'on fait rarement à un Turc, & qu'on ne fait nulle part à un homme de la Cour, étoit en général peu porté pour la France; par un changement dans le ſyſtême politique de l'Europe, la Cour de Verſailles, en 1756, venoit de s'unir à la Maiſon d'Autriche par un traité qui ne plut pas

pas aux Ottomans ; malgré les explications que donna la Cour de France, ſur les excluſions qu'elle avoit miſes à ſon alliance, le miniſtere Ottoman conſerva des préventions contre des amis, qui avoient trop ſouvent vanté leur fidélité pour qu'on dût les accuſer d'inconſtance.

Dans les différentes conférences qu'eut le Sultan avec Raghib Pacha, ce Miniſtre le fit adroitement revenir ſur les diſpoſitions militaires qu'il avoit laiſſé entrevoir à ſon avénement à la Couronne : il lui repréſenta, *que l'Empire étoit en paix avec ſes voiſins, qu'il étoit contre l'uſage, & contre la religion des Mahométans, de violer, ſans raiſon, les trèves qu'on avoit avec eux ; que l'expérience avoit démontré, que les guerres n'étoient heureuſes ou malheureuſes, qu'en raiſon des motifs qui les déterminoient ; & qu'en attaquant ſes voiſins, ſans en avoir été provoqué, c'étoit s'expoſer à des diſgraces & à des revers de fortune, & répandre le mécontentement parmi les peuples ; que la guerre, quelque légitime qu'elle ſoit, rend toujours malheureux ; qu'il ſupplioit ſa Hauteſſe d'obſerver, que les Empires d'Allemagne, de Ruſſie & de France, étoient dans le moment en hoſtilités contre le Roi de Pruſſe, & qu'il étoit plus prudent de laiſſer aux infideles le ſoin de ſe détruire entre eux, que de faire tourner leurs ar-*

mes contre l'Empire Ottoman, & s'expoſer à l'incertitude des événemens. Si nos voiſins, ajouta ce Miniſtre, *par inquiétude, ou par tout autre motif, oſent provoquer les armes des Ottomans, alors votre Hauteſſe ne pourra éviter de réprimer leur audace, & nous devons attendre que la guerre juſte qu'elle leur fera, ſera couronnée des plus heureux ſuccès.* Sultan Muſtapha III applaudit à la ſageſſe & à la religion de ſon Viſir, qui, malgré la juſteſſe de ſes principes, conſulta moins dans cette circonſtance les véritables intérêts de l'Empire que les ſiens peut-être, & le goût qu'il avoit lui même pour le repos. Raghib Mehemet Pacha n'étoit pas homme de guerre ; déja avancé en âge, il étoit auſſi propre à l'adminiſtration de l'Etat, qu'il l'eut été peu au commandement des armées; &, jaloux de régner ſous le nom de ſon maître, il éloigna toujouts avec adreſſe toutes les inſinuations qui pouvoient troubler ſon repos ou celui de l'Empire.

La tranquillité dont jouiſſoit la Capitale dans les premieres années du regne de Muſtapha III, fut un inſtant troublée par une action qui ſemble devoir être conſervée dans l'Hiſtoire, puiſqu'elle prouve, ſelon mes principes, l'influence que peut avoir un homme ſur les événemens. La flotte Ottomane, qui va tous les ans dans l'Archipel,

autant pour recevoir le tribut des iſles, que pour protéger cette partie des mers du Grand-Seigneur, étoit de relâche à Stanchio au printems de 1760, après avoir fait la levée du tribut; le vaiſſeau Amiral, monté de 80 pieces de canon, n'étoit confié qu'à la garde des eſclaves les vendredi, au moment où le Capitan Pacha & tous les Turcs alloient à terre à la priere publique. Le capitaine Simon, Romain d'origine, pris anciennement dans l'Archipel, ſous pavillon de Monaco, ſe trouvant ſur ce vaiſſeau avec 70 autres eſclaves chrétiens, forma le projet incroyable d'enlever le vaiſſeau Amiral; ayant tout diſpoſé pour l'exécution de ſon deſſein, un vendredi à l'heure de la priere le vent étant favorable, il fit couper les cables, & le vaiſſeau, qui, à cauſe de ſa groſſeur, étoit mouillé hors du port, fut à la voile dans un inſtant. Quelques ſoldats de marine, qui étoient reſtés dans la ſainte-Barbe, s'étant doutés de ce qui ſe paſſoit, s'y retrancherent, & arrêterent le gouvernail pour empêcher le vaiſſeau de manœuvrer. Simon n'avoit pas prévu ce contre-tems; s'étant emparé des armes, il deſcendit promptement à la tête d'une partie de ſa troupe, fit enfoncer la ſainte-Barbe à coups de hache, & combattit contre ces ſoldats, qui, comme lui, dans ce moment, défendoient également leur liberté. Il y eut un peu de monde

tué de part & d'autre ; les ſoldats furent forcés de ſe ſauver à la nage, par les ſabords, & le vaiſſeau, gouvernant au gré des vents, fut bientôt éloigné de l'iſle. L'Amiral qui étoit à terre avec ſes chaloupes & ſes canots, vint en diligence, & ayant vu ſous voile, un navire Raguſois qui venoit dans le port, on s'y embarqua pour aller plus promptement aborder le vaiſſeau Amiral. A peine ce Raguſois chargé de monde, fut-il à la portée du canon, que le capitaine Simon diſpoſé à le recevoir, cria de ſon porte-voix, que s'il avançoit il alloit le couler à fond, & qu'il étoit prêt à mettre le feu au vaiſſeau, ſi l'on faiſoit tant que de l'aborder. Le Capitan Pacha découragé par cette réſolution, dont il ſavoit que Simon étoit très-capable, renonça à ſon entrepriſe ; & Simon, à qui il ne reſtoit que 65 hommes, conduiſit ce vaiſſeau à Malthe, où il fallut lui donner du ſecours pour entrer.

L'enlevement du vaiſſeau Amiral, répandit la conſternation dans la capitale & dans tout l'Empire ; & l'Amiral paya de ſa tête la perte de ſon vaiſſeau. Cependant la Porte Ottomane notifia à tous les Ambaſſadeurs une proteſtation contre l'aſyle qu'on donneroit à cette priſe, qui bien loin de pouvoir être conſidérée comme légitimement faite, devoit être regardée comme le vol d'un dé-

pôt confié dans la bonne-foi. Le Viſir Raghib Mehemet Pacha eut recours en même tems à l'inrervention de la Cour de France, par l'entremiſe de M. le Comte de Vergennes, pour réclamer la reſtitution du vaiſſeau, & ſe mit en diſpoſition de le demander les armes à la main. L'intervention de la France eut le ſuccès qu'on attendoit de ſon crédit; & ce vaiſſeau fut ramené à Conſtantinople au commencement de l'anné 1761, accompagné de la frégate l'Oiſeau, commandée par M. de Mouriés. Le vaiſſeau Ottoman entra dans le port ſous pavillon François, & ſalua de 21 coups de canon; on baiſſa enſuite le pavillon François, & on hiſſa au grand mât le pavillon Orroman fond verr & or; &, après avoir reçu le ſalut des vaiſſeaux qui étoient dans le port, & l'avoir rendu, il alla mouiller ſous les murs du Sérail. Comme la perte de ce vaiſſeau avoit répandu la conſternation dans la capitale, on vit ſon retour avec plaiſir, il fut célébré comme une fête publique. Cet événement m'a paru mériter l'attention du lecteur, & j'ai cru devoir cet hommage à l'intrépidité du capiraine Simon.

L'Empire Ottoman vit renaître ſes eſpérances ſous le régne de Sultan Muſtapha; & la poſtérité de ce Prince raſſura enrierement les eſprits. L'Empire en paix avec ſes voiſins, jouiſſoit d'une tran-

quillité intérieure, lorſque la mort d'Auguſte III, Roi de Pologne, ſurvenue en Octobre 1763, changea la face des affaires dans cette partie de l'Europe; la Cour de St. Pétersbourg, qui, par le traité de Carlowitz, avoit garanti la conſtitution Polonoiſe & la liberté de ſes élections, fit paſſer des troupes du côté de la Pologne, & fit aſſurer la république, qu'elle employeroit ſes ſoins pour que les ſuffrages fuſſent entierement libres; mais cette aſſurance ne la raſſura pas. Cette république, ſavoit qu'elle avoit plus à craindre de l'ambition de la Ruſſie, qu'elle n'avoit à eſpérer de ſon amitié, & elle envoya des émiſſaires à la Porte, pour réclamer ſa garantie & ſon aſſiſtance, ſur l'avis qu'elle avoit de la marche des Ruſſes. La Ruſſie informée de ces démarches, & deſirant prévenir l'ombrage que la Porte pourroit en concevoir, lui fit déclarer qu'elle ne faiſoit pas paſſer des troupes en Pologne pour y gêner l'élection libre d'un Roi; mais pour la protéger, & prévenir les déſordres, qu'une trop grande liberté dans les Diétes pouvoit ſuſciter. Raghib Pacha, qui tâchoit d'éloigner toutes les occaſions de trouble, voyant que les Polonois n'agiſſoient pas tous dans le même eſprit, & que, n'étant pas même d'accord entr'eux, ils lui faiſoient des députations ſéparées, le grand-Maréchal, pour aſſurer par la pro-

tection de la Porte, la liberté de leur élection, & d'autres pour ménager la préférence à tel Candidat ſur tel autre, ne fit aucun cas de leurs réclamations, diſſimula de même les vues ſecrettes des Ruſſes, dont il étoit auſſi facile de prévoir les projets, que d'en prévenir les inconvéniens. Ce Miniſtre, d'une part, ne vouloit pas expoſer le Grand-Seigneur à une guerre pour un intérêt étranger, tandis que, de l'autre, il ſentoit qu'il ſeroit très-difficile d'envoyer une armée d'obſervation ſur les frontieres de la Pologne, ſans compromettre le repos de l'Empire, puiſque cinquante mille Turcs prévenus qu'on ne doit les armer que pour ravager & ſe battre, auroient provoqué les armes de la Ruſſie, ou auroient pu tourner les leurs contre le Grand-Seigneur; dans cette alternative embarraſſante, Raghib Pacha ſacrifia, ſans le vouloir, le véritable intérêt des Ottomans à des prétextes de bien public, à l'amour du repos, à ſa convenance, ou à d'autres motifs peut-être.

Les Diétines aſſemblées pour nommer les Nonces à la Diéte générale, furent troublées par les Ruſſes; arrivés comme des amis, ils s'érigerent bientôt en maîtres; & la Diéte générale, tumultueuſement aſſemblée, fut rompue de même. Convoquée de nouveau, le 27 Août 1764, après qu'on eut diſpoſé des ſuffrages, elle déclara Staniſlas

Poniatowsky, Grand-Duc de Lithuanie, Roi de Pologne.

Quoique les droits de la nation n'euſſent pas été ſtrictement obſervés dans cette élection précipitée, la Pologne paroiſſoit reprendre un état de tranquillité, lorſqu'une querelle de religion ſervit de prétexte pour y ramener le trouble. Les Réformés, & les ſectes non-catholiques, auxquelles on donna le nom de Diſſidens, crurent pouvoir réclamer, ſous un nouveau régne, les privileges que la conſtitution de l'Etat & les traités leur avoient aſſurés, & qu'on leur avoit inſenſiblement fait perdre; & les puiſſances, garantes des traités, par zele de religion, ou par des vues politiques, ſe déclarerent en leur faveur. Les Diſſidens fiers de ce ſuccès, & particulierement appuyés par la Ruſſie, ſe confédérerent, & pluſieurs villes, Princes & Nobles, même de la religion catholique, accéderent à cette union, moins par eſprit de juſtice, que pour avoir occaſion de faire éclater leur mécontentement. On vit alors des Nonces, qui avoient été dépouillés de leurs biens, à cauſe du zele qu'ils avoient montré pour la liberté, s'unir aux Ruſſes, qui dans le moment ſembloient vouloir la défendre, quoiqu'ils en fuſſent eux-mêmes les premiers oppreſſeurs; & par une contradiction que l'agiration des eſprits, & l'in-

quiétude des Polonois peuvent juſtifier, les plus zélés partiſans de la libetté devinrent eux-mêmes les inſtrumens de l'oppreſſion ; ceux qui réſiſterent, ſans diſtinction d'état & de conſidération perſonnelle, furent dépouillés de leurs biens & de leurs places, & furent enlevés & bannis par les Ruſſes. Les ſoins qu'on ſe donna pour appaiſer les troubles que cette aſſociation avoit fait naître, ne ſervirent qu'à les augmenter, parce que ces diviſions elles-mêmes démontroient l'illégalité des Diétines, & la nullité de leurs délibérations. Les confédérations ſe renouvellerent encore en 1768; &, ſous prétexte de *religion & de liberté*, les Polonois ſe détruiſant entre eux, firent revivre dans leurs Etats les ſiecles des Croiſades & des guetres de religion ; & pour aſſurer ſes projets, ſous le voile de la pacification de la Pologne, la Ruſſie y laiſſa quarante mille hommes, dont la république paya les frais.

La Porte Ottomane, après avoir diſſimulé les démarches de la Ruſſie, prévit, mais un peu tard, la fin qui devoit en réſulter; elle ſe plaignit alors du ſéjour de ſes troupes dans le voiſinage de ſes Etats, & ne reçut que des réponſes vagues & ſpécieuſes. Les Tartares, qui voyoient ces manœuvres de plus près, étoient à la veille de prendre parti, & de s'unir aux confédérés, lorſque le Grand-

Seigneur, qui ne vouloit rien précipiter, crut devoir les empêcher, & promit de prendre des mesures pour pacifier la Pologne, si la Russie n'y mettoit obstacle. La Pologne, en attendant, étoit totalement bouleversée ; en proie à la fermentation & au délire du fanatisme & de la liberté, elle sembloit réunir un nombre de peuples acharnés les uns contre les autres, par une diversité d'intérêts ; chaque ville formoit sa ligue particuliere, la république se déchiroit de ses propres mains ; & la Russie, qui s'étoit armée pour protéger sa liberté, n'agit que pour fomenter ses divisions, & ajouter à sa servitude. Le désordre ne pouvoit être porté à un plus grand excès ; & dans les différentes incursions qu'il y eut, jusques sur les bords de l'Empire Ottoman, il y eut par-tout du pillage & du sang répandu.

Le Visir Raghib Mehemet Pacha, qui, pour éloigner la guerre contre les Russes, avoit éludé de faire respecter la garantie du traité de Carlowitz, mourut dans ces entrefaites, en 1768 ; le Grand-Seigneur à portée de voir par lui-même, & éclairé par les événemens sur les projets ambitieux de la Russie, se détermina à lui déclarer la guerre, en ce qu'elle avoit employé la force & la violence pour donner aux Polonois un Roi contre leur gré, & contre le droit de leurs élections. La Russie se

juſtifia par ſon manifeſte du 18 Novembre 1768, & déclara à ſon tour la guerre à la Cour Ottomane, qui, dans le moment, ſembloit ne prendre les armes que pour la défenſe de la religion catholique, en ce que ce motif, qui n'étoit d'abord qu'un acceſſoire à tous ces débats, en étoit devenu l'objet principal. La déclaration de la Porte ranima en Pologne les germes de la fermentation ; les confédérations y prirent une nouvelle vigueur, &, dans ces momens de vertige, l'on y invoquoit l'armée Ottomane *au nom de la religion, de la patrie & de la liberté.* La Ruſſie alors augmenta le nombre de ſes troupes, & la Pologne, déjà déchirée par ſes propres diviſions, fut opprimée par deux nations ennemies l'une de l'autre, qui, toutes les deux, avoient pris les armes pour la protéger. L'état de cette républiqne ne pouvoit être plus déplorable ; ſelon les tableaux affreux des brigandages qu'elle éprouva, cent villages, & preſqu'autant de villes furent téduits en cendres.

Les Cours de Vienne & de Berlin, après avoir offert leur médiation à la Porte & à la Ruſſie, firent marcher des troupes en Pologne, ſous prétexte d'y rétablir la tranquillité, & ce Royaume, couvert de cendres & de ſang, dont le Souverain n'avoit aucun pouvoir, fut alors à la diſcrétion de tout le monde ; les troupes Autrichiennes & Pruſ-

ſiennes s'étoient déja emparées de quelques provinces qui étoienr à leur bienſéance, & ſur leſquelles Marie-Thereſe & Fréderic II, revendiquerent des ancieus droits, dont le tems avoit effacé le ſouvenir; & la Pologne ne trouva dans ſes voiſins, empreſſés à la ſervir, que des amis intéreſſés qui vouloient s'élever ſur ſes ruines. L'Autriche, la Ruſſie & la Pruſſe notifierent enfin leurs prétentions ſur les provinces dont elles s'étoient emparées; mais les Polonois, qui avoient employé leurs armes & leurs bras pour ſe détruire entr'eux, n'en avoient plus pour défendre leurs foyers. La république opprimée réclama inutilement l'intervention des puiſſances de l'Europe, contre une ſpoliation ſi contraire aux droirs des nations, & dont l'Europe entiere auroir dû s'offenſer. La France, l'Eſpagne & l'Angleterre, venoient de terminer une guerre onéreuſe; & auſſi épuiſées par leurs défaites que par leurs ſuccès, elles ne pouvoient pas reprendre les armes pour maintenir la balance, ni prendre aucun intérêt à la liberté des Polonois, que l'irrégularité de leur conſtitution avoit précipités vers la dépendance. La Hollande qui avoit tant fait autrefois pour ſa liberté, ne pouvoit pas armer ſeule pour la défenſe d'un peuple libre; elle avoit inſenſiblement renoncé à l'aſcendant qu'elle avoit acquis ſur l'équilibre de

l'Europe ; & occupée de l'extenſion de ſon commerce, & du ſoin d'acquérir des richeſſes, cette république forgeoit lentement alors les fers qui doivent un jour la ſubjuguer.

Pour ranimer cependant la liberté expirante, les Polonois combattoient avec acharnement dans l'intérieur de la Pologne ; quelques volontaires François, qui étoient allés à leurs ſecours, comme on court après les aventures, donnerent une lueur d'eſpoir à la confédération par quelques actions d'éclat qui n'eurent aucun progrès ; les confédérés, d'ailleurs, n'ayant pas, à beaucoup près, aſſez de troupes, & manquant totalement d'argent pour payer le peu qu'ils avoient, ne pouvoient faire que de ſtériles efforts. L'Autriche, la Pruſſe & la Ruſſie, dans le même tems, ſoutenoient de concert les prétentions qu'elles avoient élevées, & les provinces réclamées par ces Puiſſances, ſubirent enfin le joug que la prépotence leur impoſoit. Staniſlas Auguſte, ſans alliés, ſans troupes, ſans argent, avoit la liberté de ſe plaindre, mais n'étant pas en état d'agir, il fut contraint de ratifier le démembrement d'un Royaume, dont il ne fut qu'un inſtant le dépoſitaire ; & la force ambitieuſe, ſous le voile de la protection, envahit alors ce qu'elle avoit promis de défendre. Telles ſont les circonſtances du partage de la

Pologne ; elles ſemblent dévoiler de plus vaſtes projets, qu'un changement dans les tems & dans les idées, peut faire évanouir.

En parlant des troubles dont la Pologne fut agitée, on n'a voulu que faire obſerver l'intérêt qu'avoit la Cour Ottomane de les prévenir, & de protéger les Polonois contre l'ambition des Ruſſes, dont elle devoit elle-même craindre les projets; ſi, à l'exemple de la Ruſſie, la Porte Ottomane, en 1763, avoit pris les armes, puiſqu'elle étoit garante, comme eux, du maintien de la conſtitution de la Pologne ; le partage de cette République auroit éprouvé des lenteurs & des incertitudes, la Ruſſie n'auroit pas rapproché ſes limites de l'Empire Ottoman, & la guerre de 1768 n'auroit pas eu lieu ; & c'eſt peut-être le ſeul reproche politique qu'on doive faire au miniſtere de Raghib Pacha. Voilà comme le caractere d'un Miniſtre, ſa prévoyance ou ſon habileté à préparer les événemens, & à en profiter, peuvent influer ſur la deſtinée des nations.

La guerre étant donc déclarée entre la Porte Ottomane & la Ruſſie, à la fin de 1768 la Czarine mit trois armées ſur pied ; la premiere commandée par le Prince de Gallitzin, fut deſtinée à couvrir la Pologne, & empêcher les Turcs de ſe joindre aux confédérés ; la ſeconde, ſous les

ordres du Comte de Romanzow, devoit défendre l'Ukraine contre les incurſions des Tartares, & un détachement de cette armée devoit être en obſervation ſur les frontieres de la Crimée, tandis qu'une troiſieme, moins conſidérable, iroit dans les provinces voiſines du Caucaſe y encourager à l'inſurrection les petits Princes tributaires de l'Empire Ottoman, depuis la Géorgie juſqu'à Trébizonde. La Cour de Ruſſie profita encore de l'averſion qu'inſpirent les opinions religieuſes, pour ſoulever l'Albanie, la Morée & la Grèce, & ranimer les eſpérances des chrétiens, ſur la délivrance du joug Ottoman, que ces provinces ſupportent avec impatience, parce qu'elle n'en connoiſſent point d'autre. Pour faciliter une révolution dans cette partie iſolée de la Turquie Européenne, où, à travers les oppreſſions du deſpotiſme, une poignée de Spartiates & d'Epirotes conſervent encore quelques germes de leur ancienne indépendance, la Cour de St.-Pétersbourg, fit armer une flotte de vingt-deux vaiſſeaux ou frégates, & quelques navires de tranſport, qui devoient faire le tour de l'Europe, & venir dans l'Archipel avec des troupes de débarquement. Elle ſe diſpoſa en même tems à faire paſſer une flottille par le Don dans la mer Noire, pour y intercepter toute communication entre l'Aſie & la Crimée.

La Porte Ottomane prit des meſures pour s'oppoſer à tous ces efforts ; mais comme depuis trente ans elle n'avoit point eu de guerre, ceux qu'elle fit elle-même n'eurent aucun ſuccès. Sa principale armée devoit aller du côté de la Pologne, pour ſe joindre à celle des Confédérés, une autre dans l'Ukraine, & la troiſieme du côté d'Aſtracan ; la Porte devoit faire paſſer de plus une eſcadre & pluſieurs galeres & petits navires dans la mer Noire. Ces diſpoſitions, qu'on fit ſans ordre & ſans prévoyance, attirerent dans la Capitale une quantité de troupes & de volontaires ; on y manqua de ſubſiſtances, & tout le monde fut expoſé à la licence d'une foule de ſoldats indiſciplinés.

Comme la Religion eſt la baſe de la Conſtitution morale & politique des Ottomans, les principaux événemens en Turquie ſont toujours conſacrés par quelque cérémonie de Religion ; la marche de l'armée eſt précédée par une proceſſion où l'on porte l'étendard de Mahomet dans une ſorte de triomphe. Cette marche ſe fit à la fin de Mars 1769, ſous de ſiniſtres auſpices, que les événemens n'ont que trop juſtifiés ; un nombre de fanatiques qui précédoient l'étendard ſacré ayant crié que tout infidele eût à ſe retirer, avec injonction aux Muſulmans qui en ſauroient de cachés

cachés de les déclarer, pour ne pas être coupables au jour du jugement. Quantité de Grecs, d'Arméniens & d'étrangers, qu'une imprudente curioſité avoit attirés à cette cérémonie, furent chaſſés des maiſons où ils étoient, pour être livrés à la férocité de ces fanatiques, qui en firent périr pluſieurs, & en maltraitèrent ou inſultèrent un plus grand nombre.

L'armée Ottomane s'étant miſe en marche, elle comptoit ſur les bords du Danube plus de trois cens mille combattans, lorſqu'une partie de volontaires, mécontens de leurs chefs, & renonçant aux avantages qu'ils avoient conçus, s'en retournerent dans les Provinces. Le Kan des Tartares, avec environ cent mille hommes, avoit déja fait une invaſion dans la Nouvelle Servie, où ſon armée fit bien des ravages; mais les Turcs & les Tartares, dans cette incurſion, ſouffrirent beaucoup de miſere & de froid.

L'armée Ottomane cependant traverſa la Moldavie pour entrer en Pologne; celle du Prince de Gallitzin, qui n'étoit pas encore raſſemblée, n'étoit pas aſſez forte pour lui diſputer le paſſage du Dnieſter; ce Général n'avoit encore aucun centre d'opérations, & ſi les Turcs avoient pénétré en Pologne, & s'étoient joints aux Confédérés, ſon armée étoit expoſée à une défenſe d'autant plus incertaine,

& par la difficulté de renouveller leurs approvisionnemens, s'en remirent à la malhabileté des Ottomans, ſans en tirer parti. En examinant avec impartialité la difficulté qu'avoient les Ruſſes de protéger leurs magaſins, on voit combien cette guerre eut été onéreuſe pour eux, pour peu que les Turcs, les Tartares & les Confédérés euſſent ſu profiter de leurs avantages & concerter leurs opérations, puiſqu'en s'emparant de leurs dépôts, les Ruſſes auroient été contraints de ſe retirer, ou ſe ſetoient mis à la diſcrétion de leurs ennemis.

La campagne de 1769 juſques-là, s'étoit paſſée en mouvemens ſans aucun plan ſuivi; & il y avoit eu ſi peu d'hoſtilités, que les Turcs, dégoûtés par cette inaction, ainſi que par les maladies qu'ils avoient éprouvées dans Cotchim où ils étoient entaſſés les uns ſur les autres, ſe mutinerent, maſſacrerent un de leurs Généraux, & la plupart reprirent le chemin de leurs provinces. Ce qu'il y avoit de plus malheureux pour eux, c'eſt qu'indépendamment de l'indiſcipline des ſoldats, ils manquoient de Généraux; le Viſir lui-même n'avoit aucune idée de guerre; ſes troupes, plus avides de piller que de combattre, étoient auſſi acharnées à dépouiller les Polonois qu'elles étoient venues défendre, que

de Caminiek ; &, ſans reſpect pour l'amitié & l'alliance, ils pillerent les vaſſaux de l'Evêque de cette ville, qui étoit un des membres de la confédération. Les marches des deux armées ne ſervirent qu'à fatiguer les troupes, ſans aucun but fixe ; les Turcs comptoient pour beaucoup d'éviter le combat, tandis que les Ruſſes, qui voyoient leur ſupériorité, ne ſe preſſoient pas de les attaquer ; il y eut bien entre des corps détachés quelques actions où les Turcs marquetent de l'intrépidité ; mais en général ils prirent toujours le parti de la retraite. Ces actions infructueuſes rebuterent cependant une foule de volontaires que l'avidité du butin avoit attirés, l'armée du Viſir, réduite par les déſertions, ſe découragea ; & effrayée par la crainte d'être attaquée par les Ruſſes, elle abandonna ſes retranchemens avec précipitation, & y laiſſa une partie de ſon artillerie, de ſes munitions, & de ſes bagages.

Le Prince de Gallitzin, alors, s'approcha de Cotchim, & n'étant pas en état d'aſſiéger cette place en regle, faute d'artillerie, il ſe borna à la bloquer & à la bombarder, comptant que le beſoin, la gêne, ou les maladies la forceroient à ſe rendre ; la garniſon ſouffrit beaucoup de l'artillerie des Ruſſes, mais elle fit ſervir la ſienne

avec le même ſuccès. La valeur avec laquelle cette place ſe défendoit détermina le Grand-Viſir à faire marcher à ſon ſecours un corps de vingt mille Turcs & trente mille Tartares ; & le Prince de Gallitzin, prévenu de ces diſpoſitions, fit les ſiennes pour attendre l'ennemi dans ſes retranchemens, & empêcher que la place ne fût ſecourue.

L'armée Ruſſe obſerva le mouvement des Ottomans juſqu'au 22 Juillet ; les colonnes de leur armée & les poſtes avancés de celle des Ruſſes, furent alors en préſence vers midi, &, après quelques légeres eſcarmouches, les Tartares & les Turcs ſe formerent en croiſſant en face de l'armée Ruſſe, & attaquerent avec valeur les détachemens avancés ; mais les mouvemens des Ruſſes rendirent cette attaque infructueuſe ; après avoir recommencé pluſieurs fois, ſans avoir plus de ſuccès, les Ottomans furent contraints de ſe retirer en déſordre. La place de Cotchim n'ayant pas pu recevoir les approviſionnemens qui lui étoient deſtinés, elle fut bloquée & bombardée de nouveau ; la garniſon, découragée par la retraite de l'armée, ſe ſeroit même déterminée à capituler, ſi l'on avoit pu la raſſurer ſur la crainte où elle étoit, qu'on ne voulût punir l'obſtination qu'elle avoit miſe à ſa défenſe.

Les Tartares vinrent encore à la fin de Juillet eſcarmoucher avec les troupes légeres des Ruſſes, & ces attaques ſe répéterent ſouvent ; les Tartates s'étant unis au détachement de Turcs, commandé par Moldavangy Pacha, vinrent même camper près de Cotchim, d'où ils étoient à portée d'inquiéter les Ruſſes. Pour faire changer la poſition des Ottomans, le Général Ruſſe prit le parti de ramener ſon armée en Pologne ; &, quoique ſon arriere-garde fut un peu incommodée par la cavalerie Turque, il paſſa le Dnieſter ſans être inquiété, à la faveur d'une batterie qu'il avoit faite établir au côté oppoſé de la riviere.

L'inexpérience du Viſir dans l'art militaire, & les lenteurs qu'il avoit miſes à ſes opérations, déterminerent le Grand-Seigneur à le rappeller, & Moldavangy Pacha ſuccéda au miniſtere & au commandement de l'armée ; elle ſe trouvoit réduite alors à quatre-vingt mille hommes, les Tartares & quelques Confédérés compris. Le Séraskier ayant pris la réſolution d'aller attaquer les ennemis, le Prince de Gallitzin, de ſon côté, ſe mit en devoir de combattre l'armée Turque, avant qu'elle eut le tems de ſe retrancher ; les Ruſſes firent quelques attaques qui n'eurent aucun ſuccès, juſqu'au 29 Août, que l'armée Ottomane marcha ſur deux colonnes pour lui livrer

la bataille. La cavalerie Turque chargea l'aîle droite des Ruſſes avec la plus grande impétuoſité ; mais cette aîle étant protégée par une batterie, les Turcs furent contraints de ſe replier ; cependant le combat s'engagea de nouveau avec la plus grande fureur, & dura depuis huit heures du matin juſqu'à deux heures de l'après-midi, ſans que la victoire ſe décidât. Le Général Ottoman voyant les détachemens de ſon armée acharnés à combattre, ordonna l'attaque générale, qui dura juſqu'à ſept heures du ſoir ; alors l'armée Ottomane, accablée par l'artillerie des Ruſſes, effrayée par ſes pertes, & ſuccombant à la fatigue, prit la fuite, & laiſſa trois mille morts & neuf drapeaux ſur le champ de bataille ; les Ruſſes, à leur rapport, perdirent peu de monde. On continua de faire la petite guerre pendant pluſieurs jours, & elle fut en général à l'avantage des Ruſſes ; favoriſés même par la crue du Dnieſter qui avoit groſſi par les pluies, ils ſurprirent le détachement de Turcs, qui avoit paſſé le Dnieſter, & qui ne pouvoit être ſecouru, & le défirent entierement ; les Ruſſes prirent dans leur camp cent cinquante drapeaux, deux piéces de canon, & trois bâtons de commandement.

Les Turcs, decouragés par ces revers, ſe déterminerent à abandonner Cotchim, & à ſe retirer,

ſans s'expoſer à de nouvelles défaites. Le 9 Septembre, le Général Ruſſe, ne voyant aucun mouvement de l'autre côté du Dnieſter, & les Coſaques qu'il envoya à la découverte, lui ayant rapporté qu'ils n'avoient vu perſonne du côté de Cotchim, & que les portes de la ville en étoient même fermées, il fit paſſer la riviere à un détachement, fit eſcalader la ville, & enfoncer les portes, & on n'y trouva qu'une vingtaine de perſonnes, hommes ou femmes. Par cet heureux événement les Ruſſes, ſans coup férir, ſe trouverent maîtres d'une place qu'ils avoient bloquée & bombardée pendant pluſieurs mois; elle renfermoit 180 piéces de canons & beaucoup de munitions; mais infectée par une quantité de cadavres, elle reſſembloit moins à une ville qu'à un tombeau, & on ne put y loger la garniſon qu'après l'avoir nettoyée & purifiée.

L'abandon que les Ottomans firent de Cotchim, rendit les Ruſſes maîtres de la Moldavie; ils en prirent poſſeſſion peu de jours après, & les Moldaves, comptant d'avoir ſecoué le joug Ottoman, prêterent, avec joie, ſerment de fidélité à l'Impératrice dans Yaſſy, capitale de cette Province. L'armée Turque réduite par les pertes & les déſertions, s'étant alors retirée, le Prince de Galitzin ſe mit en devoir à la fin de Septembre, de prendre

lorſque ſes quartiers d'hiver, la ſaiſon n'étant plus propre à tenir la campagne, le Général de Romanzow vint prendre le commandement de l'armée. Indépendamment de la conquête de la Moldavie, les Ruſſes ſoumirent, à la fin de la campagne, une partie de la Valachie, que le Comte de Romanzow acheva de conquérir pendant l'hiver. Un corps de Turcs qui étoit entré dans cette Province, pour la défendre, fut mis en fuite par les Ruſſes, & paſſa le Danube avec précipitation; les Valaques prêterent ſerment de fidélité au Général Ruſſe, & envoyerent enſuite des Députés à Pétersbourg, pour y renouveller leurs hommages. C'eſt ainſi que ſe termina la campagne de 1769, où les Ruſſes ne durent leurs triomphes qu'à l'inexpérience, & à la malhabileté des Turcs, que trente ans de paix avoient totalement engourdis. Il y eut bien quelques chocs pendant l'hiver, entre les Turcs, les Confédérés & les Ruſſes; mais, en général, ceux-ci eurent plus à ſouffrir des maladies que des armes de leurs ennemis.

L'armée que les Ruſſes avoient faite paſſer en Aſie, ſouleva facilement les Provinces voiſines de la Géorgie & du Caucaſe, où il n'y a pas de places fortes, & où les peuples changent facilement de maître; l'armée Ruſſe fut même renfor-

cée par quelques ſoldats commandés par le Prince Héraclius; mais ces efforts n'eurent que des ſuccès momentanés, & les Pachas qui furent commandés rétablirent bientôt la tranquilité dans ces contrées : ouvertes de tous côtés, & ſans places de défenſe, chacun eſt le maître de les ravager à ſon tour.

La diverſion que les Ruſſes avoient tentée du côté de l'Albanie, où ils employoient avec leur ſuccès ordinaire, les armes de l'intérêt & de l'opinion, n'eut pas plus de progrès; elle mit cependant les Turcs dans la néceſſité d'envoyer des troupes dans cette partie de leurs Etats; mais ces efforts épuiſoient peut-être plus les Ruſſes que les Ottomans, qui ont plus de reſſources pour recruter leur armées.

Les mauvais ſuccès de la campagne de 1769 du côté du Danube, déterminerent le Grand Seigneur à ôter le commandement & les ſceaux à Moldavangy Pacha; il confia l'un & l'autre à Halil Pacha, fils d'Aivas Pacha, qui commandoit l'armée à la paix de Belgrade en 1739. Ce Seigneur, qui n'avoit pour lui que le nom de ſon pere, élevé dans le luxe & les plaiſirs, & n'étant preſque jamais ſorti de la capitale, n'avoit aucune connoiſſance militaire, & n'étoit guères propre à inſpirer la confiance aux ſoldats.

La campagne de 1770, commença d'abord du côté de l'Archipel. L'armée navale des Ruſſes, qui avoit fait le tour de l'Europe, fut enfin apperçue à la hauteur de Candie, dans le mois de Février; elle étoit compoſé de ſeize vaiſſeaux de guerre, ſous les ordres du Comte Orlow, qui avoit ſous lui l'Amiral Spirirow, & le Contre-Amiral Elphinſton; une diviſion de cette eſcadre paſſa du côté de la Morée, où les Grecs, en attendant des armes & des ſecours pour ſecouer le joug Ottoman, faiſoient des vœux ſecrets pour leur liberté. Quoique les Ruſſes euſſent à peine huit cens hommes de débarquement, ils ſe préſenterent ſucceſſivement à Modon, à Naples de Romanie, & à Navarin, où ils comptoient ſur le ſecours des Grecs pour conſommer la révolution; mais les Ruſſes, repouſſés par-tout, & forcés de ſe rembarquer en abandonnant quelqu'artillerie, ne retirerent d'autre fruit de cette diverſion mal concertée, que d'expoſer les Grecs à la vengeance féroce des Turcs, qui les taillerent en pieces; ils firent mettre à mort avec plus d'apprêt encore, l'Archevêque de Trippolizza, & les principaux Archondes de Morée, qui avoient diſpoſé les peuples au ſoulevement. Les journaliſtes de l'Europe appuyerent de leurs armes la diverſion que la Ruſſie devoit faire du côté de la Morée; & cette

claſſe de déſœuvres, qui ſont par-tout occupés de projets politiques, entrevoyoit déjà l'armée Ruſſe chargée des dépouilles de la Morée, de la Grece, de la Thrace & de la Servie, marcher en triomphe pour s'unir à la grande armée, ſous les murs de Belgrade ou de Bender; & préſageoit que la petite flotte, qui, par le Don étoit entrée dans la mer Noire, ſe joindroit devant Conſtantinople à celle qui étoit dans l'Archipel, ſans réfléchir aux obſtacles qui pouvoient s'y oppoſer, parce que l'imagination franchit rapidement les difficultés.

Dans cette circonſtance, qu'on avoit cru déciſive, les Ruſſes ſe confierent trop légerement aux Grecs & ne prévirent pas qu'une nation opprimée par quatre cens ans d'eſclavage, qui n'avoit ni des armes, ni des chefs, ne pouvoit faire que des vœux impuiſſans. Les Grecs de leur côté ſe livrerent plus légerement encore à l'eſpoir d'un ſecours, qui ne pouvoit pas être aſſez efficace pour devoir y compter. Pour donner plus de moyens cependant à cette diverſion, les Montenegrini, firent dans le même tems une incurſion en Boſnie; mais ces convulſions, qui préſentoient d'abord le tableau d'un ſoulevement général, ſemblables aux orages, n'eurent qu'un effet paſſager. Malgré la défection des Moldaves, des Valaques & des Grecs de Morée, qui n'étoit pas avouée de

la nation, la Porte Ottomane eut la générosité de se contenter, dans la capitale, du serment de fidélité des Grecs, représentés par le Patriarche, les Evêques & les Notables.

La flotte Ottomane passa dans l'Archipel, dans cet intervalle, pour s'opposer aux entreprises des Russes; elle étoit composée de dix vaisseaux du premier rang, quatre du second & six caravelles d'Egypte. Après quelques évolutions, les deux flottes se trouvant en face le 5 Juillet à la vue de Scio, les Russes se formerent sur trois lignes, & se disposerent au combat, lorsque les Turcs, qui n'ont aucune idée de manœuvres, ni de combats de mer, tinrent conseil sur ce qu'ils avoient à faire. Hassan-Bey, Vice-Amiral & Giaffer-Bey, Capitaine de vaisseau, ne consultant que leur intrépidité, proposerent d'attaquer chacun son vaisseau, & de rendre par-là la victoire des Russes plus difficile & plus incertaine; mais cet avis ne fut point suivi. L'Amiral Spiritow, étant sorti de la ligne pour offrir le combat à l'Amiral Ottoman, Hassan-Bey se présenta pour le combattre, & justifier son avis par son exemple; ces deux vaisseaux se battirent de si près, que les Russes furent à portée d'arracher le pavillon Ottoman, & d'en porter les lambeaux à leur Général; la quantité d'artifices qu'ils prodiguerent, ayant enfin

mis le feu aux agrès du vaiſſeau d'Haſſan-Bey, il ſe communiqua bientôt au vaiſſeau Ruſſe lui-même, qui, demi-heure après, ſauta en l'air, & il ne ſe ſauva que vingt-quatre hommes, dont trois officiers ; le vaiſſeau Ottoman eut le même ſort, après avoir ſauvé une grande partie de l'équipage. La flotte Ottomane cependant fit porter en déſordre ſur Cheſmé, où pour ſe mettre à l'abri d'inſulte, elle fit mettre ſon canon à terre, & forma des batteries pour la protéger. Le *16* la flotte Ruſſe s'étant approchée de celle des Ottomans, elle détacha quatre brulots, qui, malgré les batteries que les Turcs avoient élevées, la réduiſirent en cendres. Après cette déroute les équipages de la flotte Ottomane ſe rendirent à Smirne, & ſe vengerent ſur les Grecs de la honte de leur défaite. Le Gouverneur de Smirne fit couler bas quatre vaiſſeaux chargés de pierres, au paſſage du Golfe, pour empêcher les Ruſſes d'y entrer ; mais ils ne s'y préſenterent pas, par égard pour les remontrances des nations Européennes, qui ont des riches comptoirs dans cette place. Moldavangy Pacha, exilé à Lemnos, fut commandé pour fortifier les châteaux des Dardanelles, & empêcher les Ruſſes d'en forcer le paſſage ; ceux-ci maîtres de l'Archipel, en ſoumirent les iſles qui ſont ſans défenſe, formerent une eſpece d'arſenal à Pa-

ros, reçurent des Grecs à leur ſervice, & gênerent beaucoup le commerce des Ottomans.

Tels furent les ſuccès de la campagne des Ruſſes, du côté de l'Archipel en 1770; ceux qu'eurent leurs armes du côté du Danube, furent tout auſſi brillans. L'armée du Viſir, qu'on portoit à cent trente mille hommes quand elle paſſa le Danube dans le commencement de mai, groſſiſſoit tous les jours par un concours de volontaires, qui, loin de la rendre plus formidable, ne ſervit qu'à l'affamer & à y répandre la confuſion; elle marcha du côté de Bender, & quelques-uns de ſes détachemens firent rentrer ſous l'obéiſſance de l'Empire, les parties de la Valachie & de la Moldavie qui s'en étoient ſouſtraites. L'armée du Général de Romanzow, s'étant approchée de celle du Grand-Viſir, & ces deux armées ſe trouvant en face le premier août, il y eût entr'elles une action générale, où les Turcs, après avoir combattu tumultueuſement, & dans le plus grand déſordre, furent mis en déroute, & laiſſerent dans leur camp cinquante-ſix drapeaux, cent trois canons, quantité de tentes, de chameaux, de chevaux, de proviſions & de bagages. Les Ottomans pourſuivis, abandonnerent Iſmailow aux Ruſſes, qui y trouvérent trente-ſept pieces de canon, quantité de poudre, de boulets, & une proviſion d'armes.

Après

Après que les débris de l'armée Ottomane eurent repaſſé le Danube, les Ruſſes commencerent le ſiége de Bender, & cette place fut forcée de ſe rendre; ils prirent dans la même campagne Brahilow, que les Ottomans abandonnerent.

La défaite de la flotte, à Cheſmé, fit dépoſer le Capitan Pacha, & Giaffer Bey fut nommé à ſa place; les Ruſſes, pour ſe rapprocher du canal, s'emparerent de Lemnos; mais Haſſan Bey, à la tête de trois mille quatre cens hommes, reprit cette iſle dans le mois d'Octobre, après avoir forcé les Ruſſes de s'embarquer & d'abandonner leurs canons; étant revenus enſuite avec de plus grandes forces, ils repouſſerent d'abord les Ottomans, mais Haſſan Bey parvint à les rallier, & força les Ruſſes de s'embarquer de nouveau, après avoir encore perdu huit cens hommes & quelques canons.

La déroute des Ottomans dans l'Archipel, & ſur le Danube, ayant répandu la conſternation dans l'Empire, les Provinces éloignées ſe diſpoſerent à ſecouer le joug. Ali Bey, un des principaux membres du gouvernement d'Egypte, à la tête d'un puiſſant parti, ſe rendit preſque maître de ce Royaume & des environs de la mer Rouge; l'année d'après il porta la guerre en Syrie, où, uni au Chék Daher Omar, Gouverneur d'Acre,

& à l'Emir de Baruth, ils s'emparerent de Rame, Gaza, Jaffa, Jéruſalem & Damas, & ſoumirent Alep à une contribution conſidérable, tandis que la Porte, occupée ſur le Danube, ne pouvoit remédier à ces inſurrections.

Après la défaite d'Halil Pacha, aux environs de Bender, le Grand-Seigneur lui ôta les ſceaux & le commandement de l'armée, qu'il confia à Sélictar Mahomet Pacha; Giaffer Pacha, qui n'avoit pu s'oppoſer, dans l'Archipel, aux entrepriſes des Ruſſes, fut également dépoſé; & pour récompenſer la conduite d'Haſſan Bey à Lemnos, il fut fait Capitan Pacha.

En Avril 1771, l'armée Ottomane, ſous les ordres du Grand-Viſir, ſe mit en marche pour le Danube; elle étoit forte de cent cinquante mille hommes, &, après la jonction des troupes qu'on attendoit des provinces, elle devoit en avoir trois cent mille. Le Pacha Muſſon Oglou, beau-frere du Sultan, qui en commandoit un détachement, entra dans la Valachie; &, après avoir battu un parti de Ruſſes, il leur reprit Giurgiowa dont ils s'étoient emparés en hiver; les Ruſſes, ayant tenté de reprendre cette place, furent repouſſés par les Ottomans; & ceux-ci eurent encore des nouveaux ſuccès du côté d'Iſaccia & d'Iſmailow. L'armée du Viſir étant reſtée

en-deçà du Danube, il n'y eut point d'action générale; le détachement de Muſſon Oglou remporta ſeul quelques avantages ſur les ennemis; mais les Ruſſes étant revenus à la charge, les troupes de ce Géneral, dont la paye avoit été retardée, ſe débanderent, abandonnerent leurs retranchemens & quelques magaſins; la même inſubordination ſe répandit dans le camp du Viſir, & les mutins, après l'avoir pillé, ſe retirerent en déſordre; les Ruſſes profiterent de cette confuſion pour paſſer le Danube, ils enleverent les canons & le butin que les Ottomans avoient abandonnés, & raſerent les fortifications de Babadach, Tulliza & Iſaccia. Dans cette campagne, comme dans la précédente, les Ruſſes ne durent leurs trophées qu'à l'inexpérience des Ottomans; d'autant plus que leur armée, occupée en Pologne, & beaucoup réduite par les maladies, n'étoit pas en état de faire de grands efforts.

Les avantages momentanés que les Confédérés avoient eus en Pologne, exciterent l'animoſité des Ruſſes, qui porterent la tyrannie juſqu'à dépouiller les Seigneurs Polonois de leurs charges & de leurs biens. Les diviſions domeſtiques & les oppreſſions étrangeres n'étoient pas les ſeuls maux qui déſoloient alors la Pologne, la peſte

qui s'étoit répandue dans les frontieres, ainſi que dans l'Ukraine, lui donna encore de nouvelles alarmes.

Les progrès des Ruſſes, du côté de la Tartarie, furent un peu lents; ils ſoumirent d'abord quelques hordes du côté de la Crimée; les Tartares du Boudziac ayant ſuivi leur exemple, les Ruſſes s'emparerent de Precop en Juin 1771; & entrerent en Crimée, où il n'y avoit point de place en état de réſiſter; les vents, l'ignorance, ou la mauvaiſe volonté, contrarierent d'autre part les opérations des Ottomans; & ils ne purent introduire dans la preſqu'iſle un corps de vingt mille Aſiatiques, qui auroient pu en retarder la conquête. Après une action entre les Ruſſes & les Ottomans, unis aux Tartares, Okzacow fut pris; Arabat, Roſtoff & Kaffa le furent enſuite, & la Crimée entiere fut au pouvoir des Ruſſes. Environ cinquante navires de toute grandeur, que la Porte avoit fait paſſer dans la mer Noire, ne furent d'aucun ſecours; la flottille que les Ruſſes avoient dans cette mer ne fut pas non plus d'une bien grande utilité.

La flotte Ruſſe, maîtreſſe de l'Archipel, gêna beaucoup les approviſionnemens de la capitale & le commerce des Ottomans; celui des Européens, dans cette partie de la Méditerranée, fut

lui-même troublé par une quantité de pirates que la guerre avoit ſuſcités, & qu'on ne put détruire que lentement. La flotte Ruſſe, pour avoir un port aſſuré, fit des tentatives inutiles ſur Rhodes; elle ſe porta enſuite du côté de Negrepont, & dans le Golfe de Salonique, où elle n'eut pas plus de ſuccès; mais elle y enleva bien des proviſions dont elle manquoit, parce que l'Archipel, qui étoit à ſa diſcrétion, ne pouvoit pas fournir à ſa ſubſiſtance. Des navires Ruſſes étant parvenus à entrer dans Metelin, ſous pavillon maſqué, ils brûlerent dans la nuit deux caravelles qui étoient ſur le chantier, & perdirent à leur tour deux vaiſſeaux par les accidens de la navigation. La facilité qu'ils avoient de recruter leurs navires de Grecs & d'Albanois favoriſa beaucoup leurs entreprifes; mais en génétal ils eurent peu à ſe louer de ces inſurgens, qui compromirent ſouvent leurs armes; pluſieurs, ſous le nom de Ruſſo-grecs, profiterent du prétexte de la guerre pour pirater, & les Ruſſes eux-mêmes ſe virent forcés de les détruire, & de ſe concilier avec les nations commerçantes, qui furent contraintes de tenir des armemens dans l'Archipel & dans la Syrie, pour protéger leur commerce & leur navigation.

A la fin de 1771, l'Empereur Joſeph II fit

faire à la Porte Ottomane quelques insinuations de paix, & le Grand-Seigneur agréa son intervention; mais prévoyant que les défaites des Ottomans ne pouvoient pas procurer une paix honorable, il s'occupa soigneusement de la continuation de la guerre.

Mousson Oglou, beau-frere du Sultan, qui avoit soutenu, à la derniere campagne, l'honneur des armes Ottomanes, ayant été élevé au visirat il se rendit au camp au commencement de 1772, avec des renforts considérables; son armée se tint aux environs du Danube à observer les mouvemens des ennemis; mais il n'y eut entre les deux armées aucune hostilité. En attendant, les deux Cours, par la médiation de l'Empereur & du Roi de Prusse, ayant donné aux propositions de paix une sorte de confiance, convinrent d'un armistice dans le courant de Mai; & le congrès fut convoqué à Fockiani en Valachie.

Les troubles, que l'esprit d'indépendance, & l'inquiétude de quelques chefs, avoient répandus dans les provinces éloignées de l'Empire, continuerent en Syrie avec la même fureur; les rebelles en Egypte se détruisirent presque entr'eux; & les Beys divisés, y entretinrent long-tems les dissensions. Aly-Bey, qui dans la campagne précédente, étoit passé en Syrie pour s'y joindre au

Gouverneur d'Acre & à l'Emir de Baruth, y attira un des Commandans de l'eſcadre Ruſſe, pour concilier avec lui ſes opérations. L'eſcadre Ruſſe, dont l'Amiral étoit abſent, n'ayant pas acquieſcé à l'armiſtice convenu du côté du Danube, ſe préſenta devant Baruth; & ayant été de-là ſur Damiette, en Juillet 1772, elle s'empara des navires qui étoient ſur la rade; mais après avoir reçu des contributions & des vivres en abondance, elle retourna devant Baruth, qu'elle canonna pendant pluſieurs jours. Ayant fait le 23 Juillet un débarquement général, les habitans & la garniſon prirent la fuite, & les Ruſſes pillerent la ville pendant trois jours; quelques mille Druſes, qui marchoient au ſecours de cette place, & qui annoncerent leur arrivée par des grands cris, effrayerent les Ruſſes à leur tour; & preſſés de s'embarquer, ils abandonnerent ſur le rivage une partie de ce qu'ils avoient enlevé. Les Ruſſes offrirent alors de ſe retirer avec leur eſcadre, ſi on leur accordoit ſoixante bourſes, environ quatre-vingt dix mille livres; &, faute d'argent, ils ſe contenterent des proviſions & des marchandiſes qu'on put raſſembler. Les hoſtilités contre Jaffa & Gaza continuerent dans la même campagne, lorſque Aly-Bey & le Chek-Daher, ſe furent conciliés avec les

Ruſſes ſur le prix de leur aſſiſtance ; & après un ſiége long & meurtrier, qui rappelloit la réſiſtance de ces places du tems des croiſades, elles furent forcées de ſe rendre. L'Impératrice de Ruſſie, dans ces conjonctures, fit paſſer à Aly-Bey un préſent d'une belle peliſſe, & de quelques étoffes riches, pour mieux cimenter ſes liaiſons avec les Ruſſes, & entretenir les troubles dans l'Empire Ottoman.

Le Congrès aſſemblé à Fockiani fut rompu, les Plénipotentiaires n'ayant pu ſe concilier, parce que les Ruſſes s'obſtinerent à demander l'indépendance de la Crimée, & la liberté de la navigation dans la mer Noire. L'armiſtice cependant fut prolongé juſqu'en Mars 1773 ; &, pour plus de commodité, les Commiſſaires de la Porte ſe rendirent à Bukareſt avec M. d'Abreſcow, que les Ruſſes avoient ſeul chargé de cette négociation. Les conférences de Bukareſt n'eurent pas plus de ſuccès que celles de Fockiani ; les Ruſſes inſiſterent ſur leurs prétentions, & la Porte Ottomane ne voulut pas entendre parler de l'indépendance des Tartares, pour ne pas diviſer la puiſſance Mahométane.

La Porte Ottomane ne comptoit pas aſſez ſur ces négociations pour ſe négliger ſur les préparatifs de guerre ; elle fit entrer en Avril 1773

une eſcadre de quelques vaiſſeaux de force, & un plus grand nombre de petits armemens dans la mer Noire, & elle pourvut la grande armée de recrues, de canons, & de tous les approviſionnemens néceſſaires. Le Viſir, campé ſur les bords du Danube, étoit ſur la défenſive à attendre le moment de profiter du mouvement des Ruſſes; à peine un de leurs corps eut-il paſſé cette riviere, qu'il fut battu par un corps d'Ottomans; d'autres corps de Ruſſes s'étant déterminés alors à paſſer le Danube du côté de Brahilow, & les Turcs s'étant portés du même côté, il y eut une action entre les corps avancés, où les Ottomans eurent quelque avantage; mais ayant été repouſſés, à leur tour, & les bords du Danube étant libres, l'armée Ruſſe le paſſa du 20 au 25 de Juin, & ſe porta tout de ſuite ſur Siliſtria. Cette place, qui renfermoit vingt-quatre mille hommes, ſe défendit avec tant de vigueur, qu'on ne put exécuter un aſſaut général; le Comte de Romanzow ayant même reçu avis que le Grand-Viſir avoit détaché cinquante mille hommes au ſecours de cette place, & qu'il étoit lui-même en marche pour s'y rendre, ſe détermina le 30 Juin à lever le ſiége. Un de ſes Généraux, qui voulut forcer un paſſage, défendu par treize mille Turcs, éprouva la plus vigoureuſe réſiſtance;

ceux-ci s'étant fait jour cinq fois de ſuite le ſabre à la main, forcerent les Ruſſes de ſe retirer, après avoir perdu beaucoup de monde; & l'armée Ruſſe ne voulant pas engager une action générale prit le parti de repaſſer le Danube dans les premiers jours de Juillet. Quelque fiers que fuſſent les Ottomans des avantages qu'ils avoient eus dans cette action, ils attribuerent eux-mêmes le courage obſtiné qu'ils y avoient marqué à une lettre pathétique que le Sultan avoit écrite au Grand-Viſir, & qui fut lue en préſence de l'armée. » Sultan Muſtapha, dans cette lettre, » rappelloit à ſes troupes le ſouvenir de l'ancienne » gloire des Mahométans, les conquêtes & les » ſuccès rapides de leurs armes; &, après avoir » fait une comparaiſon de ces ſiecles de proſ- » périté aux tems préſens, il exhortoit tous les » corps de l'armée, & ſur-tout ſes braves Janiſ- » ſaires, à rétablir l'honneur de la nation & de » l'iſlamiſme, & à faire revivre cette valeur, qui » les avoit ſi ſouvent diſtingués. »

Après la retraite des Ruſſes le Viſir fit paſſer le Danube à un détachement de ſon armée; ce détachement attaqua un parti d'ennemis qui ſe portoit ſur Vidin, & le força de ſe retirer; ce même corps reprit enſuite une partie de la Valachie, dont les Ruſſes s'étoient emparés, & les armées

reſterent un inſtant dans l'inaction. Le Général de Romanzow, qui deſiroit terminer la campagne par quelque coup d'éclat, ſe diſpoſoit en Octobre à faire une nouvelle tentative ſur Siliſtria; mais, prévenu des diſpoſitions que le Grand-Viſir faiſoit pour s'y oppoſer, il fit marcher deux détachemens de ſon armée ſur Varna, comptant de ſurprendre cette place, qui eſt un centre d'approviſionnemens pour l'armée & pour la capitale. Les Ruſſes furent très-mal accueillis à Varna; &, ayant été repouſſés avec valeur, ils furent contraints de revenir ſur leurs pas, après avoir perdu beaucoup de monde; on comptoit parmi les morts un Général & vingt-deux Officiers. Cet échec ne rebuta pas le Comte de Romanzow; il fit paſſer de nouveau trois de ſes Généraux vers Siliſtria; après avoir réuni leurs forces, ils bombarderent cette place pendant pluſieurs jours ſans abattre le courage des aſſiégés, qui repouſſerent conſtamment les Ruſſes, & détruiſirent une partie de leurs ouvrages. Haſſan Pacha, Amiral des Ottomans, qui s'étoit rendu à l'armée, ayant été commandé pour aller au ſecours de Siliſtria avec un détachement de cavalerie, il força les Ruſſes à renoncer à leur entrepriſe, & à repaſſer le Danube avec précipitation, en abandonnnant une

partie de leur artillerie, leurs magaſins, & ceux qu'ils avoient enlevés aux Turcs.

La marche des Ruſſes ſur Varna, dans les premiers jours d'Octobre, répandit la conſternation dans Conſtantinople, qui reçoit ſes ſubſiſtances de cette place, ſituée ſur les bords de la mer Noire; & le Sultan, malgré ſes incommodités, ſe diſpoſoit à aller lui-même vaincre ou périr à la tête de ſon armée, quand on apprit la retraite des Ruſſes, & le nouveau ſuccès qui termina la campagne. Muſtapha III, par ſa prudence & ſa fermeté, eut été très-propre à ranimer le courage & la fierté des Ottomans; mais la foibleſſe de ſa ſanté, dans ces derniers tems, ne lui permit pas de développer toute l'énergie de ſon caractere.

Les troupes que ce Souverain avoit fait raſſembler en Syrie, & du côté de l'Egypte, eurent des heureux ſuccès dans cette campagne; Aly-Bey, voyant que les ſecours que les Ruſſes lui avoient promis en hommes & en vaiſſeaux n'arrivoient pas, ſe détermina à ramener ſes troupes du côté de l'Egypte pour y ranimer ſon parti, qui commençoit à ſe décourager. Son armée, attaquée à trois journées du Caire, le 7 de Mai, fut complettement battue; & ce Général, après avoir

combattu avec la plus grande valeur, fut lui-même pris, & conduit au Caire, où il mourut de ſes bleſſures. La nouvelle de cette défaite déconcerta tous les projets que les mécontens d'Egypte & de Syrie avoient formés; & quarre vaiſſeaux Ruſſes, qui étoient devant Alexandrie, prêrs à attaquer cette place, prirent le parti de l'abandonner. Ce contre-tems cependant n'empêcha pas les Ruſſes d'entretenir leurs intelligences avec les mécontens de Syrie, & ils tirerent bon parti des ſecours qu'ils furent à portée de leur donner. Vingt-deux navires Ruſſo-grecs, canonnerent Baruth pendant pluſieurs jours; mais comme ces alliances n'étoient pas gratuites, ils ceſſerent leur hoſtilités, n'ayant pu ſe concilier avec le Chék-Daher-Omar, ſur les contributions qu'ils exigeoient. Une de leurs diviſions, alors, ſe porta ſur Boudron, & puis ſur Sranchio, où elle n'eut aucun ſuccès; les Ruſſes furent même contraints de ſe rembarquer, après avoir perdu du monde, & quelques canons.

A la fin de 1773, Sultan Muſtapha III, qui avoit ſoutenu, ſans ſe décourager, tous les revers de la fortune, vit affoiblir journellement ſa ſanté; dans ſes derniers jours il fit appeller ſon frere Abdul-Hamid, le dernier des enfans de Sultan Achmet; il lui expoſa la ſituation de l'Empire,

qu'il alloit bientôt gouverner, & lui confia les projets qu'il avoit formés pour le Gouvernement, pour la continuation de la guerre, & pour parvenir à une pacification honorable. Il lui recommanda enſuite Sultan, Selim ſon fils unique, & trois filles, dont l'aînée avoit à peine 11 ans. Muſtapha III paya enfin le 21 Janvier 1774, le tribut qu'il devoit à la nature; & Sultan Abdul-Hamid ſon frere, fut élevé à l'Empire.

ABDUL-HAMID I.

Vingt-ſeptieme Empereur.

ABDUL-HAMID I, qui avoit été enfermé à l'âge de ſix ans, en avoit vécu quarante-quatre dans les triſtes appartemens des Princes que Sultan Mahmoud avoit faits aggrandir, & que Sultan Abdul-Hamid a rendus lui-même plus agréables. Le nouveau Sultan annonça ſon avénement à l'Empire, par les diſpoſitions les plus favorables; il confirma d'abord les principaux Miniſtres dans les places qu'ils occupoient, & donna des ordres pour continuer les préparatifs de guerre, & les levées néceſſaires pour recruter la grande armée du Danube. Il augmenta ſa matine de pluſieurs

vaiſſeaux étrangers qu'il fit acheter, & qu'il fit armer tout de ſuite ; on travailla de même à l'équipement de la flotte deſtinée pour l'Archipel, & d'une eſcadre de quelques vaiſſeaux, & pluſieurs galliotes qui devoient paſſer dans la mer Noire.

On s'entretint encore un inſtant de paix, avant de commencer la campagne de 1774 ; mais la Porte Ottomane, qui préſageoit plus heureuſement d'un nouveau régne, & qui ſe flattoit d'avoir quelques ſuccès qui puſſent balancer ſes revers, ſe refuſa à toutes les inſinuations, & ne voulut jamais entendre parler d'aucun démembrement de l'Empire.

Les armées étant raſſemblées en Juin 1774 ſur les bords du Danube, celle des Ruſſes paſſa cette riviere dans l'intention d'attaquer les Ottomans ; les corps avancés de ces derniers, après avoir fait quelque réſiſtance, ſe replierent ſur la grande armée ; d'autres détachemens, qui furent commandés pour obſerver l'ennemi, & l'arrêter dans ſa marche, eurent bien quelques engagemens avec les corps avancés, mais il n'y eut aucune action déciſive. Deux autres détachemens d'Ottomans, attaqués par douze mille Ruſſes, ayant été entierement défaits, le Grand-Viſir fit marcher ſoixante-dix mille hommes à leur ſe-

cours ; les Ottomans attaquerent l'ennemi en-deçà de Bazargik, & marquerent d'abord la plus grande valeur ; mais leur cavalerie miſe en déroute, entraîna l'infanterie dans ſa fuite, ce qui répandit la terreur dans leur armée. Le Comte de Romanzow profita habilement de cette circonſtance pour poſter ſon armée, de façon à couper la communication entre celle des Ottomans & la place de Varna, d'où elle tiroit ſes ſubſiſtances, inveſtir en même tems Siliſtria, & préſenter au Grand-Viſir l'alternative d'en venir à une bataille, ou de conſentir à une paix défavorable.

L'armée du Grand-Viſir effrayée par la poſition que celle des Ruſſes venoit de prendre, & ne voulant pas courir les événemens d'un combat, abandonna ſon camp en déſordre à la fin de Juin ; & cette armée, qui comptoit d'abord environ deux cens mille hommes, livrée à l'indiſcipline & à la frayeur, ſe fondit dans un inſtant, & à peine reſta-t-il douze mille ſoldats ; tout le reſte ſe répandit dans les provinces, ou paſſa en Aſie, en ravageant tout ce qui ſe trouva ſur ſon chemin. Le Gouvernement à Conſtantinople ſe donna bien des ſoins pour raſſurer cette troupe de fuyards ; mais comme la crainte l'emportoit ſur tous les autres ſentimens, il fallut céder pour

pout ne pas s'expoſer à une ſédition, qui n'auroit fait qu'augmenter le mal.

Voyant une déroute auſſi générale, Mouſſon-Oglou s'empreſſa de ſauver la caiſſe militaire, & l'étendard ſacré, qu'il fit paſſer à Andrinople, & il abandonna ſon camp & ſon artillerie au pouvoir de l'ennemi; ce Général ne pouvoit, non-ſeulement oppoſer aucune défenſe, mais encore les Ruſſes, avec une foible armée, s'étant emparés des principales communications, ne permettoient pas au Viſir de rétablir la ſienne. La Porte Ottomane, conſternée par cette humiliation, ordonna au Viſir de propoſer une ſuſpenſion d'armes, ou de ménager la paix aux meilleures conditions poſſibles, au moment même où ce Miniſtre, forcé par les circonſtances, recevoit la loi que le Général Ruſſe voulut lui impoſer: le Viſir écrivit au Grand-Seigneur, *qu'abandonné de ſon armée, avec le peu qui lui reſtoit, il étoit enfermé par les Ruſſes, ſans vivres & ſans munitions; que toute communication lui étoit coupée; que lui & les ſiens ne ſubſiſtoient que de ce qu'ils recevoient de l'ennemi; que ſe voyant à la diſcrétion du vainqueur, n'oſant s'expoſer au refus d'un armiſtice, il s'étoit vu dans la néceſſité de ſouſcrire aux conditions qu'on lui avoit impoſées, & qu'il eſpéroit que ſa Hauteſſe*

voudroit bien les ratifier. Le Grand-Seigneur ayant fait convoquer le Divan, il fut réſolu de ratifier les conditions du traité ; le Mufti les approuva par un fetwa, dans lequel il diſoit, *que, puiſque les troupes Ottomanes refuſoient de combattre l'ennemi, il falloit abſolument faire la paix.*

On convint des préliminaires le 17 Juillet 1774, le 21 la paix fut ſignée, & le Grand-Seigneur l'ayant approuvée, on ne s'occupa plus que de l'exécution du traité, qui portoit en ſubſtance, 1°. que les Tartares ſeroient déſormais regardés par les deux puiſſances contractantes, comme un peuple libre & indépendant, & que leur Kan n'auroit d'autres devoirs à remplir vis-à-vis du Sultan que ceux que la religion Mahométane lui impoſe en ſa qualité de ſuprême Calife. 2°. Que les deux puiſſances contractantes jouiront d'une navigation libre & illimitée dans toutes les mers, détroits & rivieres de leur dépendance. 3°. Qu'elles auront pleine liberté de conſtruire par-tout de nouvelles forteresſes & de rétablir les anciennes, ſelon leur bon plaiſir. 4°. Que la Porte donnera déſormais le titre de Padiſcha aux Souverains de Ruſſie. 5°. Qu'elle cédera à perpétuité à l'Empire Ruſſe, Azoph, Yeni-Calé, Kirché & Kilbournou, avec leurs territoires, & une langue de terre entre les rivieres Bog & Dniéper.

6°. Que la Ruſſie rendra les conquêtes faites ſur l'Empire Ottoman, en ſtipulant, pour tous les Chrétiens habitans des provinces, villes & iſles qu'elle reſtitue, des prérogatives & des priviléges, qui les mettent à l'abri d'opprêſſion.

Le Grand-Viſir, qui dans ces deux campagnes avoit éprouvé les viciſſitudes de la fortune, s'étant mis en marche pour ramener les débris de ſon armée vers la capitale, il fut contraint de s'arrêter à Karnobat, à cauſe de ſa ſanté, que les déſaſtres de la derniere campagne avoient entierement délabrée, & il y mourut le 4 Août. Le *Sandgiak-cherif*, ou étendard du Prophête, qu'on avoit vu ſortir de Conſtantinople au printems de 1769, ſous les plus ſiniſtres augures, y rentra modeſtement le 8 Septembre 1774, ſans exciter la curioſité des Chrétiens ni le fanatiſme des Mahométans.

Les armemens des Ruſſes dans la mer Noire & dans l'Archipel, n'eurent pas des avantages décidés dans cette campagne; ceux de l'Archipel firent cependant quelques priſes conſidérables en ris, café, & autres effets, & continuerent de favoriſer les troubles qu'il y avoit ſur les bords de la Syrie, où tout paroiſſoit ſoulevé; les enfans du Chek Daher diſputoient à leur pere ſes propres domaines; des freres combattoient des

freres, les Ottomans se déchiroient entre eux ; & le Gouvernement, occupé d'une guerre étrangere, n'avoit pu remédier à ces dissensions.

L'escadre Russe dans l'Archipel reprit enfin le chemin de la Baltique ; elle avoit chargé sur un de ses vaisseaux le prétendu tombeau d'Homere, que les Russes découvrirent à Nio (Jos) en 1772, & d'autres antiquités abandonnées dans les isles de l'Archipel, où elles rappelloient aux voyageurs le souvenir des siecles fabuleux de la Grece ; ce vaisseau ayant péri, corps & biens, dans le détroit de Gibraltar, ces monumens sacrés de l'antiquité des Arts, qui avoient survécu aux ravages des hommes & du tems, furent ensevelis pour toujours. Il ne resta, en levant des forces navales des Russes, qu'une frégate & trois armemens, qu'on vit entrer en Novembre à Constantinople, pour passer de-là dans la mer Noire, en exécution d'un des points du traité ; cette nouveauté sous les murs de la capitale, fut un triomphe de plus pour les Russes, & elle rappella aux Ottomans les regrets & la honte de leurs défaites. Un nombre de petits armemens Russo-Grecs, qui, sous le pavillon de l'Impératrice, s'étoient habitués à la course, abandonnés dans l'Archipel, où ils craignoient le ressentiment des Turcs, se livrerent à la piraterie & au brigandage, ce qui

obligea la Cour de France de tenir des frégares dans les mers du Levant, pour protéger ſon commerce & ſa navigation, juſqu'à ce que ces forbans fuſſent entièrement détruits.

Dans les premiers inſtans de la paix, la Porte s'empreſſa d'appaiſer les troubles, que l'inquiétude de quelques chefs avoit répandus dans ſes Etats, &, depuis la Caramanie, la Syrie, & juſques en Egypte, pluſieurs rebelles furent mis à mort; une armée paſſa en Syrie où elle ſe joignit aux Gouverneurs de Damas & de Tripoly, pour agir contre le fameux Chek-Daher Omar, qui s'étoit rendu maître de pluſieurs places; cette armée s'empara de Gaza, Rame, Naplouſe & Jeruſalem; mais Jaffa, Baruth, Seyde & Acre, au pouvoir des rebelles, ne ſe rendirent qu'après l'arrivée de la flotte du Capitan Pacha. Avant la reddition d'Acre, Daher Omar, qui défendit cette place avec la plus grande valeur, chercha à ſe ſauver; mais ayant été tué, ſa tête fut envoyée au Sultan, & le Capitan Pacha conduiſit à Conſtantinople vingt-ſept Officiers de ce Général, & porta au Grand-Seigneur les tréſors immenſes qu'il avoit enlevés à ce Chek & aux autres rebelles qui avoient été mis à mort.

La Syrie & l'Egypte ne furent pas ſeules expoſées à la révolte & aux diviſions; Bagdad &

Baſſora furent aſſiégées & priſes par les Perſans ; & la Morée, où les Ruſſes avoient d'abord ſuſcité un ſoulevement, fut long-tems à la diſcrétion d'une troupe de Grecs & d'Albanois vagabonds, qu'on ne pût diſſiper ou détruire que dans le courant de 1777. La fermentation dura quelque tems en Egypte & au Caire, où la rivalité des Beys ne ſervit qu'à la fomenter ; mais dès que les partis qui avoient diviſé ce Royaume furent détruits, l'autorité du Grand-Seigneur reprit inſenſiblement ſon aſcendant.

La Ruſſie & la Porte Ottomane, dans ces entrefaites, s'occuperent de l'exécution du traité ; on ſe rendit réciproquement les priſonniers, comme on en étoit convenu : cette condition cependant eſſuya des lenteurs de la part des Turcs, parce que ces eſclaves, qui avoient été vendus, ſe trouvoient répandus dans l'Empire où on ne les rendoit pas de bon gré, la Porte ne reſtituant que cent piaſtres pour un eſclave, qui ſouvent en avoit coûté le double. Par égard pour la recommandation de la Ruſſie, la Porte ne refuſa pas aux Chrétiens la liberté de réparer leurs Egliſes ; mais il fallut y renoncer, pour prévenir la fermentation de la populace que quelques Emirs fanatiques avoient ameutée.

De tous les articles de pacification convenus

entre les Ruſſes & les Ottomans, l'indépendance des Tartares de la Crimée fut celui qui éprouva le plus de difficultés. On n'avoit pas aſſez prévu les conteſtations que devoit entraîner la ſouveraineté des Tartares, & le droit que la Religion & la puiſſance y donnoient au Grand-Seigneur; Dewlet-Gheray Kan, & Schaïn-Gheray Kan, ſe diſputoient cette ſouveraineté les armes à la main; Schaïn-Gheray étoit protégé par les Ruſſes, par la raiſon que Dewlet-Gheray, déſigné par le Grand-Seigneur, avoit reçu la péliſſe & le catichérif, qui faiſoient les titres de ſon inveſtiture; & cette préſéance, due à la ſuprématie ſeule, devenoit un motif de diſpute qui dura toujours & ne ſe termina jamais. Les Ruſſes, d'une part, ſe prévalant de la prépondérance de leurs armes, vouloient entretenir en Crimée une influence d'autorité qui ne pouvoit plaire aux Ottomans ni aux Tartares; quoique ceux-ci euſſent vu avec plaiſir que les Ruſſes avoient inſiſté ſur leur indépendance, dont ils étoient jaloux; comme Mahométans, ils n'entendoient pas avoir des Chrétiens pour maîtres. Le Grand-Seigneur, d'autre part, bien loin de provoquer les Tartares, dont il vouloit ménager l'inconſtance, leur recommandoit politiquement d'éviter toute occaſion d'hoſtilités, puiſqu'ayant eux-mêmes deſiré l'in-

dépendance, ils devoient la maintenir, & non pas s'en écarter. Ces diſcuſſions intérieures, qui, par les liens de la Religion & de l'habitude, tournoient à l'avantage du Grand-Seigneur, donnoient de l'ombrage aux Ruſſes ; ils ſe déterminerent à reſter en armes aux environs de Précop, ſe renforcerent à Orkapy & à Kilbournou, & firent enfin paſſer des troupes dans la Volhinie, la Podolie & l'Ukraine, pour inſpirer à leur tour de l'inquiétude aux Ottomans. Comme tout annonçoit une rupture ; pour détourner les impreſſions du peuple, le Grand-Seigneur dépoſa le Viſir Dervich Pacha, qui parloit ouvertement contre la paix de Kainardgik ; mais la Porte, qui couvoit ſon reſſentiment dans le ſilence, ne ſe rallentit pas ſur les effotts qu'elle faiſoit pour rétablir ſes places & ſon artillerie, & pour conſtruire des forts & des batteries à l'entrée du détroit de la mer Noire. L'Amiral Haſſan Pacha, qui ne deſiroit rien tant que de pouvoir réparer les ſacrifices que l'Empire avoit faits, étoit occupé du rétabliſſement de la marine ; & par ſes ſoins, le Grand-Seigneur avoit déja quarante navires de guerre, dont partie étoient armés & à la veille de faire la campagne.

Dans la poſition précaire où ſe trouvoient les Tartares, ils avoient pluſieurs maîtres & n'en

avoient aucun ; par une contrariété de principes, les Ottomans & les Ruſſes ne pouvant ſe concilier ſur cette ſouveraineté, s'accuſoient réciproquement de porter atteinte au traité, & dans les premieres années de la paix, les Ruſſes furent toujours prêts à recommencer la guerre. Les Tartares, dont les Ruſſes avoient voulu former des régimens, changer leurs habits, leurs uſages, & les accoutumer aux exercices militaires, marquerent de la répugnance à toutes ces innovations, & ſe mutinerent contre Schaïn-Gheray Kan, que les Ruſſes regardoient comme le chef des Tartares ; tandis que ceux-ci ne reſpectoient pas ſon autorité, puiſqu'elle n'émanoit pas directement du Grand-Seigneur.

Ce fut dans ces entrefaites que Grégoire Gika, Vaivode de Moldavie, dont le Grand-Seigneur ſuſpectoit la fidélité, fut rappellé à Conſtantinople ; & ayant obſervé au Capigy Bachy, qui lui notifioit les ordres du Sultan, que, tenant ſa place par la protection & la grace de l'Impératrice de Ruſſie, c'étoit à cette Souveraine qu'il étoit tenu de rendre compte, cet Officier, outré de cette inſurrection, lui plongea ſon poignard dans le ſein & lui coupa la tête, qu'il envoya au Grand-Seigneur. Sur cet avis, Mavrocordato, Prince de Valachie, qui, par ſon dévouement

à la Ruſſie, étoit auſſi coupable que Gika, prit la fuite pour ſe dérober au même châtiment. Les Ruſſes ſe plaignirent formellement, & prétendirent regarder cet exercice du pouvoir deſpotique comme une violation du traité. Enorgueillis par la fortune des armes, ils porterent la prépotence, au point, que ſans égard pour les bienſéances, les Grecs, ſujets du Grand-Seigneur, munis de patentes d'incorporation au ſervice de la Ruſſie, ſe répandoient dans l'Empire Ottoman, prétendoient y jouir des exemptions accordées aux Ruſſes eux-mêmes, & venoient narguer le gouvetnement juſques dans la capitale. La Porte réclama contre ces abus, que trop de tolérance avoit introduits, & comme ils ne faiſoient que multiplier les occaſions de méſintelligence, elle revendiqua fierement le dtoit naturel qu'elle avoit ſur ſes ſujets; pluſieurs furent punis, d'autres furent renvoyés en Ctimée, & le Miniſtre & les Conſuls de Ruſſie ſentirent la néceſſité d'être circonſpects ſur le choix des perſonnes auxquelles ils accordoient leur confiance, & ſur les patentes qu'ils prodiguoient à des transfuges & à des vagabonds, qui ne les ſollicitoient que pour en abuſer, ſe ſouſtraire aux pourſuites de la Juſtice, & altérer la bonne harmonie.

Ces conteſtations, ſur leſquelles il eut été aiſé

de s'entendre, furent des motifs d'animosité toujours renaissans entre deux nations hérissées de préventions, dont l'une, jalouse de ses succès, croyoit pouvoir tout exiger; tandis que l'autre, humiliée par ses revers, avoit encore assez de confiance dans son courage & dans son ressentiment pour ne pas démentir sa fierté.

L'année 1778 se passa en explications, sur lesquelles la disposition des esprits ne permit pas de se concilier. On étoit presqu'à la veille de reprendre les armes, lorsque la France accorda son entremise; & la paix de Kainardgik, qui servit de base à cette réconciliation, fut renouvellée à Aïnaly-Cawak, le 21 Mars 1779, par la médiation de M. le Comte de Saint-Priest, Ambassadeur de France. Par cet accord, la Russie resta ultérieurement maîtresse de la Crimée & du Couban; l'Impératrice fit construire à l'embouchure du Boristhene la ville, les fortifications & le port de Kerson, dont elle desiroit faire une Capitale. Les têtes faciles à s'exhalter, rappelerent alors à la Sémiramis du Nord les siécles fabuleux de la Kersonese & de la Colchide, & tous ces trésors, dont l'ancienne Grece & les Argonautes avoient enrichi leur imagination. Pour encourager la population en Crimée, l'Impératrice promit des exemptions à ceux qui vien-

droient l'habiter, & des priviléges aux commerçans qui s'y établiroient, Pluſieurs familles abandonnerent les déſerts de la Ruſſie pour ſe rapprocher de ceux de la Crimée, où le climat eſt plus tempéré; il vint un nombre de Polonois, que les diviſions dont la Pologne avoit été affligée, avoient ruinés; c'étoient autant de bras propres à défricher cette terre inculte, mais il n'y avoit pas d'argent pour les animer, parce que les gens pécunieux n'expoſent pas leur fortune aux hazards des événemens dans des pays dont la propriété eſt auſſi incertaine. Des Allemans & des Polonois, encouragés par les apparences que préſente un pays nouveau, firent bien quelques expéditions à Kerſon par le Danube & le Boriſthene, mais elles eurent peu de ſuccès.

Schaïn-Gheray Kan, qui commandoit les Tartares de la Crimée ſous la protection de la Ruſſie, envoya en 1781 au Prince Conſtantin, fils aîné du Grand-Duc, un habit complet tel que les Princes Tartares le portent, avec un arc & un carquois garni de flêches; le tout richement orné de perles & de pierres précieuſes. Pour le prix de cette attention, & pour mettre une nuance d'affiliation entre les Tartares & les Ruſſes, la Czarine nomma le Kan Capitaine de la garde Preobraziene; mais les Tartares firent ſi peu de

cas de cette diſtinction, qui ne ſervoit qu'à manifeſter leur dépendance, que l'année d'après ils ſe révolterent dans la Crimée & dans le Couban, & Kan Schaïn-Gheray, menacé par les rebelles, fut contraint de ſe retirer ſur le territoire de la Ruſſie. Etant revenu à la fin de l'année, eſcorté par des troupes Ruſſes, qui firent reſpecter ſon autorité, il fut confirmé dans ſa place par les chefs de la nation, après avoir fait mettre à morr les principaux fauteurs de la rebellion.

Les diſpoſitions d'inconſtance que les Tartares avaient marquées, déterminerent cependant la Ruſſie à faire marcher des troupes du côté de la Crimée & du Couban; elle en fit paſſer auſſi vers l'Ukraine; & la Porte, de ſon côté, envoya des ſoldats, de l'artillerie & des munitions dans les places frontieres ſur le Pruth, ſur le Danube & du côté de la Servie. On travailloit nuit & jour dans les arſenaux de l'Empire Ottoman, ainſi que dans les fonderies; &, après un dénombrement fait dans les Provinces d'Europe, il fut enjoint à plus de cent mille jeunes gens, en état de ſervir, & avides de ſe battre, de ſe tenir prêts à marcher au premier ordre.

Au milieu de ces diſpoſitions militaires, qui exigeoient de ces deux puiſſances en pleine paix

les mêmes efforts qu'en tems de guerre, la France & l'Empereur employerent leurs bons offices pour prévenir une rupture; mais ces négociations éprouverent des lenteurs. Schaïn-Gheray, en Octobre 1782, abdiqua le gouvernement de la Crimée, dont les Ruſſes s'étoient emparés; la Ruſſie, dans le même tems; fit encore paſſer des troupes dans l'Ukraine Polonoiſe, où elle établit des magaſins, &, par un manifeſte du 8 Avril 1783, elle réunit à ſon Empire la Crimée, l'iſle de Taman, & tout le Couban. Cette priſe de poſſeſſion, manifeſtée avec éclat, fit fermenter les eſprits à Conſtantinople; il y eut en Juillet pluſieurs divans convoqués; le peuple, les gens de loi, tout le monde y étoit porté pour la guerre. Sans interrompre les négociations, on en continua les préparatifs avec plus d'activité que jamais; on vit même arriver ſucceſſivement plus de cent ſoixante mille hommes d'Aſie, qu'on fit embarquer par la mer Noire, pour les répartir ſur les bords du Danube.

La guerre paroiſſoit inévitable à la fin de 1783, lorſque les obſtacles, qui avoient retardé le ſuccès des négociations, furent applanis, & le 8 de Janvier 1784, la Porte & la Ruſſie ſignerent à Conſtantinople une convention, qui avoit pour baſe la reconnoiſſance de la ſouveraineté de l'Im-

pératrice ſur la Crimée, l'iſle de Taman & le Couban ; le peuple, auquel on laiſſa ignorer les clauſes de cette convention, vit revenir avec plaiſir les troupes qu'on avoit fait paſſer ſur les frontieres. La Porte, cependant, bien loin de renoncer à ſes préparatifs, preſſa la conſtruction des vaiſſeaux & la fonte de l'artillerie ; on continua de réparer les places frontieres ; les canonniers, qu'on exerçoit deux fois la ſemaine, faiſoient toujours de nouveaux progrès ; & on fut en état, en 1785, de garnir de canons les barteries & les forts qu'on avoit conſtruits à l'embouchure de la mer Noire.

L'Impératrice de Ruſſie, après la convention, rendit un Edit le 22 Février 1784, pour donner à toutes les Nations le droit de commercer dans tous les pays réunis à ſon Empire, & encourager les étrangers qui voudroient s'y établir. La ville de Kerſon, qui, dans le premier apperçu, ſembloit pouvoir favoriſer des projets de commerce, ne préſentoit plus alors les mêmes eſpérances, autant par l'inſalubrité de l'air, que parce que cette place, & celle de Glonbakow, à l'embouchure du Dnieper, avoient perdu ſeize mille habitans de la peſte en 1783 ; ces circonſtances, la nature du pays, peu propre à un commerce étendu, le voiſinage des Tartares, inquiets &

indiſciplinés, & la crainte enfin de voir la Crimée être un objet continuel de diviſion entre la Porte & la Ruſſie, rebuterent les amateurs de la nouveauté; au lieu d'entrevoir à Kerſon des attraits de fortune, ils s'apperçurent enfin que cette partie de la Tartarie, hériſſée de ronces, d'armes & de ſoldats, ne pouvoit être encore que ce qu'elle a été, & ce qu'elle étoit du tems des Scytes.

La guerre des Turcs avec les Ruſſes, & les explications dont la pacification fut ſuſceptible, furent pour la Czarine une ſuite de triomphes; & on conſerve à Czarzelo un tableau allégorique, dans lequel un peintre Anglois a tranſmis à la poſtérité le ſouvenir de ſes victoires: on y voit cette Souveraine, montrant de la main droite des pavillons & autres trophées, qui annoncent les ſuccès de ſes armes; la Grece avec ſes attributs, aux pieds de cette Princeſſe, implore ſa protection; tandis que d'un autre côté, Apollon, à la tête des neuf Muſes, s'avance d'un air ſuppliant: le ſoleil levant éclaire de ſes rayons le front de l'Impératrice; dans le fond du tableau s'éleve la nouvelle ville de Kerſon, derriere laquelle on voit la mer Noire couverte de vaiſſeaux, qui dirigent leur route vers Conſtantinople.....; ce n'eſt qu'après la priſe de cette capitale,

capitale, ſans doute, qu'on fera le pendant de ce tableau.

Les prétentions des Ruſſes, après la paix, & les incertitudes que préſentoient les négociations & les événemens, ne furent pas les ſeuls embarras dont la Porte fut agitée; les Albanois, qui s'accoutumoient à ravager la Morée, s'y étoient préſentés de nouveau, & avoient contraint les naturels du pays à fuir dans les bois & dans les montagnes, & il fallut du tems & des ſoins pour diſſiper ces brigands. Un événement d'une autre nature tint une partie de l'Aſie dans un état d'agitation; il parut en divers endroits trois impoſteurs, qui avoient ſéduit le peuple par des prédictions & par des prédications fanatiques; de tous ces enthouſiaſtes, celui qui parut avoir le plus d'influence ſur les peuples fut *Imam-Manſour*; parcourant le Mont Taurus avec une foule de fanatiques, il remporta quelques avantages ſur les troupes Georgiennes, qui voulurent s'oppoſer à ſes progrès; mais ces impoſteurs, qu'on a vu ſouvent parmi les Mahométans faire des grandes révolutions, n'eurent ici qu'un inſtant de vogue; ils furent bientôt diſſipés par les troupes des Pachas; d'autant plus que les peuples, malgré cette facilité qu'ils ont à s'enflammer,

quillité en Egypte, Mahmoud Pacha, à la tête de quarante mille hommes, entretenoit encore des troubles dans l'Albanie; mais ils furent bientôt appaisés par les soins des Pachas des environs, qui envoyerent à Constantinople quatre chevaux chargés des têtes des principaux séditieux.

La Porte fut encore agitée par un nouvel incident; quelque humiliée qu'elle fut par la nécessité de céder à la Russie la souveraineté de la Crimée, elle ne put dissimulet la résolution que prit l'Impératrice, en Janvier 1787, de se rendre à Kersson, avec l'intention, disoit-on, d'y recevoir la couronne de la Tauride. Cette Princesse, pour sa propre sûreté, fit défiler une quantité de troupes vers la Crimée; elle fit en même tems insinuer à la Porte, que son voyage n'ayant aucun objet d'hostilité, il convenoit d'écarter des frontieres tous les sujets qui pouvoient en troubler la tranquillité, & porter atteinte à la bonne harmonie. La Porte peu satisfaite de ces insinuations, dont elle suspectoit la sincérité, fit des préparatifs par mer & par terre, & se mit en état de défense. Le voyage de l'Impératrice en Crimée ne fut pas cependant aussi prompt qu'on l'avoit annoncé; cette Princesse s'y rendit lentement, après avoir séjourné à Kaniew, où elle eut au commencement de Mai

une entrevue avec le Roi de Pologne. L'Empereur, qui, ſous le nom de Comte de Falkenſtein étoit arrivé à Kerſon le 14 du même mois, alla au-devant de cette Princeſſe, & il revint avec elle à Kerſon le 23. Ces Souverains en partirent le 27 pour viſiter Batche-Serrail, Sébaſtopolis & autres villes. L'impératrice fit enſuite ſon retour par Pultava ; elle y arriva le 21 Juillet, & viſita le camp où l'armée de Pierre-le-Grand, en 1709, effaça dans un inſtant la gloire de Charles XII.

Au moment où la Cour de Ruſſie étoit occupée de ce voyage, la Porte avoit eu pluſieurs conférences avec ſon Miniſtre ; &, comme de part & d'autre on ne ſe relâcha ſur rien, elle ſe détermina à faire paſſer des troupes à Okzakow pour renforcer la garniſon, & fit dans ſes arſenaux les préparatifs néceſſaires pour de nouvelles hoſtilités. Dès que la Porte ſe crut en état de réparer ſes pertes, elle eut des nouvelles conférences avec le Miniſtre de Ruſſie, & réclama formellement la reſtitution de la Crimée, & l'anéantiſſement des conventions poſtérieures au traité de Kainardgik, & ce Miniſtre ne pouvant y conſentir, le Grand-Seigneur fit convoquer un Divan pour prendre une derniere réſolution. Le Miniſtre de Ruſſie ayant été rappelé à la Porte, le 16 Août, le Grand-Viſir lui renouvella les inſtances qu'il avoit

déjà faites, &, ſur ſon refus, ce Miniſtre fut conduit aux Sept-tours. Le 24, la Porte fit publier une déclaration de guerre contre la Ruſſie, & nomma Schabas-Gheray, Kan de Crimée, & Schaïn-Gheray, qui avoit quitté la Ruſſie pour ſe rapprocher de Conſtantinople, fut mis à mort à Rhodes où il avoit été exilé. La Porte accorda aux Ruſſes le tems néceſſaire pour liquider leurs affaires; & ceux de leurs Navires qu'on avoit arrêtés dans les Ports Ottomans, furent fidelement rendus.

Quoique les Ruſſes & les Ottomans euſſent des troupes raſſemblées ſur les frontieres, la ſaiſon étoit trop avancée pour qu'elles puſſent agir; & cette premiere campagne ſe borna à quelques hoſtilités ſur la mer Noire. L'eſcadre Ruſſe, ſortie de Sébaſtopolis, & diſperſée par la tempête, perdit quatre navires, dont deux naufragerent, un de cinquante canons périt corps & biens, & le vaiſſeau Amiral, pouſſé juſqu'à Conſtantinople, tomba au pouvoir des Ottomans. La flotte Ottomane n'éprouva pas alors autant de revers; elle fut même en état de protéger une entrepriſe ſur Kilbourne, que les Turcs attaquerent avec vigueur le 24 & 25 Octobre. Ayant été repouſſés, ils firent une nouvelle attaque le 2 Novembre, qui n'eut pas plus de ſuccès; celle du 11 fut plus déciſive, les Ruſ-

ſes y perdirent un Général, quatre cens ſoldats ; & eurent pluſieurs Officiers tués ou bleſſés ; mais la perte des Turcs, du côté du nombre, fut encore plus conſidérable. Leur armée navale, après bien des contre tems, étant rentrée à Conſtantinople avec quelques navires de moins, ce retour inattendu excita un mécontentement général, & Haſſan-Bey, Vice-Amiral, qui la commandoit, & dont on avoit noirci la conduite, fut étranglé, & ſes biens confiſqués. Cet événement arriva dans le tems même, où l'Amiral Haſſan-Pacha, que les vents avoient contrarié, rentra à Conſtantinople tevenant d'Egypte.

La Cour de Ruſſie, en Novembre & Décembre, fit bien marcher ſes troupes du côté de la Beſſarabie & de la Moldavie ; mais l'hiver pluvieux & tempéré, retarda beaucoup leur marche, ainſi que celle de l'artillerie & des bagages, qu'on ne tranſporte avec facilité ſur des traîneaux que quand la campagne eſt couverte de neige.

L'Empereur lié par un traité avec la Ruſſie, ſe mit en devoir de remplir ſes engagemens ; après avoir fait ſes diſpoſitions pour faire paſſer cent ſoixante mille hommes ſur les frontieres de la Turquie, de concert avec la France, il offrit avec elle ſes bons offices à la Porte, pour rétablir la bonne harmonie ; la Porte répondit à cette offre

avec reconnoiſſance, en faiſant cependant obſerver au Miniſtre de l'Empereur, que l'armée que ſon maître faiſoit raſſembler, devant inſpirer quelque défiance, elle ne pouvoit pas donner foi à la ſincérité de ſes offres ; elle ajouta même, que ſi cette armée n'étoit pas rappelée, elle ſe verroit forcée de lui déclarer la guerre, parce qu'elle préféroit un ennemi déclaré, à un ami dans lequel elle ne pouvoit mettre ſa confiance. La diſpoſition des eſprits, la difficulté des négociations, & la franchiſe que la Porte Ottomane mit à ſa réponſe, déterminerent l'Empereur à ne pas diſſimuler ſes intentions. Ce Prince fit publier ſon manifeſte à Vienne dans les premiers jours de Février, & l'ayant tout de ſuite fait notifier à la Porte Ottomane, la guerre fut déclarée.

Les Ottomans n'avoient pas encore raſſemblé à Conſtantinople leur grande armée, & les Ruſſes étoient à peine rapprochés des frontieres de la Pologne, que l'Empereur avoit déjà deux cent mille ſoldats repartis ſur les confins de la Turquie ; il en avoit formé cinq armées, à portée de s'entre-ſecourir, l'une en Gallicie, & l'autre dans la Buckovine, qui devoient être jointes par les Ruſſes, une autre en Tranſilvanie, une quatrieme en Croatie, & la principale ſous ſes ordres en

Eſclavonie ſous les murs de Semlin, qu'on diſoit deſtinée à faire le ſiége de Belgrade.

La guerre étoit à peine déclarée à Vienne, que ces armées furent à portée d'agir offenſivement; mais leurs ſuccès furent lents, parce que les Ottomans oppoſerent par-tout une réſiſtance, à laquelle on ne s'attendoit pas; bien loin d'éviter les occaſions de ſe battre, on les voyoit défier & attaquer l'ennemi dans ſes poſtes. Dreſnik, dans la Croatie, fut cependant pris en Février, par l'armée Autrichienne; elle s'empara peu de jours après d'une autre petite place; mais Dubicza attaquée avec vigueur, ſe défendit courageuſement; les Autrichiens furent repouſſés avec une perte conſidérable; le Général Devins qui les commandoit, fut dangereuſement bleſſé, & pluſieurs officiers moururent de leurs bleſſures. Les Boſniaques défendoient les voiſinages de leurs foyers avec tant d'intrépidité, que le Prince de Linchſteſtein qui prit le commandement de l'armée, avoir peine à s'y ſoutenir avec quarante mille hommes; & ce général, après avoir long-tems canonné Gradiska & l'avoir ſommée de ſe rendre, fut enfin contraint de l'abandonner.

L'Empereur, deſirant prendre connoiſſance du local, fit un voyage dans les provinces voiſines de

l'Empire Ottoman, au moment où l'on commençoit les hoſtilités, & il ne fut de retour au quartier général à Semlin, qu'à la mi-Avril ; il donna ſes ordres pour inveſtir Schabacz, où il arriva lui-même le 24 ; cette place, ne pouvant réſiſter, la garniſon prit le parti de ſe rendre, & elle fut priſoniere de guerre. Les Autrichiens firent une tentative ſur Semendria, qui ne réuſſit pas ; les Ottomans de leur côté paſſerent différentes fois la Save, pour attaquer des poſtes avancés du côté de Semlin ; mais leurs attaques n'eurent d'autres ſuccès que de montrer le courage le plus obſtiné. Le ſiége de Belgrade, dont on avoit parlé, préſentoit ſans doute trop d'incertitudes pour l'entreprendre, & il fut renvoyé à un autre tems ; les débordemens du Danube pendant l'hiver, l'inſalubrité des eaux & de l'air dans ce terrein marécageux, changerent peut-être ces diſpoſitions ; ils nuiſirent beaucoup à l'armée Autrichienne, qui fut plus affoiblie par les maladies que par les armes des Ottomans. Ces derniers eurent quelqu'avantage du côté de la Tranſilvanie ; après avoir attaqué pluſieurs fois les poſtes ennemis avec la plus grande obſtination, ils pénétrerent dans l'Eſclavonie & dans le Bannat, où ils firent bien des ravages.

Dans le tems que quelques troupes Ottomanes

des provinces, raſſemblées ſur les frontieres, réſiſtoient avec autant d'intelligence que d'intrépidité à deux cens mille Autrichiens, qui ſembloient devoir tout envahir, le Grand-Viſir partit de Conſtantinople le 17 Mars, à la tête de cent mille hommes; le Janiſſaire Aga, qui en avoit avec lui ſoixante mille, l'avoit précédé de quelques jours. L'armée Ottomane, dont la marche fut aſſez lente, étant arrivée ſur les bords du Danube, ſe mit en poſition d'agir contre celles des alliés. Les actions entre leurs corps avancés devinrent alors plus fréquentes & plus meurtrieres, mais aucune ne fut déciſive. Dans les différens engagemens qu'il y eut en Tranſilvanie, les Ottomans mirent tant d'opiniâtreté, que pendant deux jours ils renouvellerent leurs attaques pluſieurs fois. Le premier Septembre ayant voulu forcer le défilé d'Oitos, défendu par ſa ſituation, par des rochers, des abattis, des paliſſades & des redoutes, ils forcerent le corps du Général Roll à ſe retirer; & dans cette action, qui dura quatre heures, ils combattirent avec un acharnement incroyable; s'étant enſuite répandus dans le Bannat, l'Empereur fut forcé d'abandonner ſon camp de Semlin, pour voler au ſecours de la Hongrie, où la marche rapide des Turcs avoit répandu la conſternation. Les Autri-

chiens ſe détetminerent même à mettre le feu à plus de cinquante bourgs, pour empêcher les Ottomans de s'en emparer ; & ceux-ci n'abandonnerent le Bannat, qu'après avoir eux-mêmes brûlé ou ſaccagé cent quarante-ſept villages, dont ils emporterent tout le butin, après avoir mis en fuite, maſſacré ou fait eſclaves les habitans. Après toutes ces calamités, la campagne s'eſt enfin terminée du côté de la Croatie, où elle avoit commencé, par la perte de Dubicza & de Novi, qui, après avoir fait la plus vigoureuſe réſiſtance, ont été forcées de ſe rendre toutes démantelées, la premiere le 26 Août, & l'autre le 3 Octobre.

L'armée des Ruſſes commandée par le Comte de Romanzow, ne put ſe joindre que tard à celle des Autrichiens, commandée par le Prince de Cobourg, en obſervation aux environs de Cotchim; le débordement des eaux, & les chemins impraticables, avoient retardé les tranſports de l'artillerie & des vivres; & ce ne fut que dans le cours du mois de Juin, que les détachemens des deux armées impériales ſe réunirent devant Cotchim, qui fut bloquée le 2 Juillet. Le Pacha fit d'inutiles repréſentations à la Cour de Pologne ; forcée par les circonſtances, elle ne put empêcher les Autrichiens & les Ruſſes de ſe raſſembler ſur le territoire de la république. La place de Cotchim,

aſſiégée dans les formes, étoit à la veille de ſe rendre dans les premiers jours d'Août; mais l'eſpérance de quelques ſecours, retarda ſa reddition juſqu'au 19, que la garniſon capitula, & reçut les honneurs de la guerre; cette place renfermoit encore des proviſions pour deux ans, qui ſe trouvoient enſevelies dans les ruines des magaſins que les batteries des aſſiégeans avoient détruits.

La Perte de Cotchim, & de quelques places dans la Croatie, diminua la gloire des armes Ottomanes ſur les bords du Danube & de la Save, où les Autrichiens s'étoient preſque bornés à une guerre défenſive. Les Ottomans après avoir détourné le ſiége de Belgrade, qui ſembloit réſolu, ont réſiſté aux efforts de leurs ennemis, & ont même exécuté avec intrépidité des projets formés avec intelligence.

La campagne dans la mer Noire n'a pas été moins glorieuſe pour la marine Ottomane, que pour celle des Ruſſes. Les Ottomans étant entrés en Juin dans l'embouchure du Dniéſter, pour y faire un débarquement du côté de Kilbourne, leur flotille éprouva la plus grande réſiſtance; celle des Ruſſes parvint même à brûler ou couler à fond un nombre de galliotes & chaloupes canonnieres, que le Capitan Pacha n'auroit pu ſauver qu'en riſquant ſon eſcadre. Cet Amiral ne

tarda pas de prendre ſa revanche, & dans l'engagement qu'il y eut le 13 Juillet entre ſon eſcadre & celle des Ruſſes, cette derniere, après un long combat, fut forcée de ſe réfugier à Sébaſtopolis, d'où elle n'eſt plus ſortie. On doit même obſerver, à la gloire de l'Amiral Ottoman, que dans cette action il ne combattit qu'avec ſix vaiſſeaux; les neuf reſtans qui faiſoient partie de ſon eſcadre, étant tombés ſous le vent par la malhabileté des Commandans.

Malgré cette victoire & les ſoins que donna le Capitan Pacha à la défenſe d'Okzakow, le Prince Potemkin, qui commandoit l'armée Ruſſe, ne laiſſa pas de former le ſiége de cette place du côté de terre; les ſorties que firent d'abord les Turcs eurent bien quelques ſuccès, mais les pertes qu'ils eſſuyoient les affoibliſſoient d'autant plus, qu'ils n'étoient plus à portée de recevoir des ſecours, le Capitan Pacha ayant été forcé de ramener ſon eſcadre à Conſtantinople à la fin de Novembre pour la réparer. Le Prince Potemkin, d'autre part, manquant de fourrages, fut contraint d'éloigner ſa cavalerie à la fin d'Octobre; & comme la place d'Okzakow ne pouvoit plus être ſecourue, il ſe borna à la bloquer du côté de terre. Expoſé cependant à manquer de vivres & de bois à brûler, dans un hiver des plus rigou-

reux ; après avoir perdu par le froid, dans une nuit, un piquet entier, il ſe trouva dans l'alternative de voir périr ſon armée, ou de forcer cette place à ſe rendre ; & la néceſſité fit exécuter ce que la prudence n'auroit pas permis de riſquer. Après avoir ranimé ſon atmée, & lui avoir expoſé l'alternative où elle ſe trouvoit, elle s'empara le 15 Décembre d'un des magaſins de la place ; & par un bonheur ſingulier, elle fit ſauter le lendemain un magaſin de poudre, dont l'exploſion fit une brêche conſidérable du côté du port. Comme la glace étoit très-épaiſſe, le Général en profita pour faire paſſer ſes troupes ; les Ruſſes, diviſés en trois corps, formerent le 17 trois attaques combinées, qui furent d'abord repouſſées avec un carnage affreux ; mais étant revenus pluſieurs fois à la charge avec obſtination, après cinq heures de combat, les Ottomans abandonnerent leurs poſtes, & n'échapperent que difficilement à la férocité du ſoldat ; la perte, de part & d'autre, doit avoir été conſidérable : on porte à neuf mille hommes celle des Ottomans.

La conquête d'Okzakow eſt d'une grande importance, cette place eſt en quelque façon la clef de la Crimée, elle aſſure Kilbourne, & Kerſon, & rend les Ruſſes maîttes du Dnieper ; il ne reſte aux Ottomans dans la Beſſarabie que la place

de Bender, qu'ils auront peut-être de la peine à ſecourir.

Tels ont été les ſuccès & les revers des armes dans la campagne de 1788; les Turcs ont défendu Cotchim & Okzakow avec trop de valeur pour qu'on ait rien à leur reprocher; les préparatifs qu'on fait de part & d'autre pour la campagne prochaine, annoncent encore de nouvelles calamités.

Dans le tems que les deux Cours Impériales avoient près de trois cens ſoixante mille hommes en armes contre l'Empire Ottoman, les orages qui commençoient à menacer le reſte de l'Europe, ont éclaté dans le Nord. Des anciennes animoſités, des rivalités, qu'une turbulente ambition a fait renaître, & que le tems n'a pu diſſiper, ont armé la Suede contre la Ruſſie. La Baltique a été bientôt couverte de vaiſſeaux & de débris, & ſes bords étoient déja hériſſés d'armes & de ſoldats, lorſque les puiſſances intéreſſées à la balance de l'Europe ſe ſont diſpoſées à en rétablir l'équilibre par la voie des négociations, ou à le renverſer entierement par la voie des armes. Quoiqu'on paroiſſe raſſuré ſur les alarmes que ces diſpoſitions ſembloient préſager, on eſt effrayé en ſongeant aux torrens de ſang qui devoient en être le prix; ſi le projet d'envahir la Turquie

a altéré la tranquillité des nations, que ne doivent-elles pas craindre ſi elle change de maître?

Les Ottomans ſe préparoient pour la campagne de 1789, lorſque la Providence, qui décide du ſort des hommes & des Rois, a placé Sultan Sélim IV ſur le trône; Sultan Abdul-Hamid, ſon oncle, étant mort le 7 Avril 1789. Ce Prince a laiſſé après lui les regrets que les peuples devoient à ſon humanité, & à toutes les qualités qu'il a manifeſtées pendant ſon regne.

SELIM IV.

Vingt-huitieme Empereur.

SULTAN Selim IV, fils de Muſtapha III, âgé d'environ vingt-huit ans, eſt d'une figure intéreſſante; s'il eſt héritier des vertus de ſon pere les Ottomans verront revivre le ſiécle de Selim I, où l'Empire acquit un degré de pouvoir, qu'une ſuite d'adverſités n'ont pas encore effacé.

Après ſon élévation à l'Empire, Sultan Selim a fait, ſelon l'uſage, quelques changemens dans les principales charges de l'Etat; il a confié les ſceaux & le commandement de l'armée au Pacha Vedidin, & a donné des marques de ſévérité

rité, qui ne permettent pas encore d'asseoir un jugement sur son caractere.

Pour donner à Hassan Pacha, Amiral de l'Empire, des moyens plus efficaces de manifester ses talens militaires, Sélim IV l'a fait Beglier-Bey de Natolie, & Séraskier de l'armée de Bessarabie. Ce Général, qui se distingua à la précédente guerre à Chesmé, à Lemnos, ensuite par terre du côté de la Bulgarie, & qui combattu les Russes dans la mer Noire à la derniere campagne, intéresse trop par son courage & son intrépidité pour qu'on ne voye pas avec plaisir les circonstances de sa vie.

Hassan Pacha, né en Perse, fut pris jeune par les Turcs & fut vendu à un habitant de Rodosto, auprès duquel il passa une partie de sa jeunesse; plein d'ambition & de courage, & ennuyé d'une vie oisive, ce jeune Esclave se procura le moyen de se rendre à Smirne sur un bateau Grec, & passa de-là à Alger avec les recrues que cette Régence fait tous les ans en Levant. Hassan fit tout ce qu'il put pour se rendre utile; étant intelligent & ambitieux il fut bientôt employé par la Régence dans l'administration des Provinces habitées par les Maures, & parvint enfin à un Gouvernement. Les richesses qu'il acquit l'ayant rendu suspect au Divan d'Alger,

il fut contraint de fuir pour ſauver ſa tête & ſa fortune. Etant paſſé en France, à Naples & à Conſtantinople, il confia au Viſir Raghib Pacha, les motifs qui l'avoient forcé à ſe retirer chez le Grand-Seigneur, auquel il ambitionnoit de conſacrer le reſte de ſa vie. Ce Miniſtre, aſſuré de la perſonne d'Haſſan-Bey, envoya à Alger pour faire prendre des informations; & comme le Divan d'Alger rendit témoignage à ſa fidélité, le Viſir obtint l'agrément du Sultan pour lui donner le commandement d'un vaiſſeau : c'eſt par-là que cet Amiral commença en 1764 un ſervice qu'il a diſtingué par beaucoup de zele & par une ſuite d'actions intrépides.

J'ai cru devoir borner au regne de Sultan Abdul Hamid les révolutions de l'Empire Ottoman; un nouveau regne, & le changement qui ſemble s'annoncer dans les idées des hommes & dans le ſyſtême des Nations, donnera peut-être à cet Empire plus de repos, & à l'Europe entiere, une nouvelle face. Laiſſons au tems & aux événemens le ſoin de juſtifier les conjectures que les hommes forment ſur la deſtinée des Empires.

OBSERVATIONS

Sur les progrès & la décadence de l'Empire Ottoman, ſur ſon état préſent, ſur ſes finances, ſur ſes forces, & ſur ſes relations de commerce avec l'Europe.

LEs révolutions de l'Empire Ottoman, cette ſuite de ſuccès & de revers qu'il a éprouvés, depuis ſa fondation juſqu'à ce jour, donnent une juſte idée de ſes reſſources, & de l'étendue de ſa puiſſance. Othman I, dont cet Empire a reçu le nom, devenu maître, par ſa valeur, d'une petite Principauté d'Aſie, s'empara dans le treiſieme ſiecle de ce qui reſtoit encore des débris de Rome, dans l'Aſie mineure. A peine Orcan, ſon fils, eut-il terminé la conquête de la Bithinie, qu'il transféra ſon trône à Brouſſe, & ſe rapprocha par-là de l'Europe, où la rivalité & la méſintelligence des Princes feudataires de l'Empire d'Orient, qui régnoient ſur la Thrace, la Grece, l'Albanie, la Macédoine, la Servie & la Bulgarie, préparoient de nouveaux événemens, & préſentoient un champ plus vaſte à ſon am-

bition. Ce fut ſous le regne d'Orcan que l'Empire Grec en Europe commença à être démembré ; & ſous Amurat, ſon fils, toutes les Provinces, depuis l'Helleſpont juſques ſur les bords du Danube, furent au pouvoir des Ottomans.

Amurat, Prince plein de courage, auſſi actif que grand politique, donna la plus grande conſiſtance à la puiſſance Ottomane, par le partage qu'il fit de ſes conquêtes, où il compta preſque autant de ſoldats que de ſujets. Ce Prince tranſféra ſon trône à Andrinople pour faciliter l'exécution de ſes projets ; & deſirant avoir une troupe d'élite, de la fidélité de laquelle il pût être aſſuré, il créa les Janiſſaires, qu'il fit conſacrer à la proſpérité de la Religion par une cérémonie impoſante, que le tems & la ſuperſtition ont reſpecté.

Bajazet, fils d'Amurat, ſe montra digne fils de ſon pere, par ſon courage & ſon activité ; appellé en Aſie pour repouſſer les armes de Tamerlan, il fut arrêté dans le cours de ſes victoires, & la partie orientale de l'Europe eut un inſtant de repos. Les murs de Conſtantinople, alors, faiſoient les limites de l'Empire Grec ; mais Emanuel Paléologue, qui en occupoit le trône, n'oſa pas profiter de la diviſion que la haine de Tamerlan, contre Bajazet, lui avoit ménagée.

Les diviſions, que le deſir de dominer & les intrigues de l'Empereur Grec, ſuſciterent contre les enfans de Bajazet, retarderent cependant les progrès des Ottomans, & ce ne fut que ſous Amurat II qu'ils reprirent leur aſcendant, & raffermirent un Empire que les adverſités de Bajazet avoient ébranlé dans ſa naiſſance.

Après qu'Amurat II eut vaincu le Roi de Hongrie & quelques Princes confédérés, ſon fils Mahomet II conquit enfin Conſtantinople, dont il fit la capitale de ſes Etats, & poſa les fondemens de l'Empire Ottoman ſur les débris du bas Empire, en attendant que la deſtinée des Nations, les paſſions des hommes & le cours des événemens, faſſent éprouver à cette partie de l'Univers une nouvelle révolution.

Il y avoit déjà cent cinquante ans que les Ottomans avoient paſſé en Europe, quand l'Empire d'Orient fut entierement renverſé; juſques-là, les Sultans toujouts en armes, ſe portoient d'Europe en Aſie, & d'Aſie en Europe, pour faire reſpecter leur autorité, pour contenir des ſujets rebelles, des amis équivoques, & des voiſins inquiets; enorgueillis de la reddition de Conſtantinople, qui relevoit la gloire de leurs armes & la majeſté de leur Empire, on vit inſenſiblement leur ardeur militaire ſe rallentir; moins avides de con-

quêtes que de jouir de celles qu'ils avoient faites, ils s'adonnerent au luxe & au goût du repos. Après Mahomet II, l'Empire, déjà trop étendu, fut un inſtant expoſé à de nouveaux troubles; l'autorité ne pouvoit atteindre à ſes extrémités, par l'indolence des Sultans, par l'incapacité & l'avarice des Miniſtres, par l'inexpérience des Généraux, & l'inquiétude des ſoldats; mais Soliman. Il lui donna bientôt un nouvel éclat; le ſiécle de ce Prince fut celui des grands hommes; contemporain de François I, de Charles-Quint, & de Henri VIII; il ſe diſtingua comme eux par ſes conquêtes, par ſon activité, par ſa politique, par ſes loix, par ſon amour pour les lettres, & par l'étendue de ſes projets. Après Soliman I les Sultans raſſaſſiés de gloire & de puiſſance, ſe livrerent à la molleſſe & au repos, & ſembloient ne perdre qu'à regret la vue de leur Sérail; l'Empire gouverné par des Princes ſuperſtitieux, efféminés, imbécilles, indolens, ou avares, n'éprouva que des revers; renonçant aux armes dans le tems où l'Europe ſe perfectionnoit dans l'art militaire, il auroit été anéanti, ſi quelques grands hommes diſtingués par leur valeur & leur intégrité, ne l'avoient ſoutenu, & ſi la méſintelligence des Princes chrétiens, & un concours de circonſtances politiques n'avoient retardé ſa chûte. Dans ces mo-

mens de crise, le rétablissement des loix, & leur observation, la suppression des abus, les réformes dans l'administration, la popularité des chefs, plus d'austérité dans la police & dans la discipline militaire, ont rappellé les mœurs antiques de la Nation, & donne à l'Empire une nouvelle existence.

Les peuples que la fortune des armes à élevés à un certain degré de puissance, ont eu d'abord des rapides succès; ce n'est que quand ils ont commencé à jouir du fruit des conquêtes, dans le sein du luxe & des plaisirs, qu'ils renoncent à cette avidité de gloire dont ils étoient si jaloux. Ce relâchement, qui est une suite des richesses & de l'amour du repos, a souvent été une des causes de la dissolution des Empires; d'autres ont été accablés par l'étendue de leurs possessions, ou déchirés par l'ambition des Généraux & l'inconstance des soldats. Tel a été, & tel sera toujours l'écueil des peuples conquérans; & les projets éblouissans de ces conquêtes éloignées, qui ne sont propres qu'à flatter l'orgueil des Nations, semblent plutôt tendre à les affoiblir qu'à augmenter leur puissance.

De tous les peuples que l'Europe rassemble, les Ottomans sont peut-être ceux qui doivent le plus craindre d'étendre les bornes de leur Empire;

comme la religion eſt le nœud de leur conſtitution, il y auroit un grand inconvénient que les chefs puſſent en être diviſés, parce que, étant de principe fondamental parmi les Ottomans, qu'il n'y ait qu'un caliſe un ſucceſſeur de Mahomet, s'il y avoit pluſieurs concurrens, qui, par leur prépondérance, puſſent aſpirer à la Souveraineté, les Mahométans renonceroient inſenſiblement à cette unité de principes qui fait la baſe de leur puiſſance; à l'exemple des Princes Européens, & diviſés comme eux par des intérêts politiques, ils ſe déchireroient entr'eux; & leur Empire n'ayant plus de centre, parce que chacun voudroit être le maître, il ſeroit renverſé par ſes propres efforts. Selim I, le Prince le plus politique qui ait régné ſur les Ottomans, prévit ſagement les troubles que pouvoit ſuſciter le droit de ſuprématie que le grand Chérif de la Mecque avoit ſur les Mahométans, comme deſcendant de Mahomet, & la préſéance que la religion lui donnoit ſur la maiſon Ottomane; & pour prévenir ces inconvéniens, il ſe fit donner un acte par lequel le grand Chérif cédoit à perpétuité aux deſcendans d'Othman, en conſidération de leur Haute Puiſſance, la ſuprématie & l'autorité abſolue ſur les vrai-croyans; ſans ce titre, dont le tems, la munificence du Grand-Seigneur, & la dévotion des

peuples ſont reſpecter l'authenticité, la ſuprême Souveraineté des Muſulmans ſeroit un motif continuel de doutes, de guerres & de diviſions.

Les ſecouſſes qui ont ébranlé l'Empire Ottoman, annoncent ce qu'il doit craindre de l'arbitraire de ſon Gouvernement, de l'aſcendant de ſes milices, de l'inconſtance d'un peuple ſuperſtitieux, & de l'influence de certains hommes conſacrés aux événemens ; l'eſprit de fanatiſme, ce zele aveugle & ſouvent homicide, qui fait braver tous les dangers, & qui a ſi fort contribué à l'élévation de cet Empire, ſervitoit lui-même à le précipiter, pour peu qu'il s'étendit encore, parce qu'un novateur enthouſiaſte, jaloux de faire une révolurion, pourroit toujours compter ſur la multitude, inquiéte, turbulente, & facile à s'enflammer ; accoutumée à ſecouer le joug qu'elle porte, on la verroit courir aveuglément après la nouveauté, & les ſchiſmes qui en réſulteroient, répandroient néceſſairement la confuſion dans l'Erat. Dans des ſiécles moins éclairés, l'Europe, où les têtes s'exhaltent avec plus de lenteur, a été déchirée par de ſemblables convulſions ; & c'eſt des troubles qui en ſont réſultés, qu'on a vu naître de nouveaux Erats, qui ont diviſé de grands Empires.

L'embarras où ſe trouva l'Empire Ottoman

après 1769, lorſque la guerre étoit à une de ſes extrémités, favoriſa les projets d'Aly-Bey, qui ambitionnoit de ſe rendre maître de l'Egypte; la poſition de ce Royaume à la vérité, ouvert de tous côtés, & ſans places de défenſe, ſera toujours un obſtacle pour conſerver cette conquête. Le voiſinage de la Mecque d'ailleurs, où le Mahométiſme réunit ſes vœux & ſes hommages, ſemble devoir ramener cette vaſte province à la domination du plus puiſſant Souverain des Mahométans; & c'eſt des profuſions que le Grand-Seigneur répand ſur cette ville conſacrée à leur dévotion, qu'émane cette étendue de puiſſance, cette autorité d'opinion, que les peuples, qui ne connoiſſent d'autre lien que la religion, reſpectent aveuglément.

Les bords Occidentaux de l'Aſie ont bien marqué quelqu'inſurrection en même tems que l'Egypte, mais ils n'ont pas les mêmes avantages; & comme il eſt rare de voir des hommes du caractere du Chek-Daher-Omar, qui réuniſſent aux reſſources d'un grand génie & d'une fortune immenſe, les talens politiques & militaires, on doit préſumer que cette partie de l'Empire ne ſera plus expoſée aux troubles dont elle fut agitée dans ces derniers tems. Elle doit peu craindre auſſi l'inquiétude des Arabes; ces hordes indiſci-

plinées, que l'eſprit de rapine fait ſortir quelquefois de leurs déſerts, n'étant point en état d'attaquer les villes, elles ſe bornent à faire des ravages dans la campagne, & leurs incurſions, quel qu'en ſoit le ſuccès, ont cela d'utile, qu'elles mettent les Pachas d'Aſie dans le cas de développer leurs talens militaires, & d'entretenir les troupes des provinces dans l'habitude des armes, des marches & des combars; d'ailleurs la pauvreté de ces Arabes doit les ſoumettre toujours à la loi du plus riche, qui, à la longue, eſt le plus fort.

Dans l'état préſent des choſes, il n'y a guetes que Bagdad & Baſſora qui pourroient être facilement démembrés de l'Empire, ſi la Perſe, épuiſée par tant de ravages, prenoit une ſorte de conſiſtance. Quoique le Grand-Seigneur ne retire pas de ces deux places une grande rétribution, par la facilité qu'ont des Gouverneurs auſſi éloignés d'exercer un pouvoir arbitraire, & de ſe ſouſtraire aux réclamations, il perdroit infiniment en perdant Bagdad & Baſſora, qui ſont l'entrepôt d'un grand commerce, & le centre de communication entre l'Inde & la Turquie.

La Morée, où les Grecs ſe livrerent légérement, il y a dix ans, aux eſpérances d'une prochaine liberté, ſemble n'avoir plus à craindre de

leur inconſtance, en ce que ce Royaume a des places de défenſe, & tant que ces eſclaves ne ſeront pas aſſiſtés par des ſecours étrangers, leurs vœux & leurs efforts ſeront infructueux.

L'Archipel ouvert de toutes parts, appartiendra toujours au dernier venu, tant que le Sultan n'aura pas des forces maritimes pour le défendre; &, abſtraction faite de la honte d'être attaqué dans ſes poſſeſſions, la gloire de protéger quelques rochers ſtériles, qui ne ſont bons à rien, ne ſauroit compenſer ce qu'il en coûteroit pour les conſerver. D'ailleurs ces armemens onéreux, moins néceſſaires à la défenſe d'un Empire, qui n'a pas un commerce maritime à protéger, ne ſerviroient peut-être qu'à lui ſuſciter des ennemis, parce que le beſoin d'exercer une marine, pourroit faire naître par occaſion le goût de la piraterie, qui entraîne après elle l'eſprit d'indépendance & d'inſurrection. Ces craintes ne ſont pas ſans fondement; depuis les ſiécles fabuleux d'Hercule juſqu'à ce jour, on a vu ces contrées conſacrées à la rapine & au brigandage; & le premier coup de canon de la Ruſſie eſt encore un ſignal pour armer un amas d'Albanois, Dulcignotes & Magnotes contre le commerce des Nations, que la neutralité armée pourroit ſeule faire reſpecter ſi la prévoyance de l'Europe en faiſoit un jour la loi.

Il ſemble ſuffire à la ſûreté de l'Empire Ottomane, de mettre ſes principales iſles en état de défenſe, & de conſerver les avantages que le ſort lui a prodigués, & il eſt peu de Puiſſances qui en ayent de pareils. L'iſle de Crete renferme à la Sude un port immenſe, & une retraite ſûre; la Morée, où la Nature à répandu ſes bienfaits, eſt pleine de golfes & de ports; voiſine de l'Albanie, elle abonde en bois propres à la conſtruction; Mételin, Smirne, Paros, Rhodes, la côte de Syrie & Alexandrie, ſont autant d'aſyles pour la navigation, que d'entrepôts commodes pour rapprocher les extrémités de l'Europe, de l'Aſie & de l'Afrique. Il eſt heureux, pour cette partie du globe, que l'Empire Ottoman, qu'on n'appelle Barbare que parce qu'il n'eſt pas tourmenté par les convulſions politiques qui ont ſi ſouvent enſanglanté la terre, ne connoiſſe pas & n'abuſe pas de l'étendue de ſes facultés; hé! qu'elles ſont les bornes qu'on preſcrira, & quand les preſcrira-t-on? à l'ambition des Puiſſances, qui, ſous le prétexte ſpécieux de venger la religion, les arts & l'humanité outragés, ſemblent avoir formé le projet de renverſer cet Empire?

Après s'être fortifiée dans la Morée, dans les principales iſles de l'Archipel, & à l'entrée des Dardanelles, il ſemble que la Porte Ottomane

doit porter toute ſon attention du côté du nord de ſes Etats. Si elle parvient à reconquérir la Crimée, par les armes ou par les négociations, il ſeroit de ſon intérêt & de ſa politique 1°. d'attirer du côté de la Beſſarabie une plus grande population de Tartares, qui, à tout événement, peuvent ſervir de rempart aux invaſions de ſes ennemis, ou rallentir leurs entrepriſes. 2°. De faire de la Valachie & de la Moldavie deux Pachalics, de s'y fortifier par quelques places, d'y entretenir de la cavalerie, à cauſe de la bonté des chevaux & de l'abondance des pâturages, & d'y encourager les Grecs à la culture des terres par des impôts modérés, & par la liberté de leur Religion, ſans qu'ils ayent aucune influence civile & politique ſur ces Provinces. Si même les événemens de la guerre obligeoient l'Empire Ottoman de ſacrifier quelque choſe à ſon repos, il ſeroit préférable pour lui d'abandonner la Valachie & la Moldavie, quoique ce ſoient des magaſins d'abondance, & de conſerver la Crimée, occupée comme elle l'étoit auparavant par les Tartares, puiſque cette Province eſt une barriere naturelle à la capitale, ainſi qu'à la mer Noire. Cette mer formant un baſſin enclavé dans les Etats du Grand-Seigneur, dans lequel ſe jettent les fleuves de l'Allemagne, de la Pologne & de

la Ruſſie, il importe à l'Empire Ottoman d'en conſerver la propriété & la navigation excluſive; le Danube & la Save ſeroient alors les bornes de cet Empire; & ces limites, que la nature, elle-même, ſemble avoir preſcrites à l'avarice & à l'ambition, ſont toujours reſpectées des hommes, & ſont moins ſuſceptibles de diſcuſſions. Le ſacrifice de ces deux Provinces ne diminueroit pas les forces de l'Empire Ottoman, puiſqu'étant ouvertes & ſans défenſe, au moment de la guetre elles ſont au pouvoir de l'ennemi; & il faut avoir pour les uſages, ce reſpect imbécille, que la Porte ſe plaît à manifeſter, pour confier le gouvernement de deux Provinces, limites de l'Empire, à des Vaivodes, ſur la fidélité deſquels elle ne peut compter; d'une part, ils ſont hors d'état de les défendre; tandis que de l'autre, l'état de ſervitude & les préjugés de Religion, qui les prédominent, ſemblent devoir leur faire deſirer une invaſion au lieu de la prévenir. Qu'on n'oppoſe pas la prétendue capitulation, en vertu de laquelle les Turcs reçurent la ſoumiſſion de la Valachie & de la Moldavie, à la charge d'un tribut, & ſous la clauſe d'en conſerver aux Grecs l'adminiſtration; on voit dans Cantimir, dont le témoignage ne peut être ſuſpect, que les Valaques, en 1459, furent aſſu-

jétis par la force des armes, & que les Moldaves s'étant rendus de plein gré en 1529, ceux-ci conſerverent, avec la liberté de leur culte, le choix de leur Prince; & ce n'eſt qu'après que la race en fut éteinte, que la Porte uſa du droit de les nommer. L'avarice de ſes Miniſtres, alors, ayant fait une loi de cet uſage, la nomination des Princes eſt devenue le prix de la protection, de la brigue & de la vénalité; &, à la honte de la Religion & de l'humanité, ces Provinces, expoſées à tous les genres de vexation, ſont plus foulées par ces Princes Grecs qu'elles ne le ſeroient par des Pachas.

Ce n'eſt qu'après avoir parcouru les révolutions de l'Empire Ottoman qu'on peut juger des reſſources qu'il a par ſa conſtitution, par ſes richeſſes & ſa population. Mais avant de prononcer ſur les cauſes qui ſemblent devoir retarder ſa chûte, il reſte à examiner s'il ne ſeroit pas de l'intérêt de l'Europe de la prévenir. L'eſprit de juſtice, dont les Puiſſances chrétiennes font profeſſion, le reſpect qu'elles doivent aux propriétés, les convenances politiques qui les aſſurent, & les liaiſons de commerce que la plupart entretiennent avec l'Empire Ottoman, paroiſſent être autant de titres de ſon indépendance, que de motifs qui doivent les intéreſſer à ſa conſervation;

vation ; quoique cet Empire ſoit étranger au ſyſtême politique de l'Europe, elle connoît trop ſa circonſpection & ſon reſpect pour les traités, pour qu'elle doive rien craindre de ſa cupidité ; tandis que ſa puiſſance pourroit tôt ou tard ſervir de barriere à l'inquiétude & à l'ambition des Nations qui voudroient en troubler le repos.

L'averſion que les Ottomans ont pour les autres cultes, cet Etat iſolé, qui ſemble les ſéparer du reſte des Nations ; le peu de ſoin qu'ils donnent à la culture des Sciences & des Arts, & à la perfection des connoiſſances humaines, ne ſont point des motifs légitimes pour armer leurs voiſins contre eux & les dépouiller d'un Empire, dont la propriété eſt conſtatée par plus de quatre ſiécles de poſſeſſion, & par une ſucceſſion légitime. La convenance, ou ce qu'on appelle abuſivement droit de conquête, ne peut acquérir ce titre qu'autant qu'il ſuccede à la poſſeſſion ; or, l'Empereur d'Allemagne, l'Impératrice de Ruſſie, n'ayant pas plus de droit à la ſucceſſion de l'Empire Grec, à l'héritage des Paléologues, que les autres Princes de l'Europe, ceux-ci pourroient à la rigueur s'offenſer d'une invaſion dont l'exemple ſemble devoir intervertir l'ordre public, & menacer le repos de toutes les Nations. Mais, a-t-on dit, » *Nous allons com-*

en ce qu'il ſera moins légitime & moins attendu ? Et ces eſclaves, devenus les vôtres, n'auront fait que changer de maître. Ne craignez-vous pas, de plus, que ces Turcs, dont je ne conteſte pas la férocité, & je la crois licite quand on défend ſes foyers, ne vous abandonnent les conquêtes que vous ambitionnez, qu'après les avoir arroſées du ſang de ces mêmes freres que vous voulez délivrer de la tyrannie ? Qu'aurez-vous conquis alors, des déſerts ? Si les Provinces ſur leſquelles vous régnez ne ſont pas aſſez peuplées pour verſer le ſuperflu ſur celles que vous allez conquérir, vous n'aurez fait qu'augmenter vos embarras ; à moins, qu'à l'exemple des anciens peuples barbares, vous ne vouliez abandonner vos champs pour aller ravager ceux de vos voiſins ; que vous reſtera-t-il encore ? Je n'y vois que la gloire féroce d'avoir dévaſté la terre, d'avoir ſacrifié le bonheur des Nations, la fortune des citoyens & le ſang des hommes à des projets ambitieux.

Les loix des Nations & le reſpect des proptiétés ne donnent à perſonne le droit de s'approprier le terrein de ſon voiſin ; & par le même principe, une Nation n'a pas le droit d'en dépouiller une autre de ſes domaines, ſi la poſſeſſion en eſt conſtatée par une ſuite de générations ;

or, les titres des Souverains n'étant eux-mêmes fondés que ſur l'ancienneté de la poſſeſſion, il ſeroit de leur intérêt de s'oppoſer à toutes les invaſions contraires à une propriété, que le tems & les conventions ont rendu légitime. Pour accréditer un ſyſtême qui tend à détruire les principes reçus, des obſervateurs prévenus, diſent que les Turcs étant ignorans, barbares & ennemis de l'humanité, on ne ſauroit trop faire pour les chaſſer de l'Europe, & les repouſſer en Aſie; mais ces imputations d'ignorance & de barbarie, fuſſent-elles mêmes vraies, on ne ſeroit pas plus fondé de vouloir dépouiller les Turcs de leurs poſſeſſions, que ſi on vouloit chaſſer ſon voiſin de ſa maiſon parce qu'il ſeroit moins ſociable & moins éclairé qu'un autre. Quant à ce qui concerne les droits ſacrés de l'humanité, s'il étoit vrai que les Turcs fuſſent inſenſibles à ce ſentiment, je ne vois pas pourquoi, chaſſés de l'Europe, il faudroit les abandonner à l'Aſie? L'Aſie n'eſt-elle pas auſſi habitée par des hommes dont la conſervation doit intéreſſer leurs ſemblables? On croiroit, d'après ces principes, que les Nations éclairées ne font la guerre que pour détruire les brigands, & rendre les hommes heureux; mais quand on voit la terre arroſée de ſang humain, des Provinces dévaſtées par les

flammes & tant de villes détruites, dont le tems a effacé le ſouvenir, on revient bientôt de ces idées de perfection, ſous leſquelles l'ambition déguiſe ſes forfaits. A-t-on oublié, que, ſous le voile ſacré de la Religion, c'eſt l'amour de l'or qui a fait répandre des flots de ſang en Amérique? Et que de millions d'hommes dans le reſte de l'Univers ont été ſacrifiés à l'avarice des Nations, aux préſéances de l'opinion, & à l'ambition des Souverains, protecteurs de l'humanité. Depuis que la loi du plus fort domine, la force, la fraude, & quelquefois même la trahiſon, ſont devenues des droits; être toujours prêt à conquérir, voilà l'exiſtence politique des Nations, elles n'en connoiſſent plus d'autre, & même elles ont quelquefois fait la guerre avant de ſa déclarer; il eſt étonnant que l'Europe, qui peut s'enorgueillir de la perfection de ſes connoiſſances, ſe laiſſe tourmenter par cette paſſion dévotante, qui doit tôt ou tard la détruire & la conſumer. Après des batailles meurtrieres, des Provinces conquiſes, des torrens de ſang répandus & des tréſors épuiſés, l'amour de l'humanité a quelquefois ſervi de prétexte à la paix; mais ce ſentiment n'aura jamais aſſez d'aſcendant pour étouffer le feu de a guerre, qui couve lentement dans les volcans de l'Europe, & ne s'éteint jamais.

C'eſt envain qu'on ſe flatte que la Philoſophie rapprochera les hommes, & fera diſparoître les haines qui les diviſent, depuis que le monde exiſte. La philoſophie, toujours concentrée dans les cercles peu nombreux, n'eſt ni l'eſprit des ſectes, ni celui des Nations, & les courtiſans ont intérêt de l'éloigner du trône; La ſecte des Quakers, qui eſt trop ſombre pour être jamais à la mode, eſt la ſeule peut-être qu'on pourroit appeller philoſophe; honorant l'humanité, déteſtant la violence, elle ne trempe jamais ſes mains dans le ſang; elle abhorre la guerre, qui traîne toujours à ſa ſuite l'injuſtice, la tyrannie & la dévaſtation. Le feu Roi de Pruſſe, Frédéric II, à qui la nature avoit donné un génie capable de concevoir les plus grandes entrepriſes, & de les exécuter, & que l'Europe à honoré du nom de Philoſophe, réuniſſoit à des grandes connoiſſances toutes les qualités qui diſtinguent le héros; politique habile, Prince ambitieux, & grand Général, il a ſu prévoir les événemens, les faire naître & en profiter; mais, s'il a mieux aimé régner ſur des ſoldats que ſur des citoyens, qu'on lui prodigue le ſurnom de conquérant, & non pas celui de Philoſophe. La Nation de l'Europe, à qui la liberté de penſer, d'écrire, & de parler, donne la facilité de s'inſtruire, & qui devroit être par-là plus ſuſ-

ceptible de Philoſophie, eſt peut-être la ſeule aujourd'hui, qui, fiére de ſa conſtitution & de ſon indépendance, ſoit conſtamment dévorée de projets ambitieux; ce n'eſt ni pour détruire la tyrannie, ni pour adoucir les mœurs des Nations, qu'elle fomente la guerre & qu'elle la fait; ſous le voile ſacré de la liberté, on la voit porter le joug dans les extrémités de la terre, & ſacrifier ſa propre puiſſance aux deſir de l'augmenter; ſi elle quitte les armes, ce n'eſt jamais que pour ſe mieux préparer à les reprendre, pour aſſouvir l'ambition, l'avarice, & cette foule de paſſions qui, depuis tant de ſiécles, ont bouleverſé l'univers.

Si je ne craignois de profaner le nom de philoſophe, conſacré à la réunion des vertus morales & civiles, & aux progrès de l'eſprit humain, je dirois preſque que le Gouvernement Ottoman eſt peut-être le ſeul, qui, malgré l'ignorance de la Nation priſe individuellement, ſoit ſuſceptible de l'eſprit philoſophique; ſoumis à la loi du deſtin qui régle tout, il ſe met au-deſſus des événemens; & ſans ſe laiſſer éblouir par les proſpérités ni abattre par les diſgraces, il voit d'un œil tranquille l'inconſtance des choſes humaines. Après une ſuite de conquêtes, & à travers les préjugés d'une religion impérieuſe, qui fait de tous les Ottomans autant de ſoldats, & des peuples conquis

autant d'eſclaves, on a vu ce Gouvernement mettre des bornes à ſon ambition, faire des longues trèves, & démentir par des vœux ſecrets les motifs ſacriléges qui les ont faites violer; on a vu ces Ottomans, & on les appelle Barbares! reſter trente ans ſans prendre les armes, & déplorer dans le repos, & ſans en retirer aucun avantage, les troubles qui diviſoient le reſte de l'Europe, enorgueillie de ſes connoiſſances & de ſon urbanité; & c'eſt cet Empire Ottoman, contre lequel on invoque les armes de la religion & de l'humanité, & qu'on voudroit à la fin du dix-huitieme ſiécle repouſſer en Aſie! Craint-on que ſon amour pour la juſtice & pour la paix, ſon reſpect pour les traités, ne ſoient de mauvais exemples?

Dans un ſiécle auſſi éclairé, il ſeroit de la gloire & de l'intérêt des Puiſſances Européennes de ſe garantir reſpectivement leurs propriétés; d'abord par eſprit de juſtice, puiſque les Souverains n'ont pas encore légitimé le droit de ſe dépouiller réciproquement de leurs Etats; & puis pour prévenir un bouleverſement total dans le ſyſtême des Nations. Le maintien de celui que la rivalité des Puiſſances à fait éclore, devroit être la loi fondamentale des corps politiques, & le gage de leur ſecurité; or ſi les Turcs étoient dépouillés

de leurs Etats, cette balance ſeroit totalement renverſée, ce ne ſeroit que par des guerres & par l'effuſion du ſang humain qu'on pourroit en rétablir l'équilibre, à moins, qu'en ſe ſoumettant à la loi du plus fort, on n'aimât mieux voir renaître le tems, où Rome jalouſe de la proſpérité des Nations, leur impoſoit des loix ſans autre droit que celui de ſa convenance. La France, l'Eſpagne, toutes les Puiſſances d'Italie, ont un commun intérêt à deſirer que la Turquie exiſte telle qu'elle eſt, puiſque ſi elle changeoit de nom & de maître, la Méditerranée deviendroit le théâtre des grands événemens; & les Etats qui y ont la plus grande prépondérance, perdant inſenſiblement de leur conſidération, il en réſulteroit un ébranlement total dans leur ſort & dans leur ſyſtême. Les détracteurs de l'Empire Ottoman ne doutent pas que le partage de cet Empire ne ſoit une ſource de diviſions pour les Puiſſances qui ſemblent avoir conjuré ſon invaſion; pourquoi donc diſſimuler une conquête qui doit être une pomme de diſcorde, qui ne fera que multiplier les malheurs de l'humanité, changer la deſtinée des Nations, & alimenter les paſſions & les rivalités? En ſuppoſant même les deux Empires d'accord ſur le partage des dépouilles de la Turquie européenne, la balance exigeroit, ou à peu-près, le contre-poids

de toutes les Puiſſances, pour faire l'équilibre ; or ſi dans l'un & l'autre cas on n'entrevoit jamais que la guerre & la dévaſtation, ne ſeroit-il pas de la gloire & de la ſageſſe des Nations de prévenir ces malheurs, en laiſſant cette partie de l'Europe dans l'Etat où elle ſe trouve ? Ce n'eſt pas au glaive de l'ambition, dans un ſiécle éclairé, à venger les ravages qu'a fait le glaive du fanatiſme dans des ſiécles d'ignorance & de ſuperſtition.

Indépendamment des principes de juſtice, & des motifs politiques qui militent en faveur de l'Empire Ottoman, les Nations commerçantes ont encore à ſa conſervation un intérêt puiſſant, d'où dépend leur proſpérité. La France, l'Angleterre, la Hollande, l'Eſpagne, & les autres Puiſſances méridionales, en raiſon des facultés & des avantages qu'elles ont reçus de la nature ou de leur induſtrie, entretiennent avec la Turquie des liaiſons de commerce, dont les ſources & les reſſorts s'éteindroient inſenſiblement ſi elle changeoit de maître ; or il ne ſauroit convenir à ces Nations de ſe laiſſer dépouiller de ces moyens de richeſſe, qu'elles doivent être jalouſes de conſerver, & qu'une révolution dans cette partie de l'Europe feroit entierement diſparoître.

Qu'on ne regarde pas les Ottomans comme des

rivaux ſecrets & ambitieux ; le ſyſtême de paix qu'ils ont intérêt d'adoprer ne peut inſpirer, d'une part, aucune méfiance, tandis que, de l'autre, la Turquie elle-même peut-être conſidérée, à certains égards comme une barriere contre l'invaſion. Du reſte, ſans exagérer les craintes ni préſager des maux à venir, en rapprochant le paſſé & en conſultant l'intérêt préſent des Nations, on eſt forcé de convenir que, dans cet état de défiance, qui les agite elles doivent préférer pour voiſins des peuples réputés barbares, qui s'en remettent aveuglément à l'Être ſuprême ſur le ſort des événemens, à des conquérans ambitieux, toujours prêts à les ſuſciter & à les faire dépendre de leur convenance.

Dans des ſiécles moins éclairés, où la ſuperſtition dominoit les eſprits, on a peint les Ottomans avides de ſang & de conquêtes, exigeans, tyranniques & inhumains ; & leur averſion pour les cultes étrangers avoit accrédité ces idées, qui s'effacent peu-à-peu. Quelque tolérans que fuſſent les Romains, ils étoient plus tyranniques encore ; cette Puiſſance ambitieuſe voyoit avec regret la proſpérité des Nations, parce qu'elle vouloit que les extrémités de l'Univers fuſſent les bornes de ſon Empire ; mais il s'en faut bien qu'on puiſſe faire aux Ottomans le même reproche ; quelque

aſcendant qu'ayent les préjugés, on ne peut déſavouer que ce Gouvernement ne reſpecte les traités & les égards qu'il doit aux Nations. La République de Raguſe, qu'on apperçoit à peine ſur le globe, entourée de voiſins ambitieux qu'elle deſiroit d'avoir pour amis, & qu'elle craignoit d'avoir pour maîtres, prévoyant les progrès que les Ottomans feroient en Europe à la faveur des diviſions dont elle étoit déchirée, envoya des députés à Brouſſe, à l'Empereut Orcan I, pour demander ſa protection, & la liberté de conſerver ſa Religion, ſes Loix & ſon ariſtocratie, ſous la ſoumiſſion d'un tribut modéré; ce traité, qui fut ſigné pat Orcan avec ſa main trempée dans l'encre, il y a plus de quatre cens cinquante ans, eſt encore religieuſement obſervé; & l'hommage n'a point varié, malgré que le petit territoire de Raguſe, ſon port & ſes dépendances euſſent pu donner une grande influence à la Porte Ottomane dans la mer Adriatique. Dans cet eſpace de tems, quelles révolutions l'Europe n'a-t-elle pas éprouvées? Si quelques petits Etats ont ſecoué le joug de l'oppreſſion & de la tyrannie, combien n'en eſt-il pas qui y ont ſuccombé?

On pourroit conclure de ces obſervations, qu'il ſeroit de la convenance politique de l'Europe de prévenir l'invaſion de la Turquie, & de ſeconder,

s'il le falloit, de ſes armes, celles que les Ottomans oppoſent à leur propre défenſe. Nous avons déja vu que c'eſt autant aux diſſenſions civiles & aux intérêts qui diviſoient le bas-Empire, qu'au fanatiſme qui les avoit armés, que ces peuples durent la rapidité de leurs ſuccès; puiſque c'eſt ce zele aveugle & féroce qui a tant d'aſcendant ſur les Nations aſſervies par l'excluſion de leur culte, & la méſintelligence des Princes feudataires de l'Empire d'orienr qui ont cimenté les fondemens de l'Empire Ottoman, on peut donc préſager que le même zele & les mêmes diviſions doivent retarder ſa chûte. Eclairés par leurs erreurs, les Ottomans ſont dans le cas aujourd'hui de profiter de leurs fautes, de prévoir les projets de leurs ennemis, & de ménager la rivalité des Puiſſances intéreſſées à leur conſervation.

Dans la poſition où ſe trouve cet Empire, menacé par des voiſins ambitieux, il ſeroit de ſa prévoyance de ſe ménager quelque allié qui pût le raſſurer contre leurs projets; la conſtitution de cet Empire, à la vérité, fondée ſur une Religion excluſive, paroît incompatible avec la confiance qu'exigent des traités qu'une mobilité d'intérêts & les convenances d'Etat, qui ſont la loi des Souverains & des Nations, peuvent faire varier à tout inſtant. Dans le ſeizieme ſiécle, & dans

les dernieres années du dix-ſeptieme, des motifs momentanés déterminerent la Porte à concourir à cet équilibre de forces dont l'ambition de Charles-Quint enfanta le projet ; mais après avoir ſoumis ou ravagé les bords méridionaux de la Méditerranée, elle a changé de ſyſtême, pour ne pas compromettre ſes conquêtes, le ſort de ſes armes & ſon propre repos, à des prévoyances politiques, à des traités inſidieux & des intérêts étrangers, qui ne peuvent ſe concilier avec l'excluſion de ſon culte. Les diviſions paſſageres des Princes chrétiens, d'autre part, ont éclairé ſa politique ; & elle a trop ſouvent vu varier les liaiſons de ces Princes au gré du moment, pour ne pas prévoir qu'elle pourroit devenir elle-même la victime de leurs paſſions & de leurs ſubtilités.

Quoique ces alliances, dont le repos des Nations a toujours été le prétexte, n'ayent ſouvent ſervi qu'à le troubler, elles ne laiſſent pas d'avoir une utilité politique : dans l'état actuel, l'alliance la plus légitime pour l'Empire Ottoman, ſeroit un traité de ſubſide avec quelque Puiſſance du Nord qui pût croiſer les projets de la Ruſſie, ou un traité offenſif & défenſif avec la Pologne ; cette Puiſſance, d'ailleurs, conſtamment diviſée par des diſſenſions domeſtiques,

ou par des intrigues étrangeres, auroit elle-même beſoin d'alliés ou de protecteurs ſur la fidélité deſquels elle pût compter ; l'Europe auroit intérêt à garantir ces alliances, puiſqu'en aſſurant ſa tranquillité, elles ſervitoient de barriere au ſyſtême ambitieux dont elle paroît menacée. Entourée de Nations puiſſantes, la Pologne a déja appris ce qu'elle doit craindre de leur avidité, des factions qui la déchirent, & des vices de ſa conſtitution, qui, faiſant d'un Monarque le premier Magiſtrat d'une République, ne lui confient aſſez de force ni aſſez d'autorité pour agir dans l'intérieur, ni aſſez de crédit pour inſpiter à des alliés une confiance réciproque. Dans cette anarchie, qui réunit tous les Gouvernemens ſans tenir à aucun, où une moitié de la Nation exerce ſur l'autre moitié un pouvoir tyrannique, il ne ſauroit y avoir de patriotiſme, & l'amour du bien public y ſera toujours ſubordonné à la prépotence, à la corruption & à la vénalité. Les Polonois ne rétabliront jamais l'union & l'harmonie, qui ſont le ſoutien des corps politiques, qu'en mettant des bornes à cette liberté dont ils éprouvent les abus, & qu'ils ont juſqu'ici défendue avec autant d'opiniâtreté que peu de ſuccès, en ſubſtituant un Gouvernement régulier au ſyſtême féodal, & en modérant le pouvoir de la nobleſſe, qui n'a été

jalouſe peut-être de conſerver la couronne élective que pour pouvoir plus aiſément la mettre à l'enchere ; ce n'eſt enfin qu'en tirant le peuple de cet état d'anéantiſſement ſous lequel il gémit, qu'on rappellera de l'oubli le nom ſacré de Patrie, dont une honteuſe dépendance a effacé le ſouvenir. Cette République, qui s'eſt ſi ſouvent diſtinguée par ſa bravoure & par ſa fidélité, & qui, depuis les triomphes & les revers de Charles XII, ſur ſes frontieres, n'a employé la force que pour empêcher & jamais pour agir, a ſenti, mais trop tard peut-être, qu'elle devoit être un jour la proie de ſes voiſins ; & la réſolution qu'elle a priſe, & qu'elle ſemble vouloir ſoutenir avec autant d'énergie que de dignité, de mettre une armée ſur pied pour faire reſpecter ſon territoire & ſon indépendance, pourra ſeule rétablir ſa conſidération.

Après que l'Empire Ottoman eut renoncé aux alliances, qui ſont la baſe du ſyſtême politique, craignant de voir affoiblir ſon autorité par l'accroiſſement de ſa puiſſance, il avoit adopté un plan de paix qui ſembloit devoir le rendre indifférent à tous les événemens ; & ſans le démembrement de la Pologne, qui a rapproché les frontieres de ſes ennemis, il ſeroit encore dans l'état d'aſſoupiſſement où il s'étoit plongé. Quelques

ques campagnes malheureuſes, qu'il a fallu terminer par une paix précipitée, ont préparé de nouvelles calamités; le feu de la diſcorde s'eſt rallumé, les campagnes ont été ravagées, des villes & des provinces ont été dévorées par les flammes, des armées nombreuſes ont éprouvé toutes les viciſſitudes de la guerre, & la victoire ſeroit encore en ſuſpens ſi les Ottomans n'avoient perdu deux places importantes, Cotchim & Okzakow, qu'ils ont du moins défendues avec la plus grande valeur. Cet orage, qui s'eſt formé ſur les bords de la mer Noire, après avoir exercé ſes fureurs dans la Baltique, a menacé le Nord & l'Allemagne entiere d'une nouvelle tempête: que le deſtin qui préſide aux événemens, & qui veille à la proſpérité des Empires, daigne diſſiper ces nuages & protéger les négociations ou les armes, qui doivent rendre à l'Europe la paix, l'abondance & la félicité.

Quoique les fautes que les Ottomans ont faites dans la guerre de 1769, par inexpérience & par un ſtupide découragement, & que le peu de ſoin qu'ils donnent à former des ſoldats & à perfectionner les évolutions militaires, ſemblent juſtifier les préſages qu'on avoit conçus de la chûte prochaine de leur Empire, il ſemble cependant qu'on eut dû mieux augurer de la Puiſſance

Ottomane, par les efforts qu'elle avoit faits dans des circonſtances plus critiques encore. Un Empire qui s'eſt ſoutenu avec éclat pendant près de cinq ſiécles à travers bien des adverſités, ne doit pas être anéanti par la perte de quelques batailles & la dévaſtation de quelques Provinces; d'ailleurs ce ne ſont pas toujours les armes qui renverſent les Empires; on a plus ſouvent vu qu'elles ont ſervi à relever le courage & l'énergie d'une Nation abattue par les revers, ou par les humiliations de la ſervitude. Ce qui bouleverſe les Empires, ce ſont les vices qui s'introduiſent dans le gouvernement, & qui minent lentement les fondemens de leur conſtitution, les abus de l'autorité, le mépris des loix, une trop grande inégalité dans l'état & la fortune des citoyens, l'avarice, la vénalité, le luxe, la diſſipation, le goût du plaiſir; toutes les paſſions enfin qui influent ſur les mœurs des hommes, font plus de ravages dans trente ans, que ne feroient cent ans de guerre. Il ſemble que l'Empire Ottoman doit être moins agité qu'un autre par ces révolutions paſſageres, parce que la nature de ſon gouvernement & la voix du peuple oppoſent à ces déprédations civiles, & aux ravages des paſſions, des remedes prompts & violens, qui donnent à l'Etat une nouvelle force. La fortune, la vie même

d'un Viſir, ou des dépoſitaires du pouvoir, ſont ſacrifiés à leur avarice, à leur malverſation, à l'inquiétude d'une milice turbulente, qui eſt l'interprête du mécontentement public, & preſque toujours l'inſtrument de ſa vengeance, & le Sultan eſt à peine raſſuré ſur le trône. Après ces convulſions, dont les exemples ſont fréquens dans l'Empire Ottoman, cet Empire a preſque toujours repris une nouvelle vigueur; & le peuple, victime ordinaire de l'oppreſſion, ſe croit heureux dès qu'il eſt vengé. C'eſt ainſi, qu'à travers le contraſte d'un pouvoir illimité & d'une ſervitude profonde, & à la faveur des rapprochemens qu'une légiſlation ſuperſtitieuſe a ménagés entre les Ottomans, le cri dominant & ſacré du bien public, pourſuit & ſuſpend le crime, intimide l'autorité, met un frein au deſpotiſme, & maintient le bonheur de l'Etat. Qu'on ne s'y trompe pas, la dépoſition d'un Viſir ne dédommage jamais le peuple des diſſipations du revenu public, ou des abus dont il eſt dans le cas de ſe plaindre; on voit que cette tolérance, dans les Gouvernemens modérés, bien loin de remédier au mal, n'a ſervi ſouvent qu'à l'accroître; il ne faut pas non plus que le ſort & la fortune du moindre citoyen puiſſent être ſacrifiés aux paſſions du deſpotiſme & aux caprices de la prévention; il ſeroit

mieux, ſans doute, que l'adminiſtration fût comptable de ſes actions & de l'uſage de ſon autorité; & c'eſt même un hommage que le Miniſtre incorruptible ſe doit à lui-même, & qu'il doit à la confiance publique.

Les Ottomans étant conſidérés dans cet Ouvrage comme une Nation connue, il eut été ſuperflu de parler de leurs mœurs & de leurs uſages. Si l'on deſire avoir des notions plus étendues ſur cet Empire, qu'on a vu s'élever rapidement ſur les ruines de celui de Rome, on peut recourir à l'Ouvrage de M. de M... d'Ohſſon, *Tableau de l'Empire Ottoman*; prenant les Ottomans au berceau, il donne une idée ſuivie de leur religion, de leurs loix, de leurs mœurs, & de tout ce qui conſtitue leur exiſtence morale, civile & politique. Cet Ouvrage, auſſi judicieux qu'intéreſſant, qui m'a ramené aux principes que j'ai établis, & que je n'avois que légerement apperçus dans le ſéjour que j'ai fait en Turquie, pourra ſervir de guide aux voyageurs, & effacer les impreſſions de ceux qui, n'ayant pu obſerver que ſuperficiellement une Nation auſſi peu communicative, en ont parlé avec prévention, & ne préſentent pas toujours les Ottomans ſous les traits qui les caractériſent.

Ce n'eſt qu'en parcourant les événemens qui

intéreſſent les Empires, qu'on peut ſe faire une juſte idée de leur force & de leur puiſſance; parce que c'eſt dans la viciſſitude des armes, ainſi que dans les convulſions civiles, qui naiſſent de l'agitation des eſprits, qu'on apperçoit le génie des Nations, & l'aſcendant des reſſorts qui tiennent à leur caractere & à leurs mœurs; & c'eſt ce que nous avons vu dans les révolutions de l'Empire Ottoman; comme l'influence politique des Nations dépend enſuite d'une réciprocité de convenances & d'intérêts, en raiſon de leurs richeſſes, de leur population, & des reſſources qu'elles ont par leurs armes, par leur ſol & par leur commerce, nous parlerons dans les ſections ſuivantes des finances de cet Empire, de ſes forces militaires & maritimes, & des relations de commerce qu'il entretient avec les Nations européennes. La félicité publique exigeroit que, malgré cette oppoſition dans les opinions religieuſes, qui ſépare les Ottomans du reſte des Nations, l'Europe, unie à cet Empire par un même intérêt, le fut auſſi par un même ſyſtême; à la faveur d'une ſolide paix on verroit la raiſon terraſſer inſenſiblement cette hydre qu'elle a ſouvent combattu, & que l'ambition des Souverains a roujours fait renaître.

FINANCES ET REVENUS

De l'Empire Ottoman.

LE Légiſlateur des Arabes a preſcrit des bornes au deſpotiſme, quand il en a poſé les fondemens; il a craint d'accabler les peuples ſous le joug de la ſervitude, en les expoſant à des impôts arbitraires; & par une diſpoſition qui honore ſa prévoyance, il n'a preſcrit que ceux que la ſûreté des propriétés a rendus indiſpenſables. L'uſage & la loi ont rendu ces tributs légitimes chez les Ottomans; deſorte que quelqu'étendu que ſoit le pouvoir du Sultan, il n'a pas la liberté d'impoſer ſes ſujets au gré de ſa volonté.

On ne ſait pas préciſément à quoi montent les revenus de l'Empire Ottoman, ils auront été proportionnés dans le principe aux dépenſes qu'exige le maintien de l'Etat; réduites à l'abſolu néceſſaire, elles ne ſont pas, à beaucoup près, auſſi conſidérables que chez les Nations européennes, où elles varient ſelon les caprices de l'opinion. Cette partie d'adminiſtration en Turquie eſt peu connue par les étrangers; leur curioſité même auroit un air d'indiſcrétion, dans un pays où l'on

ne donne aucune publicité aux opérations. M. le Comte de Marſigli, dans ſon *Etat Militaire des Ottomans*, donne bien une notion détaillée des revenus de cet Empire; mais on n'eſt pas aſſez aſſuré de ſon exactitude pour la citer; on ſait en général que chez les Ottomans les impôts ſont moins onéreux, moins multipliés, & par-là moins odieux qu'ils ne le ſont ailleurs.

Les revenus de l'Etat, dans cet Empire, ſont verſés directement par les fermiers & par les agens des Gouverneurs des Provinces, dans les coffres du *Defterdar* ou Adminiſtrateur général des finances; ce Miniſtre eſt en même-tems chargé de l'emploi de ces revenus, ſans les faire paſſer par d'autres canaux, qui ne feroient que rallentir les détails de la comprabilité. Il y avoit anciennement des tréſoriers pour chaque impôt; mais pour ſimplifier cette adminiſtration, abréger le travail, & prévenir les occaſions d'abus & de diſſipations, la plupart des caiſſes ont été réunies au tréſor royal.

Avant de parler des revenus de l'Empire, il eſt néceſſaire d'obſerver que dans les premiers ſiécles de cette monarchie le partage des conquêtes, ſujettes aux impôts, a été diviſé en trois lots; le premier pour le Souverain, le ſecond pour les Moſquées, & le troiſieme pour les Troupes;

ce dernier fut converti en bénéfices militaires ; qu'on appelle *timars* ou *ziamets ;* ils furent donnés d'abord à des ſoldats, ou affermés à des particuliers, qui ſe ſoumirent à fournir des troupes en cas de guerre en proportion du revenu de leur conceſſion : c'eſt des Romains que les Ottomans, & les autres Nations qui ont partagé l'Empire de Rome, ont adopté cet uſage.

On ne connoît que quatre ſortes de revenus légitimes dans l'Empire Ottoman ; celui des domaines acquis au Souverain par les conquêtes & ce qui en réſulte ; les impôts ſur les terres, ou ce qu'on appelle la taille réelle ; le *bach-karatch*, ou capitation des ſujets non-Muſulmans, à titre de tribut ; & un impôt particulier pour ſubvenir aux dépenſes de charroi, tranſport de denrées ou autres effets à l'uſage du Sultan, ou pour le ſervice des armées. On ne connoît pas d'autres impôts dans cet Empire ; la toute-puiſſance que l'alcoran attribue au repréſentant de Dieu ſur la terre, ſe trouve modérée dans la même loi, par la défenſe d'impoſer ſur les vrais croyans des taxes exceſſives ; cette loi eſt le plus puiſſant contre-poids de l'autorité, & nous avons vu dans le cours des révolutions de cet Empire, celles qui ſont réſultées de l'abus du pouvoir & de l'intolérance des peuples à cet égard.

L'Empire Ottoman n'a jamais recours aux emprunts ; l'arbitraire & les révolutions de ce Gouvernement ſont incompatibles avec la confiance qu'exige le crédit public ; & cette reſſource n'en ſera jamais une pour cet Empire. Du reſte, l'économie dans l'adminiſtration des finances y rend cet expédient inutile, & le même moyen pourroit produire par-tout les mêmes effets.

Le prix des gouvernemens des Provinces, les fermes des terres appartenant au Souverain, les douanes maritimes, la réunion des biens au fiſc par défaut de poſtérité (car on n'hérite de ſon frere ou de ſon oncle que par conceſſion du Prince); enfin, les confiſcations, forment le premier impôt dont chaque gouverneur de Province devient le fermier ou le dépoſitaire.

Le ſecond impôt, qui revient à notre taille réelle, ſe perçoit ſur toutes les terres du domaine de l'Empire, indiſtinctement ; ce droit eſt perçu en totalité dans chaque Province ; ſi même le cultivateur avoit abandonné ſon champ, les voiſins en ſupportent le fardeau juſqu'à ce qu'il paſſe à un autre poſſeſſeur, ou bien il eſt abandonné à celui qui en paye le droit. Cet impôt territorial eſt de toute ancienneté ; il a été conſacré par les nations les plus barbares, parce qu'il eſt dans la nature, & qu'il a fallu néceſſairement répartir

ſur les propriétés le tribut qu'elles doivent à leur ſûreté. La Turquie ne connoît pas les exemptions, que l'ignorance des tems, l'influence de l'opinion, la ſuperſtition des peuples, & l'uſurpation, peut-être, ont introduites chez les Nations policées, où la nature a repris ſes droits, & où l'on regarde enfin ces veſtiges de ſervitude comme autant d'attentats ſur la liberté publique.

Le troiſieme impôt eſt le *Bach-Karatch* ou capitation. Ce droit, qu'on pourroit appeller barbare, ſi l'Europe policée ne l'avoit adopté, eſt payé, à titre de tribut, par les ſujets de l'Empire, qui ne ſont point Mahométans; car les Mahométans en ſont exempts. Cet impôt eſt diviſé en quatre claſſes, ſuivant l'état & les facultés des perſonnes; la premiere eſt de onze piaſtres courantes, qui font environ trente livres par tête; la ſeconde de huit piaſtres un quart, ou vingt-deux livres dix ſols; la troiſieme de cinq piaſtres & demi, ou quinze livres; & la quatrieme de deux piaſtres trois quarts, ou ſept livres dix ſols; les mâles ſeuls payent cette capitation depuis l'âge de quinze ans en ſus: les femmes ne payent rien. Les ſujets non Mahométans, & qu'on appelle tributaires, ou Rayas, n'ont pas la même conſidération que les Mahométans; les Rayas qui font le commerce, ſont ſoumis à une douane un peu

plus forte ; ils ſont gênés dans la décoration extérieure de leurs maiſons, ainſi que dans la couleur de leur habits ; ces excluſions, qui ſont plus humiliantes qu'onéreuſes, ſont en Turquie toute la différence entre le ſujet Mahométan & celui qui ne l'eſt pas ; entre le maître & l'eſclave : la tranſgreſſion de ces loix eſt une occaſion d'avanies, que les tributaires ne préviennent qu'en ſe conduiſant avec circonſpection, & en ne faiſant point étalage de leur aiſance.

Le quatrieme impôt, qui concerne le ſervice extraordinaire de la Cour, ou celui des armées, étoit payé dans les premiers tems, en corvées réelles ou fourniture de ſubſiſtances, dans les lieux où paſſoient les armées ; il devenoit par conſéquent onéreux à certaines provinces, tandis qu'il ne coûtoit rien à d'autres. Sur les repréſentations qui furent faites ſous Soliman I, il fut ſtatué que cet impôt ſeroit payé en argent, pour que le fardeau de la guerre fût ſupporté par tous les ſujets ; on l'a même payé dans tous les tems, pour le rendre moins onéreux ; cependant cette ſage diſpoſition n'empêche pas qu'on ne faſſe revivre cet impôt, & qu'on n'exige des charrois & des tranſports gratuits des provinces expoſées au paſſage des troupes, parce que, malgré la prévoyance des loix, les peuples par-tout ſont, en général, écraſés ſous

le poids de l'autorité ; la différence n'eſt que du plus au moins.

Indépendamment de ces impôts, qui forment les principaux revenus de l'Etat, il y a des Provinces qui payent une partie de leurs tributs en productions en nature, ou qui ſont tenues de ſoudoyer les troupes deſtinées à leur garde. En ſus du tribut ou de l'abonnement que l'Egypte paye en argent, ce Royaume fait une redevance au Grand-Seigneur en ris, en ſucre, en drogues & épiceries. La Valachie & la Moldavie, en font une en cire & en miel. La ville de Brouſſe préſente du ſel, du froment mondé, de la neige, du vinaigre & du verjus. La ville de Salonique, en raiſon des laines qui abondent dans ſes environs, fournit une quantité de draps pour le ſervice des Janiſſaires. On retire de pluſieurs petits endroits, pour le ſervice de la marine, un hommage en bois de conſtruction, en rames, en voiles, en chanvre, ficelé, goudron, huile de lin, &c.

Les comeſtibles en Turquie ſont preſqu'exempts d'impôts ; le Gouvernement n'eſt occupé que du ſoin d'entretenir l'abondance & le bas prix des denrées ; cette attention influe infiniment ſur l'aiſance du peuple & ſur le prix de l'induſtrie & des ſalaires.

Il eſt néceſſaire d'obſerver ici, que, depuis la

conquête de l'Egypte, ſous Selim I juſqu'à ce jour, il a été toujours fait quelque démembrement ſur les terres impériales nouvellement conquiſes, pour l'entretien des Dames du Palais, ou pour leur ſervir d'apanage; ces revenus, ſous le nom *d'Haremein*, adminiſtrés avec économie, ſuffiſent toujours à leur deſtination, parce que les Ottomans, uniformes dans leurs uſages, ne ſe livrent pas à la prodigalité, & ne connoiſſent pas les fantaiſies que l'Europe a multipliées, & dont la mobilité eſt moins un objet de reſſources pour l'induſtrie, qu'une occaſion plus fréquente de diſſipations.

Les revenus qui appartiennent à l'Etat, ſont verſés dans le tréſor *extérieur* du *Defterdar*, ou Miniſtre des Finances, & ſont employés à la ſolde des troupes, & à payer les charges, qui ne ſont pas auſſi multipliées en Turquie qu'elles le ſont ailleurs; le reſte paſſe dans le tréſor intérieur pour l'entretien de la maiſon du Grand-Seigneur, de ſes femmes, de ſes jardins, & de ce qu'on pourroit appeller l'économie du Palais.

Indépendamment de ces deux tréſors, il y en a un troiſieme, auquel on ne touche que pour des guerres de religion, & les Ottomans n'en connoiſſent point d'autres; ce tréſor eſt formé du revenu des Moſquées, qui, en Turquie, poſſédent

des biens considérables, par des constitutions religieuses ou politiques, que des particuliers leur font par dévotion, ou pour mettre leurs biens à l'abri des confiscations; les propriétaires en jouissent sous une modique redevance jusqu'à l'extinction des héritiers en ligne directe, & alors ces biens demeurent acquis à la Mosquée. Les revenus de ces hommages faits à la religion, sont immenses, & après avoir prélevé les dépenses d'administration, ce qui reste en économie est déposé dans le trésor particulier, consacré à la défense de l'Etat, & à la prospérité du Mahométisme; & on ne peut y toucher sous d'autre prétexte. C'est dans le même trésor qu'on dépose la succession des Mahométans qui meurent sans postérité, ainsi que les confiscations faites sur les Pachas & autres officiers de l'Empire, accusés de malversation. Quoique ces confiscations, qui portent atteinte à la liberté des propriétés, semblent tolérer le mal au lieu d'y remédier, il faut convenir que ces trésors enrassés pour un motif utile, vengent les peuples des vexations auxquelles ils sont exposés. Ce trésor ne doit pas être facile à épuiser, dans un Empire où il y a autant de ressources dans la dévotion du peuple, que dans la vigilance d'un Gouvernement qui a toujours des déprédations à punir & des confiscations à faire.

Ce tréſor, qui appartient à la Nation, & non au Souverain, deſtiné à la défenſe de la religion, n'eſt ni expoſé à des diſſipations, ni employé à des ſuperfluités arbitraires & onéreuſes, qu'on attache ailleurs à la majeſté du trône & à l'orgueil des Nations. Il eſt encore des revenus ſacrés par leur inſtitution, deſtinés annuellement à l'entretien du temple de la Mecque, à ſes deſſervans, & à la protection des pélerins qui font ce voyage religieux.

On a vu dans le cours des révolutions de l'Empire Ottoman, que, dans le commencement du ſiecle ſous le regne d'Achmet III, on établit un nouvel impôt qui ſervit de prérexte à la dépoſition de ce Prince ; c'étoit un droit ſur l'extraction du bled, qui fut alors rendu libre ; cet impôt par extenſion, fut mis enſuite ſur les denrées qu'on vendoit dans la capitale, & ſa perception ſuſceptible d'abus, ſuſcita le mécontentement public. Par une diſpoſition qui eſt en contraſte avec les qualités morales des Mahométans, l'extraction des denrées de premiere néceſſité eſt prohibée par leur loi, ce qui prouve tout au plus, que dans l'origine du Mahométiſme, l'Arabie, où il prit naiſſance, ſuffiſoit à peine à ſes beſoins. Depuis ces anciens tems, les Turcs ont conquis des terres auſſi étendues que fertiles ; & la libre ſortie

du bled qui encourageroit l'agriculture, ſeroit pour l'Empire Ottoman un nouveau moyen d'abondance, & une nouvelle ſource de richeſſes; un droit d'extraction de dix ſols par quintal, ajouteroit pluſieurs millions aux revenus de cet Empire, ſans l'expoſer à aucune diſette, en prenant la précaution de n'accorder l'extraction que deux mois après la récolte, & quand chaque province ſeroit aſſurée de ſa ſubſiſtance pour deux ans. La France a eu les mêmes motifs d'encouragement, mais elle n'y a pas mis, peut-être, la même prévoyance.

Nous avons dit plus haut, que des trois lots de conquêtes faits par les premiers Ottomans, l'un étoit pour le Souverain, l'autre pour les Moſquées, & nous avons vu l'emploi de leurs revenus. Il reſte à voir dans la ſection ſuivante celui du troiſieme lot deſtiné aux troupes, qui fut converti en *timars* & *ziamets*, ou bénéfices militaires, ſoumis à fournir des ſoldats armés, en proportion des revenus de leurs fiefs.

FORCES

FORCES MILITAIRES

De l'Empire Ottoman.

LEs premiers ſoldats d'Otman, fondateur de l'Empire, ne furent qu'un amas de volontaires, que l'eſprit de trouble & le goût des armes avoir raſſemblés; pouſſés par la gloire de vaincre, par l'avarice, & la ſuperſtition, ils ſe contenterent d'abord du pillage & de l'eſpoir du paradis. Dès qu'Orcan, ſon fils, eut aſſez étendu ſes conquêtes pour concevoir de plus grands projets, il ſentit la néceſſité de former une armée docile à ſon chef, & de perfectionner la diſcipline militaire que ſon pere avoit déja établie. Il fixa pour l'infanterie une paye journaliere, qui augmentoit en raiſon de l'ancienneté du ſervice, & donna des terres à des vieux ſoldats, qui, par redevance, s'obligeoient de fournir un nombre de cavaliers armés. Telle a été l'origine des troupes réglées dans l'Empire Ottoman, & ce plan a été ſuivi & perfectionné à meſure que les Sultans ont vu accroître leur puiſſance.

Les troupes les plus diſtinguées des Ottomans ſont les Janiſſaires; ils ſe piquent de bravoure

& de fidélité ; ils ne ſouffrent pas qu'on leur incorpore des caſtes étrangeres ; les Arabes, les Egyptiens & les Maures, quoique Mahométans, ne peuvent pas être admis dans ce corps.

On ne ſait pas bien préciſément le nombre de Janiſſaires qui reçoivent la paye ; il y en avoit cent quatre-vingt-ſeize compagnies au commencement du ſiécle ; comme il y en a de très-nombreuſes, & d'autres qui le ſont moins ; je doute que cette milice excede ſoixante mille hommes, qui ſont répartis dans la capitale & dans les places fortes de l'Empire. Les Janiſſaires ont la liberté d'exercer des profeſſions méchaniques ; ceux qui ſont mariés, qui rravaillent, & qui par cette raiſon ne ſont point logés aux caſernes, n'y reçoivent pas leur nourriture. Après les Janiſſaires on compte les Canonniers, Bombardiers, Mineurs & autres, qui ont chacun leur chef, & ſont leur ſervice à part.

Depuis le Grand-Seigneur, juſqu'au plus petit particulier, tous les Turcs ſont honorés d'être Janiſſaires ; il n'en eſt aucun qui ne ſe faſſe un devoir de ſervir ou de contribuer à la défenſe de la Religion ; mais il n'y a que les Janiſſaires qui ſont le ſervice, qui participent à la paye ; les autres ſont ſoldats honoraires. Chaque compagnie a ſa caiſſe particuliere, ſous la direction d'un

Commiſſaire & de quelques Officiers ; on y dépoſe le bien des Janiſſaires morts, & on ne peut retirer de cette maſſe, que pour l'employer à l'entretien des tentes & autres objets de ſervice, au ſoulagement des ſoldats infirmes & néceſſiteux, ou à la rançon des Janiſſaires eſclaves.

Les troupes du Sérail & de la garde du Souverain, les Boſtangis, les Capigis, les Baltagis, ſont une partie de la milice Ottomane, mais ils ne vont à la guerre que par occaſion ; attachés au ſervice du Palais, & à la perſonne du Prince, ils ne marchent qu'avec lui.

Il y a dans les Provinces des troupes d'infanterie qui remplacent les Janiſſaires dans le beſoin ; mais cette milice ne reçoit de paye qu'autant qu'elle eſt employée, & elle eſt même à la charge de la Province à qui elle appartient. Indépendamment de cette maſſe de ſoldats dont le nombre augmente en raiſon du beſoin ; dans le cas d'une guerre, les Provinces ſont obligées de faire à leur charge une levée de recrues, auxquelles on paye un prix convenu pour la campagne. L'armée Ottomane, de plus, eſt renforcée, & ſouvent ſurchargée par une multitude de volontaires, attirés par l'eſprit de pillage & l'amour de la Religion ; mais ces renforts, bien loin d'être de quelque ſecours, ne ſervent qu'à épuiſer

les approviſionnemens & à répandre la confuſion ; parce que cette foule de ſoldats indiſciplinés, ne connoiſſant point de chef, ne peuvent avoir entre eux aucune ſorte de concert.

La cavalerie fait la principale force des armées Ottomanes, autant à cauſe de l'abondance & de la bonté des chevaux, & de l'habitude de s'en ſervir, que par l'adreſſe avec laquelle les Ottomans font uſage de l'arme blanche. La cavalerie Ottomane n'eſt pas tout-à-fait auſſi nombreuſe que ſon infanterie, mais peu s'en faut ; une partie de cette cavalerie, n'excédant guères quinze à ſeize mille hommes, eſt deſtinée à la garde du Sultan, & eſt ſoudoyée par l'Etat ; le reſte de la cavalerie, qui vient des Provinces, eſt auſſi ſoudoyée par l'Etat quand elle fait la campagne ; mais en tout autre tems elle eſt à la charge des Officiers appellés *Zaim* & *Timariot*, qui ne jouiſſent de ces bénéfices militaires que pour fournir au beſoin un nombre de cavaliers armés, en raiſon du revenu des fiefs qu'ils poſſedent, & l'uſufruit de leurs terres eſt une paye anticipée. Ces établiſſemens ont été tranſmis des Romains, qui diſtribuoient aux gens de guerre ſur les frontieres de leur Empire une partie de leurs conquêtes : les Francs en entrant dans les Gaules firent aux ſoldats les mêmes libéralités ; mais ces fiefs paſ-

ſerent inſenſiblement à des particuliers appellés chevaliers Bannerets, & même à des Eccléſiaſtiques; & la jouiſſance de ces bénéfices, les aſſujettit à un ſervice militaire. Ces fondations, dont l'inſtitution a varié en Europe, ſe ſont perpétuées en Turquie, où, malgré les abus dont elles ſont ſuſceptibles, on les obſerve avec aſſez de fidélité.

Cette milice féodale ſe réunit ordinairement ſous la banniere de ſon *Sangiak* ou Commandant; c'étoit anciennement l'emploi le plus diſtingué, quand il n'y avoit ni Beys ni Pachas; mais, après les réglemens faits par Soliman, ce qu'on appelle le *Sangiak* eſt le moindre des gouvernemens, il n'a pour diſtinction que le *Sangiak* ou drapeau, dont il porte le nom; il a au-deſſus de lui le Sangiak-Bey & le Pacha, parmi leſquels les Beigler-Beys ſont les plus diſtingués, & ils ont un nombre de *Sangiak* ſous leur juriſdiction. La conformité dans le nom des titulaires, depuis l'Empire de Rome juſqu'à ce jour, ne laiſſe aucun doute ſur leur origine; les Romains les appelloient *Vexillati milites*, les François les appellerent *Bannerets*, & les Ottomans *Sangiak*, qui l'un & l'autre déſignent le drapeau ou banniere ſous lequel ils étoient raſſemblés.

Selon l'eſtimation qui en a été faite par le

Comte de Marſigli, le ſeul militaire peut-être, qui, par les circonſtances de ſon eſclavage, ait été à portée de ſuivre cette partie avec autant de liberté que d'application, cette cavalerie va à plus de cinquante mille hommes, indépendamment d'un nombre égal, ou à-peu-près, entretenu par les places frontieres, ou à la ſuite des Pachas ou autres Seigneurs qui ſont au ſervice de l'armée.

Ces divers corps de cavalerie Ottomane ſont plus de cent vingt mille hommes; & comme les Tartares, unis aux Ottomans par un même intérêt & une même croyance, peuvent aiſément en raſſembler la même quantité; dans un beſoin abſolu le Grand-Seigneur peut avoir plus de deux cens mille cavaliers armés; en ſe bornant au même nombre pour l'infanterie, il réſulte que l'Empire Ottoman peut mettre ſur pied de quatre à cinq cens mille combattans, ſans compter les volontaires; tandis qu'à peine il ſoudoye ſoixante-quinze mille hommes, enrégimentés en tems de paix: tel eſt l'avantage qu'a l'Empire Ottoman ſur ſes voiſins, en raiſon des facultés militaires, puiſque ceux-ci, contraints d'entretenir & de diſcipliner en tout tems une puiſſante armée, ſont tenus de faire de plus grands efforts,

quoiqu'ils n'ayent ni les mêmes moyens du côté des richeſſes, ni les mêmes reſſources du côté de la population.

Les Ottomans ont conſervé la façon de ſe battre des anciens, & étant peu portés pour la nouveauté, il eſt douteux qu'ils en adoptent d'autre; leur armée, quand elle peut ſe déployer, forme un croiſſant, auquel ils donnent l'étendue qu'il faut pour envelopper celle de l'ennemi, ce qui ne peut que donner de l'avantage au nombre; mais comme dans le voiſinage du Danube, où eſt le théâtre ordinaire de la guerre, les Ottomans n'ont pas la facilité de s'étendre, à cauſe de l'inégalité du terrein, il arrive ſouvent que leurs détachemens, qui forment les attaques ſans ordre & ſans concert, ſe choquent & rendent leurs armes inutiles, ſi tant eſt qu'ils ne ſe détruiſent pas entre eux; il eſt de l'intérêt des Ottomans d'éviter les actions générales, & de s'en tenir à des guerres de parti & de poſte, où ils ſont à portée de ſignaler leur bravoure, & d'attaquer avec avantage ſans gêner leurs évolutions; on les a ſouvent vus, dans ces actions, revenir pluſieurs fois ſur l'ennemi le ſabre à la main, & ramener la victoire; tandis que dans des actions générales, leur propre impétuoſité, un défaut de prévoyance, & le peu de concert qu'ils

mettent dans les attaques, ne ſervent qu'à répandre la confuſion ; & une grande armée, ébranlée & miſe en déroute, n'eſt plus en état de ſe rallier.

Malgré ces accès de confiance ou de crainte que la ſuperſtition inſpire aux Ottomans, on ne peut pas les accuſer de manquer de courage ; le leur, excité par le fanatiſme, va ſouvent juſqu'à la férocité. Un ſoldat Ottoman ne craint pas un autre ſoldat ; mais en bataille rangée, pour peu qu'une armée Européenne puiſſe arrêter la fougue impétueuſe des Ottomans, elle doit compter ſur la victoire ; parce que ceux-ci, quoique peu ſuſceptibles des mouvemens ſymmétriques & compaſſés de la tactique Européenne, ne laiſſent pas d'en craindre l'effet & l'harmonie. Les Européens ont ſur eux l'avantage inappréciable des campemens, le ſervice prompt & précis de l'artillerie, l'activité de la mouſqueterie, l'uſage des bayonnettes & la ſcience des évolutions ; & les Ottomans ne peuvent oppoſer à cette théorie militaire qu'un courage aveugle & féroce, qui, ſubordonné au haſard, eſt preſque toujours malheureux ; ils ne font point uſage des bayonnettes, ils ſe ſervent lentement du fuſil, qu'ils abandonnent d'impatience pour donner le ſabre à la main ; l'officier & le ſoldat, qui preſque toujours ne diſ-

ferent que par le grade, courent la même carriere, & dans ces mouvemens impétueux le ſort d'une bataille eſt bientôt décidé.

Le ſoldat Ottoman, de même que le ſoldat Romain, eſt honoré d'être ſoldat, & le premier grade de l'officier eſt d'être ſimple Janiſſaire, parce qu'en Turquie ce n'eſt qu'en obéiſſant qu'on apprend à commander. Les troupes Ottomanes ſont ſoumiſes aux ordres de leurs chefs; mais malgré leur reſpect pour cette partie eſſentielle de la diſcipline, leur génie ardent, & l'influence que la milice a toujours eu ſur les événemens, la rend fiere, facile à ſe mutiner, & à paſſer de l'inſubordination à l'eſprit de révolte; mais c'eſt toujours à la malhabileté des chefs, ou aux circonſtances du moment, qu'on doit attribuer ces inſurrections, qui ont ſouvent décidé du ſuccès des campagnes, du ſort des Généraux & du repos de l'Empire.

Les troupes Ottomanes ſont, en général, des belles troupes; on pourroit même dire que ce ſont de très-bonnes troupes, en ce qu'elles ſervent de bonne volonté, & non pas par contrainte; car ce n'eſt pas de la diſcipline ſeule que dépend la véritable force des armées. Le ſoldat Ottoman ne s'énerve que par le repos; mais pour peu qu'il ſoit aguerri & bien commandé, il eſt en état de tout

entreprendre. On n'eſt pas jaloux parmi les Ottomans de l'uniformité de la taille, tout ſoldat eſt ſoldat, pourvu qu'il ſoit en état de faire le ſervice; d'ailleurs les Ottomans ſont en général des beaux hommes. Il n'y a pas de couleur uniforme non plus pour les habits, les Janiſſaires cependant portent de fondation un habit vert, & une culotte très-ample en drap bleu, ſans s'attacher rigoureuſement à la même nuance; le bonnet ſeul eſt uniforme. La paye des troupes ſe fait tous les trois mois, & elles fourniſſent leurs habits.

Les Ottomans exercent leurs milices au canon, à la bombe, au mouſquet, & ils ne ſont aſſujettis à aucun autre exercice militaire; on les exerçoit autrefois à tirer de l'arc & de l'arbalêtre, mais ils n'en ſont plus d'uſage depuis que le mouſquet a remplacé ces deux armes.

Il n'eſt guere poſſible de concilier les préciſions de la tactique Européenne avec les préjugés d'une Nation auſſi oppoſée aux uſages des autres, qu'elle eſt jalouſe des ſiens; la Puiſſance Ottomane ſeroit invincible, ſi elle réuniſſoit au délire du fanatiſme, & à la ſupériorité du nombre, l'habitude de la guerre, & la ſcience des évolutions. Conduits par la loi du deſtin, & peu ſuſceptibles d'un courage tranquille, les Ottomans ne ſuivent qu'une impulſion rapide, qui inſpire la férocité ou la

crainte ; quelque dangereux qu'il ſoit de détruire les préjugés des Nations, il eſt encore d'autres obſtacles auſſi inſurmontables peut-être ; peu occupés de conquérir, les Ottomans n'ont ſur pied que les troupes qu'il faut pour conſerver leurs conquêtes, & ils ſoudoyent à peine en tems de paix la ſixieme partie de celles qu'ils peuvent armer en tems de guerre. Or en formant leurs milices aux évolutions militaires que l'Europe à perfectionnées, il faudroit qu'à ſon exemple, ils euſſent des légions nombreuſes conſtamment exercées, & toujours prêtes à combattre, ce qui augmenteroit, dans la proportion de ſix à un, les dépenſes deſtinées à l'entretien des ſoldats, & donneroit à l'armée, qui n'a déjà que trop d'influence, un aſcendant qui porteroit atteinte au repos public. Il eſt à préſumer d'ailleurs, & on doit l'attendre de même du tems & de la raiſon, que la fureur des armes, & cette perfection, chimérique peut-être, des évolutions, ſe ralentiront en Europe ; & que les Souverains renonceront à ces armées formidables, qui épuiſent les peuples par les dépenſes qu'elles occaſionnent, & parce qu'elles privent l'agriculture d'un nombre de bras d'autant plus néceſſaires, que la terre exige plus de ſoins depuis que les beſoins des hommes ſe ſont multipliés. On ſimplifiera alors ces évolutions, dont une ſcrupuleuſe

préciſion fait tout le mérite, & qui ſont peut-être incompatibles avec les haſards & la confuſion des combats. Ne pourroit-on pas ſe borner à n'avoir ſur pied qu'une armée ſuffiſante pour faire reſpecter les frontieres, & une maſſe de milices provinciales exercées de tems en tems, & toujours prêtes à ſe réunir pour la défenſe de l'Etat ? Cette maſſe de milices pourroit facilement exécuter des évolutions ſimples ; & ces manœuvres impoſantes qui ont contribué à l'agrandiſſement & à la gloire de la maiſon de Brandebourg, & que le feu Roi de Pruſſe, ſeul, a eu la paſſion de perfectionner, s'effaçant inſenſiblement du ſouvenir des Nations, elles ſe trouveront toutes au pair : on eſt forcé de convenir par-tout, qu'on ne peut familiariſer le ſoldat à ces manœuvres, qu'à force de le tourmenter, & de le tenir dans une activité continuelle, ce qui exige dans les chefs, une conſtance & un amour du travail, trop incompatibles avec l'éducation de l'Europe pour devoir y compter. Souverains ! peres des peuples, & amis de l'humanité, puiſque votre trône eſt dans le cœur de vos ſujets, ne faites conſiſter votre gloire qu'à les rendre heureux ; renoncez à ce faſte militaire qui ne reſpire que la dévaſtation ; conſidérez que ces grandes armées, ſoudoyées en tout tems, entretiennent parmi vous une défiance réciproque, éloi-

gnent les peuples d'un travail plus utile, & ne ſervent qu'à épuiſer vos tréſors qui ſont le fruit de leur induſtrie ; ſongez que ſi quelquefois ces grandes armées font du dégât dans le pays ennemi, ce n'eſt jamais qu'après avoir ruiné le vôtre. Qu'ont produit d'ailleurs ces avantages inappréciables de la tactique Européenne, ſur les bords du Danube en 1788 ? A travers la partialité des bulletins, l'armée de l'Empereur ne s'eſt-elle pas bornée à une guerre défenſive ? Les Ottomans ſans Généraux, ſans connoiſſances militaires, n'ont-ils pas attaqué quelquefois avec ſuccès, & n'ont-ils pas réſiſté toujours avec autant d'intelligence que d'intrépidité aux efforts de leurs ennemis ; ſans s'expoſer aux événemens d'un combat déciſif? Cependant le nombre & l'habileté des Généraux, la prévoyance & la juſteſſe des combinaiſons, la ſcience des évolutions, la diſcipline de l'armée, & l'Empereur enfin lui-même à la tête de ſes légions, ſembloient préſager tant de confiance, qu'on avoit preſque borné à une campagne ou deux, l'invaſion de la Turquie Européenne.

Dans l'état actuel des choſes, le Mahométan, dévoué à la défenſe de la religion, naît ſoldat, & il faudroit le faire ſi on l'aſſujettiſſoit à des régles gênantes, à des évolutions compaſſées, ſujetes à des réformes & à des variations. Il y auroit ſans

contredit, plus d'inconvéniens que d'avantages à changer l'éducation d'une Nation, occupée d'elle-même, & jalouſe de ſes coutumes, puiſqu'il faudroit détruire ſes préjugés, & lui faire adopter des nouvelles idées; or ces changemens dans l'opinion des peuples influent trop ſur leur ſyſtême moral, politique & militaire, pour en courir les événemen; ce ſont autant de ſecouſſes qui ébranlent les Empires, & ne ſervent ſouvent qu'à les précipiter. Nous avons déja vu, ſous le régne de Sultan Mahmoud V, l'effet que produiſit cette innovation, lorſque le chef des Bombardiers Achmet Pacha, connu ſous le nom de Comte de Bonneval, (1) propoſa de former les Janiſſaires

(1) Le Comte de Bonneval, d'une ancienne Maiſon de Limouſin, a ſervi en France dans la Marine & dans l'Infanterie; ſon eſprit cauſtique l'ayant éloigné de la Cour, vers la fin du regne de Louis XIV, il paſſa au ſervice de l'Empereur, où il parvint au grade de Général d'artillerie. S'étant brouillé avec le Prince Eugêne, il paſſa à Veniſe, où la République, pour ne pas ſe compromettre, éluda l'offre de ſes ſervices. Il paſſa de-là en Boſnie, où Aly Pacha Ekim-Oglou, Général diſtingué, lui fit entrevoir combien il lui ſeroit difficile de ſe ſouſtraire à l'animadverſion du Prince Eugêne, & lui conſeilla de troquer ſon chapeau contre un turban qui étoit plus commode. Ce Général, élevé à Conſtantinople au grade de Général de l'artillerie, a vécu dans une honnête médiocrité juſqu'au 22 Mars 1747.

aux évolutions militaires de l'Europe ; ces exercices peu faits pour des peuples fiers & pleins d'averſion pour les uſages des autres, n'eurent qu'un inſtant de nouveauté, & on fut contraint d'y renoncer pour faire ceſſer les murmures qu'ils avoient provoqués.

A l'exemple des ſoldats romains, les jeunes Turcs incorporés dans les Janiſſaires s'exercent, entr'eux, à la courſe, à la lutte, au ſaut, & ſe défient à qui portera ſur le revers de ſa main la pierre la plus peſante, & qui, en courant, la jettera plus loin. Ils s'exercent également à lancer le gérid les uns contre les autres, & à en parer le coup. C'eſt auſſi l'exercice de tous les jeunes Seigneurs, qui ſe deſtinent aux armes, Ils lancent le gérid à cheval avec beaucoup d'adreſſe, & dans ſes bonds ils le reprennent en courant au galop ; ces exercices, dont les Ottomans ſe font un amuſement, les rendent bons cavaliers, adroits, hardis, leſtes & vigoureux.

Le Gouvernement en Turquie fournit aux ſoldats les armes & les munitions ; mais comme les Ottomans ſont en général adonnés aux armes, & qu'ils y mettent du choix, il eſt aſſez ordinaire que chaque ſoldat porte avec lui ſon ſabre, ſon fuſil, & quelquefois un ou deux piſtolets à la ceinture ; & pour prévenir l'inconvénient qu'il y au-

roit dans l'inégalité des calibres, on diſtribue au ſoldat au lieu de balles, des petites barres de plomb, que chacun a ſoin de couper à ſa fantaiſie.

Les Turcs, accoutumés à l'uſage des tentes, comme les peuples errants dont ils tirent leur origine, les ont rendues très-commodes & ſuſceptibles d'une grande magnificence; il n'eſt rien de ſi beau que les tentes du Sultan & des Viſirs, les appartemens y ſont diſtribués preſqu'avec autant de commodités que dans un Palais; elles ſont brodées en-dedans avec des fleurs & des feuillages de différentes couleurs; pluſieurs tentes ſont réunies par une cloiſon extérieure, qui ne permet pas de voir dans l'enclos. Celles qui ſont à l'uſage des ſoldats, ſont auſſi légeres que commodes, les ornemens en ſont très-variés; on voit ſur le dôme le numéro de la compagnie, & le ſigne ou hiéroglyphe où le ſoldat doit la reconnoître. La tente du Viſir, à l'armée, eſt diſtinguée par cinq queues de cheval au haut de leur pique, que ce Miniſtre eſt en droit de faire arborer quand il commande l'armée.

FORCES

FORCES MARITIMES

De l'Empire Ottoman.

LEs Ottomans ayant pris naiſſance dans le centre de l'Aſie mineure, ils n'avoient aucune idée de marine; & dans les premiers pas qu'ils firent en Europe ils furent aidés par des ſecours étrangers. Quelques Hiſtoriens, cependant, parlent de combats de mer ſous Otman, & ſous Orcan ſon fils, entre les Ottomans & les Seigneurs de l'Archipel, ſoutenus par quelques Princes d'Italie; mais ces rapports mérirent peu de confiance. Les Hiſtoriens parlent auſſi d'une flotte de trois cens navires, que Bajazet avoit fait conſtruire; mais on ne voit nulle part quel eſt l'uſage qu'il en fit; peut-être ne fut-ce qu'un projet, que les revers qu'il éprouva ne lui permirent pas d'exécuter.

Ce ne fut guères que ſous Mahomet I que les Ottomans commencerent à conſtruire des navires à rames à Nicomédie, où les forêts de la Bihynie & les bords de la mer Noire leur fourniſſoient du bois en quantité. Le premier uſage qu'ils firent de leurs armemens, fut de courir

ſur les Vénitiens, qui faiſoient alors le commerce preſque excluſif de la Méditerranée & de la mer Noire; mais, par l'inexpérience des commandans, & par les armes des Vénitiens, leurs navires furent bientôt détruits. Mahomet II ayant formé le projet d'aſſiéger Conſtantinople, il s'empreſſa de rétablir la marine, autant pour s'oppoſer aux ſecours que les Grecs attendoient de l'Italie, que pour pouvoir pénétrer dans le port de cette capitale, & l'attaquer de deux côtés à la fois; il mit en mer plus de trois cens voiles à rames; cette flottille, il eſt vrai, ne fut pas en état de s'oppoſer au paſſage de quelques vaiſſeaux bien armés; mais elle ſervit utilement aux projets de ce Prince, comme on l'a pu voir en ſon lieu.

La priſe de Conſtantinople fut un premier pas aux progrès de la marine Ottomane, en ce que le port de cette capitale, ſon commerce & la commodité des communications avec la mer Noire & la mer Méditerranée, lui procuroient des grandes facilités, & la Morée fut preſque ſubjuguée.

Sous Bajazet II, la marine Ottomane eut un inſtant de célébrité; dans quelques combats contre les Vénitiens, les ſuccès des armes furent balancés; les Ottomans s'emparerent de Lépante au commencement du ſeizieme ſiécle, & con-

quirent ſucceſſivement toute la Morée & l'iſle de Negrepont, qui apparrenoient aux Vénitiens.

Sultan Selim I, dont le regne fut auſſi court que glorieux, fit des diſpoſitions pour la conſtruction de quelques arſénaux dans les différentes parties de ſon Empire. Sous ſon regne les Ottomans avoient déja pluſieurs vaiſſeaux, & Soliman I, ſon ſucceſſeur, ſe ſervit même de ſa flotte pour s'emparer de l'iſle de Rhodes; ſous le regne de ce Prince les Italiens ravagerent la Morée, qui fut repriſe par les Ottomans; Soliman envoya enſuite une flotte dans la Méditerranée, pour concerter ſes opérations avec les François, & il entreprit après le ſiége de Malthe; ſes Généraux commirent auſſi des hoſtilités contre les Portugais du côté d'Ormus, avec des navires qu'ils avoient armés dans le Golfe Perſique. Sous le regne de Selim II, les Ottomans, enhardis par la priſe de Chypres, & par le ſuccès de leurs armes, firent des armemens formidables deſtinés pour la Méditerranée; mais ils perdirent la fameuſe bataille de Lépante, où Jean d'Autriche commandoit les armemens de l'Eſpagne & de l'Italie unis enſemble, & où les forces maritimes de l'Empire furent anéanties.

Cette diſgrace, cependant, ne rebuta pas les Ottomans; après avoir rétabli leur marine, ils

furent en état, ſous le regne de Mahomet IV, de s'emparer de l'iſle de Crète, ainſi que de la fortereſſe de Candie ; mais ſous ce même regne la marine Ottomane alla en déclinant, & leur flotte, pluſieurs fois battue, ou miſe en fuite par les Vénitiens, ne put pas empêcher, vers la fin du dix-ſeptieme ſiécle, la perte de toute la Morée. Cette vaſte Province fut cependant repriſe, au commencement de ce ſiecle ſous le regne d'Achmet III, autant par le défaut de prévoyance des Vénitiens, que par l'activité des généraux Ottomans. Gianum Cogea, grand Amiral & homme de guerre, ne comptant pas aſſez ſur la marine Ottomane pour haſarder des combats, fit exécuter avec célérité des deſcentes de troupes, & les Ottomans furent en état d'attaquer les places avant que les Vénitiens ſe fuſſent mis en devoir de les défendre. Quelque puiſſant que fut alors l'aſcendant des alliés, la Morée, rapidement reconquiſe par les Ottomans, eſt reſtée à leur pouvoir, malgré la perte qu'ils firent, dans le même tems, de la bataille & de la place de Belgrade.

Dans les quinzieme ou ſeizieme ſiécles, où les Puiſſances Européennes n'avoient encore qu'une marine naiſſante, toutes les Nations marchoient du même pas ; les Ottomans, les Eſpagnols,

les Maltois, Toſcans & autres pavillons d'Italie, couroient alors la Méditerranée, autant pour combattre que pour butiner. Comme les Nations méridionales conſervoient encore des reſtes de cet eſprit de chevalerie qui dominoit dans les ſiécles précédens, l'on voyoit dans la Méditerranée des navires Ottomans défier, en quelque façon, des Maltois, des Eſpagnols & des Italiens, dans des combats particuliers, où l'habileté des manœuvres comptoit pour peu, & dont le courage faiſoit tous les frais; les Turcs alors paſſoient pour des braves; c'étoient même les ſeuls qui euſſent conſervé, des anciens, l'uſage de ſe battre à l'abordage; & il ſemble en général que c'étoient ceux qui s'en acquittoient le mieux; mais à meſure que l'Europe s'eſt livrée à l'émulation des conquêtes, à cet eſprit d'entreprife dont elle eſt toujours agitée, quelle a perfectionné ſes connoiſſances, & qu'elle eſt parvenue à ſubordonner tout à des principes & à la démonſtration des calculs, ſa marine a acquis un accroiſſement étonnant; &, à bien peu de choſes près, les Ottomans ſont reſtés au but d'où nous ſommes tous partis. On a perfectionné enſuite la forme des vaiſſeaux & la théorie de la navigation; les abordages ſont devenus moins commodes & moins faciles, parce que la même expérience qui en a dirigé les haſards, a apprís

à les éviter ; toute la ſcience conſiſte aujourd'hui dans l'habileté des manœuvres, dans la ſcience des évolutions, dans la promptitude à ſaiſir les avantages & à profiter des fautes, & dans l'art de lutter contre les orages, & de ſoumettre les élémens à la conſtance des hommes & à leur intrépidité. Cette application ſuppoſe un travail obſtiné, dont les Ottomans ſeroient capables ; mais il eſt incompatible peut-être avec leurs préjugés, avec cette ſoumiſſion aveugle à un deſtin rigide, qui ſemble proſcrire aux hommes la combinaiſon & la prévoyance des moyens. Les Ottomans conviennent de leur infériorité ſur mer ; &, ſans rougir de leur ignorance, ils diſent que Dieu leur a donné la terre pour être le théâtre des victoires, & qu'il a abandonné la mer aux Chrétiens.

Quoique l'Empire Ottoman ait un peu rétabli ſa marine, celle qu'il a doit être moins conſidérée comme une démonſtration de ſa puiſſance que comme une armée d'oſtentation. Il ſort tous les ans de la Capitale une eſcadre de pluſieurs vaiſſeaux & galeres, qui va dans l'Archipel pour recevoir le tribut, & il en paſſe une diviſion juſqu'à Alexandrie ; la ſortie de cette eſcadre, à la fin d'Avril, & ſa rentrée, à la fin d'Octobre, ſelon l'étiquette de l'Empire d'Orient, dont les Ottomans ont conſervé pluſieurs uſages, ſont

deux jours de fête & de triomphe ; on diroit, au jour du départ, que l'Amiral Ottoman va disputer aux Nations l'empire des mers & on croiroit, à son retour, qu'il n'y reste plus d'ennemis à vaincre.

Les deux guerres avec la Russie, de 1769 & de 1787, ont été fatales à la marine Ottomane ; à la premiere, sa flotte fut brûlée par les Russes à Chesmé ; & à la seconde, les armemens qu'elle avoit fait passer dans la mer Noire ont été exposés à des orages & à quelques revers. Cependant, l'escadre Ottomane a forcé celle des Russes à rentrer dans ses ports, tandis qu'elle a tenu la mer pendant toute la campagne de 1788.

La marine des Ottomans est peu redoutable par elle-même, & moins encore par l'inexpérience de ses Commandans ; c'est cependant, de toutes les Nations peut-être, celle qui auroit le plus de moyens pour avoir une marine puissante, si elle en connoissoit la nécessité. Indépendamment du nombre & de la sûreté de ses ports, ses Etats abondent de toutes les productions nécessaires à la construction & à l'armement des vaisseaux ; tandis que les bords de l'Albanie, de la Morée, de l'Archipel, de la Propontide ; les bords de la mer Noire, de l'Asie & de l'Egypte, qui font plus de mille lieues de côtes maritimes, pour-

roient lui fournir un peuple de matelots agiles, forts, & très propres à la navigation. La plupart de ces mariniers étant Grecs, il y auroit de l'inconvénient de leur confier des armes & des vaisseaux; & les Turcs, d'autre part, n'étant pas portés pour la navigation, ils ne tireront jamais parti des avantages que la nature leur a prodigués.

Les forces maritimes de l'Empire Ottoman consistent en vaisseaux de ligne, frégates, galeres, & autres petits navires à rames qu'ils employent dans l'Archipel & dans la mer Noire. Ils n'ont ordinairement guère au-dessus de quinze à vingt vaisseaux ou frégates; & ce n'est que depuis la guerre de 1769, qu'ils en ont augmenté le nombre & perfectionné la construction. Leurs vaisseaux, quoique lourdement construits, ne laissent pas d'être légers; mais ils s'arquent facilement, ce qui provient sans doute de la qualité du bois, qui n'est ni si dur ni si compacte que celui du Nord, & leurs vaisseaux ne durent pas longtems; il est vrai que chez les Ottomans, où la Providence fait tout, & où les hommes ne sont occupés qu'à détruire, on donne moins de soins qu'on n'en donne en Europe à la construction & à l'entretien des vaisseaux.

La Porte Ottomane n'a pas plus de douze à quinze galeres à son service, dont trois appar-

tiennent à l'Etat; & les neuf reſtantes, ainſi que quelques galliotes & ſchiabeks, appartiennent aux Beys de Smirne, Scio, Mételin, Rhodes, Negreponr, Morée, &c., & ſont deſtinés à la garde des côtes. Le Grand-Seigneur accorde à ces Commandans des revenus, en fiefs ou bénéfices militaires, avec la condition de fournir à leurs dépens leur galere armée & approviſionnée. Les trois galeres qui appartiennent au Gouvernement ſont armées avec des forçats; mais la chiourme de celles des Beys eſt compoſée de gens de bonne volonté, qui retirent un ſalaire, ou d'eſclaves Circaſſiens, Mingreliens ou Georgiens, que les Beys employent au travail de leurs terres, quand ils ont achevé la campagne; ces eſclaves étant une propriété, les Beys ſont intéreſſés à les ménager, & ils ſont bien entretenus.

Les Régences de Barbarie, tributaires du Grand-Seigneur, comme Alger, Tunis & Tripoly, ſont obligées, en tems de guerre, de fournir des armemens pour la défenſe de l'Etat; mais ces armemens ſont dédommagés de tout ce qu'il leur en coûte pour la nourriture, les munitions & l'équipement.

L'Empire Ottoman n'ayant point de colonies à conſerver, un commerce extérieur à protéger; n'ambitionnant ni des conquêtes éloignées, ni

aucune influence politique ſur les projets dont l'Europe eſt toujours agitée, il n'a pas beſoin d'avoir des grandes forces navales. Cet Empire, d'une part, eſt en paix avec toutes les Puiſſances maritimes & commerçantes, & de l'autre, par des ménagemens politiques, qui peuvent intéreſſer la tranquillité des Nations, les armemens de la religion n'approchant jamais des côtes de Turquie, la Porte n'eſt pas dans le cas de faire des efforts par mer pour les faire reſpecter. Cette dépenſe ſeroit non-ſeulement en pure perte pour l'Empire, elle pourroit même lui devenir onéreuſe, puiſque ſi les commandans de ſes armemens ſe laiſſoient ſéduire par l'occaſion & l'avidité de pirater, ſes armes & ſon repos ſe trouveroient tôt ou tard compromis. Cette conſidération politique, dont les Puiſſances commerçantes connoiſſent tout le prix, devroit les engager, ce me ſemble, à convenir d'une neutralité dans les parages de la Turquie, ou à faire refuſer les ports de la Méditerranée aux Nations qui viendroient en troubler la tranquillité, & gêner le commerce de l'Europe avec l'Empire Ottoman.

COMMERCE
DES NATIONS EUROPÉENNES
Avec l'Empire Ottoman.

IL me reſte à parler des relations d'intérêt entre les Nations commerçantes de l'Europe & l'Empire Ottoman.

L'induſtrie, le commerce, & la navigation ſont les richeſſes des Nations, qu'une poſition maritime & un génie actif ont fait appeller commerçantes; c'eſt dans ces moyens de prééminence que conſiſte la force réelle & politique des Empires, parce que celui qui a plus de commerce & plus de navigation, doit avoir tôt ou tard une plus grande puiſſance. L'avidité de pouvoir, qui dans tous les tems à dominé les Nations, a été le premier fruit du commerce, & il peut avoir été nuiſible malgré ſon utilité; il a contribué à polir & à adoucir les mœurs des hommes, & l'Europe lui doit en partie la perfection de ſes connoiſſances; conſtamment occupé du ſoin de multiplier les jouiſſances, & d'échanger les beſoins reſpectifs de ſa ſociété, il a rapproché les extrémités de la terre, & à rendu ſes richeſſes commu-

nes à tous ſes habitans : mais tel a été l'ordre de la providence ; ce n'eſt par-tout qu'un mélange de mal & de bien ; le commerce, qui adoucit les mœurs, à également ſervi à les corrompre ; il encourage le luxe & nourrit l'orgueil des hommes, en faiſant toujours naître de nouveaux beſoins ; il a porté le flambeau de la guerre ſur tout le globe ; il a dépeuplé l'Afrique d'une partie de ſes habitans, & a ſacrifié à une féroce avidité, & à des fantaiſies devenues néceſſaires, une multitude de générations, dont la raiſon & l'humanité ont enfin réclamé les droits ; on le voit ſervir de prétexte à la fraude, à la haine, à la rivalité des Nations, & ſuſciter la mauvaiſe foi, & le brigandage de quelques pirates, dont la tolérance de l'Europe ne fait qu'irriter l'avarice, au lieu de la réprimer ; après avoir enfin porté l'eſprit de conquête & de tyrannie dans toutes les parties du monde, il a preſque légitimé cette ambition injuſte de dépouiller ſes voiſins des bienfaits que la Nature ou la fortune leur a diſpenſés. Il faut eſpérer qu'à meſure que la raiſon fera plus de progrès, le commerce reprendra ſes droits, & que bien loin de fomenter les diviſions, & les animoſités, il deviendra enfin l'organe & le gage d'une confiance réciproque entre tous les peuples de l'univers.

Maître des bords de l'Aſie, de l'Europe & de l'Afrique, l'Empire Ottoman eſt dans la ſituation la plus favorable pour le commerce ; cet Empire réunit un nombre de ports aſſurés, & ſon climat abonde en toute ſorte de productions propres aux ſubſiſtances, aux manufactures, & à la navigation ; & c'eſt cette ſource de richeſſes qui le fera ſuccomber, peut-être, ſous les efforts de l'envie, de l'avarice & de l'ambition.

Le génie des Ottomans n'étant pas tourné du côté des fabricarions, ni de ce qu'on appelle commerce maritime, cet Empire entretient des relations avec les Nations Européennes, & il échange avec elles le ſuperflu de ſes productions contre les produits de leur induſtrie.

Les Ottomans ne connoiſſent que le commerce d'économie. Ils tranſportent par mer, d'une Province à l'autre, ſur leurs propres navires, & plus ſouvent ſur des navires Européens, le ſuperflu de leurs productions ; les denrées & fruits de l'Egypte, en ris, café, dattes, ſucre, chanvre & drogues ; les huiles, les olives & ſavons de l'iſle de Candie, de Mételin & de la Morée ; les bleds & les fruits ſecs, qui abondent dans quelques Provinces de l'Empire ; & les ſalaiſons, beurre, graiſſe, ſuif, miel, cire, laines & cuirs, des bords de la mer Noire. La Turquie reçoit par

Baſſora, Damas & Alep, ainſi que par la mer Rouge, des diamans, des perles & des parfums de l'Inde; mais ſur-tout des mouſſelines, des chals & des étoffes, dont elle fait une conſommation conſidérable. Les Grecs & les Arméniens, ſujets tributaires de l'Empire, plus actifs & plus propres que les Turcs à tout genre d'application méchanique, ont établi à Conſtantinople, à Brouſſe, à Scio, en Syrie & en Egypte, un nombre infini de fabrications en toiles de coton, en étoffes de ſoie, ou mêlées coton & ſoie, ſoie or ou argent, velours communs, & riches, & galons d'or & d'argent, qui ſe débitent en Turquie.

La modicité des impôts dans l'Empire Ottoman, la ſtabilité des loix, le reſpect pour les uſages, & l'uniformité dans leur obſervation, l'abondance & le prix modéré des ſubſiſtances, qu'on doit autant à la vigilance de l'adminiſtration qu'à la fertilité du ſol, concourent aux progrès des fabrications & du commerce intérieur; &, ſous la protection des traités, le commerce étranger y jouit des mêmes avantages.

Les principales Puiſſances de l'Europe ont aujourd'hui des traités d'amitié avec l'Empire Ottoman, ou par des convenances de commerce, ou pour participer avec plus de liberté à la navigation de la Méditerranée, ou par des motifs poli-

tiques, qui tiennent à l'intérêt des Nations, à leurs défiances ou à leurs rivalités. Le beſoin qu'a l'Europe des productions de la Turquie, ſemble l'en avoir preſque rendue tributaire; l'on y voit abonder les ducats d'or de Hollande, d'Allemagne & de Veniſe, les piaſtres d'Eſpagne & les écus de l'Empire; & ces eſpeces ont, dans le commerce, le même cours que les monnoies du pays. Cet accroiſſement de numéraire ranime la circulation, qui n'eſt jamais en proportion des richeſſes dans un Etat où le particulier théſauriſe & ne fait pas valoir ſon argent; il réſulte en même-tems que, quels que ſoient les avantages que l'Europe retire de ſes échanges avec l'Empire Ottoman, la balance de ſon commerce eſt au profit de cet Empire.

On doit obſerver cependant que ce tribut d'argent, qui fait le ſolde du commerce des Nations Européennes avec l'Empire Ottoman, ne s'y accumule pas; la Turquie, pour avoir des mouſſelines & quelques jouiſſances de fantaiſie, en verſe un plus grand encore dans l'Inde, où les caprices du luxe enſeveliront inſenſiblement tout l'or & l'argent de l'Europe.

La Ruſſie, avant la paix de Kainardgik, n'avoit avec l'Empire Ottoman aucun commerce maritime; éloigné, comme il l'eſt de la mer

Baltique, cet Empire n'a pu avoir avec cette partie du Nord aucune relation directe. Conſtantinople reçoit par la Moldavie, & de-là par terre, ou par le Danube & la mer Noire, une quantité de fourrures qui ſe conſomment dans la Capitale ou dans le reſte de l'Empire. Les Ruſſes y importent de même, des Provinces voiſines du Volga, du poiſſon ſalé, du kaviar & des groſſes toiles; les retours de ces importations ſe font en argent, ou en productions du Levant.

Après la paix de Kainardgik, en 1774, la Ruſſie, maîtreſſe de l'embouchure du Boriſthene, & étant en poſſeſſion de la liberté de naviguer dans la mer Noire, a fait conſtruire la ville de Kerſon, dont elle vouloit faire un port franc, ce qui préparoit aux deux Empires le levain d'un commerce plus étendu; mais ces projets n'ont eu d'abord que des obſtacles à vaincre, & ils n'avoient encore acquis aucune conſiſtance lorſque la guerre a recommencé à la fin de 1787. Quels qu'en ſoient les événemens, il ſemble que cette extrémité de l'Europe ne ſera ſuſceptible d'un commerce étendu, qu'à meſure qu'elle ſera plus civiliſée. Une communication plus ſuivie entre la mer Noire & la partie orientale de l'Europe, & entre cette même mer & le centre de l'Aſie, par ſon voiſinage de la mer Caſpienne, pourroit donner

donner un jour aux échanges de l'Europe plus de moyens & plus de facilités ; mais ce n'eſt que dans le lointain qu'on entrevoit cette révolution, dont la Ruſſie ne s'occupera peut-être qu'après qu'elle aura acquis en Europe un plus grand aſcendant.

La Pologne, voiſine de l'Empire Ottoman, n'a avec lui aucun commerce ; mais les Provinces limitrophes échangent entre elles leurs denrées & leurs productions. Les Grecs de Moldavie & de Valachie vont même par cette voie porter des étoffes du Levant, des toiles de coton, des cires & autres effets, à Leipſik, à Francfort, & aux autres foires d'Allemagne, & ils rapportent en échange des étoffes riches de Lyon, & des draps de Verviers dans la principauté de Liége, qu'ils débitent à Conſtantinople, où on les appelle Libiſca, parce qu'ils viennent de Leipſik.

L'Empire d'Allemagne n'a pas avec l'Empire Ottoman de commerce ſuivi ; il paſſe cependant, par le Danube & la mer Noire juſqu'à Conſtantinople, quantité de verreries, luſtres & criſtaux de Bohême, porcelaines, merceries & coutellerie d'Allemagne. On voit même, au printems, un nombre d'Autrichiens porter ſur leurs épaules, juſqu'à Conſtantinople, des grandes volieres de ſerins, qu'on appelle canaris, dont ils tirent

bon parti. Les frontieres des deux Empires échangent entre elles leurs denrées; & il ſeroit à deſirer que ce commerce, le ſeul propre à réunir les Nations, par une réciprocité d'intérêts, ne fût jamais interrompu.

Les ſujets de l'Empereur font encore quelque commerce maritime en Turquie, ſous pavillon Impérial, par le port de Trieſte; ils y portent des criſtaux, des planches & autres effets, ainſi que des dallers ou écus de l'Empire, & rapportent à Trieſte des cotons, des laines, des ſoies, du café, du riz, &c. Ce commerce pourroit être ſuſceptible d'accroiſſement, par l'attention qu'y donne le Gouvernement; mais en général le Tirol ne peut guères fournir à un commerce bien étendu.

Les liens qui uniſſent l'*Empereur* & *le Grand-Duc de Toſcane*, facilitent aux ſujets de cette derniere Puiſſance des liaiſons de commerce & de navigation avec la Turquie par le port de Livourne; mais, à quelques ſoieries près, dont la conſommation eſt très-bornée, la Toſcane n'a pas, par elle-même, des productions propres pour le Levant. Par ſa poſition cependant & par la commodité de ſon lazaret, le port de Livourne eſt preſque devenu l'entrepôt du commerce du Levant avec l'Italie & avec une partie de la

Suiſſe, où il s'eſt introduit des fabrications; & Livourne reçoit tous les ans quelques navires chargés en corons, en tabac, riz, café, ou toileries d'Alep, ainſi qu'en bled quand l'Italie en manque.

Le Royaume de Naples, en paix avec l'Empire Ottoman, n'a ni manufactures ni productions propres à entretenir un commerce avec cet Empire; il paſſe bien de Meſſine en Levant des moires légeres & autres ſoieries, mais l'objet en eſt modique, & n'eſt pas même ſuſceptible d'accroiſſement, à cauſe des fabrications de même genre, que les Grecs ont établies à Scio, & qui s'y perfectionnent tous les jours.

La République de Veniſe fait avec la Turquie un commerce aſſez conſidérable en draps-ſayes pour manteaux, damaſquetes or & ſoie, ſatins, papiers, glaces, luſtres, boiſeries, merceries, verroteries, vitres pour les fenêtres & quelques drogues. Les Vénitiens exportent du Levant des cotons, des laines, des ſoies, des cuirs de bœuf, du tabac, du riz & du café. Ils ont des établiſſemens à Conſtantinople, à Smirne, à Salonique, à Alep, à Chypres & en Egypte; & ils occupent à leur commerce avec le Levant, de 15 à 18 navires de 300 juſqu'à 600 tonneaux de portée.

La République de Raguſe, tributaire de l'Em-

pire Ottoman, n'a par elle-même aucun commerce ; le ſoin qu'elle donne à ſa navigation fait preſque toute ſa richeſſe & ſon induſtrie ; elle occupe ſes navires en Turquie au capotage, ou à ce qu'on appelle la caravane, ou à tranſporter dans la Méditerranée, & juſques dans l'Océan, les productions des autres Nations.

La Suede, le Danemarck & la Pruſſe ont des traités d'amitié avec le Grand-Seigneur ; quoiqu'on voye quelquefois des navires des deux Puiſſances du Nord dans les ports de la Turquie, ces Nations n'ont avec elle aucun commerce direct, & leurs liaiſons tiennent à d'autres convenances.

L'Eſpagne, qui, depuis peu d'années à conclu la paix avec l'Empire Ottoman, pourra lui fournir directement la cochenille, & autres denrées de l'Amérique, & quelques fabrications en ſoie & en laine ; mais comme la main-d'œuvre eſt lente & toujours chere en Eſpagne, en raiſon des variations qu'y éprouvent les ſubſiſtances, cette Nation ne pourra que difficilement concourir avec celles qui y ont déja un commerce établi, pour peu qu'elles ſe donnent des ſoins pour le conſerver.

La Hollande, l'Angleterre & la France, ſont les ſeules Puiſſances qui entretiennent depuis longtems avec l'Empire Ottoman un commerce conſidérable & ſuivi.

La Hollande y importe des draps, des ſoieries, quantité d'épiceries, des bois de teinture, des armes, de la quincaillerie & mercerie, du thé & des drogues; elle en exporte des cotons, quelques ſoies fines, des fils de chevre, des toiles de coton communes, des gales, des fruits ſecs, des tapis & du bois de büis. Les Hollandois ont des établiſſemens à Conſtantinople, à Smirne & à Alep, & ils font paſſer annuellement en Levant douze à quinze navires, depuis 400 juſqu'à 600 tonneaux de portée.

L'Angleterre fait un peu plus de commerce en Turquie que ne fait la Hollande, & elle y a à-peu-près le même nombre d'établiſſemens; mais ils ne peuvent être formés que par des membres qui, avec des fonds ſéparés, ſe conforment aux réglemens de la Compagnie du Levant : cette Compagnie ſe bornoit autrefois à la ville de Londres, & à préſent toutes les Provinces jouiſſent de ſes priviléges. Les Anglois importent en Turquie des draps, mais beaucoup moins que par le paſſé, une quantité de ſerges en laine appellées *chalons*, dont le débit a conſidérablement augmenté, à meſure qu'on s'eſt relâché en Languedoc ſur les regles preſcrites pour la fabrication des draps. Ils importent peu de ſoieries, du bois de teinture, peu de boiſeries, & des glaces, des

montres, des criſtaux, de la quincaillerie, du plomb, de l'étain & du thé. Les Anglois exportent du Levant des corons, des ſoies, des fils de chevre, des laines de chevron & quelques tapis. Leur navigation, dans cette partie de la Méditerranée, occupe dix-huit à vingt navires, de trois à quatre cens tonneaux de portée. Malgré la prévoyance des Anglois, leur commerce de Turquie eſt expoſé à des entraves auxquelles la ſtabilité de leurs délibérations & le reſpect qu'ils ont pour leurs loix, ne leur a pas encore permis de remédier : il n'y a point de lazaret en Angleterre ; & pour ne pas y compromettre la ſanté, les navires expédiés du Levant avec patente brute n'y ſont point reçus ; d'autre part, leurs navires ne peuvent point aller faire quarantaine à Livourne ou à Marſeille, ſans contrevenir formellement au bill de navigation, qui aſſujétit les navires Anglois, ſous peine de confiſcation, à porter directement en Angleterre les matieres premieres, & autres productions des Etats du Grand-Seigneur. La préciſion de cette loi, & la rigidité littérale avec laquelle on l'obſerve, gêne ſouvent le commerce des Anglois en Turquie, puiſqu'au moindre ſoupçon de peſte leurs navires ſont obligés de mettre leur cargaiſon à terre.

COMMERCE DES FRANÇOIS

Dans les Etats du Grand-Seigneur.

LA *France* eſt la ſeule Puiſſance qui, par ſa proximité, par ſon induſtrie, par l'abondance & la qualité de ſes productions, & même par les rapports de climat qu'il y a entre les Nations, puiſſe entretenir avec l'Empire Ottoman un commerce conſidérable & une grande navigation. Les Régences d'Alger, Tunis & Tripoly étant ſous la dépendance du Grand-Seigneur, ayant à peu près les mêmes productions, les mêmes beſoins, & leur commerce érant ſoumis au même régime, ſous le nom de Levant & Barbarie, j'ai cru devoir les réunir. Je dois obſerver en même-tems que la France fait preſque un commerce excluſif avec cette partie de la Barbarie, & qu'à peu de choſe près, les rélations des autres Nations n'ont d'autre intérêt que la ſûreté de leur pavillon.

De tous les commerces maritimes, il n'en eſt pas de plus utile, pour les François, que celui qu'ils font dans les Etats du Grand-Seigneur, conſidéré ſous tous ſes rapports; il eſt précieux par lui-même, & plus encore par l'activité qu'il

donne à l'induſtrie nationale, par les débouchés qu'il procure aux productions de nos colonies, & par l'influence qu'il a ſur notre agriculture, notre induſtrie, notre navigation, & ſur tout ce qui conſtitue enfin la richeſſe & la puiſſance de l'Etat.

Le Levant & la Barbarie nous procurent le débouché de bien des fabrications; & ſi nous n'y conſommons aujourd'hui qu'une modique quantité de draps, c'eſt notre faute. Nous importons donc en Levant des draps, des ſerges, des étoffes de ſoie, des étoffes riches, des dorures, des bonnets, des papiers, des montres, quelque bijouterie, de la quincaillerie & mercerie, des ſirops & des liqueurs, qui ſont les fruits de l'induſtrie nationale; une quantité de ſucre, de café & d'indigo, qui ſont les productions de nos colonies, & divers autres objets, comme cochenille, épiceries, drogues, bois de teinture, plomb, étain, &c. qui ſont une partie de nos échanges avec l'étranger....

Les François exportent des Etats du Grand-Seigneur une quantité de cotons en laine, des cotons filés, des ſoies, des laines, des fils de chevre, des laines de chevron, des toiles de coton, des cires, des cuirs, des huiles & des cendres pour les ſavonneries, de la garance & du

safranon ; & ces objets qui s'emploient dans nos fabricarions, procurent de nouveaux alimens à notre induſtrie. Nous en exportons encore du riz, du café de Moka, du ſéné, des fruits ſecs, & une quantité de bled, dont la Provence a toujours beſoin pour ſa ſubſiſtance & pour ſes armemens, ou que nos navires portent à Malthe, ſur la côte d'Italie ou ſur celle d'Eſpagne, quand l'intempérie des ſaiſons y rend les récoltes inſuffiſantes.

Autant pour l'exploitation du commerce, que pour le protéger & veiller à l'accroiſſement dont il peut être ſuſceptible, il y a dans toutes les échelles du Levant & de la Barbarie des Conſuls & des établiſſemens François, & leur nombre excede peut-être du double celui de tous les établiſſemens étrangers réunis enſemble. Le commerce, dans cette partie de la Méditerranée, occupe près de deux cens navires nationaux de 150 à 350 tonneaux de portée, qui, par la célérité des expéditions & par la proximité des lieux, peuvent facilement faire deux voyages l'année. Indépendamment des navires employés à l'exploitation du commerce national, les Turcs en occupent peut-être la même quantité au commerce d'économie, à pourvoir à l'échange des beſoins reſpectifs des Provinces, en denrées, ſavons, huiles, riz, café,

& autres fruits, ou au tranſport des voyageurs & des perſonnes employées dans l'adminiſtration; & c'eſt ce capotage, cette navigation de port à port qu'on appelle la caravane. Les François partagent cette navigation avec les Raguſois & quelques Toſcans, auxquels ils ſont préférés, autant par le ſoin qu'ils donnent aux cargaiſons, que par l'attention qu'a l'adminiſtration de ſurveiller à tout ce qui concerne la bonne-foi & les bons procédés, qui ſont les gages les plus ſûrs d'une confiance réciproque entre les Nations.

Quoique l'exploitation de notre commerce en Levant & en Barbarie, paroiſſe appartenir excluſivement au port de Marſeille, elle eſt libre à toutes les provinces; mais la néceſſité de veiller à la ſûreté du Royaume, & d'en éloigner les ſoupçons contagieux, a déterminé le Gouvernement à fixer à Marſeille la rentrée de tous les retours du Levant, pour les y ſoumettre à la quarantaine; la triſte expérience qu'a fait cette place dans le commencement du ſiécle, y a rendu l'adminiſtration du bureau de la ſanté ſi ſurveillante, que rien ne peut échapper à ſes ſoins & à ſa prévoyance. On ne ſeroit pas dans la même ſécurité, ſi les lazarets étoient multipliés ſur les côtes de France, puiſque la moindre inattention pourroit expoſer le Royaume aux ravages de la

peſte ; d'ailleurs le Ponent n'ayant qu'indirectement des relations de commerce avec le Levant, l'entretien des lazarets y deviendroit onéreux puiſqu'ils ne ſeroient pas tous utiles. La province de Languedoc pourroit ſeule concourir au commerce du Levant, avec la même facilité que Marſeille, en raiſon de ſa proximité & de ſon induſtrie, ſi la Nature, en lui prodiguant ſes bienfaits, ne lui avoit refuſé des ports d'un facile accès. Quelque juſtice qu'il y ait à faire jouir toutes les provinces des avantages du commerce, en raiſon de leurs facultés, on eſt forcé de convenir que, relativement au Levant & à la Barbarie, l'entrepot fixé à Marſeille, paroît l'état naturel de ce commerce ; cette place d'ailleurs, par la franchiſe de ſon port, eſt devenue une colonie commune à toutes les provinces & à toutes les nations ; & la facilité des tranſports, par mer ou par terre, y rend ſa communication avec les autres provinces de France auſſi aiſée que peu diſpendieuſe ; cette communication aura une facilité de plus, quand on aura repouſſé les barrieres du fiſc, juſqu'aux limites du Royaume, & que l'induſtrie nationale ſera délivrée de ces petites entraves qui ne font que ralentir ſes progrès.

Notre commerce en Levant, ne compte gueres

qu'avec le ſiecle ; il ne prit même une ſorte de conſiſtance qu'en 1725, après la peſte de Marſeille. Nous importions alors depuis ſix juſqu'à dix millions de livres en effets manufacturés en France, ou en productions de nos colonies. Quoique ce commerce s'accrut annuellement, nous n'exportions point en matieres premieres l'équivalent de nos importations, & le Levant nous payoit pour la balance deux & trois millions en vieilles piaſtres de Turquie, en matieres d'argent, ou en ſéquins de Véniſe. Pour prévenir l'extraction des eſpeces de Turquie, le Grand-Seigneur fit faire une refonte de monnoie, à laquelle on mit près du tiers d'alliage, les matieres d'or & d'argent augmenterent de prix, & les monnoies étrangeres acquirent une nouvelle valeur. A cette époque, après la paix de 1747, l'exploitation de notre commerce en Levant, prit une nouvelle face ; comme on avoit établi en France, dans le même tems, bien des fabrications en coton, les retours du Levant eurent un débit plus étendu & plus avantageux ; les cotons augmenterent de prix dans la proportion d'un à quatre, & par cette révolution, qui fut en grande partie à l'avantage de la Turquie, nos exportations excédant nos importations, il fallut pendant quelques années ſolder notre compte, en y portant des piaſtres d'Eſpagne.

Depuis 1748, jusqu'en 1764 l'importation de notre commerce en Levant & en Barbarie s'éleva gradativement à vingt-six ou vingt-sept millions en effets des fabrications françoises, en productions de nos colonies, &c.; la rentrée de cette somme en matieres premieres, ou en denrées, montoit, à la même époque, à trente ou trente-trois millions; desorte que la masse de nos importations en Levant, & le bénéfice qui en résultoit, étoit en équilibre, ou à-peu-près, avec la masse de nos exportations. Les retours du Levant & de la Barbarie ayant encore pris faveur, par l'extension de notre industrie & de notre commerce maritime, & par la réduction de quelques impôts, la somme de nos retours eur un nouvel accroissement, & elle passe aujourd'hui plus de quarante millions, quoique notre commerce n'ait pas la même utilité.

Après la paix de 1763, l'importation des draps du Languedoc, qui fut portée à treize & quatorze mille ballots de dix pieces par année, a été toujours en diminuant, à mesure que le relâchement de nos fabrications a rebuté le consommateur; & depuis 1784 elle ne va pas même a six mille ballots. La somme de nos importations se trouvant réduite par-la à environ vingt millions de livres, il résulte que sauf le plus ou moins de bénéfi-

ce ſur ces importations, pour balancer notre compte avec le Levant, il faut porter annuellement dix-huit à vingt millions de livres en dallers, ou écus de l'Empire; notre commerce, quoique dans le fonds plus conſidérable qu'il n'étoit il y a trente ans, eſt réellement moins avantageux, en ce qu'alors nous échangions les productions du Levant contre nos fabrications, au lieu qu'aujourd'hui nous les achetons en partie.

Cette révolution, qui peut avoir quelque retour, n'empêche pas que la France ne retire de grands avantages de ſes échanges, dans les états du Grand-Seigneur; il n'eſt pas même poſſible de les apprécier, par la difficulté qu'il y a de ſuivre tous les rameaux de notre commerce extérieur, & de calculer les réſultats de l'emploi des matieres premieres que nous exportons du Levant, qui reproduiſent à l'infini de nouveaux objets de fabrication, de circulation, d'échanges & de réexportations; le ſimple apperçu des bénéfices qui réſultent de l'induſtrie, ſuffit pour donner une juſte idée de l'utilité de ce commerce, & de toute l'attention qu'il mérite.

Nos importations en Levant & en Barbarie, n'excédent pas aujourd'hui vingt millions de liv. dont la demi conſiſte en effets manufacturés en France, en draps, étoffes, dorures, bonnets, ſerges,

papiers, &c. La main-d'œuvre ſur la plupart de ces objets, paſſe la demi de leur valeur; mais je la réduis en totalité à cinq millions. 5,000,000

Nota. Avant 1766 nous importions en Levant de douze à quinze millions en draps, il reſtoit donc en main-d'œuvre à la province de Languedoc, de ſix à huit millions de liv.; depuis qu'on importe à peine le tiers de cette totalité, la Province ne reçoit qu'en proportion pour le prix du travail.

Sur quarante-un ou quarante-deux millions de retours du Levant & de la Barbarie, il y en a trente-ſix ou trente-huit au moins en matieres premieres, qui ſont miſes en œuvre dans les différentes provinces de France; ce ſont de nouveaux objets de circulation intérieure ou de réexportation. Comme, à la réſerve des ſoieries, tout le reſte n'exige ni le même travail ni les mêmes apprêts que les draps, je réduis la main-d'œuvre entre le tiers & le quart. . . . 1,000,000

Le commerce François en Levant & Barbarie occupe deux cens navires au moins, qui, l'un portant l'autre,

16,000,000

Montant de l'autre part . . . 16,000,000

font deux voyages l'année. Le fret de ces quatre cens voyages, à raiſon de ſix mille livres, diſtraction faite des frais d'atmement, déſarmement, radoubs & entretiens, deux millions quatre cent mille livres 2,400,000

La caravane occupe autres deux cens navires, & peut produire annuellement en bénéfice net, tous frais & entretiens prélevés, environ cinq cent mille livres 500,000

Bénéfice d'entrée en Levant & Barbarie, ou ſur les retours, eſtimé à dix pour cent ſur quarante-un millions, ſur quoi il faut eſſuyer les lenteurs des recouvremens, courir les riſques de la navigation, ou payer les aſſurances, quatre millions. . . . 4,000,000

. Commiſſion de vente ou d'achat, aux établiſſemens du Levant, à cinq pour cent ſur les quarante-un millions. 2,000,000

à déduire les dépenſes des établiſſemens . . 900,000 } 1,100,000

24,000,000

Nota. On n'a pas dû paſſer en compte les dépenſes relatives

ves à l'adminiſtration de notre commerce en Levant, émolumens des Conſuls interprêtes, &c. la Chambre du Commerce, chargée de cette adminiſtration ſous les ordres du Miniſtre de la Marine, reçoit ſur les importations en Levant, ou ſur les retours, un droit modéré pour ſubvenir à ces dépenſes & à celles qui concernent l'utilité du ſervice.

Je ne ſaurois évaluer préciſément ce qui peut revenir à préſent au Roi en droits d'entrées ſur les effets qui viennent du Levant; les matieres propres aux fabrications ayant été affranchies de droits depuis plus de vingt ans; & comme on n'en paye que ſur les corons filés, toiles de coron, café, &c. je doute que les impôts ſur ces objets excedent trois cens mille livres. 300,000

Les trente-ſix à trente-huit millions de marieres premieres, exportées du Levant & de la Barbarie, acquérant en France, par la main-d'œuvre, une valeur de quarante-huit millions au moins, il doit en réſulter un droit de circulation d'un pour cent, que je réduis à quatre cens mille livres . . 400,000

Pour ce qui revient au Roi des domaines d'Occident, ſur environ huit millions de fruits de nos iſles qui ſe conſomment en Levant, réduit à trois cens mille livres 300,000

1,000,000

Il réſulte que nos relations de commerce dans les Etats du Grand-Seigneur, conſiſtant dans l'importation de vingt millions de fabrications, ou de productions de nos colonies, à laquelle il faut ajouter un ſolde de ſeize à dix-huit millions en argent, pour former en retours une maſſe de quarante à quarante-deux millions, produiſent à l'Etat vingt-quatre millions de livres en induſtrie, & un million en impôts. Indépendamment de ce bénéfice d'induſtrie & d'exploitation, qui paroît démontré, il reſte encore d'autres avantages qui ne ſont pas moins précieux.

Nous employons annuellement à l'exploitation de notre commerce du Levant & de la Barbarie, deux cens navires, & autant à la caravane, ou capotage pour compte des Turcs; ces quatre cens navires armés occupent environ ſept mille matelots & douze cens maîtres, nourris & ſalariés ſur ce commerce; conſtamment exercés dans la partie de la Méditerranée la plus hériſſée d'écueils, ils ſe perfectionnent dans la navigation, & ſont d'une grande utilité pour l'Etat. On doit encore mettre en conſidération les avantages qui rejailliſſent ſur la marine françoiſe, d'un plus grand mouvement de commerce & de navigation en Amérique, ou ſur la côte d'Eſpagne & d'Italie, en raiſon des conſommations que le Le-

vant fait de nos productions, ou de l'exportation que nous faiſons de ſes denrées.

On ne ſauroit déterminer le nombre de familles occupées dans les provinces à nos fabrications pour le Levant, ou à mettre en œuvre les matieres premieres que nous en exportons. On ſuppoſe que ces opérations, & celles qui concernent la navigation, conſtruction & radoubs, les tranſports de marchandiſes, &c., dont le ſalaire eſt pris ſur les relations du commerce du Levant, entretiennent vingt ou vingt-cinq mille familles, ou plus de cent mille ames, qui font des conſommations, payent des impôts, &, par une ſuite de la circulation, répandent l'aiſance ſur d'autres ſujets, & concourent à l'accroiſſement de la population : l'imagination voit rapidement ces germes de proſpérité que la plume ne peut peindre que lentement.

Obſervations.

La France doit être d'autant plus jalouſe du fruit qu'elle retire de ſon commerce avec le Levant depuis ſoixante ans, qu'elle le connoiſſoit à peine au commencement du ſiécle ; celui des Anglois jouiſſoit alors d'une ſi grande ſupériorité, que les Italiens, qui ſe plaiſoient à rire aux dépens

des François, les appelloient par dériſion *mercanti di barrette*, marchands de bonnets, faiſant alluſion aux calottes drapées, qui faiſoient alors la baſe de notre commerce avec la Turquie.

Les réglemens faits dans le commencement du ſiécle, & les encouragemens qu'accorda la province de Languedoc, donnerent à ſes fabrications la plus grande activité. Par le premier relevé fait en 1714, on voit que l'importation des draps pour le Levant, n'alla qu'à ſix cens quatre-vingt dix-huit ballots de dix pieces; nos draps s'accréditerent promptement, par leur fineſſe, leur légéreté, leurs apprêts, & la vivacité des couleurs; les fabriques en ſe multipliant ſe perfectionnerent, & nos expéditions, pendant cinquante ans, eurent les plus rapides progrès.

Depuis 1714 juſqu'à 1724, en dix ans il paſſa en Levant	20018 Blots
1724 . . . à 1734.	40787
1734 . . . à 1744.	56403
1744 . . . à 1754, dont ſix ans de guerre . .	58846
1754 . . . à 1764; dont 7 ans & demi de guerre	81416
1764 . . . la 1ere année après la paix de 1763 .	12600
	270120 Blots

On voit que dans le cours de cinquante-un ans, nous avons importé en Levant deux cens ſoixante-dix mille ballots de draps de dix pieces l'un, valant plus de trois cens millions de livres, dont il

eſt reſté les trois cinquiemes à la province de Languedoc pour le prix de ſon induſtrie, c'eſt-à-dire, environ deux cens millions.

On doit obſerver que dans les onze dernieres années nous avons importé en Levant quatre-vingt-quatorze mille ballots, c'eſt-à-dire, plus que le tiers de la totalité; de ſorte que notre conſommation dans cette ſérie, comparativement à une donnée commune ſur les quatre reſtantes, eſt dans la proportion de quatre à neuf. Après 1764, les expéditions ſe ſont rallenties; celles de 1786 étoient de 5800 ballots, & elles diminuent tous les ans. Examinons les cauſes de cette révolution.

On a déjà dit que nous n'avions aucune, ou preſqu'aucune idée de fabrications pour le Levant avant le ſiécle; c'eſt donc à l'obſervation des réglemens qu'on fit alors, & aux ſoins qu'on ſe donna pour imiter nos rivaux & encourager l'induſtrie, que la province de Languedoc a dû la perfection & l'accroiſſement progreſſif de ſes fabrications. Nos draps s'étant inſenſiblement accumulés en Levant avant 1740, on ſentit la néceſſité d'un régime qui pût en faciliter le débouché ſans les avilir, & ſans ſuſpendre entierement les fabriques; on impoſa en Levant, enſuite en Languedoc des régles gênantes, auxquelles l'eſprit d'intérêt ne mit pas

assez de bornes ; l'Administration qui voulut prévenir ces abus, renonça à ces opérations arbitraires & locales, qui sembloient mettre des entraves à l'industrie & au commerce ; & dans ce moment, où une diversité d'opinions sur les convenances morales & civiles des hommes, commençoit à se manifester, on passa rapidement des austérités d'un régime qu'on auroit dû modérer, aux excès d'une licence dont on ne prévit pas assez les désordres. Le cri général fut pour une liberté illimitée ; on eut beau préfager les inconvéniens qui en résulteroient ; confondant les régles avec les entraves, on s'obstina à dire avec l'Evangile, *ôtez-lui ses liens, & laisse-le aller* (1) ; on respecta cette application sans en discuter la justesse, car l'apparence d'un bien n'en est pas toujours un ; cette liberté si desirée enfin n'eut pas l'effet miraculeux que l'opinion lui avoit consacrée ; les fabricans n'étant plus soumis à aucune régle, à aucune loi, se relâcherent sur la qualité, sur les largeurs, sur les aunages, & firent à qui plus mal. Après la paix de 1763, il passa en Levant des quantités de draps fabriqués en contravention des réglemens ; mais les consom-

(1) Evangile selon S. Jean, chap. XI. ℣. 44.

mateurs, ceux d'Aſie ſur-tout, qui, juſque-là, portoient nos draps emballés ſur les bords orientaux de l'Océan, ſur la foi d'un plomb qu'ils ne regardoient même pas, voyant qu'ils étoient les victimes de leur bonne-foi, renoncerent au drap françois, & le Levant entier donna la préférence aux ſerges angloiſes, appellées chalons, qui étoient mieux fabriquées que nos mauvais draps, & qui ne coûtoient que moitié prix. C'eſt ainſi que par un changement de régime, légérement apperçu, diſcuté ſur des principes généraux qu'on n'appliquoit jamais à des idées locales; par un ſyſtême enfin, dont l'enthouſiaſme & l'orgueil de la nouveauté faiſoit tout le prix, nous avons perdu dans un inſtant ce que nous avions acquis à force de ſoins & de peines dans le cours du ſiécle. Nous avons inſpiré aux Nations un eſprit de défiance qu'elles n'avoient pas, & nous avons perpétué chez elles, & adapté à nos opérations comme elles le ſont à nos mœurs, ces impreſſions de légéreté & d'inconſtance que le tems ne peut effacer.

Cette innovation, que la province de Languedoc à elle-même réclamée à hauts cris, la prive de cinq à ſix millions de main-d'œuvre; elle a entierement ruiné ſes manufactures; & le Gouvernement, en 1784, a été contraint de tolérer, & de protéger même par la voye de l'Inde,

le débouché de ſix mille ballots de draps fabriqués, dont on ne vouloit à aucun prix. Dans les premiers inſtans de cette révolution, on ſe rappella qu'une tolérance auſſi impolitique, avoit fait perdre au Languedoc, au commencement du ſiécle, le débouché d'une fabrication de droguets que nous conſommions en Eſpagne; les fautes paſſées excitent des regrets momentanés, mais elles ne corrigent pas; d'ailleurs dans cet érat de concurrence qui préoccupe les Nations, un commerce perdu ne ſe recouvre plus; cette perte en entraîne de plus grandes encore qu'on ne répare jamais, par la déſertion des ouvriers, qui, ne trouvant pas de travail dans leur patrie, en vont chercher ailleurs.

L'induſtrie & le commerce ne peuvent proſpérer, ſans doute, que par la protection & la liberté, & ce ſeroit n'avoir aucune idée du bien public, que de les aſſujettir à des entraves qui pourroient en rallentir les progrès; l'un & l'autre au contraire doivent trouver dans la juſtice & le déſintéreſſement du Gouvernement, tous les encouragemens qui tendent à leur proſpérité. Mais qu'on y penſe bien; doit-on regarder comme des entraves les loix que l'expérience a proclamées pour prévenir les abus, & pour contraindre les hommes à ne faire que ce qu'ils doivent faire?

Il ſeroit ſuperflu ſans doute de faire des régles, & d'avoir des agens pour les faire obſerver, ſi tous les propriétaires de manufactures étoient des Juliene, des Vanrobais, des Paignon, ou autres citoyens, toujours en petit nombre, jaloux de leur nom & de la confiance publique; mais c'eſt mal connoître les hommes, que de ſuppoſer qu'ils feront tous bien ſans y être contraints, ſurtout quand l'intérêt ſe met de la partie; depuis qu'on a attaché la principale conſidération aux richeſſes, on a dû s'appercevoir que chacun a fermé les yeux ſur les moyens de les acquérir. On doit conſidérer d'ailleurs, que les loix, qui paroiſſent, à certains égards, pouvoir gêner l'induſtrie, ne tendent qu'à la perfectionner; ſemblables à celles qu'on fait obſerver dans les villes policées, bien loin d'attenter à la liberté civile, elles ne ſervent qu'à la mieux aſſurer.

On dit en France que les manufactures angloiſes ne ſont ſoumiſes, ni à des régles, ni à des inſpections, & que le fabtiquant ne perfectionnant ſon travail que par émularion, & pour aſſurer ſa fortune, le François doit agir ſur les mêmes principes; il eſt vrai que l'induſtrie en Angleterre n'eſt ſoumiſe à aucune taxe, mais on voit dans le *Britich marchand*, que les arts & métiers ſont en corps & communautés, & qu'ils ſont ſoumis à

des réglemens, & il eſt peu de pays où les corporations ſoient auſſi privilégiées & auſſi excluſives. Il n'eſt rien de ſi injuſte, vous dit-on enſuite, que les loix coercitives; mais n'eſt-ce pas-là l'eſprit de toutes les loix? ont-elles d'autre but que de contraindre chaque individu à faire ce qu'il doit faire, & l'empêcher de nuire aux autres? & y a-t-il plus d'injuſtice à ſoumettre un ouvrier à des régles qui lui preſcrivent ſes obligations, que d'aſſujettir un ſoldat à la diſcipline militaire? un citoyen au maintien de la police? Il y auroit donc de l'injuſtice auſſi à fixer le titre de la vaiſſelle & de la monnoie? à fixer le prix de l'intérêt? à veiller à l'approviſionnement des marchés, à la fidélité des poids & des meſures, au taux & à la ſalubrité des ſubſiſtances? C'eſt pour prévenir les abus que l'autorité à établi ces loix, d'autant plus utiles au bon ordre de la ſociété, qu'elles ſont devenues le gage de la ſûreté publique & de la confiance reſpective des Nations.

Dans le quinzieme ſiécle, avant que les Eſpagnols euſſent découvert l'Amérique, & que les Portugais euſſent doublé le Cap de Bonne Eſpérance, l'Europe, toujours en armes & préoccupée de conquêtes, n'avoit preſqu'aucune idée de commerce maritime; tout ſe réduiſoit alors à

l'échange des beſoins reſpectifs entre le nord & le midi ; & comme les peuples du nord avoient plus de beſoins, ils en donnerent les premiers l'exemple. Les peuples d'Italie, qui avoient ſuccédé aux Romains & aux Grecs, avoient ſeuls conſervé des relations avec l'Inde, par la Syrie & par l'Egypte, & ce commerce, quelque tems excluſif, donna de l'accroiſſement & de l'éclat aux Républiques de Veniſe, de Gênes, de Piſe & de Florence, qui conſerverent après les croiſades le commerce & la navigation de la Méditerranée.

Les projets de l'Europe, & les idées des hommes, éprouverent une révolution après le quinzieme ſiécle, lorſque la découverte de l'Amérique, & une communication plus prompte avec l'Inde, eurent rapproché les extrémités du globe ; les Nations apprirent alors à vaincre les obſtacles que les mers & les déſerts avoient mis entre elles, & à ſeconder les vues de la Providence qui avoit voulu les réunir par des liens réciproquement utiles ; les Puiſſances maritimes, avides de multiplier les beſoins & les jouiſſances des hommes, & de partager entre eux les richeſſes que la nature leur a prodiguées, s'occuperent d'induſtrie & de navigation ; & c'eſt ainſi que le commerce s'eſt propagé en Europe, & qu'il eſt inſenſible-

ment devenu la baſe de la puiſſance & de la force des Nations. Si la France n'a profité que tard des bienfaits de la nature, de la fertilité de ſon ſol, de la qualité de ſes productions, de ſa poſition maritime, & du génie induſtrieux de ſes habitans, pour participer avec les autres Nations au commerce du monde, c'eſt autant à cauſe des guerres qu'elle eut à ſoutenir après le quinzieme ſiécle, que parce que ſon Gouvernement militaire, qui a toujours prédominé, avoit écarté, & preſqu'avili chez les François, comme il l'avoit fait chez les Romains, toutes les idées mercantiles. Ce n'a été que lorſqu'elle a eu des colonies & qu'elle a commencé à mieux connoître les avantages de ſa poſition & le prix de ſes richeſſes, que la France a adopté d'autres principes; l'Europe a été étonnée de la perfection où elle porta ſes manufactures, ſa navigation & les arts de toute eſpece à la fin du dix-ſeptieme ſiécle; & l'Angleterre, qui juſques-là avoit fourni à nos beſoins, vit avec regret que nous fûmes les premiers à fournir à ſon luxe. Cependant comme les préjugés des Nations s'effacent lentement, la profeſſion de négociant n'a pas encore acquis en France ce degré d'encouragement dont elle eſt ſuſceptible; tandis qu'on a enorgueilli celle de financier, que les beſoins & les malheurs de l'Etat

ont rendu lucrative & néceſſaire, par des honneurs & des diſtinctions auxquels elle n'avoit pas de droits plus légitimes. Quoique l'eſprit de philoſophie, dans l'intervalle, ait fait des rapides progrès, il n'a pas encore diſſipé ces préjugés qui naiſſent avec nous, & qui ne s'effacent que difficilement ; mais nous voilà au moment de cette révolution.

L'adminiſtration du commerce en France, depuis le commencement du ſiécle, a ſouvent changé de forme, ſelon l'idée du moment & l'influence des perſonnes ; excluſivement confiée à des Magiſtrats, chargés d'occupations, auxquelles on a attaché plus d'importance, elle a conſtamment langui ou varié au gré des opinions & des ſyſtêmes, qui peuvent nous avoir éloigné du bien en courant après le mieux. Quelqu'éclairé que ſoit le zele des Magiſtrats, ils ſont entierement étrangers à la partie du commerce ; & il étoit naturel d'aſſocier à cette adminiſtration, à titre de retraite, ceux des Conſuls, qui, par leur application & par des connoiſſances locales & raiſonnées, auroient été les plus propres à remplir ces places ; ſachant comme le commerce ſe fait, ils auroient été plus en état que d'autres de ſavoir comment on doit le conduire. Quelques ſoins que ſe donne le Gouvernement pour l'accroiſſement du com-

merce, le préjugé ſemble devoir toujours retarder ſes progrès, parce que dans la capitale, où réſide la principale adminiſtration, & où la réunion des lumieres & des connoiſſances répand ſur l'opinion publique le plus d'aſcendant, le commerce n'a pas, à beaucoup près, la conſidération qu'il mérite; confondu avec les profeſſions méchaniques & mercenaires, on y diſtingue à peine les nuances qui ſéparent le Mercier de la rue Saint-Denis, du Commerçant en gros qui occupe des atteliers nombreux de manufactures, qui arme des vaiſſeaux, qui fait fructifier nos colonies, qui entretient des relations avec toutes les parties du globe, & qui, par le concours de ſes opérations, ranime ſans ceſſe l'agriculture, ſans laquelle les ſources de l'induſtrie & du commerce tariroient inſenſiblement.

On convient en France que le commerce eſt le nerf de l'Etat, & qu'il influe ſur la proſpérité des Nations; mais ces idées, dans la Capitale, varient à tout inſtant au gré de notre mobilité; elles cedent au pouvoir de l'opinion, qui juſqu'à préſent n'a fixé les diſtinctions que ſur les titres & ſur les charges. Croiroit-on que les grands propriétaires, dont les terres ne proſperent que par le commerce, ne font aucun cas des commerçans? Croiroit-on que dans un Gouvernement où le

rang, les honneurs & les titres étoient insensiblement devenus le prix des richesses, le commerce, qui en est lui-même la source, & qui contribue si fort à la puissance de l'Etat, ait été si peu honoré? Quoique la haute noblesse en Angleterre conserve encore les préjugés de la naissance, on doit convenir que les Anglois, en général, pensent plus sagement que nous; il n'y a point chez eux d'exemptions d'impôt; nul n'y rougit de sa profession, & tout homme qui la remplit avec honneur, a un titre au crédit national & à l'estime publique; & c'est-là le véritable prix de l'émulation. On a vu des freres de Ministres, Marchands à la Cité de Londres; de freres & de neveux de Lords, Facteurs à Bengale, à Alep, ou à Bassora; & des Officiers de la Marine royale, se faire honneur d'armer des navires marchands, lorsque l'Etat n'a pas besoin de leurs services. A travers les distances consacrées par l'opinion, les citoyens sont toujours rapprochés par un même principe; les deux Chambres qui discutent les grands intérêts de l'Etat, & qui influent sur le destin de l'Europe, s'occupent également des ressorts du commerce, qui est devenu lui-même la base de cet Empire, & de l'étendue de sa domination. Les discussions politiques peuvent varier, en Angleterre, selon le moment & les convenances,

la diverſité des opinons, ou l'influence des perſonnes; mais s'agit-il de commerce, il n'y a qu'un intérêt & une voix; un traité étant ſoumis à la ſanction nationale, tous les corps de l'Etat ont droit de donner leur avis, & c'eſt l'expérience qui dicte les réſolutions: auſſi voit-on chez les Anglois les traités de commerce ſolidement diſcutés & habilement concertés; tout y eſt prévu, rien n'y eſt ſubordonné à l'arbitraire des diſcuſſions, à l'incertitude des événemens, ni au haſard des circonſtances; en Angleterre enfin, le commerce eſt le mobile des intérêts politiques, l'organe de la guerre & de la paix. Un écrivain, dont on doit reſpecter les talens & les intentions, voulant diſſiper les alarmes de la Nation, & les regrets que la chambre du commerce de Normandie a publiquement manifeſtés ſur le traité de commerce entre la France & l'Angleterre, a voulu nous conſoler ſans doute, en nous aſſurant (1) que l'Adminiſtration du commerce en Angleterre eſt encore moins éclairée qu'elle ne l'eſt en France; il ſeroit ſuperflu de conteſter ici ſur ce fait, puiſqu'en ſuppoſant même que nos rivaux fiſſent moins bien qu'ils ne ſont en état de faire, cela ne juſtifieroit pas nos erreurs; ce dont on eſt forcé de

(1) Lettre à la Chambre du Commerce, par M. Dupont.

convenir,

convenir, c'eſt que les Anglois qui ſe ſont quelquefois illuſtrés par nos revers, ont eu dans tous les tems l'habileté de profiter de nos fautes, & de notre mal-adreſſe, & c'eſt un tribut que nous devons autant à leur ſupériorité, qu'à l'opinion que nous avons de nous-même. Ce qu'il y a de ſûr encore, c'eſt que les Anglois, qui ne nous imitent pas, n'employent dans leur adminiſtration que les hommes propres à la choſe, tandis qu'en France des ſujets, qui par leurs connoiſſances & par leurs ſervices auroient mérité d'être employés, ont été ſouvent rejettés par des magiſtrats prévenus, & les places qui auroient du être la récompenſe du travail, ont été preſque toujours le prix de la partialité, de l'intrigue & de la faveur; & on ne doit pas être ſurpris ſi en général elles ont été mal remplies.

On trouvera déplacé, peut-être, que je me ſois livré à des diſcuſſions de commerce dans un ouvrage qui ſembloit devoir ſe borner à quelques réflexions politiques; mais la politique & le commerce ne ſont plus auſſi étrangers qu'on le penſe; & nous ſommes parvenus, ou à-peu-près, au tems où ils doivent ſe ſoutenir l'un par l'autre, ſur-tout depuis que le commerce, par ſon influence ſur les mœurs des hommes, & ſur la

puiſſance des Empires eſt devenu la bate des ſyſtêmes & de la prépondérance des Nations. D'ailleurs, après avoir expoſé les motifs d'équité, & les convenances politiques qui militent contre l'invaſion de l'Empire Ottoman, il importoit encore de démontrer qu'il eſt de l'intérêt des Nations commerçantes de maintenir cet Empire dans ſes poſſeſſions, & ſon exiſtence en raiſon du réſultat de leurs échanges. Si je me ſuis laiſſé entraîner enſuite au deſir de parcourir le commerce de la France avec la Turquie depuis ſon origine, & de rapprocher les matériaux que j'avois raſſemblés, c'eſt autant par l'importance de l'objet, que pour faire mieux obſerver les cauſes de ſes progrès, de ſes révolutions & de ſa décadence. Je dois avouer, en même tems, qu'ayant ſouvent entendu parler commerce à des perſonnes qui n'en avoient que la théorie, & qui s'étayoient ſur des principes généraux, auxquels la pratique ſeule peut preſcrire des exceptions, je me ſuis enhardi, *& moi auſſi*, ai-je oſé dire, *je ſuis peintre*, qu'on me pardonne cette préſomption; j'ai voulu oppoſer l'évidence des faits à la ſéduction des raiſonnemens, & les vérités conſacrées par l'expérience à l'illuſion des ſyſtêmes; j'ai cru enfin, que, dans ces momens où des vues de régénération relevent l'ame des François, où l'eſprit de réforme ſemble

devoir s'étendre ſur toutes les parties de l'adminiſtration, & où chaque patriote s'empreſſe de porter quelques matériaux à l'édifice national, un citoyen qui a rempli fidélement ſon devoir, pouvoit dire avec liberté ce qu'il a vu, ce qu'il ſait & ce qu'il penſe ſur une matiere qui intéreſſe de ſi près le bien public.

Qu'on me permette d'obſerver en finiſſant, que l'Angleterre, qu'on prend toujours pour modele quand on parle commetce, puiſqu'elle en donne à toutes les Nations des exemples & des leçons, n'eſt parvenue à ce haut degré de domination qu'en encourageant d'abord dans ſes Etats l'agriculture & l'induſtrie, qui ſont les premieres richeſſes des hommes, & enſuite le commerce & la navigation, parce que ces moyens de force & de puiſſance ſe reproduiſent l'un par l'autre, & n'ont beſoin que de quelques ſecours. Quoique la France ait adopté les mêmes principes, ſon commerce n'a pas fait les mêmes progrès; l'amour de la nouveauté; une diſpoſition à changer d'idées comme on change de modes; l'inexpérience; l'embarras dans le choix des moyens ou des circonſtances impérieuſes peut-être, ont nourri les doutes de l'adminiſtration, & au lieu de favoriſer le commerce par la ſuppreſſion des impôts, des beſoins ſucceſſifs n'ont fait que les accroître

& les multiplier. Le mal eſt parvenu à ſon terme, & la France doit attendre ſa guériſon autant des intentions pures d'un Roi vertueux, que des reſſources qu'elle doit attendre du zele patriotique & de l'harmonie, qui a ramené à un même intérêt & à un même principe tous les ordres de l'Etat. Tandis que la ſuppreſſion des impôts ſur les beſoins de néceſſité, ſur les matieres premieres, & ſur les fabrications, va ranimer d'une part l'induſtrie des François, de l'autre l'extinction de la dette nationale, rapprochant la circulation de ſon ordre naturel, y fera rentrer une maſſe énorme de capitaux que les malheurs de l'Etat avoient enſevelis; la réduction qui doit en réſulter ſur le prix de l'intérêt, & ſur celui des vivres & des ſalaires, rejaillira néceſſairement ſur les progrès de l'agriculture, de l'induſtrie, du commerce & de la navigation, qui ont la plus grande influence ſur l'accroiſſement de la population; & la France, renaiſſant preſque de ſes débris, prendra une nouvelle exiſtence; reſpectée de ſes voiſins, elle inſpirera plus de confiance à ſes alliés; &, devenue le modele des Nations, elle jouira dans le ſein de la proſpérité, des dons qu'elle a reçus de la Nature & du génie national.

Concluſion.

En parcourant les révolutions, qui depuis cinq ſiécles agitent l'Empire Ottoman, on n'a eu d'autre but que d'examiner ſi les reſſorts qui ont opéré ſon élévation, ne ſont pas aſſez puiſſans pour prévenir ſa chûte.

A peine les Ottomans eurent-ils paſſé en Europe, qu'ils s'emparerent des plus riches dépouilles de l'Empire Romain; ce ne fut qu'au moment où les Nations, occupées de projets ambitieux, ſe perfectionnoient dans l'art militaire, que l'Empire Ottoman renonçant aux armes & aux conquêtes, fut expoſé à une ſuite d'adverſités; mais l'aſcendant impérieux du fanatiſme, la fortune des armes, & la rivalité des Nations, le mirent à portée de les réparer. Puiſque c'eſt donc du dévouement des peuples aux progrès de la religion, de ſes forces, de ſes richeſſes, & de quelques convenances politiques que l'Empire Ottoman a acquis cette étendue de pouvoir, il ſemble qu'on puiſſe augurer que les mêmes moyens dans tous les tems produiront les mêmes effets. Les droits de la puiſſance Ottomane ſont fondés aujourd'hui ſur quelques ſiécles de poſſeſſion; & ſur ce titre que le tems & une ſuite de traités rendent encore plus légitime, il ſeroit de l'équité de l'Europe, comme

il paroît l'être de ſon intérêt, de traverſer les projets qui menacent cet Empire, autant pour raffermir l'équilibre politique, que pour prévenir les révolutions qui ſemblent devoir en réſulter dans le ſyſtême des Nations. Les orages qu'on a vus ſe former dans le Nord, bien loin de ſe diſſiper, commençoient à s'étendre, & menaçoient preſque le repos de l'Europe, lorſqu'un changement dans la diſpoſition des eſprits, la néceſſité de prévoir les événemens, & une révolution dans les idées de Nations, ſemblent avoir rallenti les hoſtilités, & en préſagent preſque la ſuſpenſion.

Indépendamment des principes de juſtice & des convenances politiques qui militent en faveur de l'Empire Ottoman, je n'ai pas cru m'écarter de mon objet, en conſidérant les relations de commerce que la plupart des Nations, & particulierement la France, entretiennent avec cet Empire, comme de nouveaux motifs qui ſemblent preſcrire à l'Europe le droit de s'oppoſer à ſon démembrement; toutes les Puiſſances réunies enſemble, ou chacune d'elles priſes ſéparément, ſont également intéreſſées à ſa conſervation; ce doit être à-peu-près par-tout le même vœu; ce ſont les mêmes craintes, les mêmes alarmes; &, par l'enchaînement qu'il y a dans les intérêts politiques, la cauſe des Ottomans eſt preſque

devenue celle de toutes les Nations. En invoquant donc la religion de l'Europe, ſon impartialité, ſon reſpect pour les propriétés, l'intérêt de ſon commerce; en déchirant enfin le voile dont les paſſions ſecrettes cherchent à ſe couvrir, je n'ai fait que réclamer les droits ſacrés de l'humanité, de la juſtice & de la vérité; puiſque c'eſt à ces vertus que le tems & la raiſon ont élevé des autels, il faut eſpérer que les hommes & les rois y conſacreront leurs hommages.

FIN.

TABLE
DES MATIERES.

A.

ABDUL-HAMID I, frere d'Achmet III, continue la guerre avec les Ruſſes, ſans ſuccès, & fait la paix, 222 à 226, appaiſe les troubles de Syrie, 229. Diſcuſſion avec les Ruſſes après la paix, 234, *& ſuiv.* Nouvelle guerre avec les Ruſſes, 244. L'Empereur s'y trouve engagé, 247. Les Ottomans réſiſtent aux Alliés, mais ils perdent Cotchim & Okzakow, 250 à 254. Mort du Sultan, 256

Achmet I, fils de Mahomet III, élevé à l'Empire jeune, il n'a diſtingué ſon régne que par la Moſquée qu'il a fait bâtir à l'Hipodrome; ſa mort, 54 à 56.

Achmet II, frere de Soliman II, Prince de peu de talens. Son Viſir Muſtapha Kioproly ſoutient l'Empire. Mort de ce Prince, 92 à 98

Achmet III, frere de Muſtapha II, ſollicité par Charles XII, il élude de faire la guerre aux Ruſſes, 114, 115. L'armée de ces derniers défait le Roi de Suéde à Pultava, 116. La Porte ayant déclaré la guerre aux Ruſſes, leur armée eſt à la diſcrétion du Viſir, qui conſent à la paix, 117. Guerre avec les Vénitiens; la Morée repriſe, 118, 119; avec les Autrichiens; le Prince Eugêne bat les Ottomans, prend Temeſwar, la Valachie & Belgrade; paix de Paſſarovitz, 120 à 125. Guerre en Perſe; impôts qui occaſionnent une ſédition; le Sultan dépoſé, 127 à 136.

Aly-Bey veut s'emparer de l'Egypte, il porte la guerre en Syrie, où il s'unit au Gouverneur d'Acre, 209; les navires Ruſſes protégent cette inſurrection, 215 & *ſuiv.* Aly-Bey meurt de ſes bleſſures; le Gouverneur d'Acre eſt tué, ce qui rétablit l'ordre en Egypte & en Syrie, 220 à 229

Amurat I, fils d'Orcan, s'empare de pluſieurs provinces d'Europe & tranſporte le Trône à Andrinople, 7, 8; établit un ordre pour l'armée, crée les Janiſſaires, 9, 10. Après avoir ſoumis la Thrace, l'Albanie & la Macédoine, & battu le Prince de Servie, il eſt tué par un Bulgare, 10, 11

Amurat II, fils de Mahomet I, eſt élevé à l'Empire à dix-huit ans; ſon armée l'abandonne pour ſuivre le faux Muſtapha, dont il met enſuite l'armée en déroute, 20 à 23. Jean Paléologue ayant encouragé à la révolte un frere du Sultan, celui-ci fait périr deux de ſes freres, s'empare de Salonique & fait une trêve avec le Roi de Hongrie, 23, 24. Ce traité ayant été violé, Amurat attaque & défait l'armée de Hongrie, 25, 26. Ses armes n'eurent pas le même ſuccès en Albanie; nouveaux avantages en Hongrie, mort d'Amurat, 26, 27

Amurat III, fils de Selim II, montra de la férocité en montant ſur le trône, ſon régne ne fut diſtingué que par l'indolence & la diſſipation, 51, 52

Amurat IV, neveu de Muſtapha I, monta ſur le trône à quinze ans; il fut aimé des troupes, qu'il conduiſit lui-même en Aſie, où il remporta des avantages ſur les Perſans; ce Prince ternit ſon régne par quelques cruautés & par des bizarreries, ſa mort, 60 à 64

Arniaud de Malthe, ſa conduite envers le jeune Oſman dont il paya la rançon, 144 à 148

B.

BACH-KARACH, capitation ou tribut des ſujets non-Muſulmans, 298

Bajazet I, fils d'Amurat I, ſe rend en Moldavie & met en fuite l'armée du Prince Etienne, la ſienne eſt battue à ſon tour, 12. Il paſſe en Aſie pour aſſoupir une révolte; ſon activité lui fait donner le ſurnom d'éclair. Il bat le Roi de Hongrie & un détachement de François; met le ſiége devant Conſtantinople, & fait une trêve avec Emmanuel Paléologue, 14. Il va en Aſie combattre Tamerlan, perd la bataille d'Ancire & eſt pris; ſa mort, 15, 16

Bajazet II, fils de Mahomet II, appellé à l'Empire au moment où il ſe préparoit pour aller à la Meque. Il laiſſe la Régence à Corcoud ſon fils; à ſon retour il monte ſur le trône, lorſque Jem ſon frere ſe révolte & eſt forcé de fuir, 36, 37. Ce Prince, livré aux plaiſirs, eſt forcé de céder l'Empire à Sélim ſon fils, mort de Bajazet, tremblement de terre, 38 à 40

Bektach (Hagy) fondateur des Dervichs, conſacre les Janiſſaires, 7, 10

Bonneval (le Comte de) connu en Turquie ſous le nom d'Achmet Pacha, inſtruit les Janiſſaires aux évolutions militaires, 149, 318. *Idem.*

C.

CARLOVITS (la paix de) entre les Autrichiens, les Ruſ-

ſes, les Polonois & les Vénitiens, d'une part, & les Ottomans, de l'autre, 109. Bataille perdue par les Ottomans, près de cette place, 122
Charles VI, Roi de France, reçoit à ſa Cour l'Empereur Grec, 14
Charles XII, Roi de Suéde, vient porter la guerre ſur les bords de la Turquie. Il eſt défait à Pultava. Retour dans ſes Etats, 114 à 118
Cheſmé, ſur la côte d'Aſie, l'Eſcadre Ottomane y eſt brûlée par les Ruſſes, 207
Circaſſie (la) ſoumiſe à un tribut ſous Mahomet II, fournit des eſclaves des deux ſexes, 33 à 35
Commerce des Nations Européennes avec l'Empire Ottoman 331, *& ſuiv.* Celui des François, 343 *& ſuiv.*
Concluſion de l'Ouvrage, 373
Conſtantinople priſe par Mahomet II, 29, 30
Cotchim abandonné par les Ottomans, 200, 201; rendu à la paix, pris de nouveau par les Alliés, 252
Crimée (la) conquiſe par Mahomet II, cédée au Kan des Tartares, 32, 33. Les Ruſſes s'en rendent maîtres, & elle leur eſt en partie cédée à la paix de Kainardgik, 226; troubles qui en réſultent, 230, *& ſuiv.* Voyage de l'Impératrice de Ruſſie en Crimée, 243

D.

Daoud Pacha, Moſquée bâtie par Bajazet I à Conſtantinople, avant la priſe de cette Capitale,
Defrerdar, ou Adminiſtrateur général des finances, 295
Diſcours préliminaire. Origine de l'Empire Ottoman; il renverſe le Bas-Empire; ſes ſuccès & ſes revers; rap-

ports avec l'Empire de Rome ; état de cet Empire au dix-ſept & dix-huitieme ſiécle. Plan de l'Ouvrage, j à xlviij

E.

Egypte, conquiſe par Selim I, & ceſſion faite de la Souveraineté ſur les Mahométans, 41 à 43 ; diviſée par Aly-Bey, 209. Nouveaux troubles, 242
Emmanuel Paléologue fait une trêve avec Bajazet I, 14. Il paſſe à Rome, en France & en Angleterre pour ſolliciter des ſecours, 14, 15 ; il obtient la grace du faux Muſtapha, 20
Eugêne (le Prince) défait l'armée Ottomane à Zenta, 104, 107 ; bat de nouveau les Ottomans, & leur prend pluſieurs places, 120 à 125
Europe (l') intéreſſée à la conſervation de l'Empire Ottoman, 280, & *ſuiv.*

F.

Forces militaires de l'Empire Ottoman, 305
Forces maritimes dudit Empire, 321
François I, contemporain de Soliman I, fait un traité d'amitié avec lui, 46
François, état de leur commerce avec l'Empire Ottoman, 343

G.

Gelée extraordinaire à Conſtantinople en 1621, 58
Georgie, ſoumiſe à un tribut ſous Mahomet II, fournit à l'Empire des eſclaves des deux ſexes, 33 à 35

H.

HASSAN-BEY, Capitaine de vaiſſeau, ſon vaiſſeau & celui de l'Amiral Ruſſe, ſont brûlés dans un combat, 206, 207. Il chaſſe les Ruſſes de Lemnos, & eſt fait Amiral, 209, 210. Etant à l'armée de terre il force les Ruſſes à repaſſer le Danube, 219. Appaiſe les troubles d'Egypte, 242. Derniere campagne dans la mer Noire, 252, 253. Fait Beglier-Bey de Natolie, 257. Vie de ce Général, *idem.*

Huniade, Général du Roi de Hongrie, eſt battu par l'armée d'Amurat I, 27.e Livre la bataille à Mahomet II devant Belgrade, & meurt de ſes bleſſures, 31, 32.

I.

JANISSAIRES, leur origine & leur conſécration, 2, 10. Se diſtinguent ſous Mahomet II, 31. Forcent Bajazet II à ſe démettre de l'Empire, 38. Sont braves, fideles & fiers, 306. Soumis à leurs chefs, 313. Leurs exercices, 319

Ibrahim I, frere d'Amurat IV, s'empare de toute l'iſle de Crète, à la réſerve de Candie. Son goût pour le plaiſir le rend odieux au peuple. Il eſt dépoſé & étranglé, 65 à 67

Jean, fils d'Emmanuel, rappelle de Lemnos le faux Muſtapha, pour ſuſciter des embarras à Amurat II, 20. Il ſuſcite un jeune frere du Sultan à la révolte, 23. Il paſſe à Rome pour ſolliciter du ſecours, 25

Jem, frere de Bajazet; ſa révolte, ſa fuite en Europe 36, 37

Impoſteurs en Aſie, diſſipés, 241
Impôts, ne ſont pas onéreux en Turquie, 254, & *ſuiv.*
Incendies à Conſtantinople, pour marquer le mécontentement, 160 à 163

K.

KAÏNARDGIK (la paix avec les Ruſſes à) 226. Confirmée à Aïnaly Cawak, 235
Kerſon, ville que l'Impératrice de Ruſſie a fait conſtruire à l'embouchure du Boriſthene, 235, 229. Voyage de cette Princeſſe à cette ville, 243
Kioproly Mahomet, élevé au Miniſtere ſous Mahomet IV, rétablir les finances & les affaires de l'Empire, 69. Son fils Achmet lui ſuccede, il prend pluſieurs places en Hongrie, & ſe rend enſuite maître de Candie, 69, 70
Kioproly Muſtapha, ſauve la race impériale des fureurs de Mahomet IV, 62. Elevé au Viſirat ſous Soliman II. Il rétablit le tréſor de l'Empire, leve une puiſſante armée & prend pluſieurs places, 88 à 90. Sous le regne d'Achmet II, il eſt en bute à l'envie des courtiſans; ayant paſſé la Save pour combattre les Allemans, il eſt tué, & ſon armée victorieuſe prend la fuite, 92 à 94
Kioproly Numan Pacha, aime mieux renoncer au Miniſtere que d'ordonner des impôts, 117
Kiſlar-Aga, ou Grand-Eunuque, gouverne l'Empire avec prudence ſous Mahmoud V, 157, 158. Celui qui lui ſuccede eſt mis à mort, ainſi qu'un favori, pour motif de concuſſions, 163

M.

MAHMOUD V, fils de Muſtapha II, après ſon élévation à l'Empire, eſt forcé de faire périr les chefs des rebelles, 137 à 142. Guerre avec les Ruſſes & les Allemans; ceux-ci, battus, conſentent à rendre Belgrade & font la paix, 150 à 156. Goût du Sultan pour la magnificence; mécontentement public; juſtice du Sultan, 158 à 163; mort de ce Prince, 165

Mahmoud Pacha. Juriſdiction fondée à Conſtantinople ſous Bajazet I, 14

Mahomet I, fils de Bajazet I, rétablit l'Empire comme il étoit du vivant de ſon pere; ſoumet la Valachie à un tribut; ſa flotte eſt détruite par les Vénitiens; ſa mort, 18 à 20

Mahomet II, fils d'Amurat II, fait bâtir divers châteaux, 28; s'empare de Conſtantinople, rétablit cette Capitale, retourne à Andrinople, & envoye une armée dans la Grece, 29 à 31; ſe préſente devant Belgrade, & bat l'armée de Hongrie, 32. Il s'empare de Trébiſonde, de la Crimée, de l'iſle de Negrepont, 32, 33. Tente le ſiége de Rhodes, & meurt dévoré de projets, 35

Mahomet III, fils d'Amurat III. Son regne ne fut point agité; mort de peſte, 53, 54

Mahomet IV, fils d'Ibrahim I, élevé à l'Empire à l'âge de ſept ans; il changea ſouvent de Miniſtres; mais il n'y eut une adminiſtration réguliere que ſous le Viſir Kioproly Mahomet Pacha. Son fils lui ſuccéda au Miniſtere, & fit des conquêtes en Hongrie, mais il perdit la bataille de S.-Godard, 67 à 70. Il conquit enſuite Candie, prit Caminiek aux Polonois, & les

ſoumit à un tribut, 70, 71. Les Polonois ayant Sobiesky pour Général, refuſent le tribut & font la paix, 71 à 75. Les affaires des Ottomans vont en décadence; s'étant brouillés avec les Vénitiens, ceux-ci leur enlevent la Morée en deux campagnes, 76 à 81. Cette ſuite de revers ayant répandu l'inquiétude dans la Capitale, Mahomet IV y eſt juridiquement dépoſé, 81 à 83

Mamelucs ou eſclaves, leur origine, 34; devenus maîtres de l'Egypte, ils ſont vaincus par Selim I, 42

Marine, état de celle des Ottomans; ils n'inclinent pas pour la marine, 325, 327

Moldavie (la) conquiſe par Soliman I, 46. Les Ottomans devroient en faire un Pachalik, 270

Morée (la) enlevée par les Vénitiens, 80, 81; repriſe par les Ottomans, 118, 119. Diverſion des Ruſſes en Morée, 204, 205. Incurſions des Albanois, 205. Nouveaux troubles, 243

Muſſa, fils de Bajazet I, gouverna l'Empire avec Soliman pendant l'interrégne, 16 à 18

Muſtapha, fils de Bajazet I, eſt tué à la bataille d'Ancire, 15. Un impoſteur qui prend ſon nom, eſt arrêté & conduit à Lemnos, d'où il eſt rappellé; il fomente des troubles, & eſt mis à mort, 20 à 23.

Muſtapha I, frere d'Achmet I, dépoſé par motif d'incapacité, 56. Rappellé de nouveau, il eſt dépoſé de nouveau, 59, 60

Muſtapha Pacha (Cara) Viſir ſous Mahomet IV, eſt défait ſous les murs de Vienne, par l'armée de Sobiesky, Roi de Pologne, unie à l'armée impériale, commandée par le Duc de Lorraine, 78, 79

Muſtapha II, fils de Mahomet IV, remporte quelques avantages

avantages ſur les Autrichiens, & ſa flotte met en fuite celle des Vénitiens, 98 à 103. Son armée défaite à Zenta par le Prince Eugêne, 104 à 107. Paix de Carlovits, 109. Le Sultan, livré au goût des plaiſirs, eſt dépoſé, 109 à 113

Muſtapha III, fils d'Achmet III, Prince juſte, ferme & économe, ſa confiance au Viſir Raghib Pacha, 173 à 178. Vaiſſeau Ottoman enlevé, 179. Embarras à la mort du Roi de Pologne, 182 à 186. La Porte déclare la guerre à la Ruſſie, 187. Revers des Ottomans, leur flotte brûlée à Cheſmé, 194 à 207. L'Egypte & la Syrie veulent ſecouer le joug, 209, 214 à 216. Mort du Sultan, 222

O.

Observations ſur les progrès & la décadence de l'Empire Ottoman, ſur ſon état préſent, ſes finances, ſes forces & ſon commerce avec l'Europe 259, *& ſuiv.*

Orcan I, fils d'Othman, acheve la conquête de l'Aſie Mineure; envoye Soliman ſon fils en Europe, où il s'empare de la Thrace & de la Grece; mort d'Orcan, 4 à 7

Oſman Pacha, Topal, eſt fait eſclave & conduit à Malthe; ſa conduite envers ſon libérateur, 144 à 148

Otman I, fondateur de l'Empire, s'empare de la principauté d'Iconium & de l'Aſie Mineure; ſa mort, 1 à 3

Otman II, fils d'Achmet I, élevé à l'Empire jeune, déplaît aux troupes, eſt dépoſé & étranglé, 57, 58

Otman ou Oſman III, frere de Mahmoud V. Ce régne

a été distingué par l'inconstance & l'incapacité ; sa mort, 164 à 172

P.

PASSAROVITZ (la paix de) entre les Alliés & l'Empire Ottoman, 125

Perse (la guerre de) sert de prétexte aux impôts, qui occasionnent la déposition de Sultan Achmet II, 119, *& suiv.*

Pologne, troubles à l'occasion de l'élection du Roi. Intrigues des Russes, 182 à 187. Partage de la Pologne, 187 à 189. Les Ottomans unis aux Confédérés, 193, *& suiv.*

R.

RAGHIB Mahomet Pacha, Visir distingué par ses lumieres, 171 à 177. Dissimule l'influence que les Russes prennent en Pologne, 182, 183. Sa mort, 186

Revenus de l'Empire Ottoman, 294, *& suiv.*

Rhodes (isle de) prise sous Soliman I, 44

Russes (les) envoyent des troupes en Pologne, pour protéger l'élection du Roi, 182 à 190. Leurs guerres avec les Ottomans aident les rébelles d'Egypte & de Syrie, 190 à 226. Paix avec les Ottomans, & nouveaux germes de ruptures, 227 *& suiv.*

S.

SCANDERBERG s'empare de l'Albanie, 26, 27

Selim I, fait périr deux de ses freres, 40. Veut faire mourir les Chrétiens. Il s'empare de l'Egypte, & reçoit du Calife la suprématie sur les Mahométans ; sa mort, 41 à 43

Selim II, fils de Soliman I, prend l'iſle de Chypres, perd la bataille de Lépante. Sa mort, 49 à 51
Selim III, fils de Muſtapha III, élevé à l'Empire, donne des marques de ſévérité, 256
Simon, eſclave Romain d'origine, enleve le vaiſſeau Amiral, & le conduit à Malthe, 179
Sobiesky, grand Général, & puis Roi de Pologne. Avantages qu'il a ſur les Ottomans, 73 à 76
Soliman, fils d'Orcan, paſſe en Europe; il y fait bien des conquêtes, & meurt par un accident, 5 à 7
Soliman, fils de Bajazet, gouverne l'Empire avec ſon frere Muſſa, 16, 17
Soliman I, ſurnommé le Légiſlateur, s'empare de Belgrade, de l'iſle de Rhodes; promulgue des Loix; érige les Provinces en Pachalics; augmente le nombre des troupes; continue ſes conquêtes, & meurt en aſſiégeant Sigeth, 43 à 48
Soliman II, Prince timide. Son régne, expoſé à des troubles, eſt diſtingué par la conduite de ſon Viſir, 83 à 92

T.

Tamerlan, Roi des Scytes, voulant punir l'orgueil de Bajazet, entre dans ſes Etats; gagne la bataille, & le fait priſonnier, 14, 17
Tartares, reconnus libres & indépendans à la paix de Kainardgik. Leur inquiétude & leur inconſtance, 226 à 237
Timars & Ziamets, fiefs ou bénéfices militaires; leur origine, 9, 296, 308, 310
Tribut, enfans de tribut; les Chrétiens en donnoient un ſur dix, 9

V.

VAISSEAU Amiral, enlevé par les eſclaves, conduit à Malthe & reſtitué, 179 à 181
Valachie, ſon Vaivode chaſſé, 31. Les Ottomans devroient en faire un Pachalic, 270
Valide, mere de Mahomet IV, fille d'un Prêtre Grec, appelle ſa mere auprès d'elle, 68
Vienne, aſſiégée par Soliman I, 46; par Cara Muſtapha, Pacha, 78

Fin de la Table.

ERRATA.

PAGE x, Diſcours préliminaire, *lig.* 20, Syla, *liſ.* Sylla.
xxxj, *lig.* 23, Ottomans, *liſ.* Allemans.
Page 22, *lig.* 7, Dervis, *liſ.* Dervich.
41, *lig.* 6, Bajazet III, *liſ.* Bajazet II.
44, *lig.* 8, contraint, *liſ.* contrainte.
101, *lig.* 25, Allemane, *liſ.* Ottomane.
111, *lig.* 13, & ce, *liſ.* & le.
158, *lig.* 15, tout ce qu'il avoit, *liſ.* tout ce qu'il y avoit.
177, *lig.* 21, ; que la guerre, *liſ.* , que la guerre.
202, *lig.* 2, le Général, *liſ.* & le Général.
256, *lig.* 5, 11 & 14, Selim IV, *liſ.* Selim III.
Idem. derniere *lig.* Vedidin, *liſ.* de Vidin.
257, *lig.* 5, Selim IV, *liſ.* Selim III.
Idem. 10, qui combattu, *liſ.* qui a combattu.
262, *lig.* 9, Soliman II, *liſ.* Soliman I.
280, *lig.* 16, exemples, *liſ.* exemple.
331, *lig.* 19, de ſa ſociété, *liſ.* de la ſociété.

615176